Le Bel Alphonse, grand roman inédit, par Alexis Bouvier


BnF Gallica

LE BEL
ALPHONSE

PAR

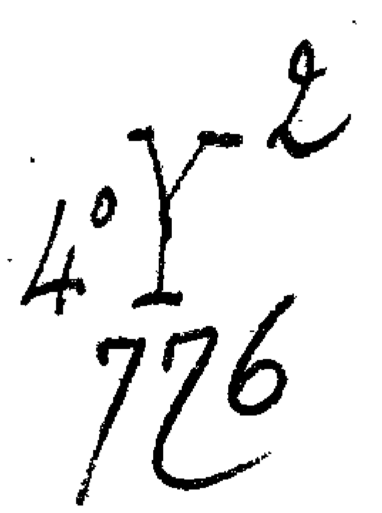
ALEXIS BOUVIER



PARIS
C. MARPON ET E. FLAMMARION, LIBRAIRES-ÉDITEURS
26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

LE

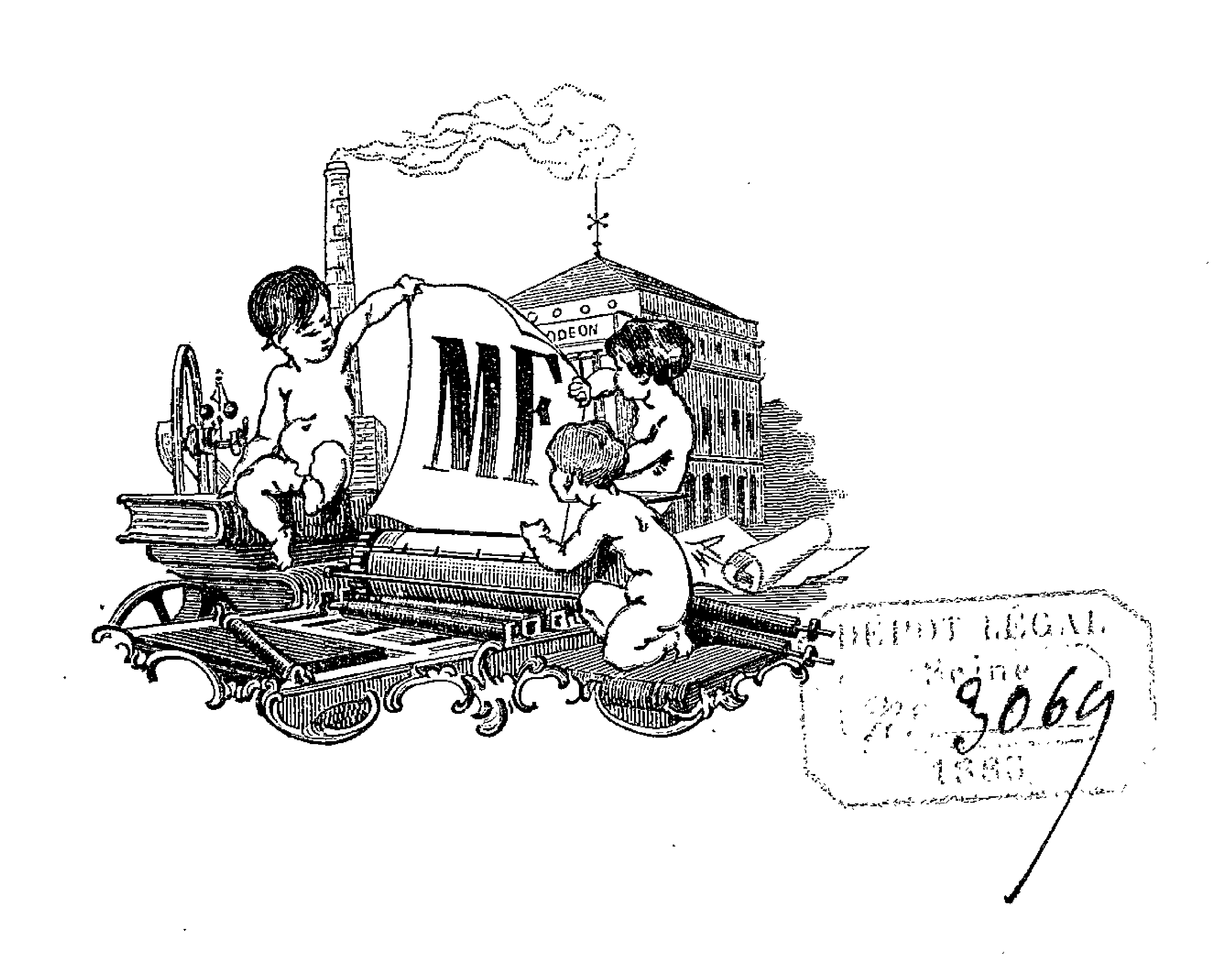
BEL ALPHONSE



LE BEL
ALPHONSE

PAR

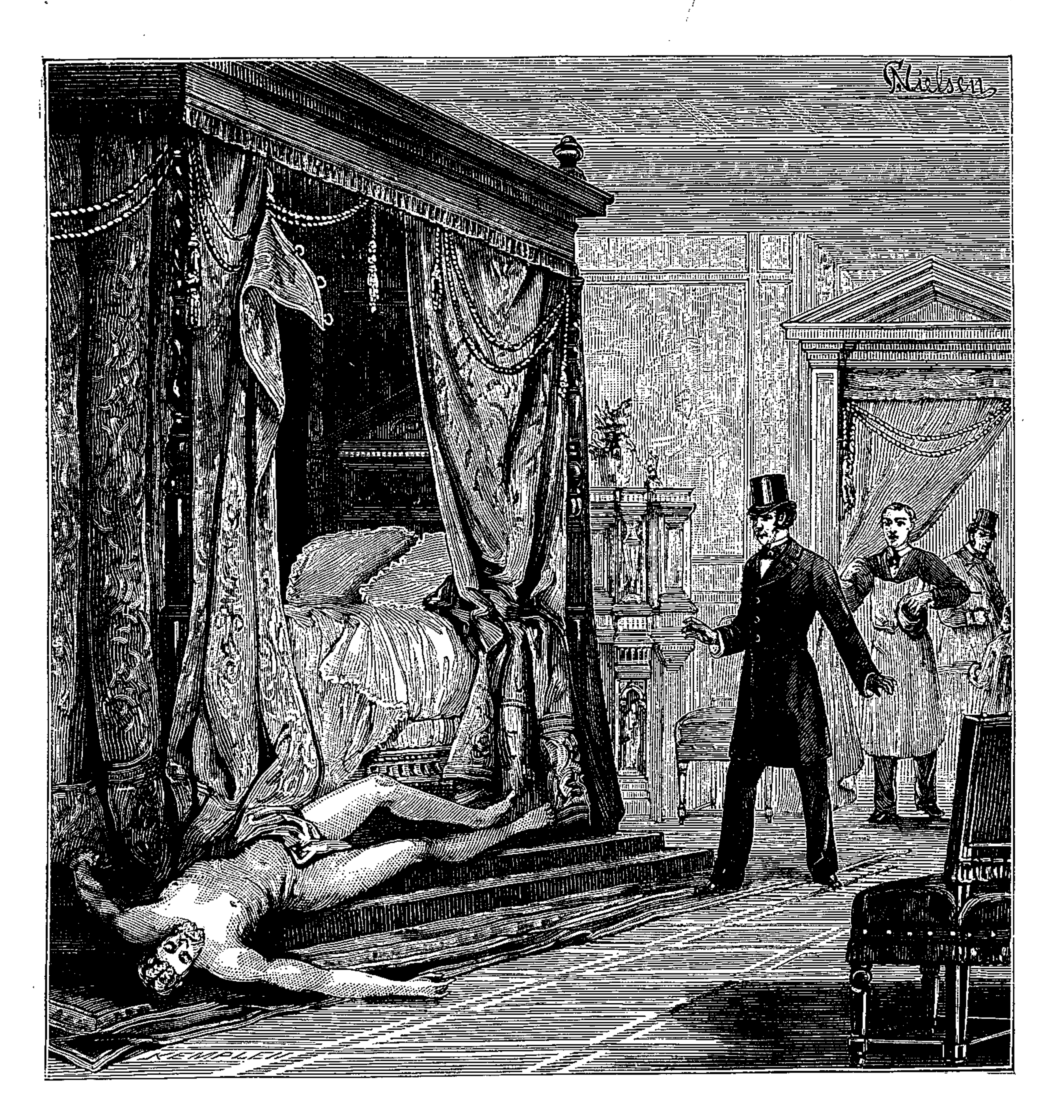
ALEXIS BOUVIER



PARIS
C. MARPON ET E. FLAMMARION
ÉDITEURS
26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON

—

1883



LE BEL ALPHONSE

PREMIÈRE PARTIE

L'AFFAIRE DE LA RUE LAFFITTE

I

UNE SAISIE SAISISSANTE

Mᵉ Lehideux, huissier audiencier à la cour d'appel, tout ruisselant de sueur, marchait au milieu de la chaussée de la rue Laffitte,

presque déserte à cette heure du jour, par ce beau soleil. Il cherchait, regardant à travers ses lunettes en faisant une épouvantable grimace, les numéros des maisons. L'huissier était suivi par deux lugubres messieurs, l'un grand, l'autre petit, mais se ressemblant par leurs vêtements crasseux, leur teint livide, leurs nez étincelants. Ils paraissaient plus maigres et plus sordides aux côtés de Mᵉ Lehideux, gras, obèse, soigneusement vêtu, se dressant pour ne pas perdre un pouce de sa petite taille et tenant serrée sous son bras sa serviette, qu'il portait comme un portefeuille de ministre.

On disait l'huissier Lehideux ou le hideux huissier; le calembour peignait d'un mot son âme et son visage.

Mᵉ Lehideux ayant dit:

— C'est là!

Le groupe s'arrêta. Pendant que l'huissier épongeait et sa face et son crâne, poli comme une boule de rampe, l'un des deux malheureux qui le suivaient entra dans la maison et demanda au concierge:

— M. Pierre de Luneray.

— C'est à l'entresol.

— Est-il chez lui?

— Oui, monsieur.

L'homme revint vers ceux qui l'accompagnaient. Le concierge, remarquant avec une certaine défiance la mise débraillée du malheureux qui était entré chez lui, le voyant se diriger vers la porte de la rue pour sortir de la maison, au lieu de monter l'escalier, sortit à son tour pour le suivre du regard. En voyant Mᵉ Lehideux, dont l'aspect était une révélation, il comprit et devina la mission des visiteurs, car il sourit malicieusement, et c'est gaiement qu'en rentrant dans sa loge il dit à sa femme:

— C'est un huissier qui vient pour saisir chez lui.

Mᵉ Lehideux s'étant épongé, ayant fait sa raie avec son mouchoir, campa son chapeau sur sa tête, se redressa en avançant son ventre en bout d'œuf, et marchant devant ses deux acolytes, il monta lentement l'escalier. Arrivé à l'entresol, il s'arrêta, souffla une minute et sonna, puis frappa de son gros poing rond comme une balle.

On ne répondit pas. L'huissier interrogea son homme pour s'assurer qu'il ne s'était pas trompé.

Celui-ci allait redescendre se renseigner, lorsqu'il aperçut le concierge qui, riant méchamment, écoutait au bas de l'escalier ce qui se passait à l'entresol.

— Monsieur, nous ne nous trompons pas ? demanda-t-il.

— Non, non. C'est là que demeure M. de Luneray. Mais il se doute de la visite, il ne répondra pas.

— Vous êtes certain qu'il est chez lui ?

— Je l'affirme ! Il a reçu du monde encore tout à l'heure, et comme son valet de chambre n'est plus là, sonnez encore, ça le mettra en colère et il viendra.

Me Lehideux sonna sans s'arrêter pendant une demi-minute.

Des étages supérieurs les portes s'ouvraient, et les voisins, furieux, protestaient contre le tapage. Le concierge riait toujours, comme s'il avait prévu ce qui se passait. Il dit :

— Lorsqu'il avait son valet de chambre, c'est lui qui recevait les mauvaises visites et qui s'en débarrassait. Il ne répondra pas lui-même, il se doute de ce que c'est. Quand je viens pour le propriétaire, il me fait jeter à la porte. Heureusement, c'est la fin.

Me Lehideux se redressa et, très digne, son triple menton enfoncé dans son large col, il dit :

— S'il refuse d'ouvrir, c'est au nom de la loi que j'entrerai.

Et d'une voix puissante, avec une intonation de cabotin jouant le mélodrame, après avoir toqué du doigt sur la porte, espérant être entendu dans l'appartement, il dit :

— Monsieur de Luneray, ne m'obligez pas à une pénible besogne. Si vous refusez de m'ouvrir, c'est avec le commissaire de police que j'amènerai le serrurier qui crochettera votre porte.

Il écouta, la tête appuyée sur la porte. Rien ne répondit.

— C'est une plaisanterie. Vous avez tort, monsieur de Luneray, de jouer ce jeu avec moi. Je vais faire mon devoir. Vous m'obligez au scandale et vous augmenterez vos frais.

Me Lehideux écouta encore, appliquant sa large oreille sur l'huis.

Cette fois encore, personne ne lui répondant, il dit à ses compagnons, à voix haute, de façon à être entendu :

— Vous allez garder cette porte, et vous vous opposerez à ce qu'on ne sorte rien de l'appartement. Monsieur le concierge, le commissaire de police reste-t-il loin d'ici ?

— Monsieur, c'est à deux pas, rue de Provence. Je puis vous y conduire, fit le portier, de plus en plus gai à l'idée d'être bien désagréable à son locataire.

— Venez, monsieur, je vous suis.

Me Lehideux descendit l'escalier et sortit, se rendant chez le commissaire de police, guidé par le concierge. Une demi-heure après le commissaire et l'huissier amenaient un serrurier. Après les sommations d'usage, obéissant à l'ordre, le serrurier se mit à l'œuvre.

La porte fut ouverte, travail facile, car la serrure n'était fermée qu'au pêne.

Le commissaire entra d'abord, s'attendant à se trouver aussitôt en présence du locataire ; mais l'antichambre était vide et les portes conduisant aux appartements, grandes ouvertes. Me Lehideux, sa serviette appuyée sur le ventre, restait tout craintif derrière le commissaire de police; les deux acolytes avançaient curieusement la tête, et le concierge, sur le carré, adossé à la rampe, riait en attendant l'effet de la scène. Le commissaire ayant appelé de nouveau :

— M. de Luneray...

Il y eut un grand silence. Se tournant alors vers le portier, il demanda :

— Il n'y a personne, il est sorti?

— Monsieur le commissaire, je vous affirme que non. Il est chez lui, et je suis certain qu'il est tranquillement dans sa chambre à fumer un cigare, haussant les épaules et s'apprêtant, lorsque vous y entrerez, à vous recevoir du haut de sa grandeur. Je ne connais pas d'homme aussi insolent que celui-là.

— Entrons, monsieur, vous allez procéder.

— Je vous suis, monsieur le commissaire, fit Me Lehideux.

Les deux malheureux qui suivaient l'huissier, à mesure qu'ils entraient, aspiraient à pleines narines les parfums répandus dans l'ap-

partement. Me Lehideux, au contraire, avait des grimaces de dégoût, des pouah!

Le commissaire de police avançait, un peu embarrassé de la mission; mais ne sachant comment se diriger, il appela le concierge; celui-ci entra avec une certaine répugnance, il parut moins gai.

— Je crois, monsieur, que vous vous êtes trompé, M. de Luneray est absent.

— Oh! pour ça, non! monsieur le commissaire; une demi-heure avant l'arrivée de M. l'huissier, un monsieur et une dame descendaient de chez lui; il les avait reçus et je n'ai pas quitté le vasistas de ma loge, espérant le voir à son tour, car j'avais un papier timbré du propriétaire à lui remettre; comme il a mis son valet de chambre à la porte avant-hier, je ne voulais pas le lui monter; il me reçoit trop bien.

— Alors, monsieur, avant de commencer, nous allons visiter chaque pièce, afin de nous assurer s'il n'est pas là.

— Mais, je n'ai pas besoin de lui, monsieur le commissaire, fit l'huissier visiblement désireux de ne pas rencontrer celui qu'il poursuivait, et se trouvant suffisamment protégé par la présence du commissaire.

— Moi, je tiens, monsieur, à m'assurer de son absence; concierge, veuillez me diriger.

Pendant que Me Lehideux avait installé ses hommes à une table, que ceux-ci, après avoir étalé devant une feuille de papier timbré, tirée de leur poche, une écritoire et des plumes, se disposaient à écrire sous la dictée de l'huissier, le concierge disait:

— C'est ici la salle à manger... entrons par là, c'est le petit salon...

Le commissaire observa que les rideaux de tentures étaient fermés, laissant à peine pénétrer les rayons du soleil. Le concierge répondit:

— Oh! c'est toujours ainsi à cette heure; il a l'habitude de se lever très tard et on dirait qu'il a peur du jour... Tenez, monsieur le commissaire, voici la porte de la chambre à coucher... C'est là qu'il doit être.

Et le concierge, après avoir montré la salle à manger où l'huissier et ses hommes s'étaient installés, après avoir traversé le salon obscur, désignait la tapisserie qui masquait la porte de la chambre, mais en se reculant prudemment.

Le commissaire de police s'avança, souleva la portière, frappa de la main en disant:

— M. de Luneray!

On ne répondit pas; il reprit:

— M. de Luneray, au nom de la loi, ouvrez!

Tout restant silencieux, voyant la clef sur la porte, le commissaire dit avec impatience:

— Au diable! à la fin. Nous allons voir.

Et il ouvrit et entra brusquement, pour se reculer aussitôt, en jetant un cri.

— Ah! mon Dieu... un crime a été commis!

Le moment de stupéfaction fut court, il s'élança aussitôt dans la chambre, suivi par le concierge étourdi. L'huissier avait entendu; mais, tout à son devoir, il n'avait pas bougé et, calme, il dictait:

— Un buffet-étagère en vieux chêne sculpté — garni de faïence...

La chambre dans laquelle le commissaire venait d'entrer était une vaste pièce toute tendue de vieille tapisserie. Le lit, en chêne sculpté, à colonnes, garni d'un lambrequin de vieille broderie, était presque carré. Il occupait le milieu de la chambre; on y montait, pour se coucher, par trois marches couvertes d'un épais tapis. En face le lit s'ouvrait une seule fenêtre, à cette heure, masquée par de lourdes tentures, à travers les interstices desquelles piquaient les rayons du soleil, qui jetaient un jour faible dans la chambre. Deux vieux meubles, admirables de forme, purs de style; deux fauteuils et quelques coussins en complétaient l'ameublement; tout cela était somptueux, riche, et révélait les goûts artistiques de celui qui s'était fait cette demeure.

Le commissaire, en entrant, avait vu couché sur le tapis, au bas du lit, le corps de celui qu'il cherchait. Le corps était complètement nu, étendu sur le dos, les bras en croix comme le Christ mort; le nu ressortait plus blanc dans l'intensité du noir du tapis. Le corps, roidi,

avait un aspect sculptural. M. de Luneray était jeune, très beau, admirablement constitué. Le commissaire, qui s'était penché sur la victime lorsque le concierge s'était écrié :

— C'est M. de Luneray...

Après avoir placé sa main sur sa poitrine, avoir cherché les battements du cœur, avait dit :

— Le corps est encore chaud. Concierge, courez vite chercher un médecin.

Me Lehideux se décidait enfin à venir voir ce qui se passait dans la chambre. C'est à peine s'il pouvait se diriger, les persiennes fermées ne laissant pénétrer que peu de jour et ce jour était encore affaibli par les rideaux. La chambre se trouvait plongée dans une demi-obscurité qui ne permettait de distinguer que le corps de la victime, dont le blanc intense tranchait dans cette ombre.

— Seigneur ! clama l'huissier, un assassinat !

Le concierge courait rapidement à la recherche d'un docteur.

Me Lehideux n'avait eu que quelques moments d'émotion ; après avoir essuyé sa face ruisselante et avoir poussé quelques gémissements, il se disposait à continuer la saisie. A cet effet, il rappelait ses hommes qui s'étaient levés.

— Allons, messieurs, continuons, cela ne nous regarde pas...

— Êtes-vous fou, monsieur ! exclama le commissaire. Je vous prie de suspendre immédiatement et de me prêter assistance. Que ces messieurs veuillent bien prendre le corps de M. de Luneray et le placer sur le lit.

L'huissier parut très embarrassé; mais il devait obéir, il se soumit; les deux hommes qui l'assistaient dans la saisie prirent, l'un par les pieds, l'autre par la tête, le corps de la victime et le placèrent sur le lit tout défait, découvrant une large mare de sang. Le commissaire observait tout, et comme Me Lehideux, maugréant, disait :

— Il se sera suicidé : c'est leur façon de payer leurs dettes maintenant.

— Non, monsieur, M. de Luneray a été assassiné. Ne voyez-vous pas qu'il a reçu deux coups de feu dans le dos? Il était couché assu-

rément; cela s'indique à l'état de la chambre, dont le lit seul est en désordre, à l'absence de vêtements qui sont tous dans le cabinet de toilette dont la porte est entr'ouverte.

— Mais s'il était couché, fit judicieusement observer l'huissier, comment a-t-il été frappé dans le dos?

Le commissaire ne répondit pas; il avait été soulever la lourde tenture qui masquait la fenêtre, et le soleil, tamisé par des vitraux de couleur, avait inondé la chambre, une chambre Louis XIII admirable, dont tous les détails révélaient le goût de l'artiste amateur. C'était, dans cet ensoleillement, un étrange tableau que celui qu'avait devant les yeux maître Lehideux.

Sur le lit à colonnes, dans l'ombre, à cause des tentures, le corps du jeune homme, superbe de formes, de lignes, le visage rappelant le bacchier indien; autour du lit, perdu dans les draperies luxueuses, les deux hommes sordides, amenés par l'huissier, et devant la fenêtre, dans le cru du soleil, le commissaire de police, tournant la tête, regardant tout autour de lui, cherchant un indice... Dans l'atmosphère était répandu un parfum subtil, une odeur de femme qui troublait un peu ceux qui la respiraient. Maître Lehideux aurait aimé ouvrir la fenêtre; il bourrait son nez de tabac pour chasser ce parfum troublant.

Sur un coin du lit, la tenture était décrochée, et le rideau plus chiffonné était remonté sur la couche.

Le commissaire, sans avoir conscience qu'il parlait haut, disait :

— Assurément l'état du lit montre qu'il était couché, il n'était pas couché seul; les oreillers sont placés de chaque côté du lit, et l'on voit dans chacun l'empreinte de la tête...

Il alla pousser la porte entr'ouverte d'un petit cabinet de toilette, et ayant regardé les vêtements jetés sur un fauteuil, il continua :

— Il s'est déshabillé ici, il a donc été surpris couché, — singulière habitude de coucher nu.

Et en disant cela il cherchait parmi les vêtements la chemise de la victime. Ne la trouvant pas, il revint dans la chambre et la trouva sur le lit. Il regarda aussitôt afin de voir s'il ne la portait pas lors du



Il écouta... Rien ne répondit.

crime. Mais on n'y voyait aucune trace de sang. M. de Luneray avait été frappé nu. Le commissaire cherchait toujours. Maître Lehideux avait fait un signe à ses hommes, se préparant à se retirer.

— Monsieur l'huissier, dit le commissaire, je vous prie de rester avec ce mort.

— Mais, monsieur le commissaire, les affaires m'appellent, et je suis péniblement impressionné par cette affaire qui ne me regarde pas...

— Je vous demande pardon, monsieur : c'est vous qui êtes venu me chercher et c'est vous qui avez découvert le crime; il faut que vous puissiez témoigner.

Il s'arrêta, voyant le commissaire qui se baissait vivement pour ramasser un objet, qu'il alla regarder discrètement dans le coin de la fenêtre.

C'était une jarretière de soie bleue, à boucle d'or, qui embaumait comme un sachet.

Le commissaire serra précieusement l'objet dans sa poche et revint près de la victime en maugréant :

— Le médecin n'arrive pas... Messieurs, peut-être serait-il nécessaire que chacun de vous allât en chercher un de son côté; il me semble que le corps se refroidit.

Les hommes se disposaient à obéir au commissaire, lorsque le concierge reparut disant :

— Venez, monsieur, venez, il est ici.

— Ah! fit le commissaire, s'adressant à la personne qu'amenait le concierge, monsieur le docteur, je crains que vous n'arriviez trop tard.

— Où est-il? où est-il? le pauvre garçon!

— Monsieur est le docteur de M. de Luneray.

— Nous l'avons couché sur son lit.

Le docteur se pencha aussitôt sur la victime et dit, après une minute d'examen :

— Il vit! Où est-il blessé?

— Dans le dos.

— Veuillez m'aider, messieurs : tournez-le.

Et ayant développé sa trousse, s'étant fait servir par le concierge pour laver les plaies qui se trouvaient au-dessus des reins — deux petits trous à peine visibles :

— Il a reçu deux coups de revolver... tirés presque à bout portant.

— Deux balles! fit le commissaire.

— Veuillez m'aider, monsieur, et soutenir le corps ainsi; mon ami, vous serez assez bon pour me préparer de la charpie; l'un de ces messieurs va descendre chez le pharmacien en bas, et le priera de me donner cette ordonnance.

Il écrivit rapidement quelques lignes sur son carnet et déchira la feuille, qu'il donna à l'un des compagnons de Me Lehideux, qui partit immédiatement, pour remonter quelques minutes après.

Puis ayant troussé ses manches, le docteur, ayant sondé les plaies, procéda à l'extraction des balles. L'opération, adroitement faite, fut rapidement exécutée.

Il pansait les blessures et les couvrait d'un appareil, lorsque le commissaire lui demanda :

— Vous connaissez M. de Luneray ?

— Parfaitement, ce n'est pas seulement un client, c'est un de mes amis.

— Pourrez-vous, monsieur le docteur, par quelques renseignements sur ses relations, nous diriger dans la recherche du coupable ?

— Cela me serait difficile; il est mon ami, mais nous nous voyons rarement. Pierre est un désœuvré, un viveur, passant sa vie avec des compagnes de plaisir... un monde que je ne vois pas.

Le commissaire allait parler, mais le docteur lui imposa silence de la main. On avait replacé le blessé sur le dos, le malheureux était toujours sans connaissance, et le docteur s'occupait à lui faire reprendre ses sens.

Peu à peu ses joues livides devinrent plus roses, les lèvres s'entr'ouvrirent et le blessé respira doucement.

Le commissaire demanda à voix basse :

— Vous espérez le sauver! monsieur le docteur.

— Je crois pouvoir en répondre maintenant, et, dans quelques

minutes, il vous donnera lui-même les renseignements que vous désirez.

Me Lehideux ayant entendu le docteur, vint demander au commissaire :

— Monsieur le commissaire, je puis reprendre ma saisie?...

— De grâce, monsieur, remettez cela à un autre jour... Dans quelques minutes je vous prierai de signer mon procès-verbal et vous pourrez vous retirer.

— Chut! fit le médecin.

M. de Luneray ouvrait les yeux, il regardait avec étonnement le docteur penché sur lui, qui lui dit doucement :

— Cela va mieux, maintenant, mon cher Pierre. Souffrez-vous beaucoup?

Le jeune homme regarda le docteur avec stupéfaction et répondit d'une voix faible :

— Je suis donc malade?

— Non, mon cher, non... vous êtes blessé, légèrement, ce ne sera rien.

— Ah!

Il jeta un cri et essaya de se redresser pour chercher autour de lui.

— Pierre, mon ami, ne bougez pas. Ne parlez pas. Écoutez-moi.

Le jeune homme retomba sur le lit et ferma les yeux.

Pierre de Luneray, en reprenant ses sens, n'avait plus souvenir de ce qui s'était passé; il regardait le docteur penché sur son lit, il regardait les inconnus qui se trouvaient dans sa chambre, sans pouvoir s'expliquer le motif de leur présence. Lorsque le docteur s'informa de son état, il n'y comprit rien; il essaya de se redresser, et c'est alors qu'il sentit une vive douleur; en même temps, il vit dans la chambre les linges et l'eau ensanglantés qui avaient servi à son pansement. Il fit un effort de mémoire et se souvint; une légère rougeur monta à son visage. Il ferma les yeux, et pendant quelques minutes le docteur qui l'observait vit son corps plusieurs fois tressaillir. Tout était silencieux dans la chambre. Le mouvement du médecin avait imposé le silence et chacun restait muet, attentif et vivement impressionné.

Quelques instants après, le jeune homme ouvrait les yeux; il regardait le docteur en souriant tristement, s'efforçant d'être calme; il demanda :

— Mon cher docteur, suis-je gravement blessé?

— Oui, mais non dangereusement, se hâta de répondre le médecin, mentant pour rassurer son malade.

— Tant pis, fit celui-ci.

Les assistants se regardaient avec étonnement. Le jeune homme, sans s'occuper d'eux, demanda :

— Qui vous a envoyé chercher?

— M. le commissaire de police.

A ce mot, Pierre de Luneray eut un tressaillement; le docteur lui désignant le commissaire, son regard interrogateur se dirigea sur lui. Celui-ci demanda à voix basse :

— Puis-je l'interroger?

— Brièvement, oui...

Le commissaire s'avança, et le jeune homme en parut contrarié, lorsqu'il lui demanda :

— Monsieur de Luneray, connaissez-vous la personne qui vous a frappé?

Il répondit vivement :

— Monsieur, qui a été vous chercher?

Le commissaire de police, étonné de la question et du ton dont elle était faite, répondit en racontant ce qui s'était passé, et M. de Luneray reprit :

— Ainsi, vous m'avez trouvé seul ici, chez moi, étendu sans connaissance?

— Oui, monsieur.

M. de Luneray parut satisfait de ce qu'il apprenait. Le docteur ajouta qu'aussitôt, on l'était venu chercher, qu'il lui avait prodigué ses soins et qu'il croyait qu'il était hors de danger. Sans paraître attacher d'importance à cette rassurante déclaration, le blessé demanda à quelle heure on l'avait trouvé. Sur la réponse qui lui fut faite, il parut calculer pour savoir le temps écoulé, et eut un soupir de soulagement.

Le commissaire l'interrogeant de nouveau, il lui dit :

— Monsieur le commissaire, aucune plainte n'a été déposée?

— Non, monsieur.

— Je désire que tout en reste là.

— Mais, monsieur, il y a un coupable que nous avons mission de rechercher.

— Non, monsieur. J'ai été victime d'un accident.

— Vous vous trompez, monsieur, et il est nécessaire...

— Je vous répète, monsieur, que je désire que la justice ne se mêle pas de mes affaires.

Le commissaire avait tiré de sa poche la jarretière bleue. En la voyant, le blessé se retira vivement, l'arracha des mains du commissaire, et, bouleversé par l'effort, jeta un cri en retombant inanimé sur le lit...

— Monsieur le commissaire, fit aussitôt le docteur, veuillez remettre l'interrogatoire à demain; il y a dans cette affaire un mystère qu'il serait imprudent d'éclaircir à cette heure. Je réclame, pour mon blessé, le repos absolu. Demain, plus calme, il vous répondra sans doute...

— Est-il plus mal? demanda le commissaire.

— Non, c'est une syncope. Ce n'est rien.

Le jeune homme, en retombant, avait caché dans son lit la jarretière bleue qu'il tenait dans sa main crispée.

Sur l'ordre du médecin, on quitta la chambre, pendant qu'il restait près du blessé. Le commissaire, après avoir dressé son procès-verbal, l'avait fait signer aux assistants, et voyant que Me Lehideux voulait procéder à la saisie, il l'obligea à se retirer immédiatement. Après avoir demandé au docteur quand il pourrait interroger le blessé, car il ne pouvait laisser l'affaire en cet état, et ayant fixé l'interrogatoire au lendemain, il descendit avec le concierge et entra dans sa loge afin d'avoir de lui les premiers renseignements.

Il apprit que M. de Luneray, qui menait une vie très large, était couvert de dettes; c'était chez lui une pluie de papier timbré. S'il demeurait encore dans la maison, c'est que le propriétaire avait

pour lui une condescendance inexplicable. M. de Luneray était avec son concierge très irrespectueux ; il refusait même d'entendre ses observations. Il amenait souvent chez lui des dames en toilettes tapageuses ; il rentrait presque toujours au milieu de la nuit, souvent accompagné par plusieurs amis et amies, et menait chez lui une vie d'enfer jusqu'au matin, malgré les protestations des voisins ; il n'écoutait aucune plainte et, lorsqu'on lui parlait, il avait une façon de remuer sa canne qui suspendait aussitôt l'entretien — car M. de Luneray était très fort et en abusait. — Avec son caractère violent et hautain, il n'était pas étonnant qu'il eût des ennemis. Il était adoré des femmes, mais peu aimé des hommes.

Depuis trois jours, il n'avait plus de valet de chambre et il avait brutalement chassé celui-ci ; il avait été jusqu'à le frapper.

Le commissaire pensa aussitôt que le valet de chambre avait pu penser à se venger ; et comme il en parlait au concierge, celui-ci répondit :

— Oh ! monsieur le commissaire, ne pensez pas cela. C'est un excellent garçon, incapable d'un pareil crime et qui a pardonné déjà le mal qui lui a été fait.

— Comment se nomme ce garçon ?

Il se nomme Alphonse Chabaud ; il a été longtemps garçon coiffeur avant d'être valet de chambre. C'est un homme de vingt-sept à vingt-huit ans, très beau garçon. C'était la coqueluche de toutes les femmes de chambre du quartier... et même d'autres.

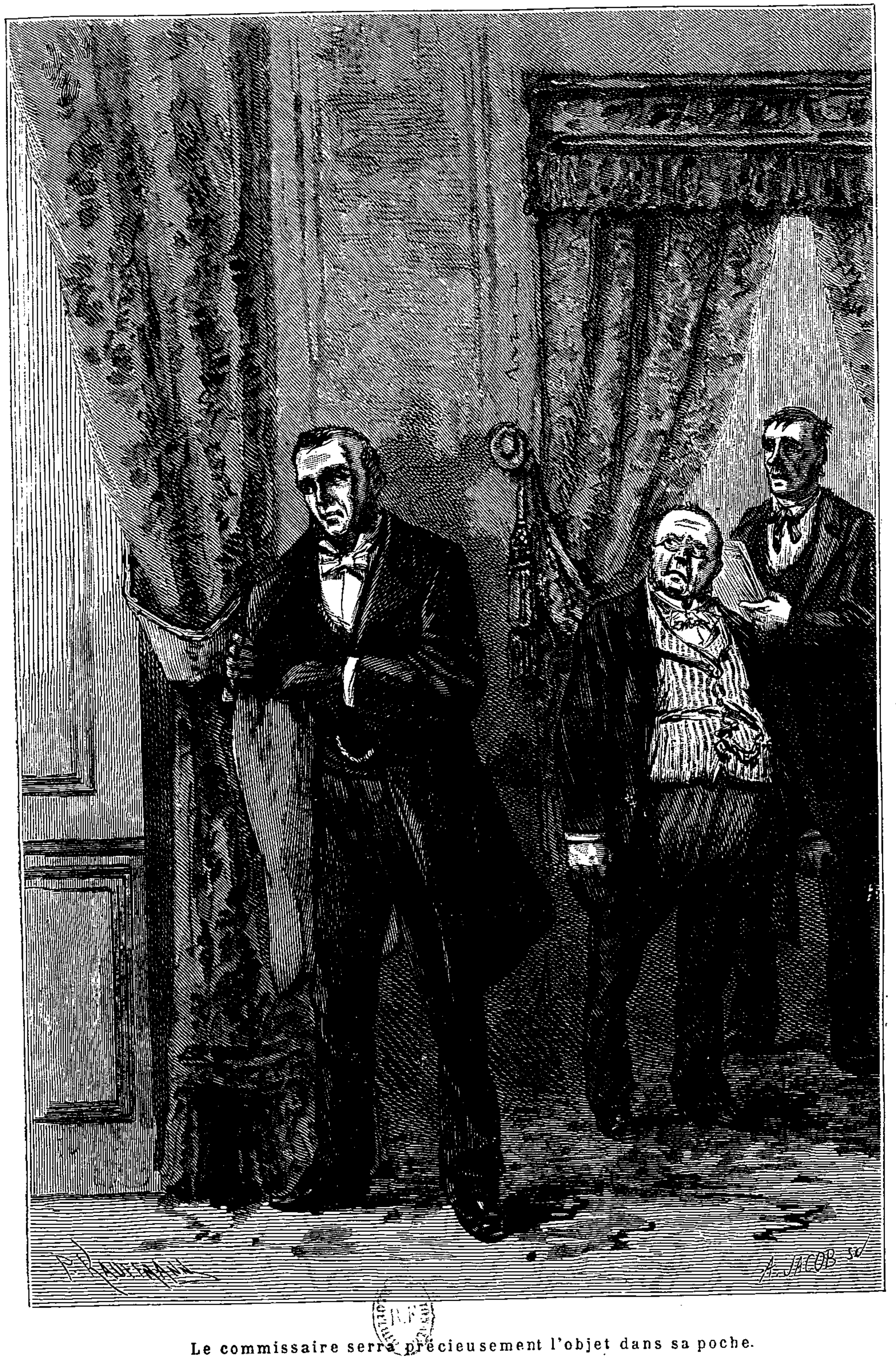
Le commissaire prenait des notes. Puis il demanda :

— Ne m'avez-vous pas dit que, ce matin, M. de Luneray avait reçu du monde ?

— Oui, monsieur le commissaire. J'ai vu sortir de chez lui — je ne les avais pas vues monter — deux personnes, un homme et une dame ; mais je serais dans l'impossibilité de les reconnaître.

— Vous ne les avez pas vus monter ?

— Non. Je pense qu'ils sont rentrés avec lui cette nuit. La femme, que j'ai vue de derrière seulement, était tout habillée de soie, mais avait une singulière façon de porter la toilette. Ce devait être quelque traînée de bal public. Les jupes de soie et de dentelles



Le commissaire serra précieusement l'objet dans sa poche.

traînaient et paraissaient mal attachées. Elle était dégraffée, toute débraillée ; j'avais été jusqu'à la porte pour les voir, et je suis arrivé au moment où l'homme bousculait la femme pour la faire monter en voiture. A la façon dont il la traitait, on pouvait juger de ce qu'elle était, et, en se troussant, elle a montré des bas mal tirés et des bottines pas attachées.

— Cette femme était jeune ?

— Oui, elle m'a paru jeune. Belle, je ne sais ; mais elle avait de très jolis cheveux, car elle était toute dépeignée. C'était honteux de sortir, ainsi attiffée, d'une maison honnête.

— Et l'homme ?

— L'homme avait une allure d'ancien militaire ; il avait des façons brutales.

— Et ils sont sortis de chez M. de Luneray, une demi-heure avant la constatation du crime ?

— Oui, monsieur.

— Et vous n'avez pas entendu dans la nuit, ni dans la matinée, des luttes, des disputes... ni le bruit d'armes à feu ?

— Rien du tout, monsieur ; et quand ils sont sortis, j'étais dans l'escalier, l'étage au-dessus ; si j'avais été dans ma loge, je les aurais mieux vus.

— Et vous supposez que M. de Luneray avait ramené ces gens chez lui cette nuit !

— Monsieur le commissaire, il lui arrivait fréquemment, lorsque les établissements se fermaient le soir dans Paris, de revenir avec sa société finir la nuit chez lui.

— Les nuits d'orgie ?

— Oh ! non, monsieur, je ne veux pas dire... M. de Luneray est très beau, il avait de nombreuses maîtresses, mais il ne faisait pas de scandale pour ça. Lorsqu'il revenait la nuit avec des amis et leurs maîtresses, c'était le plus souvent à la suite d'un souper, lorsqu'on refusait de les laisser jouer ; ils venaient chez lui et organisaient une partie de baccarat.

— Ah ! il était joueur ?

— Oh ! joueur comme le jeu... et je suppose que cette nuit il

sera revenu, ainsi qu'il le faisait d'habitude, avec une nombreuse compagnie ; tous seront partis les uns après les autres, ce matin ; il ne sera resté que les deux personnes que j'ai vues sortir.

— Et vous pensez que ces gens seraient les auteurs du crime? M. de Luneray ayant joué et gagné, cet homme et cette femme l'auraient assassiné pour lui voler son argent.

— Moi, monsieur le commissaire! exclama vivement le concierge; moi! mais je n'ai pas dit cela... je n'accuse personne et je ne dis pas qu'on a volé.

— Et vous ne pourriez pas reconnaître les individus que vous désignez?

— Non, monsieur, et, je vous le répète, je ne désigne personne; je vous dis seulement que j'ai vu des personnes sortir de chez M. de Luneray une demi-heure avant que vous n'arriviez.

— Ce sont ces gens qui ont fait le coup, cela est de toute évidence. Lorsque je suis arrivé, dites-vous, il y avait une demi-heure que ces gens étaient sortis; ils se sauvaient croyant avoir tué leur victime. Les réticences du blessé me font supposer qu'il veut ménager la femme. Il est bien regrettable que vous n'ayez pas remarqué à quelle heure M. de Luneray est rentré et le nombre des gens qui l'accompagnaient. Cette femme était restée avec lui quand tout le monde était parti ; la jarretière trouvée dans la chambre nous indique qu'elle s'y était déshabillée. L'homme, son complice, se sera caché dans l'appartement, et M. de Luneray se sera réveillé lorsque...

Le commissaire s'interrompit, la femme du concierge, revenant de faire ses provisions, rentrait, le visage animé par la précipitation ; elle venait d'apprendre qu'un crime avait été commis dans la maison, par le serrurier, et elle accourait :

— C'est M. de Luneray qui a été tué? demanda-t-elle.

— Il a été blessé seulement. M. le commissaire me demandait à quelle heure il est rentré hier.

— Non, tu dormais, mais je l'ai vu, moi.

— Ah! bien, madame; et quelle heure était-il?

— Il n'était pas encore onze heures.

— Onze heures, et avec qui rentrait-il ?

— Il était seul, monsieur.

— Seul ! Ah ! voilà qui bouleverse tout ce que nous pensions.

— Pourquoi donc ?

— Votre mari a vu sortir ce matin de chez lui une dame.

— Ah ! la dame. Elle est venue ce matin, je l'ai vue, il était environ huit heures ; une jeune dame très élégante et qui, malgré un voile épais, m'a paru très jolie.

— A huit heures du matin... Elle vous a parlé ?

— Non, monsieur... je suis sortie de ma loge pour voir où elle allait, et je l'ai vue monter à l'entresol ; sans qu'elle eût besoin de frapper, elle entra chez M. de Luneray ; celui-ci l'attendait et sa porte était ouverte ; je les entendis parler, puis la porte se ferma.

— Et vous n'avez pas vu ressortir cette dame ?

— Non, monsieur. Je suis partie il y a une heure environ et n'avais vu personne.

— Ma femme est partie quelques minutes avant que vous n'arriviez.

La concierge était une petite femme fort gentille, aux regards provocants, qui n'était pas embarrassée devant le commissaire.

— Mais le signalement que vous me donnez de la femme que vous avez vue ne se rapporte guère avec celui de la dame venue ce matin ?

— C'est que, probablement, ce n'est pas la même personne.

— Si la première a été reçue, ainsi que le déclare votre femme, les deux personnes que vous avez vues descendre n'étaient donc pas chez M. de Luneray ? Il est inconcevable que dans une maison un peu tenue on puisse ainsi monter et descendre sans être vu, que des coups de feu soient tirés sans être entendus.

— Monsieur le commissaire, la première personne qui est venue a pu partir, puis les autres revenir.

— Alors, elles ne seraient pas venues au milieu de la nuit, ainsi que vous le déclariez ?

— Je ne déclarais rien, monsieur le commissaire ; c'est une sup-

position. Ce M. de Luneray, il est dit qu'il me procurera des désagréments même en mourant.

Il y eut quelques minutes de silence, pendant lesquelles le concierge et sa femme échangèrent des regards inquiets ; puis le commissaire, qui s'était assis devant la petite table et avait pris des notes, demanda de nouveau :

— Pourriez-vous me renseigner sur les gens que M. de Luneray recevait ordinairement ?

— Monsieur le commissaire, nous ne les connaissons pas; nous ne savons pas qui ils sont : nous pourrions les reconnaître seulement si on nous les montrait. Mais celui qui pourrait vous donner de précieux renseignements, c'est Alphonse, le valet de chambre de M. de Luneray.

— Ce valet de chambre, dont j'ai pris le nom, qu'il avait chassé il y a quelques jours, savez-vous où il est placé ?

— Monsieur le commissaire, nous ne savons rien. Nous ne l'avons pas revu.

— Mais, dit la concierge, je crois qu'Alphonse ne veut plus se placer ; il ne veut plus être valet de chambre.

— Que veut-il faire ?

— Ça, nous ne le savons pas, il n'a rien dit ; mais il était dégoûté de ce métier-là.

— Et puis, il était devenu trop débauché, il avait pris toutes les habitudes de son maître, courant après toutes les femmes.

— Pourquoi dis-tu cela ? fit la concierge devenue rouge comme une pivoine, s'adressant à son mari.

— Parce que c'est la vérité... Toutes les femmes de chambre du quartier étaient après lui... et il essayait même de troubler des ménages... Si je n'y avait mis bon ordre, moi-même, j'ai dû le chasser de chez nous... je l'ai surpris...

— Eutrope ! tu vas te taire, je pense, pour qui me ferais-tu passer...

Le commissaire observait la scène, et demanda tout à coup au concierge :

— Voudriez-vous être assez bon pour monter chez M. de Luneray et vous informer près du docteur de son état ?

— Oui, monsieur le commissaire.

Et le concierge, empressé, sortit de sa loge. S'adressant aussitôt à la femme en fixant sur ses yeux effrontés son regard perçant, le commissaire dit :

— Vous aviez des relations avec Alphonse ? Dites-moi où il est.

La jeune femme devint toute rouge et baissa les yeux, le ton du commissaire l'assurait qu'il était renseigné. Aussi, sans essayer de nier, dit-elle :

— Monsieur le commissaire, je vous jure que je ne sais pas où il demeure ; il doit venir nous le dire. Je sais qu'il ne veut plus se placer...

— Que va-t-il faire ?

— Je l'ignore... Il parlait de se mettre dans les assurances...

— C'est le métier de ceux qui veulent paraître faire quelque chose. Est-ce qu'il a des ressources... de l'argent ?

— Oh ! non, monsieur le commissaire...

— Dès que vous saurez son adresse, vous me la ferez connaître... Voici votre mari.

La jeune femme était toute tremblante. Elle se retira dans le fond de la loge quand son mari parut ; celui-ci dit :

— Monsieur le commissaire, M. de Luneray repose ; le docteur, sachant que vous étiez ici, m'a dit de vous informer qu'il croyait que le blessé pourrait être interrogé ce soir...

— Fort bien ; ce soir, je reviendrai, accompagné du juge d'instruction. D'ici là, cherchez bien à vous souvenir des moindres incidents de la matinée... tout peut être utile aux recherches... Vous m'avez entendu, madame ?

— Oui, monsieur, oui...

Le commissaire de police étant parti, la petite femme vint se placer devant son mari, les bras croisés, l'œil brillant, l'air furieux, et elle exclama :

— Eutrope, tu sais que je ne veux pas qu'une scène semblable se renouvelle, et que tu n'as ni cœur, ni âme... ni dignité... Pour qui

me fais-tu passer?... Quand une femme est honnête, c'est lâche de la traiter ainsi !

— Mais veux-tu te taire !... Est-ce que j'ai dit ça ? J'ai dit qu'il te poursuivait, mais je n'ai pas dit que tu avais fauté... au contraire, puisque c'est toi qui m'as ouvert l'œil et m'as obligé à lui parler. Tu ne vas pas te fâcher pour ça ?

— C'est indigne, répétait la petite femme en pleurant. Se sacrifier pour un homme, et être ainsi récompensée !

Le concierge s'empressa de consoler sa compagne outragée.



Et je suis arrivé au moment où l'homme bousculait la femme pour la faire sortir.

II

UN MYSTÈRE

Le docteur ne quitta pas le chevet du blessé, car, contrairement à ce qu'il avait pensé, la situation de M. de Luneray était devenue plus grave. Dévoré par la fièvre, le malheureux délirait et révélait dans ses accès de singulières choses. C'est pourquoi le docteur fut si étonné de ce qu'il entendait, qu'il se décida à ne placer personne aux côtés du malade. Le calme revint seulement le soir, et, après un nouveau pansement, M. de Luneray s'endormit. Dans ses accès de délire, M. de Luneray parlait si légèrement des gens, qu'il était absolument nécessaire que personne ne pût l'entendre, et cependant le docteur ne pouvait laisser son ami tout seul; une regrettable coïncidence s'était faite : au moment où le valet de chambre, pour lequel M. de Luneray n'avait guère de secret, était parti de la maison, la catastrophe arrivait. Le docteur se décida à rester près de son ami, jusqu'au moment où les accès de fièvre ne seraient plus à redouter. Il fit monter le concierge, et, pendant que le blessé reposait, il se fit dresser un lit dans sa chambre.

Il passa la nuit près de lui; le malade n'eut qu'une crise de courte durée. Le lendemain matin, il était très faible, mais en voie de guérison.

Il était dix heures, lorsqu'un juge d'instruction, accompagné par le commissaire de police et une autre personne, se présenta. S'étant informé de l'état du blessé, et le médecin ayant demandé au magistrat de vouloir bien, pour cette fois, se borner à un court interrogatoire, ils entrèrent dans la chambre.

En les voyant, M. de Luneray eut un mouvement de mauvaise humeur.

— Monsieur, dit aussitôt le juge, à la suite des événements qui se sont passés ici hier, je viens vous demander quelques renseignements propres à éclairer la justice.

— Monsieur, j'ai déjà déclaré au commissaire de police qui m'a interrogé qu'il n'y avait dans cette affaire rien qui fût du ressort de la justice.

— Mais un crime semblable ne peut rester impuni. Si bon, si généreux que vous soyez, ce serait une faute de chercher à protéger celui qui a voulu vous tuer.

— Monsieur, je vous déclare, ainsi que je l'ai dit hier au commissaire de police, qu'il n'y a en ceci qu'un accident; ne déposant pas de plainte, je désire que cette affaire en reste là.

— Ce n'est pas possible... Il y a crime, il faut que le coupable soit puni.

M. de Luneray regardait avec étonnement le magistrat, et il reprit :

— Après ce que je viens de déclarer, je ne comprends pas, monsieur, votre insistance...

— La justice est saisie, et je dois...

— La justice est saisie, et par qui? Est-ce moi qui vous ai fait appeler, moi qui ai seul à juger la suite que je veux donner à l'affaire?... Je vous répète, monsieur, que cette affaire n'est pas du ressort des tribunaux; elle ne regarde que moi, elle est tout intime... C'est de ma propre volonté que ces événements ont eu lieu, et je veux qu'ils restent secrets.

— Monsieur, vous vous trompez en croyant qu'il faut que vous vous plaigniez pour que l'affaire soit poursuivie. Nous poursuivons l'affaire au nom du parquet.

— Et de quel droit?... Et pourquoi?...

— Parce que toute tentative d'homicide est un crime que la loi doit punir.

— Mais si je suis victime d'un accident?

— L'homicide par imprudence est également un délit que nous avons à connaître.

M. de Luneray resta stupéfait.

— Alors, monsieur, voici la seule chose que je vous répondrai : Je n'ai rien à dire.

— Monsieur de Luneray, si l'affaire n'est pas importante, pourquoi ne pas la terminer par quelques mots qui me mettront à même de faire rendre une ordonnance de non-lieu ? Que s'est-il passé cette nuit ? Connaissez-vous la personne qui vous a frappé ?

— Je ne sais rien, monsieur.

— Vous avez reçu hier matin, vers huit heures, une jeune femme... Qu'était cette femme ? Vous savez que vous n'avez rien à craindre, notre instruction reste secrète.

M. de Luneray, en entendant le magistrat lui dire que la veille au matin il avait reçu chez lui une jeune femme, était devenu livide ; un éclair de colère avait brillé dans ses yeux, ses lèvres s'étaient agitées, il allait crier ; il se contint et dit d'une voix sourde :

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

— Comprenez bien, monsieur de Luneray, que vous ne réussirez pas ainsi à nous rien cacher. La peine que vous prenez à vouloir le secret nous fait supposer que l'affaire a une véritable importance et nous engage à poursuivre.

— Vous ferez ce qu'il vous plaira, monsieur, je n'ai rien à vous dire.

— Vous refusez de nous dire quelles étaient les personnes que vous avez reçues hier matin, nous sommes obligés de les chercher nous-mêmes, c'est-à-dire contraints à mettre bien du monde dans la confidence ; — et, d'un mot, vous pouvez éviter cela, un éclaircissement peut nous faire abandonner l'affaire.

M. de Luneray, étendu sur le lit, avait fermé les yeux et ne répondait pas ; il ne voulait pas qu'on vît l'éclair de son regard, il voulait paraître calme, indifférent, mais ses mains se crispaient sur les draps et ses ongles griffaient la toile. Le magistrat, impatienté et blessé de la singulière façon dont il était reçu, continuait, espérant par un mot l'obliger à parler.

— Nous serons donc contraints, monsieur, de donner le signalement des personnes qui se sont présentées chez vous hier, de les faire rechercher comme les auteurs d'une tentative d'homicide par nos agents. Hier matin une femme jeune, très belle, élégante, s'est présentée chez vous. Vous l'attendiez, et avant qu'elle n'ait frappé, votre porte s'était ouverte et vous l'appeliez Madeleine.

— C'est faux... c'est faux... Il est indigne de me tourmenter ainsi, et je vous défends de prononcer ce nom... Mais quels sont donc les gens qui vous dirigent contre moi?

Cette exclamation du blessé était presque menaçante. Il s'était dressé sur son lit, l'œil ardent, les lèvres frémissantes; le juge d'instruction l'observait avec un regard tortionnaire; le docteur, qui s'était reculé dans l'embrasure de la porte, en voyant l'état de surexcitation de M. de Luneray, en le voyant se dresser au risque de déplacer l'appareil posé sur ses blessures, crut devoir intervenir; il s'élança sur son malade et le soutenant pour l'obliger à se recoucher, il dit :

— Malheureux, que faites-vous?..... Mais, voulez-vous rester immobile. Monsieur le juge, je vous en conjure, ne continuez pas. Le mettre en cet état, c'est le blesser de nouveau.

— Docteur, avant d'interroger, je vous ai consulté et suis prêt à me soumettre à ce que vous déclarerez.

Le blessé dit, s'adressant au docteur :

— Ne craignez rien, mon cher ami, c'est un mouvement que je regrette. Monsieur peut continuer, il ne me fera pas sortir de mon calme.

— M. de Luneray, je tiens à ce que vous sachiez bien que rien n'est dirigé contre vous. Vous disiez tout à l'heure que la justice n'était point saisie par vous, et qu'ainsi elle n'avait pas à rechercher le coupable, puisque vous ne le réclamiez pas. Je dois vous déclarer que le parquet a reçu une déclaration qu'un crime avait été commis ici, et la justice doit agir.

M. de Luneray parut douloureusement surpris de ce qu'il entendait. Le juge continua :

— Vous refusez de nous donner aucun renseignement. Nous en

savons le motif. Vous êtes trop généreux et vous ne voulez pas livrer à la justice le misérable qui vous a frappé. Obligé de chercher nous-même votre assassin, puisque vous refusez de nous aider, je vous dis les renseignements que nous avons, afin que vous jugiez par vous-même s'il ne serait pas préférable que vous fassiez votre déclaration, plutôt que risquer de compromettre certain que vous voulez sauver.

M. de Luneray ne répondit pas... le juge reprit :

— Je vous ai dit qu'on vous a vu ouvrir votre porte et recevoir chez vous, vers huit heures du matin, une jeune dame que vous avez appelée Madeleine.

Le blessé ferma les yeux et mordit ses lèvres.

— Vous êtes resté enfermé avec cette dame ; vers midi, on a vu descendre de chez vous un homme et une...

— Cessez, cessez, monsieur, je vous en prie, dit le docteur en se penchant vivement sur le blessé.

Celui-ci avait jeté un petit cri, il était devenu livide et s'était raidi dans le lit ; il avait perdu connaissance.

Le juge, un peu effrayé, dit au médecin :

— Docteur, nous allons suspendre.

— Oui, monsieur, je vous en prie... je redoute maintenant une catastrophe.

— C'est un pénible, un cruel devoir auquel je suis obligé de me soumettre bien à regret, car j'agis comme un tortionnaire, mais j'en ai mission.

— Monsieur, je crois qu'il sera nécessaire d'attendre que M. de Luneray soit tout à fait rétabli.

— Je le crains et c'est donner le temps nécessaire au coupable de se mettre à l'abri, quand d'un mot il évitait tout.

— Il ne le dira pas.

— Le croyez-vous ? monsieur le docteur.

— J'en suis convaincu ; il y a dans cette aventure une femme qu'il ne veut pas compromettre, et quoi que vous fassiez, vous ne saurez rien.

Le juge eut un petit mouvement des lèvres indiquant qu'il ne partageait pas l'avis du docteur, et il se retira dans un coin de la

chambre pour causer bas avec les gens qui l'accompagnaient, pendant que le docteur s'empressait auprès du blessé. S'étant informé, et ayant appris par le médecin qu'il serait dangereux pour le blessé de renouveler immédiatement l'interrogatoire, le juge se disposait à se retirer. Sur une observation du commissaire, il fut convenu qu'on allait entendre la déposition de la femme du concierge. Afin de lui permettre de parler librement, il ne descendit pas chez elle; mais étant sorti de la chambre, ayant traversé le petit salon, il s'installa dans la salle à manger. Pendant que le juge dicta hâtivement à celui qui l'accompagnait les parties intéressantes de l'interrogatoire qu'il avait tenté, qu'il le soulignait de plusieurs observations, on était allé chercher la concierge, qui parut toute tremblante.

Le juge dit aussitôt :

— Madame, vous pouvez nous donner des renseignements sur l'affaire dont la justice est saisie ; ces renseignements resteront confidentiels ; vous n'avez pas à redouter notre indiscrétion, vous pouvez donc nous parler sincèrement.

— Parlez, monsieur, je vous répondrai, fit la jeune femme toute confuse, aussi timide et tremblante devant le juge qu'elle était audacieuse et effrontée devant son mari.

— Vous connaissez Alphonse Chabeaud, c'est votre amant.

— Non, monsieur.

— Vous ne le connaissez pas ?

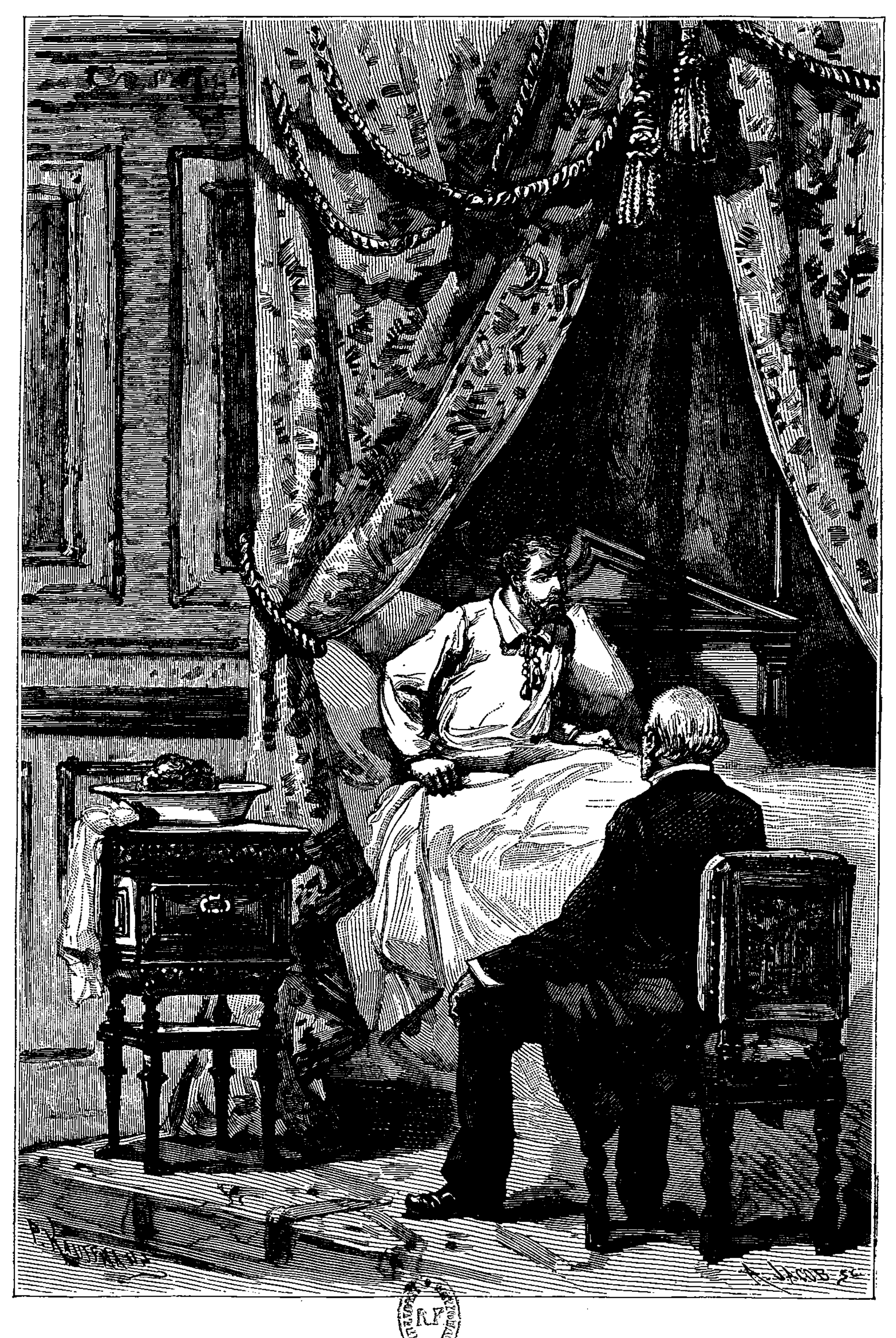
— Je ne dis pas cela ; je dis qu'il n'est pas mon amant... j'ai été coupable ; il m'a séduite, et je l'ai beaucoup regretté depuis ; nous avons eu des relations, mais elles n'ont pas duré... C'est un coureur qui ne reste pas longtemps avec la même femme.

— Depuis qu'il est parti de chez M. de Luneray, l'avez-vous vu ?

— Non, monsieur ; il y a trois jours de cela seulement, il a dit qu'il reviendrait, mais nous ne l'avons pas revu ; du reste, mon mari ayant soupçonné qu'il me faisait la cour, était très sévère avec lui et il me parlait peu. C'est par mon mari et non par lui que j'ai appris son départ.

— Vous espérez le revoir cependant ?

La jeune femme devint très rouge et balbutia :



Il s'était dressé sur son lit l'œil ardent et les lèvres frémissantes.

— Oui, monsieur.

— Savez-vous pourquoi il est parti de chez M. de Luneray?

— Il m'a dit souvent que ce métier lui déplaisait ; que, lorsqu'il le voudrait, il pourrait vivre sans travailler... M. de Luneray le payait très régulièrement et lui en abusait pour le servir malhonnêtement, et un jour il est arrivé que M. de Luneray s'est emporté sur une réponse grossière qui lui avait été faite ; il l'a même, m'a dit mon mari, presque battu et jeté à la porte.

— Croyez-vous que dans l'aventure de M. de Luneray, il n'y ait rien de la vengeance de cet Alphonse?

— Oh ! non, monsieur, je le connais, il est trop peureux pour faire cela ; et puis il a un caractère trop conciliant, endurant, pour penser à se venger. Il doit déjà avoir oublié ce que M. de Luneray lui a dit.

— Est-ce que ce M. Alphonse a quelques économies de côté?

— Lui... Oh ! rien du tout, monsieur. Il est toujours sans argent, et souvent j'ai dû lui en prêter.

— Qu'il vous rendait? demanda le juge avec intention.

La jeune femme ne répondit pas.

— Il vous a dit que son métier de valet de chambre lui déplaisait ; qu'il avait l'intention de le quitter et n'était pas embarrassé pour trouver des moyens d'existence. Qu'entendait-il dire par ces mots?

— Monsieur, vous devez le comprendre.

— Comment, je dois le comprendre? Est-ce qu'il était capable de voler, est-ce qu'il jouait?

— Monsieur, si je me suis fâchée avec Alphonse, que j'aimais beaucoup, c'est que je ne pouvais dépenser assez d'argent.

— Ah ! il ne vous empruntait pas d'argent, il vous en prenait.

— Il me l'empruntait et ne me le rendait jamais.

— Comment pouviez-vous, dans votre position, donner de l'argent ; vous n'en avez pas vous-même?

— J'ai quelques petits bijoux ; pour lui rendre service, je les avais engagés, et quand mon mari s'en est aperçu, cela a fait des querelles à la maison. C'est à cause de cela que j'ai rompu.

— Il faut absolument que nous trouvions cet homme et vous devez savoir où il est ?

— Monsieur, je vous assure qne je l'ignore. Sur l'ordre que m'avait donné hier M. le commissaire de police, je m'en suis occupée, mais sans résultat.

— Ce M. Alphonse était depuis longtemps au service de M. de Luneray ?

— Non, monsieur, quelques mois seulement.

— Mais il connaissait toutes ses relations ?

— Oh ! oui, monsieur ; souvent il m'en parlait. C'est en me racontant les histoires d'amour de son maître qu'il m'a séduite.

— Où vous voyiez-vous ?

— Ici même. M. de Luneray avait l'habitude de partir vers midi pour ne rentrer que quelques minutes le soir, et après au milieu de la nuit. Nous étions donc tout à fait libres chez lui ; nous nous enfermions dans la chambre.

— Vous-même avez-vous remarqué les relations de M. de Luneray ?

— Quelquefois cela m'amusait, parce qu'Alphonse me racontait, et je regardais les femmes lorsqu'elles venaient, car M. de Luneray avait beaucoup de maîtresses... et lorsque j'avais remarqué la toilette de ces dames, que j'en parlais à Alphonse, il me disait que ces femmes n'étaient pas plus que moi, que j'étais aussi jolie, que si je voulais quitter mon mari et l'écouter, avant un mois je serais comme elles.

— Vous ne l'avez heureusement pas écouté.

— Oh ! non, heureusement.

Cet heureusement n'était pas sincèrement exprimé ; il y avait dans le ton autant de désirs que de regrets.

— Vous allez continuer à rechercher Alphonse. Maintenant, revenons à un autre sujet. Vous avez déclaré avoir vu hier matin entrer une jeune femme chez M. de Luneray. Vous l'avez entendu lui parler.

— Oui, monsieur ; je n'ai entendu que le nom : Madeleine.

— Puisque vous aviez la curiosité de remarquer les maîtresses de M. de Luneray, aviez-vous déjà vu cette femme?

— Oh! non, monsieur, et j'y portais plus d'attention, justement parce qu'elle ne ressemblait pas aux autres. Celles que je voyais le plus souvent venir chez lui avaient des toilettes tapageuses, elles marchaient en désirant être vues, très coquettes et de leur luxe et de leur beauté, s'arrêtant quelques minutes dans la loge pour demander l'étage où demeure M. de Luneray. Celle-là, au contraire, était mise en même temps très simplement et très élégamment, très richement; elle avait la tête presque entièrement enveloppée dans de la dentelle, de la vraie dentelle; rien que ce voile-là valait des billets de mille francs... Elle se glissait dans l'escalier, évitant d'être vue, et, à peine arrivée à l'entresol, avait hâte que la porte fût refermée sur elle... et derrière elle, elle laissait un parfum délicieux. Ce que je trouvais également singulier, c'est l'heure à laquelle celle-là venait: il était huit heures du matin.

— Et cette femme est restée chez M. de Luneray longtemps?

— Non, d'après ce que dit mon mari. Celle-là doit ignorer ce qui s'est passé.

— Vous ne croyez pas que ce soit la même que votre mari a vue sortir avec un homme?

— Oh! non, monsieur, ce n'est pas possible... la femme qu'il m'a dépeinte est une de celles avec lesquelles M. de Luneray avait coutume de rentrer... toute débraillée, échevelée, mal chaussée... Oh! non, cela ne ressemble pas...

Le juge s'était penché sur le greffier pour voir s'il écrivait bien ce qu'il entendait.

Se retournant, il reprit:

— D'où vient le peu de sympathie de votre mari pour M. de Luneray?

La petite femme rougit encore et dit en souriant:

— Mon mari est très jaloux, et dans les premiers temps que nous étions ici, M. de Luneray, qui fait la cour à toutes les femmes, plaisantait avec moi.

— Vous le lui avez donc raconté...

— Non, monsieur; une fois il me cherchait et il m'a vue sortir de chez lui.

— Ah!... vous quittiez M. Alphonse?

— Non, monsieur, fit la petite femme, plus rouge, en baissant les yeux, M. Alphonse n'était pas encore chez M. de Luneray.

— Ah! très bien, vous en avez gardé rancune à M. de Luneray?

— Moi, au contraire, monsieur; j'aime beaucoup M. de Luneray qui est un très galant homme.

La porte du petit salon s'ouvrit, le docteur parut et dit au juge:

— Monsieur, je viens de la part de M. de Luneray vous demander si vous voulez bien remettre à ce soir cet interrogatoire?

— Il consent à répondre?

— Oui, monsieur, il vient de s'y décider. Mais il est trop faible pour le pouvoir faire maintenant; il lui faut du repos. Ce soir, si vous le voulez?

— Parfaitement, docteur... fit le juge instructeur, très heureux de la tournure que prenait subitement la mystérieuse affaire.

Le greffier ayant rangé dans sa serviette les notes de l'instruction, le juge et ceux qui l'accompagnaient se retirèrent. Au moment où la concierge allait descendre, le docteur lui dit:

— Madame, M. de Luneray veut vous parler.

La petite femme eut un mouvement d'agréable surprise, et dit:

— Je suis à sa disposition, monsieur.

— C'est un renseignement qu'il veut vous demander.

Elle suivit le docteur qui rentrait dans la chambre de M. de Luneray. En voyant celui-ci étendu sur le lit, pâle, défait, déjà très changé par les souffrances morales et physiques endurées depuis deux jours, elle ne put réprimer un mouvement; et, se penchant vers le lit, elle dit:

— Oh! monsieur Pierre, vous souffrez beaucoup. Si vous avez besoin d'une garde, si vous avez besoin de soins, il faut me commander. Oh! mon Dieu, qui a pu vous frapper ainsi?... Pourquoi recevez-vous toutes ces personnes?...

— Écoutez-moi, madame Laurent.

Il parlait d'une voix faible et avec difficulté. Le docteur dit à la

jeune femme qu'elle devait l'écouter avec attention et ne pas trop le fatiguer par d'autres récits.

Elle se pencha sur le lit et le docteur s'éloigna discrètement.

— Que vous a dit le juge d'instruction? interrogea M. de Luneray.

Sans en oublier un mot, la gentille madame Laurent raconta au jeune homme l'entretien qu'elle avait eu la veille avec le commissaire de police, puis avec le juge d'instruction, n'omettant que la partie relative à Alphonse, le valet de chambre, et qui lui était personnelle.

— Vous avez vu, dites-vous, la personne qui est venue chez moi le matin? Vous m'avez entendu la nommer Madeleine?

— Oui, répondit Mme Laurent tout en replaçant, en les caressant, les cheveux de M. de Luneray ébouriffés sur son front; oui, je vous ai entendu... je l'ai vue monter... et j'en ai vu bien d'autres...

— Et vous la reconnaîtriez?

— Je la reconnaîtrais vaguement, à l'allure, à la démarche.

— Ma bonne Julie, vous avez bien encore un peu d'affection pour moi?

— Oh! beaucoup, monsieur Pierre. Ce n'est pas parce que vous me dédaignez, vous m'oubliez, que j'oublie, moi... Je sais bien que je ne suis pas digne...

— Ne dites pas de bêtises... Julie, il faut me rendre un grand service. Il faut me promettre que si l'on te montrait la personne que tu as aperçue, tu refuserais de la reconnaître? Il le faut.

— Je ferai ce que vous me commandez. Mais je resterai près de vous pendant que vous serez malade? Je vous soignerai?

— Oui, ma bonne Julie... Mais ce n'est pas tout. Penche-toi plus près de moi, qu'on ne puisse entendre.

Est-ce à cause d'un mouvement trop brusque, est-ce avec intention, mais le gentil museau de Mme Laurent toucha les lèvres du blessé, qui reprit:

— Tu sais que j'ai chassé mon valet de chambre il y a quelques jours. Je pouvais, en disant la cause de son départ, lui être très préjudiciable. Je me suis tu... Tu connais Alphonse?

— Moi, je le connais comme nous connaissons tous les serviteurs des locataires, dit Mme Julie toute confuse.

— Oui. Enfin, tu les connais plus ou moins. Je sais que tu le connais mieux que les autres... Voyons, Julie, ne vous défendez pas de ce dont je ne vous accuse pas. Je vous demande un service. On vous a chargée de retrouver cet homme. Il faut le revoir à tout prix, vous entendez; il faut que vous lui racontiez ce qui se passe; que vous lui disiez que j'exige de lui, au cas où il serait interrogé, la plus grande discrétion sur nos relations; il vous comprendra. Vous insisterez sur ce point, que je préférerais qu'on ne le trouvât pas pendant quelque temps. Que mon silence sur les motifs de son départ de chez moi sont à ce prix.

— Mais que vous a-t-il donc fait pour être chassé? Nous croyions qu'il avait été insolent, que vous aviez voulu le frapper?...

— Oui, mais ce n'est pas tout... Ma bonne Julie, je ne veux pas lui nuire s'il me sert. Vous allez le trouver, n'est-ce pas?... Vous n'allez pas me faire la même réponse qu'au juge? Vous savez parfaitement où il demeure?

— Mais, vous croyez, monsieur Pierre, des choses qui ne sont pas, je vous l'assure...

— Ma chère Julie, je ne vous demande pas vos petits secrets; je vous demande ce service. Je sais que vous connaissez sa demeure. Hâtez-vous, ma chère amie, de le voir et revenez aussitôt vous établir à mon chevet pour rendre la liberté à mon cher ami le docteur.

Mme Julie Laurent parut un peu ennuyée que M. de Luneray fût si bien renseigné sur ses relations; mais elle ne répliqua pas, et, se disposant à obéir, elle dit :

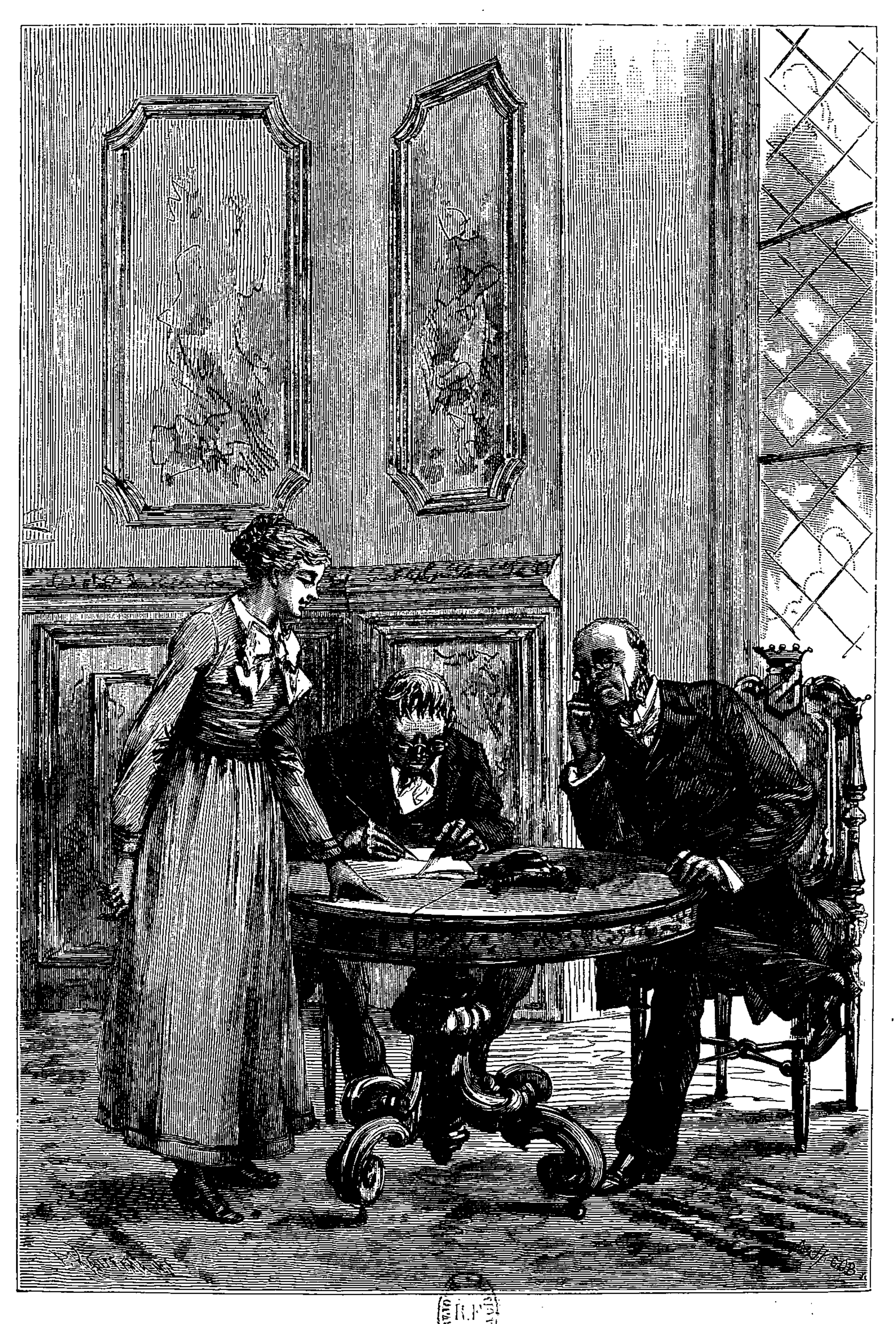
— Je ferai ce que vous désirez... Je trouverai cette adresse... en la demandant à mon mari.

Le malade eut un sourire.

— Mais, certainement, vous croyez des choses qui ne sont pas... et j'irai faire votre commission... Le désir de vous être agréable me fera réussir.

— Penchez-vous, ma bonne Julie... que je vous remercie...

— C'est bien méchant de me parler ainsi!...



— Ah! vous quittiez M. Alphonse?
— Non, monsieur, fit la petite femme plus rouge en baissant les yeux.

Il l'embrassa; elle partit aussitôt disant qu'avant une heure elle serait de retour. Le docteur vint près de son malade et lui dit:

— Mon cher Pierre, vous avez beaucoup parlé, il faut maintenant vous reposer.

— Dites-moi, mon ami, ce qui se passe au dehors, ce qu'on dit, ce que racontent les journaux.

— Mon cher ami, il ne faut pas vous tourmenter, on parle de votre affaire en l'attribuant à une absurdité... Les journaux propagent même cette sottise, mais aucun n'en sait plus que moi... Votre secret est donc bien gardé... On dit que vous avez été blessé en duel... mais en duel singulier, dans un appartement: cela fait beaucoup de bruit; c'est ce qui oblige le parquet à s'en occuper.

Le blessé eut un amer sourire en disant:

— C'est tout?

— Oui...

— Et chez moi, personne n'est venu?... Pas de lettre?...

— Rien.

— C'est le tourment, plus que ma blessure, qui me fait souffrir!

— Oui, et tant que vous vous tourmenterez ainsi, votre état ira en s'aggravant.

Il y eut un silence au bout duquel M. de Luneray dit:

— Le soir je serai plus calme; je suis décidé à en finir, il le faut; je serai rassuré, sur ce point du moins... lui veillera... car il est capable de tout...

Le docteur l'écoutait sans comprendre, l'observant pour s'assurer que la fièvre ne revenait pas; mais le blessé, s'adressant à lui, dit avec calme:

— Vous avez dit au juge d'instruction que je désirais le voir ce soir?

— Oui, il en est tout charmé... Le vieux magistrat était bouleversé par votre inexplicable résistance à ses questions. Avouez que le cas est au moins étrange: un homme assassiné chez lui, qu'on ramène à la vie miraculeusement, qui connaît ses meurtriers et qui refuse de les livrer à la justice, c'est la première fois, affirme M. de Fontbelle, que le cas se présente dans sa longue carrière.

— C'est bien M. de Fontbelle ?

— Je l'ai rencontré plusieurs fois chez le président Mathieu du Taillis. Je l'ai parfaitement reconnu.

— Que ne m'avez-vous dit cela aussitôt?

— Mais, mon ami, je ne pouvais, en cette circonstance, vous présenter l'un à l'autre.

Il y eut un grand silence pendant lequel Pierre de Luneray resta les yeux fermés, s'isolant dans ses pensées, pensées douloureuses, car son visage se contractait; il semblait avoir de la peine à prendre une résolution. Le docteur l'observait attentivement; il l'entendit dire :

— Il le faut... pour la protéger; de deux maux, il faut prendre le moindre. Puis, ouvrant les yeux et parlant haut, il dit au docteur :

— Mon ami, voyez donc dans les journaux du matin si l'on parle de mon affaire, et ce qu'on en dit.

Le docteur obéissant et décidé à ne dire à son ami que ce qu'il jugerait qu'il pourrait entendre, prit les journaux du matin et les lut.

— Rien, mon ami, rien, fit-il en feuilletant le journal.

— Et dans la revue mondaine?

— Oh ! on ne parle que de soirée... Si, voilà quelques mots sur votre affaire : « A la soirée de M. le comte de Z..., le juge de Fontbelle était beaucoup entouré. On sait que M. de Fontbelle est chargé de l'instruction de l'affaire de la rue Laffitte; tout le monde s'informait à lui de l'état de la sympathique victime, le beau M. de L... Mais le vieux juge était impénétrable, même pour sa fille, la belle Mme Hautot, que tout le monde admirait à son bras... »

— Que dites-vous? demanda vivement le jeune homme, Mme Hautot?

— Ah ! mon Dieu ! fit le médecin. Mais qu'avez-vous, mon ami ?

— Rien... rien... répondit Pierre se calmant aussitôt et se remettant. C'est le nom de M. de Fontbelle, je craignais qu'il n'ait raconté notre entretien.

— Mais cette soirée est d'hier.

— Vous avez raison. Excusez-moi... Continuez.

— Il n'y a plus rien qui vous regarde maintenant. Des noms d'invités, des descriptions de toilettes.

Le jeune homme se souleva pour voir où le docteur jetait le journal. A ce moment, Mme Julie Laurent revenait. Elle raconta au blessé qu'elle avait vu son ancien valet de chambre et celui-ci avait paru très embarrassé de ce qu'elle lui avait demandé. C'est sur la menace seulement qu'il avait consenti à se soumettre.

— Le misérable ! murmura le blessé.

Mme Laurent raconta encore que le valet de chambre l'avait beaucoup interrogée sur la situation de son maître; il n'avait pas paru surpris qu'une catastrophe fût arrivée, mais il en avait demandé les résultats. Cela était tout naturel, puisqu'il connaissait les relations de M. de Luneray; il est certain qu'il avait pu prévoir ce qu'on lui racontait.

M. de Luneray demanda s'il était bien convenu, s'il avait bien promis qu'il ne répondrait rien aux magistrats chargés de l'enquête. Mme Laurent répondit qu'Alphonse s'était engagé à quitter Paris le soir même; il allait passer quelques jours à la campagne; à son retour, il espérait que M. de Luneray saurait reconnaître ses services. C'était de l'impudence, et le malade eut un mouvement de pitié.

Le docteur désirait sortir pendant quelques heures; il ne devait revenir qu'à l'heure où le magistrat, M. de Fontbelle, viendrait, ainsi que l'avait demandé Pierre, écouter sa déposition.

Avant de partir, il demanda :

— Voulez-vous, mon cher ami, que je fasse faire une démarche près du magistrat par un ami commun ?

— Quelle démarche ?... dans quel but ?

— Réclamer de lui de se rendre à votre désir d'abandonner l'instruction de cette affaire.

— C'est inutile, je suis décidé maintenant. J'ignorais quel était le nom du juge chargé de l'affaire; lorsque vous m'avez dit qui il était, j'ai été fixé.

— Oh ! vous pouvez avoir confiance, c'est un homme intègre, un magistrat qui honore la robe qu'il porte; dans l'affaire qu'on lui confie, il ne cherche pas le scandale, mais la vérité. C'est un des plus

dignes descendants de la vieille famille de Fontbelle, race de robe et d'épée, type de loyauté, d'honneur, de chevalerie. Vous pouvez vous confier à lui, et, ainsi que je vous le conseillais d'abord, vous adressant à l'homme, vous auriez obtenu de lui l'assurance du secret. Mais il vaut mieux vous résigner à dire la vérité.

— J'attends M. de Fontbelle, et, mon cher docteur, je voudrais que vous fussiez là lorsqu'il reviendra.

Et il ajouta plus bas :

— Car c'est de ce qu'il décidera que dépendra ma vie.

— Que dites-vous? interrogea le médecin, qui avait à peine entendu et boutonnait ses gants, se préparant à sortir.

— Rien... rien... Que je voudrais être débarrassé de cette enquête, de ces ennuis...

— Je le désire plus que vous, mon cher Pierre, car vous ne vous rétablirez tout à fait que lorsque vous serez dégagé de tout cela.

Le docteur allait se retirer. Pierre de Luneray le retint.

— Un mot, docteur, sur M. de Fontbelle.

— Dites.

— Quelle est sa vie ordinaire?

— La vie calme d'un homme de famille. Il n'a qu'une enfant, sa fille, la belle Mme Hautot, la femme du financier. Je vous croyais un peu ami de M. Hautot, je vous ai rencontré chez lui à la dernière soirée.

— Oui... oui, fit le blessé avec embarras, je connais un peu M. Hautot, j'ignorais qu'il fût le gendre de M. de Fontbelle.

Puis, tout à coup, le front inquiet, le regard fiévreux, M. de Luneray demanda au docteur :

— M. Hautot n'est pas l'ami commun que vous voulez faire parler en ma faveur à M. de Fontbelle?

— Non, non.

Le jeune homme parut soulagé d'un grand poids, et il dit, pour parler, pour que le docteur ne s'aperçût pas du trouble ressenti :

— Ainsi, M. de Fontbelle n'a qu'une enfant?

— Oui, Mme Hautot, et du jour où Mlle de Fontbelle fut mariée, le vieux magistrat renonça au monde pour vivre seul avec sa vieille

compagne, une beauté, jadis célèbre, qui fit beaucoup parler d'elle... maintenant toute confite en dévotion. Jamais, dit-on, M. de Fontbelle ne s'aperçut des... légèretés de sa femme. C'est un brave homme, très accessible à tous.

— Merci, docteur ; ce que vous m'avez dit là me donne plus de courage pour lui parler.

Le docteur, ayant donné quelques ordres à Mme Laurent, se retira, assurant à M. de Luneray qu'il serait de retour dans deux heures. C'était l'heure à laquelle le juge d'instruction devait revenir.

A peine le docteur avait-il fermé la porte que le blessé disait à sa jenne garde-malade :

— Julie, donnez-moi le journal qui est sur le fauteuil.

— Oh ! monsieur Pierre, le docteur a bien recommandé que vous vous reposiez ; en lisant, vous vous fatiguerez, vous vous ferez du mal.

— Julie, donnez-moi ce journal, ordonna d'un ton qui ne souffrait pas de réplique M. de Luneray. La jeune femme obéit.

Pierre de Luneray chercha le passage que le docteur lui avait lu, et, les sourcils froncés, les yeux ardents, il relut l'article ; puis, lâchant le journal, il se laissa retomber sur le lit, et murmura :

— Que s'est-il passé ? Qu'est-ce que cela signifie ?... Suis-je joué et sacrifié ?...

Il ferma les yeux. La jeune femme, qui le gardait, s'efforçait de ne pas faire de bruit, ne voulant pas le réveiller, convaincue qu'il dormait.

Pierre de Luneray pensait ; son visage se contractait, ses lèvres se crispaient... puis le calme revenait...

Le docteur, rentré, était installé près de son malade ; il venait de le panser, lorsque le magistrat se présenta, accompagné de son greffier.

S'adressant à Pierre, il lui dit :

— Monsieur, vous êtes décidé à nous dire la vérité sur la tentative dont vous avez été victime, à nous révéler les noms ?

— Monsieur, répondit M. de Luneray, je veux vous parler à vous seul d'abord.

— Je suis seul, monsieur.

La femme du concierge était descendue à l'arrivée du docteur, et ce dernier, au premier mot, s'était discrètement retiré dans le petit salon...

— La personne qui m'accompagne est le greffier qui doit écrire votre déposition.

M. de Luneray dit, en parlant plus bas :

— Je ne ferai la déposition que vous me demandez qu'après avoir eu quelques minutes d'entretien avec vous seul... monsieur de Fontbelle...

— Ah ! fit le vieux magistrat étonné.

Et s'adressant à son greffier :

— Veuillez me laisser seul avec M. de Luneray; je vous appellerai tout à l'heure.

Le greffier sortit et le magistrat dit au blessé :

— Maintenant, monsieur, je vous écoute.

— Monsieur de Fontbelle, je ne veux rien révéler de ce qui s'est passé ici, parce que ma déclaration peut amener les plus grands malheurs, parce que c'est le déshonneur de toute une maison.

— La justice, monsieur, ne peut avoir de ces considérations, elle doit frapper les coupables.

— C'est donc contraint par vous que je vais dire ce que je m'étais juré de garder secret. Je le fais avec le dernier espoir qu'en m'adressant à l'homme avant de m'adresser au magistrat, je puis encore éviter le scandale.

— Je vous écoute, monsieur, fit M. de Fontbelle avec dignité.

— Je vous le répète encore, si je parle, c'est pour sauver les autres et non pour moi...

— Voulez-vous, maintenant, que je fasse entrer le greffier?

— Non, non, à vous d'abord : vous jugerez ensuite de ce que vous devez faire... et je me soumettrai... Je connais la personne qui a tenté de m'assassiner; vous voulez savoir son nom?... Ce n'est pas au magistrat, je vous le répète, c'est à M. de Fontbelle... Penchez-vous près de moi.

Le vieux juge, fort étonné et un peu ennuyé de ce préambule,



Pierre de Luneray chercha le passage que le docteur lui avait lu.

obéit cependant et pencha son oreille près de la bouche du blessé.

Celui-ci lui dit quelques mots, et le vieux magistrat eut un tressaillement, puis il se redressa livide, fixant un regard suppliant sur M. de Luneray, en disant :

— Oh ! c'est impossible...

— Monsieur, je vous ai dit toute la vérité...

Le magistrat était comme accablé ; il baissait la tête ; il ne pouvait parler. M. de Luneray, qui l'observait, lui dit :

— Maintenant, monsieur, je suis à vos ordres ; faites entrer votre greffier, et, si vous le voulez, je lui renouvellerai ma déposition.

Le vieux juge ne répondit pas. Il passa la main sur son front en disant :

— Oh ! c'est épouvantable !

Et il sortit de la chambre, dit à son greffier de le suivre, et ayant à peine salué le docteur stupéfait, il partit.

— Enfin ! exclama M. de Luneray avec soulagement.

III

COMMENT M. ALPHONSE CONNUT LA BELLE OLVIE

Après une belle journée, une soirée lourde et chaude, la pluie tombait vers une heure du matin. A l'averse à larges gouttes succédait une petite pluie fine qui augmentait encore l'obscurité. Toutes les rues étaient désertes. Les bourgeois, heureux, étendus et bien enveloppés dans leur couche moelleuse, s'endormaient avec bonheur au bruit de la pluie qui frappait les vitres, promettant pour le lendemain une journée douce et fraîche, s'abandonnant à ce charme de se sentir bien à l'abri quand il pleut dehors.

Telle n'était pas la pensée d'un malheureux qui, après avoir remonté le faubourg Montmartre, s'engageait dans une des nouvelles rues qui entourent le marché de Maubeuge. Le nocturne promeneur semblait marcher sans but; il errait. Jeté à la porte des établissements de nuit et n'ayant pas de gîte, il devait passer la nuit à la belle étoile, triste perspective par ce temps cruel. Il marchait sombre, la tête baissée, gesticulant en se parlant seul. Malgré l'averse qui venait de tomber, il n'était pas mouillé; il s'était abrité sous une porte et la malechance avait voulu que des agents s'y abritassent également; de sorte qu'il avait dû, pour ne point révéler son état de vagabondage, se mettre en marche dès que la pluie avait cessé... Plutôt pour se reposer que pour s'abriter de la bruine qui tombait encore, il se plaça dans l'encoignure d'une porte, et là, il se demandait à mi-voix :

— Où dois-je aller à cette heure?... C'est trop bête de perdre jusqu'à mon dernier sou, lorsque je sais qu'on ne me donnera pas

ma clef à l'hôtel. Par ce temps-là, dès qu'on s'arrête, les agents se dirigent sur vous... Il faut en finir avec cette dèche-là; ça n'est pas tenable... Mais que faire cette nuit?

Et il relevait la tête, cherchant une idée.

La porte se trouvait presque au-dessous d'un réverbère, et il se trouvait, à cause de l'intensité de la nuit, plus vivement éclairé. Il était fort bien vêtu, et sa mise devait éloigner la pensée de l'état misérable dans lequel il se trouvait. Des vêtements élégants, un peu usés peut-être, du linge très beau et très blanc; au plastron de la chemise, aux manchettes, à la cravate, aux doigts, des bijoux faux très brillants; tout cela devait tromper sur la situation du misérable.

Alphonse Chabeaud avait été garçon coiffeur, puis il avait essayé d'être valet de chambre chez M. de Luneray. De ses divers métiers, il lui restait le soin particulier qu'il avait de sa tête et de ses cheveux — et les vêtements et le linge un peu usés de son maître, dont on remarquait la coupe élégante du bon faiseur; cela contribuait à faire de M. Alphonse Chabeaud un fort beau garçon, et toutes les filles faciles du quartier de la Nouvelle-Athènes l'admiraient.

Même à cette heure, sous la clarté du réverbère, Alphonse Chabeaud était très beau. Grand, élancé, élégant de formes, alerte et gracieux dans ses mouvements, il pouvait avoir de vingt-six à trente ans; fort d'apparence, il avait une certaine veulerie féminine dans sa démarche, un déhanchement qui n'était pas sans charme près des dames, mais qui manquait de distinction. Car les femmes l'adoraient et l'appelaient le bel Alphonse; il méritait cet adjectif. Une tête admirable, des yeux bleus dont le regard était plein de langueur, et qui, par l'ombre de leur enfoncement sous l'arcade sourcilière, paraissaient presque bruns: les sourcils épais, mais soyeux, étaient roux, les cils excessivement blonds donnaient un charme étrange au regard; le nez était droit, bien fait; la bouche, moyenne, avait de belles lèvres épaisses, pleines d'appétits charnels. La moustache rousse la cachait un peu; la peau avait la fraîcheur et la clarté de la santé; les cheveux fins comme de la soie, et très soigneusement entretenus, encadraient admirablement le visage; ils étaient d'un blond soyeux et ondulaient un peu — grâce au coiffeur ou à la na-

ture. Enfin, il justifiait bien son nom le bel Alphonse. Les femmes se battaient souvent pour lui. Aussi est-ce avec amertume qu'il pensait que bien des chambres lui auraient été ouvertes s'il n'avait attendu jusqu'à deux heures du matin pour chercher un gîte. Aller frapper à la porte des hospitalières dames qu'il connaissait, c'eût été à cette heure pousser l'indiscrétion un peu loin, car par cela même qu'il savait que ces dames ne lui auraient pas refusé leur porte, elles devaient l'avoir ouverte à d'autres.

S'agitant sans cesse pour ne pas ressentir l'impression de froid humide qui l'envahissait, sans raison il brandissait la canne qu'il tenait à la main, et regardait souvent à droite et à gauche pour s'assurer que des rondes d'agents ne se dirigeaient pas de ce côté.

Il maugréait :

— Quel sale temps ! S'il faisait beau encore, je pourrais marcher jusqu'au jour ; c'est l'affaire de deux ou trois heures encore.

Il regardait à droite et à gauche, guettant les rondes d'agents, lorsqu'il remarqua dans l'angle d'une porte qui ne lui parut pas fermée tout à fait une femme ! Une femme à cette heure et par ce temps, dans la rue ! Était-ce une malheureuse qui, comme lui, se trouvait sans gîte ? Il voulut voir cela ; il quitta son coin de porte et traversa la chaussée.

La femme était blottie toute tremblante sous la porte cochère d'une maison neuve, une vaste maison dans laquelle un appartement ou deux seulement étaient loués. Lorsqu'il se dirigea sur la femme, celle-ci sortit aussitôt et se mit à marcher dans la rue ; il la suivit ; après avoir fait une vingtaine de pas, elle traversa la chaussée et remonta du côté où elle était venue. Le bel Alphonse s'arrêta un peu étonné.

Il avait remarqué que la femme était jeune, très belle et fort élégamment vêtue ; il avait même remarqué, et cela du premier coup d'œil, qu'elle avait aux oreilles de superbes brillants... et il se disait :

— Qu'est-ce qu'elle peut faire ainsi ? Il faut que je voie ça.

Et il s'était dirigé vers la jeune femme. Celle-ci avait essayé de recommencer le même manège ; ce qui, à cause de la petite pluie,

rendait la poursuite peu agréable. Le bel Alphonse hâta le pas et se plaça devant elle, disant :

— Que faites-vous à cette heure?

La jeune femme, visiblement épouvantée, se méprenant sur la qualité d'Alphonse, qui ne parlait pas ainsi sans intention au reste, s'écria :

— Oh! monsieur, vous vous trompez, laissez-moi, je ne suis pas ce que vous croyez.

— Mais moi non plus, mademoiselle, vous faites erreur. Je ne veux pas vous inquiéter parce que vous êtes à cette heure dans la rue. Je viens au contraire vous offrir d'être votre cavalier.

La jeune femme fut presque une minute la main sur sa poitrine, suffoquée par l'effroi et la honte qu'elle avait ressentis en se croyant accostée par un agent de police.

— Excusez-moi, monsieur; j'ai eu bien peur; je vois que je me trompais et je vous demande bien pardon... Mais je ne voudrais pas que vous me preniez pour ce que je ne suis pas.

Le bel Alphonse était un observateur et il remarquait, en parlant à la jeune femme, qu'elle ne mentait pas en lui disant qu'elle n'était pas ce qu'on pouvait penser d'elle, en la voyant à cette heure, dans la rue, consentir à causer avec le premier venu...

Elle était très pâle, l'œil était fiévreux, et quand Alphonse lui avait pris le bras, il avait senti qu'elle tremblait. Il composa son plus entraînant sourire et, de sa voix la plus douce, il dit :

— Je ne me trompe pas sur vous, madame; c'est un accident, un malheur, qui vous oblige à vous trouver à cette heure sur le pavé?

— Oui, monsieur; oui, monsieur.

— Et c'est parce que cela est très dangereux pour une femme que je me permets de vous offrir mon bras... pour vous conduire... pour vous aider.

— Monsieur, je vous remercie, je demeure dans cette maison?...

— Ah! par ce temps, vous restez dehors ayant votre logis là...

— Oui, c'est singulier, n'est-ce pas?...

Le bel Alphonse commençait à se demander s'il n'avait pas affaire à une folle. Ses mouvements de crainte quand il s'avançait près

d'elle, sa promptitude à repousser sa main lorsqu'il voulait la toucher, ses tressaillements continuels; mais, ce qui le bouleversa tout à fait, ce fut au moment où, apercevant une ronde d'agents qui débouchait de la rue, il lui dit, se disposant à reprendre sa marche :

— Rentrez, madame, voilà les agents!

Elle le prit par le bras, le serra convulsivement en lui disant :

— Oh! ne me quittez pas, monsieur, ne me quittez pas, je vous en supplie. Oh! que j'ai peur, mon Dieu! ne me quittez...

Elle se jetait presque dans ses bras; en la sentant ainsi, un tressaillement courut tout son corps; il dit aussitôt :

— Mais nous ne pouvons rester là, les agents nous arrêteraient tous les deux...

— Ne me quittez pas, monsieur, vous êtes un honnête homme...

Décidément Alphonse était assuré qu'il avait affaire à une folle. Mais, bah! elle était jolie... et les agents s'avançaient; il la prit dans ses bras. Nous avons dit que la porte était entr'ouverte : ils y entrèrent tous les deux... et il referma la porte sans que la jeune femme s'y opposât.

Il eut une singulière impression en entrant dans cette immense maison à peine achevée de construire, presque inhabitée, qui sentait encore le plâtre et le bois. Il remarqua que la loge du concierge n'était pas en état; celui-ci habitait probablement dans les chambres de bonnes; c'est ce qui facilitait l'entrée de la maison.

En se trouvant dans l'ombre, sous la porte cochère, il ne savait comment se diriger et il pressait sur lui sa compagne qu'il sentait trembler, mais ne résistait pas; elle lui prit la main, se dégagea et dit à voix basse :

— Venez!

Elle l'entraîna vers un grand escalier qu'il distinguait dans une faible clarté. Ayant monté les premières marches, il vit que la lumière venait de l'entresol, où une bougie, dans un flambeau, était placée par terre sur le palier. La jeune femme lui donnait toujours la main et le serrait convulsivement.

Alphonse, arrivé à l'entresol, vit deux portes d'appartement : l'une fermée et ayant la clef dessus, l'autre grande ouverte et de laquelle



La jeune femme fut une minute la main sur sa poitrine, suffoquée par la honte.

sortait une grande clarté. C'est par celle-là qu'il entra, conduit par la jeune femme, marchant avec précaution et de la main lui recommandant le silence.

L'aventure devenait singulière, et Alphonse commençait à en être vivement impressionné, un peu inquiet même; car c'est avec défiance qu'il regardait autour de lui.

Il ferma la porte sans qu'elle y mît opposition; ils traversèrent l'antichambre et se trouvèrent dans un petit salon assez richement meublé; le salon était éclairé comme pour une soirée; sur la cheminée, les dix bougies des deux candélabres étaient allumées, et la fenêtre, malgré la pluie, était toute grande ouverte.

Alphonse était très étonné, un peu plus rassuré de n'avoir vu paraître personne; vainement il cherchait l'explication de l'aventure.

Alphonse était bien forcé de penser que celle qui l'amenait aussi facilement chez elle ne pouvait avoir que d'agréables intentions, et cependant il remarquait que depuis qu'ils étaient entrés dans le salon, depuis qu'ils étaient seuls ensemble, la jeune femme était plus réservée. Quelques minutes avant, il l'avait tenue dans ses bras, presque portée, et c'est à peine si elle évitait ses caresses; il était monté tout brûlant de passion, tout frémissant à son contact voluptueux, et alors qu'il espérait qu'enfermé avec elle, elle allait s'abandonner, il la voyait tout à fait transformée; il remarqua qu'elle paraissait confuse, embarrassée, en lui disant:

— Monsieur, prenez un siège, et si vous le voulez, en attendant que cette pluie cesse, prenez un cigare.

— Cette pluie, madame, durera jusqu'au matin.

— Nous causerons jusque-là.

— Je l'espère, fit Alphonse, s'approchant de la jeune femme et essayant de lui prendre la taille.

Elle se dégagea rapidement, et, d'un ton un peu fâché, elle lui dit:

— Je vous en prie, monsieur, restons ainsi. C'est à un galant homme que j'espère m'être adressée pour me tenir compagnie. Si vous ne m'écoutiez pas... je me retirerais.

La situation était tout à fait nouvelle, et Alphonse cherchait à se l'expliquer; il voyait une femme; il l'accostait; elle se défendait un

peu, ce qui était tout naturel; mais cela ne durait pas; elle acceptait qu'il remontât chez elle, avec elle; en faisant le trajet dans l'ombre, il la tenait dans ses bras; à mesure qu'il montait l'étage, il la sentait se serrer plus fortement après lui; en traversant le carré, il la sentait tressaillir, et cela brûlait son sang, enflammait son cerveau; il entrait chez elle, il fermait la porte; ils étaient seuls enfin, et tout à coup, la femme se transformait; un peu maniérée, elle lui offrait un siège, l'invitait à causer comme à la Comédie-Française. Une heure à parler pour ne rien dire. Elle se fâchait tout rouge au moindre mouvement un peu risqué. Qu'est-ce que cela voulait dire? Malgré son habitude des amours faciles, sa hardiesse ordinaire, il n'osait plus, il restait intimidé. Cette femme lui en imposait; il ne trouvait à lui dire que cette banalité:

— Vous êtes bien belle, madame... et être enfermé... seul avec vous... si ce ne doit être un bonheur, c'est un bien grand supplice...

— Il fait un temps épouvantable... Je ne puis dormir et vous offre d'attendre le jour en causant... ainsi, la fenêtre grande ouverte. Ayant affaire à un galant homme, je ne crois pas avoir à redouter d'outrageantes entreprises... Un homme se respectant agira ainsi que je lui demande, et l'avenir pourra consolider des relations nées si singulièrement.

— Oui, vous croyez que le devoir d'un galant homme est de rester niaisement à vos côtés... et un homme agissant ainsi ne vous paraîtra pas absolument ridicule?

— Non, monsieur, et si vous agissiez autrement, si vous deviez essayer de me faire repentir de la confiance que j'ai en vous, j'appellerais par cette fenêtre, on viendrait, et je vous accuserais de vous être introduit chez moi avec de coupables desseins.

— Vous feriez ça, fit Alphonse avec inquiétude.

Car il était évident qu'en agissant ainsi, lorsqu'on le prendrait, il aurait beau conter aux agents la façon dont la dame l'avait fait monter chez elle, on refuserait d'y croire, et l'on croirait à sa déclaration; et, ennuyé, il dit:

— Madame, comme vous êtes fort belle, comme je crains de

n'être pas assez maître de moi près de vous, afin d'éviter semblable scandale, je préfère me retirer.

Le visage de la jeune femme se transforma tout à coup ; elle parut effrayée de la menace, et lorsque Alphonse, se levant pour prendre son chapeau, dit :

— Je vous prie, madame...

Elle l'interrompit, exclamant :

— Vous voulez partir !... Oh ! non, non, je vous en prie, restez... Ne me laissez pas seule...

— Mais vous m'effrayez, madame... ne pas vous laisser seule... Que redoutez-vous ?

— Rien... aucun danger, je vous l'assure.

Alphonse, à son tour, venait d'être pris d'une crainte subite. Ne l'avait-on pas attiré dans un piège ? ne lui faisait-on pas jouer un rôle dangereux ? La femme n'avait-elle pas l'intention de se faire surprendre la nuit avec un homme ?... Et si elle était mariée !...

Alphonse eut un frisson en pensant à ce qu'il risquait, et il se disposa à partir en disant :

— Madame, comprenez bien ; je vais vous parler franchement aussi, car je ne veux pas être ridicule. Vous êtes adorablement belle ; en vous accostant dans la rue, remarquant votre beauté, je pensais que je serais bien heureux d'avoir pour maîtresse une si belle créature ; je suis monté chez vous avec cette idée.

— Me connaissant dans de pareilles conditions, vous me mépriseriez. Vous ne pourriez jamais m'aimer.

— Ceci est une erreur. Or, ne pouvant jouer mon jeu, dit Alphonse redevenant lui-même, je ne tiens pas à faire celui des autres en risquant de me compromettre. Madame, je vous salue bien.

La jeune femme, véritablement effrayée, se jeta au-devant de lui en suppliant :

— Non, non, restez, je vous en prie !

Alphonse l'avait prise dans ses bras, et elle restait suppliante, les yeux baissés, toute rouge de honte. Il la contemplait, et il lui dit caressant son épaule :

— Vous êtes si belle, que ce serait folie d'espérer se dompter près

de vous. Je vous connais à peine et je suis dévoré d'amour. Si cet amour ne doit pas être écouté, mieux vaut ne pas le laisser venir... et partir.

— Non, non, je vous en prie, restez !

— Alors me permettez-vous de vous aimer?

— Mon Dieu! mais on ne peut donc se trouver une minute avec un homme sans qu'il faille aussitôt parler d'amour?

— Eh ! regardez donc dans votre miroir, si près de vous il est possible de parler d'autre chose?

Elle le retenait toujours et se trouvait ainsi dans ses bras, et il la pressait sur lui sans qu'elle résistât; il la sentait frémir et il tressaillait ; sous une caresse, elle essaya de se dégager, et aussitôt il fit mine de sortir en disant :

— Allons, au revoir.

— Non, non, je vous en prie, ne partez pas... non.

— Alors vous m'aimerez un peu ?

— Oui... oui, peut-être. Peut-on s'aimer au bout de quelques minutes, ne se connaissant ni l'un ni l'autre.

— Parfaitement, dit tranquillement Alphonse.

— Non, nous nous trouvons ensemble pour la première fois. Restez là, près de moi, assis, et nous causerons, nous nous connaîtrons.

— Et vous m'écouterez lorsque je vous dirai que vous êtes belle, que je vous aime?...

— Je vous écouterai... oui, si vous agissez en galant homme.

Alphonse s'était assis devant la jeune femme qui l'avait obligé à venir près de la fenêtre; il tenait une de ses mains, et elle l'abandonnait. La conversation était embarrassante pour Alphonse; il avait l'habitude de parler tout autre langue. Et puis, il était ennuyé; tenant la main de la jeune femme il la pressait souvent, et elle laissait faire, mais ne répondait pas à la pression. Lorsqu'il voulut se pencher plus près d'elle en lui disant :

— Que vous êtes belle... et si vous saviez, par cette nuit douce, près de vous, de quels désirs ardents je suis dévoré!

Elle le repoussait doucement et demandait :

— Vous rentriez, lorsque je vous ai vu? Est-ce que vous demeurez dans le quartier?

Alphonse, un peu décontenancé, dit:

— Non, je demeure près du boulevard, rue Laffitte. Aussi bien, vous devez me connaître, je me nomme Alphonse de Chabeaud, je suis rentier, et peux, ma chère enfant, si je trouve une véritable amie, en faire une femme heureuse; je voudrais une femme belle comme vous.

— C'est la phrase que vous avez dû dire déjà à bien des femmes!

— Oh! je n'ai jamais vu femme aussi charmante que vous.

Et il cherchait à la prendre dans ses bras. Elle se dégageait doucement.

— Mon Dieu, vous pouvez tout penser, tout dire; vous me connaissez sous un jour si singulier que vous êtes autorisé à tout; mais le jugement que vous portez ainsi sur moi est faux. Je vaux mieux que ce que vous pouvez penser.

— Mon jugement vous est favorable en tout point. Les femmes sont souvent étranges, fantasques, bizarres; leurs actions ont un caractère inexplicable qui au contraire augmente l'entraînement qu'on a vers elles.

Et comme, en disant cela, il voulait prouver qu'il ressentait vivement cet inévitable entraînement, il la pressait un peu. Elle le repoussa encore, en lui reprochant:

— Je vous en prie, restons près l'un de l'autre à causer, si vous voulez que je ressente cet amour que vous m'exprimez. Connaissons-nous, au moins, ne nous abandonnons pas bestialement... S'aimer, cela ne veut pas dire seulement se posséder.

Le bel Alphonse regardait la jeune femme d'un air un peu abruti. Il ne pouvait s'expliquer sa situation. Qu'était-ce que cette femme qui l'avait presque accosté dans la rue, au milieu de la nuit, fait monter chez elle, et qui, après s'être à moitié livrée, se dérobait à ce qu'il considérait comme le véritable amour. D'autant que cette femme était très belle, que ses regards, ses traits, annonçaient une nature ardente, et qu'au fond, le bel Alphonse ne s'expliquait l'aven-

ture que par une attaque, si commune chez ces natures, de crise hystérique.

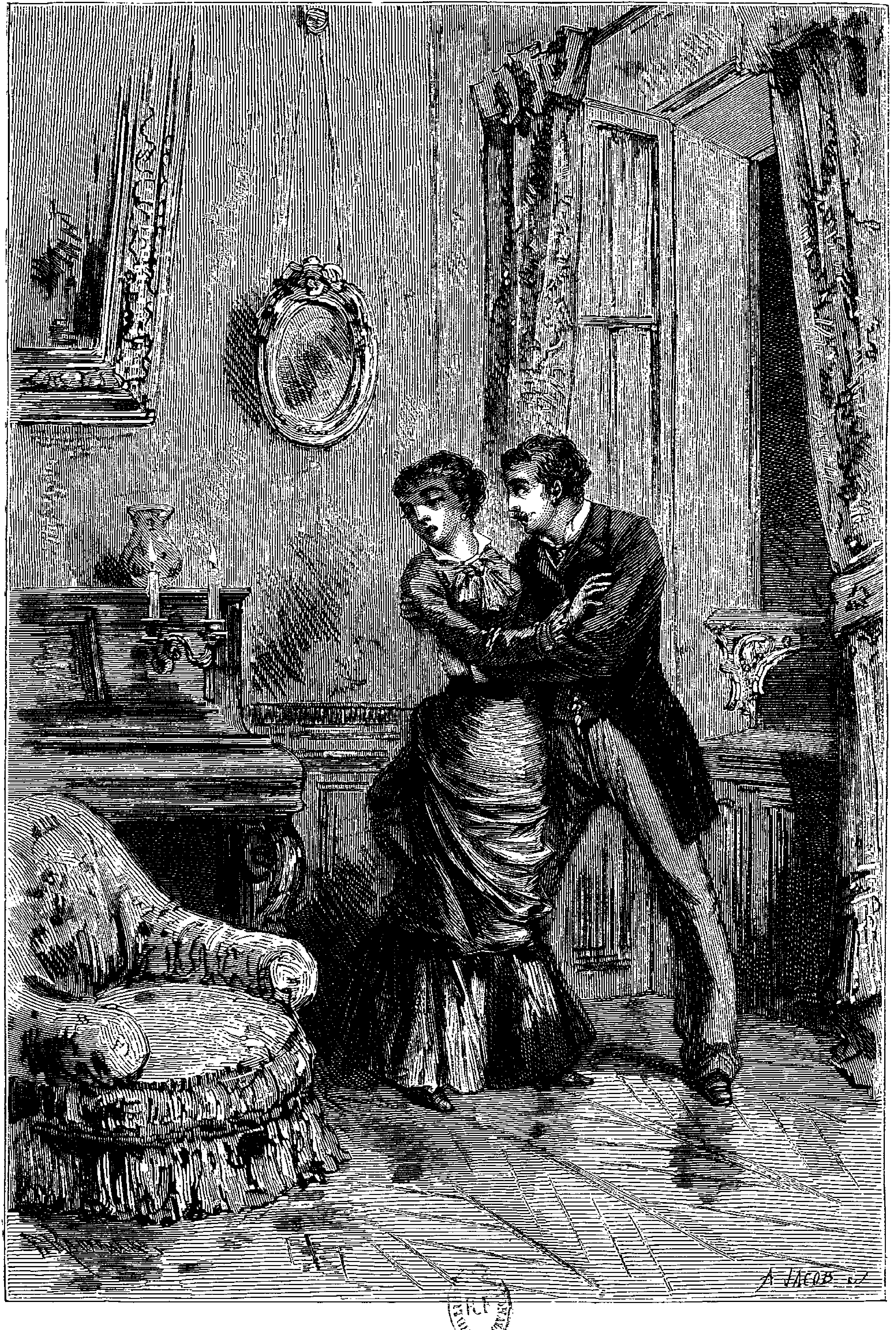
Alphonse, en la prenant dans ses bras, lui avait demandé son nom, et elle s'était échappée et n'avait pas répondu. Nous ne serons point tenu à la même réserve : elle se nommait Olvie.

Olvie pouvait être âgée de vingt-deux à vingt-cinq ans, assez grande, élancée ; la taille bien prise était un peu épaisse et la gorge puissante, les bras admirables, très fins d'attache, et les mains petites, élégantes.

Ce n'était pas une Française, son teint le révélait, ainsi que ses grands yeux noirs, dont le regard brillait d'un feu singulier, qu'atténuait faiblement l'ombre de cils immenses; la bouche, gracieuse, spirituelle, était garnie de dents magnifiques, plus blanches quand le sourire les montrait entre ses lèvres rouges, épaisses, pleines de désirs et d'appétit. Le nez charmant, coquet, aux narines roses qui frémissaient et se dilataient comme à la piste du plaisir. Les cheveux bruns et très épais étaient superbes ; ils encadraient admirablement un teint chaud. Dans ses mouvements régnaient une harmonie indéfinissable, un ensemble de statue ; ses torsions, ses gestes étaient remplis de grâce. A cette heure, la fébrile vigueur de son regard ne gênait pas celui sur lequel il se fixait ; au contraire il provoquait des élans qu'elle réprimait aussitôt. Lorsqu'elle parlait, ses yeux se fermaient à demi, ses larges cils tremblaient et du regard s'échappaient des éclairs qui vous faisaient courir des frémissements jusque dans les moelles.

Cependant, en observant bien sa physionomie, on ne pouvait voir en la ravissante femme une vicieuse ; sa nature n'avait pas les ardeurs que révélaient et son regard et ses lèvres ; de là le trouble et l'embarras d'Alphonse, toujours entreprenant, puis redevenant circonspect.

Mais il était ravi, mais il était charmé ; il avait eu de nombreuses maîtresses, mais jamais beauté semblable ; jamais il n'avait rencontré cet air qui en imposait, et il ne voulait pas abandonner une pareille conquête ; il se trouvait bien un peu ridicule, mais il espérait plaire en obéissant, et puis il trouvait dans ce mystère, dans cette fantaisie,



Alors, me permettez-vous de vous aimer?

un charme qu'il ne connaissait pas. Après avoir jugé la femme en la plaçant au dernier degré, il en arrivait par ces résistances singulières à la prendre pour une personne de haut rang... une aventurière de roman, et il se contenait, il obéissait, et faisait tous ses efforts pour justifier ce qu'il lui avait dit sur lui en ajoutant une particule à son nom. A la lumière et après la pluie, ses vêtements paraissaient encore neufs, et la coupe du bon faiseur sauvait tout... Il se trouvait assis près de la jeune femme, l'admirant et se disant tout bas :

— Une nuit à passer ainsi, ça sera long...

Et il le dit tout haut en déclarant que le feu qui couvait en lui, qui le dévorait, s'augmentait sans cesse, que la nuit serait longue, cruelle, s'il n'avait au moins quelques baisers. A quoi la belle Olvie répondit en se reculant vivement comme s'il voulait l'embrasser.

— Mais enfin, lorsque vous vous trouvez près d'une femme, qui ne veut point céder immédiatement, vous restez bien près d'elle, vous lui parlez.

— Mon Dieu, — dit le plus effrontément du monde Alphonse, — assez souvent l'on se trouve de chaque côté d'une table et l'on cause en mangeant.

Avait-il dit cela avec intention ? Nous n'oserions affirmer le contraire. La jeune femme eut un mouvement de joie en l'entendant. Jamais elle n'aurait osé faire une semblable proposition, et en soupant avec Alphonse, elle se trouvait momentanément délivrée de ses attaques galantes ; elle lui dit :

— Mais, c'est vrai, rentrant chez vous vous alliez trouver votre souper. Je n'osais vous offrir de partager le mien. Vous voudrez bien sans façon l'accepter ?

— Parfaitement, déclara Alphonse.

La jeune femme disant :

« Oh ! ce ne sera pas long », avait pris un flambeau et l'allumant au candélabre, elle allait sortir du salon pour se rendre dans la cuisine, lorsque refermant vivement la porte, elle s'arrêta tremblante. Alphonse avait vu le mouvement et demanda avec inquiétude, jetant un regard vers la porte :

— Est-ce que quelqu'un vient ?

— Non, fit la belle Olvie, qui tressaillit en s'efforçant de sourire... Je n'ose pas aller dans la cuisine...

— Que craignez-vous donc ?... Vous attendez quelqu'un ?

— Oh ! non. Il n'y a personne... mais, j'ai peur... la nuit.

— Ce n'est que cela ? Mais dites-moi où cela est, ma chère belle, et je vais apporter tout cela, pendant que vous disposerez la table.

Et il se préparait à sortir. Elle le retint vivement :

— Non, non ; je ne veux pas rester seule ici.

Comme Alphonse la regardait avec étonnement, elle ajouta :

— Vous ne pourrez trouver ce qu'il nous faut. Venez avec moi.

Ils allèrent ensemble dans la cuisine. Olvie tremblait, et s'appuyait un peu sur Alphonse, charmé de la familiarité. Ils emplirent un panier « pour ne pas être obligés de revenir », dit la jeune femme, toujours en se serrant contre le jeune homme et n'osant regarder autour d'elle ; elle suivit le couloir vaguement éclairé par la bougie, qui s'éteignit tout à coup. Olvie jeta un cri d'effroi et se cramponna, affolée, au bras d'Alphonse ; il la sentait trembler ; il l'entendait claquer des dents ; elle cachait sa tête dans sa poitrine. Il la tenait dans l'ombre. Il l'embrassa et elle ne faisait pas de résistance ; mais son trouble lui fit peur et il la porta presque jusqu'au salon. Une fois là, revenus à la lumière, il la regarda ; elle était livide. Elle se tenait droite, car elle s'était vivement, fiévreusement arrachée de ses bras ; elle s'appuyait sur un fauteuil et s'accotait au mur pour ne pas tomber ; de sa main appuyée sur sa gorge elle contenait les battements de sa poitrine.

— Qu'avez-vous ? mais qu'avez-vous ? demanda Alphonse, qui, ayant placé le panier par terre, revenait vers elle, tout contrit, attribuant aux baisers et aux caresses arrachées dans l'ombre l'état dans lequel se trouvait la jeune femme ; c'est qu'à cette heure Alphonse ne voulait plus partir, il redoutait qu'un mouvement de colère ne terminât l'aventure... avant le souper.

La jeune femme pleura. Il voulut la consoler en s'accusant ; elle lui dit :

— Ce n'est rien, ce n'est rien, excusez-moi... Que je suis mal-

heureuse d'être ainsi !... Pardonnez-moi, et dressons notre table !...

Il parut à Alphonse que la belle Olvie ne s'était pas aperçue de ses baisers ; la jeune femme n'avait rien senti; elle était folle de peur, et si Alphonse avait été audacieux, elle lui appartenait tout entière. Mais lui-même avait eu peur en la sentant trembler et défaillir dans ses bras, en l'entendant surtout claquer des dents.

Ils mettaient le couvert. Alphonse lui demanda :

— Mais qu'avez-vous eu?... Pourquoi cette peur lorsque la bougie était éteinte ? Vous m'avez effrayé.

— Ne parlez pas de ça, répondit aussitôt Olvie... Tenez, placez-vous là et essayons de souper.

— Essayons, dites-vous, vous n'avez pas faim?

— Oh! l'appétit viendra à table.

Il était assis; elle se plaça devant lui, assez loin pour ne pas redouter ses attouchements.

Alphonse n'y pensait guère ; il n'avait pas à attendre l'appétit, lui; depuis longtemps, c'est l'appétit qui attendait satisfaction.

Les façons, les manières de la jeune femme bouleversaient Alphonse ; il avait fait, il l'espérait, une brillante conquête, et pour employer le langage qui lui était familier, Alphonse Chabeaud se disait :

— J'ai fait, je crois « un joli chopin ».

La jeune femme était toujours fébrile, elle, et Alphonse commençait à croire que cet état lui était habituel. Ils soupèrent, et malgré tous les efforts d'Alphonse pour rendre le repas gai, tout fut inutile. Il mangeait avec un insatiable appétit; elle au contraire touchait à peine aux plats. A mesure que le souper s'avançait, le jeune homme devenait plus entreprenant, mais il rencontrait toujours la même résistance. Alphonse, en se mettant à table, avait fermé la fenêtre ; par les interstices du rideau, on commençait à voir l'aube. Le jeune homme avait bien soupé, bien bu, il était heureux, satisfait; pour rendre son bonheur bien complet, il aurait voulu la tendresse de sa belle hôtesse. Au fait, quand il avait le plaisir sous la main, il était bien sot de n'en pas profiter. Et puis n'était-il pas temps de finir

cette comédie amusante jusqu'alors, mais qui, si elle n'avait pas le dénoûment de ses rêves, devenait ridicule.

Le souper avait amené la familiarité. Il avait moins de respect et il ne redoutait plus ce qu'il avait craint d'abord et qui l'avait rendu circonspect. Si, repoussant ses tentatives, la jeune femme avait appelé, si on était venu à son secours, elle le faisait arrêter et pouvait raconter ce qu'elle voulait. Il n'en était plus de même à cette heure, il avait passé la nuit chez elle, il avait soupé avec elle, il pouvait tout tenter. Si elle résistait, il n'hésiterait pas à employer la violence, malgré ses plaintes et ses cris, et si on venait, il enverrait promener ceux qui viendraient.

C'est avec cette idée bien arrêtée, qu'au petit jour, Alphonse se rapprochant de sa belle et l'enlaçant, lui dit :

— C'est longtemps m'avoir fait souffrir... Vous ne voudrez pas que le jour qui naît nous trouve autour de cette table...

— Pourquoi ?

— Pourquoi? Mais parce que je t'adore, parce que je me crois incapable de résister plus longtemps aux désirs qui me brûlent, parce que je t'aime et veux te posséder.

Et il voulait la prendre dans ses bras...

— Mais vous êtes fou... laissez-moi...

— Je ne te laisserai que lorsque tu seras lasse, épuisée, lorsque tu m'auras appartenu... C'est toi qui m'as obligé à rester, il est temps de finir cette comédie charmante. Oh! je sais bien qu'il y a un charme de plus dans la résistance... Mais, ma belle chérie, il faut qu'elle ait des bornes.

La jeune femme, vivement effrayée, s'était levée en courant; en passant près de la fenêtre, elle souleva le rideau, et le gris de l'aube naissante entra. Elle exclama :

— Le jour! enfin.

Et il parut qu'elle se trouvait soulagée, qu'elle était plus forte. Alphonse s'avançait vers elle; elle lui dit :

— Monsieur, ne m'approchez pas... Il fait jour et je vous prie de vous retirer.

Alphonse était tout stupéfait.

— Que me dis-tu là?... Partir!... comme ça, comme un petit saint Jean!

— Je pense, monsieur, que c'est à un galant homme que je me suis adressée?

— Mais parfaitement, ma chère... un très galant homme et qui veut galamment agir avec toi... Tu vas voir.

— Sortez, sortez, vous dis-je, fit Olvie très effrayée en voyant le changement subit qui s'était opéré dans les manières de celui qu'elle appelait un galant homme.

C'est que le jour, en inondant la chambre, avait remis les choses au point, et Alphonse avait vu tout de suite aux meubles disparates, aux tentures différentes, à la pauvre garniture de cheminée, qu'il était dans un appartement meublé, de ces chambres garnies qu'on loue pour essuyer les plâtres, lorsqu'il avait cru à une intrigue avec une femme d'un certain monde, dans des conditions d'opulence; il retrouvait une fille logeant en garni, et il se disait qu'elle l'avait accueilli ainsi peut-être pour enflammer la jalousie d'un amant qui la délaissait; et sa peur venait de ce qu'elle redoutait que cet amant ne se présentât. Il croyait cela et il se trouvait ridicule. Comme la femme aurait ri de lui s'il était parti ainsi! Mais le bel Alphonse n'était pas si sot que cela. Elle était jolie et il était bien décidé à s'en rendre maître.

Lorsque lui montrant la porte, elle lui dit :

— Sortez.

Il éclata de rire et répondit :

— Tantôt, oui, ma biche, quand nous nous tirerons.

Et il courut vers elle; il parvint à l'atteindre, et la prenant dans ses bras robustes, sans tenir aucun compte de ses cris, de ses injures, l'embrassant malgré elle, la dégrafant pour donner un champ à ses baisers, il lui disait :

— Tu es belle comme un ange. Oh! je t'aimerai toute la vie... Finis donc cette comédie ridicule... pourquoi si farouche maintenant, quand tu étais si suppliante cette nuit.

— Cette nuit, j'avais peur; je n'ai plus peur avec le jour... Laissez-moi... laissez-moi... Vous êtes le dernier des misérables.

— Oui, je suis tout ce que tu voudras, mais je t'aime.

— Mais c'est épouvantable !

Et elle se débattait, elle le frappait, l'égratignait, défendant ses jupes; mais Alphonse était fort, et la lutte avait allumé ses désirs ; il était fou, il perdait la tête, il avait une audace de fauve... et à chaque mouvement de défense, Olvie se livrait plus; il la tenait dans ses bras; d'un croc-en-jambe il l'avait fait basculer et il la traînait vers le canapé.

Olvie, se sentant perdue, jetait des cris perçants qui l'effrayèrent. Il voulut lui mettre la main sur la bouche et dut la lâcher; elle profita du mouvement pour se redresser, pour le repousser d'un geste violent; meurtrie, échevelée, presque nue dans son peignoir en loques, elle parvint à lui échapper et à courir vers une petite porte placée dans l'angle de la pièce.

Alphonse s'était vivement redressé et s'était élancé vers elle en jurant une obscénité.

Olvie avait ouvert la petite porte et Alphonse y avait vu les rideaux d'un lit. Il dit :

— C'est sa chambre.

Et d'un bond il l'atteignit et entra avec elle; elle courut vers le lit, il la suivit; il allait la saisir et l'y pousser, lorsqu'elle se retourna et releva les rideaux afin que le jour naissant éclairât la chambre.

Alphonse effrayé se recula en jetant un cri.

Sur le lit, le cadavre d'une vieille femme était étendu.

— La nuit, j'avais peur. Je n'ai plus peur maintenant. Sortez, monsieur, sortez.

Alphonse était atterré; il ne trouvait plus un mot à dire, il tremblait de tous ses membres et, obéissant sans prononcer une parole, il sortit et descendit dans la rue. Là, il respira bruyamment, puis se consolant :

— Enfin, il fait jour! je n'ai plus à redouter les agents... Quelle nuit! brou... j'en ai le frisson!... Elle est forte, celle-là. Elle m'a fait monter parce qu'elle avait peur d'être seule avec une morte dans cette grande maison vide.

Il marcha tout pensif, pour dire au bout de quelques minutes :



Tenez, placez-vous là et essayons de souper (p. 69).

— Elle est bien belle tout de même... Oh! je la reverrai. C'est trop singulier, ça ne peut pas finir là.

Il arriva ainsi rue des Martyrs; là il s'arrêta de nouveau.

— Je suis épuisé maintenant, et je tombe de sommeil. Est-il sept heures? Oui... l'église est ouverte, je vais aller me reposer.

Et le misérable se dirigea vers l'église Notre-Dame-de-Lorette; il entra dans une des petites chapelles où se trouve un confessionnal, et, agenouillé sur une chaise, les deux bras sur le dossier, il y appuya sa tête et s'endormit.

Le bedeau et les fidèles se seraient bien gardés de troubler le pécheur perdu dans ses prières.

Et dans la maison neuve, la jeune Olvie, accoudée sur la fenêtre, respirait à pleins poumons, disant aussi :

— Il fait jour enfin!... Que j'ai eu peur!... Il était très beau; mais cette scène était odieuse près de la morte...

Et elle frissonna.

— Oh! que j'ai eu peur!... mais il fait jour maintenant.

Et elle rentra dans la chambre; elle baissa les rideaux du lit pour cacher le corps dont elle s'éloigna aussitôt avec une crainte respectueuse pour revenir se placer à la fenêtre.

La belle Olvie attendait, souffrant visiblement d'être obligée de rester près de ce cadavre; le jour encore, elle pouvait s'y contraindre, mais la nuit, nous l'avons vu, elle avait dû céder à la peur; toute la soirée elle avait veillé à la fenêtre de la chambre voisine, son salon, et, de là, elle avait vu une à une s'éteindre les lumières, derrière les croisées; puis l'orage avait, de son fracas, augmenté ses craintes, et, folle de terreur, elle s'était blottie dans un coin. Quand éclairs et tonnerre avaient cessé, elle s'était sauvée de chez elle sans savoir ce qu'elle faisait, et elle s'était blottie dans l'angle de la porte où nous l'avons vue. Là, une peur nouvelle l'avait saisie; les agents pouvaient venir et la prendre; il fallait remonter chez elle et elle ne s'en sentait pas le courage. Pourquoi était-elle venue demeurer dans cette maison presque vide! Pas un locataire, pas un voisin auquel elle pût demander assistance ou l'hospitalité. Le concierge n'était pas encore installé dans la maison et ne couchait pas là; elle lui

avait demandé de veiller; mais le malheureux avait fait pour elle les démarches nécessaires à l'inhumation et il était épuisé; il avait consenti à rester jusqu'à minuit. Il était parti, et, aussitôt, la malheureuse Olvie avait été prise de cette terreur que certains ressentent à l'idée de la mort.

Olvie était arrivée depuis quelques jours à Paris, qu'elle connaissait très bien, où elle avait été élevée, où elle avait commencé sa carrière artistique et où elle revenait chaque année, l'été, passer quelques jours.

Elle était accompagnée d'une vieille camarade avec laquelle elle avait loué un petit appartement meublé. Indépendantes toutes deux, elles se souciaient peu que la maison fût plus ou moins habitée.

En raison de cette situation, l'appartement assez confortable et grand leur coûtait très bon marché, et leur assurait une grande liberté. A peine installées, la compagne d'Olvie avait été malade et le mal ayant fait des progrès rapides, la mort était venue presque subitement. Olvie crut qu'elle allait devenir folle.

De sa vie elle n'avait vu un mort; elle en avait une peur épouvantable, à ce point qu'elle n'eut pas une larme pour sa compagne; elle ne pensait qu'à la situation dans laquelle elle se trouvait, seule à Paris avec ce corps étendu roide dans son lit, obligée de rester là... C'était plus qu'elle n'en pouvait faire, et nous avons vu ce qui s'était passé.

Mon Dieu! qu'elle avait donc souffert, pendant cette longue nuit, obligée, pour faire rester près d'elle cet homme, de subir ses caresses... Est-ce qu'Olvie était assez sage pour justifier cette résistance? Non, sa défense naissait de la situation lugubre; il lui semblait que ses baisers, ses déclarations étaient autant de sacrilèges près du corps de cette morte... C'est à peine si elle avait remarqué, pendant toute la nuit, le visage de celui qu'elle avait fait monter chez elle. Elle ne se souvenait que des dernières minutes, où il l'avait violentée, où il s'était précipité sur elle, avec une ardeur de satyre, où il avait déchiré la robe qu'elle ne voulait pas dégrafer, où, enfin, meurtrie, épuisée, presque nue, elle était venue se mettre sous la protection de la morte. A ce souvenir, un frisson courait dans son sang.

Olvie n'osait plus rentrer dans la chambre; elle restait toujours à la fenêtre; elle fut heureuse en voyant paraître les employés des pompes funèbres, qui venaient pour ensevelir la morte. Pendant qu'ils procédaient à leur lugubre besogne, elle s'enferma dans le petit salon et se hâta de se revêtir; puis elle fit vivement ses malles.

Olvie, seule avec le concierge, suivit le corps à l'église; à côté de la petite chapelle où l'on porta le cercueil, il lui sembla voir l'homme qui avait passé la nuit chez elle : elle tressaillit; il la vit, et se plaça le long d'un pilier, éclairé par le jour fantasque du soleil teinté par les rideaux; il était très beau, elle le remarqua; et agenouillée elle baissa d'abord les yeux, pour ensuite regarder en dessous.

La cérémonie terminée, elle suivit le corps, et voyant Alphonse se diriger de son côté, elle fut prête à dire bas au concierge :

— Ne me quittez pas, restez près de moi.

Mais il s'arrêta sous le portail et la regarda descendre; lorsqu'elle allait tourner la rue, leurs regards se croisèrent.

Au retour du cimetière, Olvie fit placer ses malles sur une voiture, et elle se fit conduire par le concierge dans un hôtel. Elle avait absolument besoin de vivre au milieu du monde, d'avoir des voisins tout autour de sa chambre, d'être assurée qu'au moindre appel on viendrait.

Installée, elle paya le concierge des soins qu'il avait eus pour elle, et essaya de dormir; quoique lasse, avant de fermer les yeux, elle resta longtemps accoudée sur son oreiller, le visage dans sa main, songeant au bel Alphonse.

Nous avons laissé celui-ci à l'église. Lorsqu'il eut vu disparaître la jeune femme suivant le corps, il était assuré qu'elle penserait à lui, qu'elle ne l'oublierait pas. Au souvenir de la nuit et de la scène du matin, il sentait des frissons courir dans son corps. Oh! cela était épouvantable; il poursuivait la jeune femme échevelée, il allait arracher sa robe, il était dans sa chambre, il allait la jeter sur le lit, lorsque le rideau relevé avait inondé de clarté le cadavre jaune de la vieille femme... Mais quelle nature de femme était-ce donc, que celle de cette jolie créature, qui jouait une aussi inexplicable comédie

près d'une morte? car Alphonse ne comprenait absolument rien aux motifs qui avaient dirigé la belle Olvie.

Il était las, fatigué; à cette heure il pouvait, sans être indiscret, aller demander l'hospitalité à une amie. Il chercha quelques minutes dans son cerveau et se dirigea vers le boulevard Rochechouart. Quelques minutes après, il avait trouvé un bon gîte; il rattrapait la nuit; en s'éveillant dans les bras de sa compagne, il pensait à la belle Olvie..., et l'ancienne amie, en le retrouvant si tendre, était pleine de prévenances pour lui; il déjeuna gaiement, put réparer le désordre de sa toilette, ayant, par un mensonge, expliqué sa venue en cet état, c'est-à-dire, ayant raconté une attaque nocturne dans laquelle il avait été volé. L'amie, qui se voyait redevenue l'amante, lui prêta de l'argent, ne voulant pas qu'il sortît ainsi. Puisqu'il devait le lui rendre, elle l'attendrait le soir. Il promit dans un baiser et sortit.

Il était tranquille; il avait un louis dans sa poche, un gîte assuré le soir; en cas de non-réussite, il pouvait donc tenter l'aventure.

Ce qu'il pensait était des plus simples. Après ce qui s'était passé, après la rencontre de l'église, il pouvait se rendre chez la jeune femme pour s'excuser de sa conduite; c'était le prétexte de son entrée. Puis, ne brusquant pas la situation ainsi qu'il l'avait fait, il demandait à être écouté, il renouvelait sa déclaration et obtenait ainsi un rendez-vous, il n'en doutait pas.

C'était une enquête qu'il ne fallait pas brusquer, qu'il fallait faire doucement; il avait été trop loin déjà pour s'arrêter en chemin. Ceci bien arrêté, le bel Alphonse entra chez un coiffeur et procéda lui-même à sa coiffure; il fit sa tête; après s'être longuement regardé dans la glace, bien sûr de lui, il se rendit dans la rue de Maubeuge.

Arrivé devant la maison, il remarqua que les fenêtres de l'entresol étaient toutes ouvertes. La dame était-elle sortie? Peut-être à cette heure trouverait-il le concierge, et il saurait son nom qu'elle ne lui avait pas dit la nuit. Il entra; le concierge vint au-devant de lui.

— Pardon, monsieur, la dame de l'entresol est-elle chez elle?

Le concierge, un peu étonné, demanda :

— Monsieur, deux dames restaient ensemble à l'entresol?..

— Oui, oui, je sais, fit Alphonse vivement avec un sourire, l'une vient de mourir.

— Ah! c'est Mme Olvie que vous demandez? Elle ne demeure plus ici.

— De ce matin?

— Oui, monsieur. Monsieur sait que Mme Devanet est morte; en revenant de l'enterrement, Mme Olvie, qui ne se sentait pas le courage de demeurer dans l'appartement où est morte son amie, a fait mettre ses malles sur une voiture et est partie.

— Merci, fit Alphonse tout déconvenu, et il sortit aussitôt.

Et sur la chaussée de la rue, seul, il dit:

— Imbécile que je suis! et je croyais qu'elle m'attendait... Quelle drôle de femme!

IV

LE DEVOIR

Lorsque le vieux juge d'instruction Élie de Fontbelle sortit de la maison de la rue Laffitte, son greffier le regardait surpris. Les révélations du blessé avaient-elles été si effrayantes que le vieux magistrat n'en eût jamais entendu de semblables dans sa carrière?

Élie de Fontbelle paraissait accablé ; il marchait en titubant comme un homme ivre ; il passait parfois la main sur son crâne fumant, comme pour contenir les agitations de son cerveau troublé. Deux ou trois fois le greffier lui prit le bras, croyant qu'il allait défaillir. Alors il s'arrêta, et dit pour justifier son état que les exhalaisons de la chambre du blessé l'avaient indisposé, qu'il était comme étourdi. Le greffier lui conseilla de prendre une voiture pour retourner au Palais.

— Je ne retournerai pas au Palais, dit M. de Fontbelle; soyez assez aimable pour appeler une voiture et je vais me faire conduire chez moi.

Le jeune homme obéit. Le vieux juge était monté en voiture ; il voulut monter près de lui afin de le reconduire, très inquiet de le voir ainsi ; mais M. de Fontbelle s'y opposa.

— Je vous remercie, mon ami ; je tiens à retourner seul. Ne soyez pas inquiet, je vais beaucoup mieux déjà. Veuillez me donner le dossier, que je vais mettre en ordre chez moi pour terminer cette affaire.



Alphonse, effrayé, se recula en poussant un cri (p. 72).

Le jeune homme devait obéir ; il remit la serviette, contenant les quelques pièces de l'instruction, au juge, et se retira ; la voiture partit.

Seul, M. de Fontbelle fouilla dans la serviette, en tira les quelques feuillets sur lesquels étaient écrits l'interrogatoire du concierge et de sa femme ; il essaya de les lire, mais tous les mots s'embrouillaient devant ses yeux troublés, et il dut y renoncer. Alors, il rangea soigneusement les papiers, plaça la serviette près de lui, et, prenant son front dans ses mains, il dit d'un ton déchirant :

— Que faire ?... que faire ?... Mon devoir serait de signer un mandat d'arrêt pour qu'on se transportât immédiatement chez lui et s'emparât de sa personne. Quel procès ! et duquel il sortirait acquitté, lui ?... Quel scandale ! Quelle honte !... Oh ! mon Dieu ! Mérité-je, après ma longue carrière, une si cruelle épreuve ? Ne me donnez-vous pas, mon Dieu, le châtiment des fautes commises par ma sévérité à juger les autres, en me mettant en demeure de juger les miens ?...

Et le vieux juge restait accablé ; de grosses larmes roulaient sur ses joues ridées...

— Que faire ?... répétait-il. La vérité tôt ou tard se saura, et de quel opprobre ne couvrira-t-on pas mon nom, lorsque l'on jugera ma conduite ! Et cependant, c'est impossible, je ne puis les livrer, moi !

Toute l'honnêteté du vieux magistrat se révoltait devant la complicité qu'il devait accepter, et cependant, pour se donner du courage, il répétait ce que lui avait dit le blessé :

— Au fond, quelle est la mission du juge ? La défense de la victime... Et c'est la victime qui réclame le silence, c'est la victime qui me supplie d'éteindre cette affaire... Je n'agis donc contre les intérêts de personne... mais je trahis la justice. Car est-ce bien seulement le blessé qui est la victime en cette affaire ?... Et celui-là qu'on a déshonoré n'a-t-il pas le droit de réclamer que l'on connaisse bien les vrais coupables ?... Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

Le vieux juge avait tout un passé d'intégrité, de loyauté, et son

sang se révoltait à la seule pensé de tacher cette longue carrière par un manquement au devoir. Avant le père, il voulait placer le magistrat. C'est le juge qui devait être écouté. La voix de la justice seule devait être entendue, et non celle du père.

Il s'arrêta même à cette idée, et il fut prêt à dire au cocher de le conduire au Palais : il voulait aller remettre à qui de droit les quelques pièces du dossier, en déclarant qu'il réclamait que l'instruction fût confiée à un de ses collègues ; des liens de famille l'attachant à ceux qu'il devait poursuivre, il craignait d'être partial dans l'instruction. C'était le devoir ! et il hésitait, puis il recula ; il voulait, avant d'agir ainsi, rentrer chez lui, consulter sa compagne dont il connaissait l'élévation de sentiments.

C'était déjà une concession faite à l'intérêt personnel aux dépens du devoir.

Élie de Fontbelle demeurait dans le quartier du Marais, dans un ancien hôtel de la rue du Parc-Royal. Lorsqu'il rentra chez lui, lorsque Mme de Fontbelle le vit, elle remarqua aussitôt le changement opéré en lui, le bouleversement de ses traits ; elle eut peur, et rentrant vivement dans le salon, elle lui demanda avec inquiétude :

Élie, qu'as-tu ? Oh ! mon Dieu ! est-tu malade ?

Le vieux magistrat exhala un profond soupir et répondit :

— Non ! non ! et mieux vaudrait que je fusse mort que semblable malheur ne nous frappât.

— Oh ! mon Dieu ! que dis-tu là ?... qu'y a-t-il ? fit la vieille femme épouvantée, et la femme du magistrat pensa que son mari avait été frappé dans sa dignité, que le ministre l'avait révoqué de ses fonctions ; le mal ne pouvait venir que de là ; il est impossible qu'elle pensât qu'un malheur pût les atteindre par leurs enfants.

Le vieux magistrat était tombé accablé sur son fauteuil ; sa femme s'était assise devant lui, anxieuse, et le regardait d'un air suppliant ; elle lui prit doucement la main et la caressant, elle lui dit :

— Élie, mon ami, nous sommes à l'âge du repos, il ne faut

point se laisser abattre par une disgrâce injuste, lorsqu'on a la conscience du devoir toujours rempli... Élie, mon ami !

Alors seulement la pauvre femme vit les deux grosses larmes qui coulaient sur les joues du vieux juge, et plus effrayée encore, elle exclama :

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! tu pleures !

C'était un triste tableau, dans ce grand salon nu, que celui de ces deux vieillards pleurant, l'une effrayée, l'autre reculant devant un aveu pénible, ces deux vieux qui, dans la douleur, se serraient plus fort pour mieux la supporter.

— Écoute, Louise, dit le juge après avoir essuyé ses yeux du revers de sa main, tu fus toujours mon conseil, conseille-moi encore.

La vieille femme le regardait, un peu soulagée; puisque son mari lui demandait conseil, le mal n'était pas achevé, et ce devait être une tâche douteuse qu'on lui confiait, que le magistrat hésitait à accepter, et qui menaçait de lui faire perdre sa situation ; la pensée de Mme de Fontbelle était toujours sur ce point.

— Parle, dit-elle en se redressant sur son siège pour écouter.

Elle était très belle encore ainsi; les lignes de son beau visage ressortaient mieux entre les deux grands tire-bouchons de cheveux blancs. Son regard doux, sa bouche souriante, donnaient du courage à M. de Fontbelle.

— Écoute-moi, Louise. Si, chargé d'une instruction, dans les recherches faites, je trouvais le coupable parmi les miens, et si, sans léser les intérêts de personne, je pouvais sauver le coupable... le devrais-je faire ?

— Parmi les miens ! répéta la vieille femme effrayée. De qui veux-tu parler ?

— Réponds-moi...

— Tu me fais bien peur, Élie !...

— Je t'en prie, réponds-moi.

— Au nom de quel intérêt poursuis-tu le coupable, si les intérêts de personne ne sont lésés.

— Au nom de la justice que je représente et qui ne veut pas qu'un coupable reste impuni.

— Au nom de la justice? Alors je n'écouterais que mon devoir...

— Ne pouvant moi-même frapper ceux qui me sont chers, je dois alors renoncer à l'instruction qui m'est confiée, et demander qu'on en charge un de mes collègues.

— Mon Dieu ! Mais de qui parles-tu ?

Alors, fondant en larmes, le vieux magistrat prit les mains de sa femme et lui dit :

— Ah ! ma pauvre Louise, il ne suffit pas de l'exemple de la vertu pour donner la vertu aux autres ; tu fus une jeune fille pieuse, une épouse fidèle, une mère sainte... tu n'enseignas à ta fille que le bien, tu ne lui appris que le devoir...

Dans le monde où on l'a emmenée, on s'est moqué d'elle, les exemples que tu avais donnés ont été effacés par ceux qui l'entouraient... elle a tout oublié et est devenue criminelle.

— Que me dis-tu là, Élie?

— Je te dis ce que tout le monde saura bientôt. La fille d'Élie de Fontbelle, la femme de Maxime Hautot a des amants... Son mari l'a surprise avec l'un d'eux, et, dans un accès de juste colère, il a tenté d'assassiner l'amant de sa femme... et c'est cette instruction qui m'est confiée.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! Quelle honte ! gémit la malheureuse mère.

— Toute une vie de devoir, toute une vie d'honnêteté, de respect tachée... C'est pour cette enfant que je travaillais sans cesse ; c'est pour elle que tu avais vieilli plus vite... Pauvre mère, voilà ta récompense... Nous n'avions qu'une affection, qu'un amour, c'était elle... qu'une pensée, elle. Oh ! mon Dieu ! vous ne nous avez donné qu'une fille, et c'est pour nous déshonorer.

Et les deux vieux s'étaient jetés dans les bras l'un de l'autre ; ils pleuraient et s'embrassaient l'un et l'autre, essayant de se consoler. Et, au bout de quelques minutes, la femme, plus forte, restait

debout, l'homme retombait dans son fauteuil, accablé. Et Mme de Fontbelle demandait à son mari :

— Élie, que vas-tu faire ?

— C'est toi qui va me diriger.

Et, en pleurant toujours, il lui raconta ce qu'il avait appris, et sa femme lui dit :

— Non, tu ne dois pas remettre l'instruction à un autre.

Un peu étonné, le vieux magistrat regarda sa compagne ; assurément ce n'était pas là le conseil qu'il s'attendait à recevoir.

— Tu veux que j'aille chez eux achever mon instruction ? Tu crois possible à ma nature d'entendre leur déclaration, d'entendre affirmer notre honte ?

— Ce n'est pas ce que je vois en cela, fit avec un douloureux accent Mme de Fontbelle.

Elle essuya ses yeux, et lentement, elle dit :

— Ton devoir, c'est d'être juste, n'est-ce pas ? Ton devoir, ce n'est pas l'application des lois plus ou moins justement faites, c'est d'apprécier si tu dois en requérir l'application.

Cette théorie semblait un peu fantaisiste au vieux juge, mais il s'exécuta.

— En cette circonstance, ce n'est pas une affaire publique qui t'est confiée, c'est une affaire de famille; personne ne peut réclamer, puisque le coupable, qui se trouve être la victime et que tu avais mission de défendre, réclame, lui, qu'on ne poursuive pas.

— Mais l'opinion publique...

— L'opinion publique n'a rien à voir en ceci. Je connais mon enfant; je sais qu'elle est bonne, aimante, et, dame ! je sais qu'elle est incapable d'une faute, et je ne puis croire à ce que tu me dis... Il y a là une erreur, une faute. Je sais bien qu'elle n'aimait guère son mari, qui s'occupait peu d'elle. Je sais bien que cet homme nous a trompés en la trompant elle-même ; mais malgré les torts de son mari, je crois Madeleine incapable de l'avoir trompé.

Le vieux magistrat hochait la tête.

— Tu n'as donc pas entendu, pas compris, ma pauvre amie, ce que je t'ai dit ?

— J'ai tout entendu, tout compris : mais je crois... je sais M. Hautot capable de tout... et pourquoi, dans cette affaire atroce, n'est-il pas venu aussitôt jeter l'alarme ici ? Ce n'est pas son honneur seulement qui est en jeu...

— Ma pauvre Louise, ce n'est pas ainsi qu'il faut juger la situation... il faut l'accepter aussi brutale qu'elle est, et il faut y faire face. Tu refuses de croire à ce que je te déclare ; ce que je t'affirme est la vérité...

— Non, non, c'est impossible, répétait la vieille femme en pleurant.

— Puis tout à coup se résignant, elle dit :

— Et quand cela serait ?... Avant de livrer à la justice cette affaire, cherches-en donc les causes. Si son mari l'avait poussée là, n'y a-t-il pas avec le mariage indissoluble des cas où l'adultère est légitime ?

— Que me dis-tu là ! exclama le vieux magistrat.

— Je dis que notre enfant, jeune, belle, ardente, faite pour aime et être aimée, était peut-être... était même, je le sais, repoussée, injuriée, outragée par son mari.

— Oh ! mon Dieu ! fit le magistrat ; le cœur d'une mère va jusque-là !... Elle défendra sa fille, même dans la faute... dans la honte...

— Oui, je la défendrai... oui, car je connais la nature de mon enfant. Je sais ce qu'elle était lorsque je l'ai élevée ; je sais de quels remords je fus poursuivie, quand je sus ce qu'était l'homme indigne auquel nous l'avions mariée.

— Louise, tais-toi, tu n'as plus de bon sens ; la douleur t'égare ; tu insultes le malheureux qu'elle a déshonoré.

— Non, je parle avec raison, effrayée de te voir prêt à faire le sacrifice de ton enfant ; est-il possible qu'en ta conscience tu aies un instant hésité à savoir la conduite que tu devais tenir, ou sauver ton enfant ou la sacrifier ? Ah ! si tu la sauvais en compromettant ou en



Toute une vie de devoir, toute une vie de respect et d'honnêteté tachée... (p. 86).

lésant les intérêts de quelqu'un, tu pourrais alléguer le devoir; mais le devoir en ce cas, c'est d'agir d'abord en père, en chef de maison. Et si une faute a été commise, à tout prix il faut qu'elle ne rejaillisse sur personne : il faut qu'elle soit cachée.

M. de Fontbelle hochait la tête, et sa femme suppliante ajouta :

— Élie, je t'en prie, crois-moi, c'est là le devoir du père... Avant de la condamner, juge-la... entends-la...

— Que dois-je faire enfin ?

— Conserve l'instruction, va voir M. Hautot, dis-lui la mission qui t'es confiée...

— Il le sait, et, depuis deux jours, doit m'attendre.

— S'il était si soucieux de tout cela, il serait venu à toi.

— Justement ; s'il craignait que la connaissance de la vérité lui fût préjudiciable, s'il n'était certain d'avoir agi dans la limite de son droit, il serait venu me demander le secret...

— Cet homme n'a aucun sens moral...

— Je t'en supplie, Louise, ne dis rien de lui. Ainsi, suivant ton conseil, je garde l'instruction, et vois Maxime pour l'interroger.

— Pour l'interroger et lui démontrer qu'il est nécessaire que cette affaire ne soit pas ébruitée. Il voulait se venger. C'est fait. A-t-il besoin encore du scandale d'un procès?

— C'est lui qui appréciera, je devrai me soumettre à sa volonté.

— Puis tu verras ta fille, et tu lui demanderas de te dire toute la vérité, et je suis certaine que tu n'auras pas à rougir de ton enfant.

— Enfin conclus... lorsque mon instruction sera ainsi faite...

— Cela est simple. Quand tu auras arrêté avec eux tout ce qui devra être dit, tu feras ton rapport ainsi pour amener une ordonnance de non-lieu.

Le vieux magistrat était nerveux, agité. Il se demandait s'il n'allait pas commettre là une faute. Mais le résultat était trop celui qu'il désirait pour qu'il ne se décidât pas à écouter sa compagne. Il se disposa à partir en disant :

— S'ils acceptent, j'agirai ainsi.

Sa femme se jeta dans ses bras; ils se tinrent quelques instants embrassés, pleurant tous deux, sachant bien qu'il allait manquer au devoir... pour l'honneur du nom. Sa femme, en l'embrassant, lui dit :

— Courage, Élie!

Vivement ému, le vieux juge partit, sauta en voiture et se fit conduire rue Royale, chez son gendre, M. Hautot.

Il était très agité le long de la route ; c'était la première compromission qu'il faisait avec sa conscience, la première fois qu'écoutant ses intérêts à lui il allait manquer à son devoir ; et il souffrait, le vieux juge. Convaincu qu'aucune faute ne restait impunie, qu'un jour ou l'autre ce qu'on avait caché était connu, il tremblait à la pensée qu'on saurait ce qu'il allait faire. Et lorsque, magistrat sévère, il jugeait les autres, ceux qu'il accusait pourraient lui jeter au visage l'affaire de la rue Laffitte... et cependant il manquait à son devoir pour faire une bonne action; car il voulait sauver le mari d'un jugement scandaleux, la femme du déshonneur et l'amant du ridicule; mais le sentiment qui le dirigeait était tout personnel, c'est que la femme coupable était sa fille, et qu'il fallait ainsi que son nom fût mêlé à une cause comportant à la fois l'adultère et l'assassinat.

Le juge de Fontbelle voyait peu son gendre, dont la vie singulière était très mal jugée ; il courait de vilains bruits sur les mœurs de Maxime Hautot ; il fallait son immense fortune pour obtenir le mystère autour de lui. M. de Fontbelle, à mesure que la voiture s'approchait de la rue Royale, devenait plus perplexe; il était moins certain que son gendre accepterait le silence. Peut-être Maxime Hautot était-il désireux de ce procès, de ce scandale, dans lequel, mari trompé, sa vengeance le faisait échapper au ridicule ; puis la conduite de sa femme servait d'excuse à celle qu'on lui reprochait.

Quand le vieux juge arriva, il était presque certain que Maxime refuserait de l'entendre. Lorsque le valet de chambre l'eut annoncé, Maxime vint au-devant de lui. Nous avons dit que M. de Fontbelle n'allait jamais chez son gendre ; il voyait sa fille deux fois par

semaine, chez lui. En le voyant, Maxime, lui tendant la main, s'écria :

— A quel heureux hasard dois-je le plaisir de votre visite, cher papa ?

Le vieux juge s'attendait si peu à cette cordiale réception, qu'il en resta tout décontenancé. Lui ayant serré la main, il répondit :

— Monsieur, je voudrais vous parler...

— Entrez donc, monsieur de Fontbelle.

Il le fit entrer, lui offrit un siège, puis en ayant pris un à son tour, il demanda :

— Vous avez l'air souffrant?...

— Je souffre, c'est vrai... Maxime, vous vous doutez de ce qui m'ennuie ?

— Moi, pas du tout... Est-ce grave ?

Le vieux juge fixa sur lui son regard interrogateur ; il vit le jeune homme très calme et paraissant franchement surpris.

— Vous n'attendiez pas ma visite?

— Oh ! du tout... Madeleine devait aller dîner chez vous ce soir ; c'est son jour...

M. de Fontbelle restait tout interdit, en répétant :

— Madeleine...

— Veniez-vous pour cela? Est-ce que vous avez du monde, ce soir?

— Non, Maxime ; c'est moi qui suis chargé de l'instruction de l'affaire de la rue Laffitte...

— Le suicide de M. de Luneray. Ah !... Pourquoi me dites-vous cela ?

Cette fois, le vieux magistrat balbutia :

— Vous connaissez M. de Luneray ?

— Moi... oh ! à peine...

M. de Fontbelle regardait son gendre, n'osant continuer ; il était absolument bouleversé. Maxime Hautot était calme ; il parlait sans embarras ; il suffisait d'un simple coup d'œil pour être assuré qu'il disait la vérité.

La situation était difficile pour M. de Fontbelle, qui ne savait comment continuer l'entretien et qui, maintenant, redoutait les questions de son gendre.

Il éprouvait une grande joie à mesure qu'il s'assurait avoir été trompé; mais était-il possible que la victime se fût, à ce point, moquée de lui; était-il possible qu'un homme imaginât une si abominable aventure sur une femme? D'un ton léger, M. Hautot demanda :

— Vous ne m'avez pas dit ce qui vous amenait... C'est en revenant de la rue Laffitte ?

— Non, je venais vous voir, espérant par vous quelques renseignements sur M. de Luneray. On m'avait assuré que vous aviez eu quelques relations ensemble.

— Qui vous a dit cela?... Je ne connais pas M. de Luneray autrement que de l'avoir rencontré deux ou trois fois dans le monde et à mon cercle. Il passe pour un galant homme, jouissant d'une fortune problématique, qu'il dissipe follement. Toujours chez les prêteurs d'argent et sans cesse poursuivi par les huissiers; c'est tout ce que je sais de lui... Lorsque j'ai appris sa tentative de suicide, je n'ai pas été étonné; j'ai pensé que cet homme finissait ainsi pour échapper à la ruine. Est-ce qu'un homme qui tente de se suicider est passible de la loi ? Je ne le croyais pas.

— Non pas...

— Vous me dites que vous êtes chargé de l'instruction de cette affaire.

M. de Fontbelle fit un effort, et, regardant fixement son gendre, il dit :

— M. de Luneray ne s'est pas suicidé, on a tenté de l'assassiner, et je suis à la recherche du criminel.

— Ah ! fit le plus naturellement du monde le jeune homme ; moi, je n'avais pas entendu dire cela. Ce garçon aura amené le soir chez lui quelques mauvais gars et quelques drôlesses, ainsi qu'il avait coutume de le faire, et on aura tenté de l'assassiner pour le voler.

Cela était dit le plus simplement, sans que le masque indiquât le moindre embarras, et le vieux juge aurait été convaincu s'il n'avait remarqué que son gendre, qui prétendait à peine connaître M. de Luneray, était très renseigné sur sa vie habituelle; il lui racontait les seuls faits véritablement acquis à l'instruction. Maxime Hautot s'était donc quelquefois occupé de M. de Luneray. Le vieux juge, l'observant plus attentivement encore, lui dit :

— Je sais que M. de Luneray n'a pas été volé, et le crime tenté sur lui est le résultat d'une vengeance... de mari.

Il y eut quelques secondes de silence au bout desquelles M. Hautot dit :

— Croyez-vous cela ?... Un mari qui irait jusque chez l'amant de sa femme !

— J'y crois !

— Vous avez vu M. de Luneray... Est-il en état de répondre ?...

— Oui.

— Vous l'avez interrogé ?

— Oui.

Le jeune homme disait tout cela sans émotion ; il parut cependant à M. de Fontbelle qu'il précipitait un peu ses questions et qu'il avait pâli ; mais le ton avec lequel il acheva : « Alors, vous savez à quoi vous en tenir, s'il vous a parlé », le troubla tout à fait. Cela était dit de l'accent tranquille de l'indifférent, et, se repentant d'en avoir dit tant déjà, M. de Fontbelle se hâta de répondre :

— C'est vainement que je l'ai interrogé, je n'ai pu obtenir aucun aveu... J'étais prêt à renoncer à cette instruction, je voulais demander qu'on la confiât à un de mes collègues.

— Et pourquoi donc ? fit vivement Maxime Hautot.

— Parce que, je vous le répète, je croyais que M. de Luneray était de vos amis, et qu'il m'était douloureux de poursuivre.

— Mais, M. de Fontbelle, c'est justement le contraire, M. de Luneray est la victime ; votre instruction a le but de rechercher son assassin... et s'il était mon ami ce devrait être une raison de plus.

Le vieux juge rougit sous le regard perçant de Maxime Hautot.

— C'est vrai, fit-il un peu démonté, je craignais que vous ne fussiez mêlé à cette aventure.

— Moi ! Et comment, mon Dieu?...

— Je vous répète, mon cher Maxime, que je vous croyais l'ami de M. de Luneray. Plus tranquille maintenant, je vais continuer mes recherches.

— Vous avez vu le blessé; est-ce qu'il réclame l'action de la justice?

— Non.

— Alors ne serait-il pas plus simple en cette affaire de s'en rapporter à ses déclarations, et clore une instruction sans motif par une ordonnance de non-lieu?

— Oui... oui...

Et fiévreux, agité, le vieux juge se disposa à partir; il était mal à son aise, il se sentait égaré par des mensonges; d'un mot qu'il ne voulait pas dire, il redoutait une catastrophe nouvelle. Le voyant se lever, Maxime Hautot lui demanda :

— Monsieur de Fontbelle, voulez-vous voir Madeleine?

— Mais non, répondit-il vivement, comme s'il redoutait un semblable entretien.

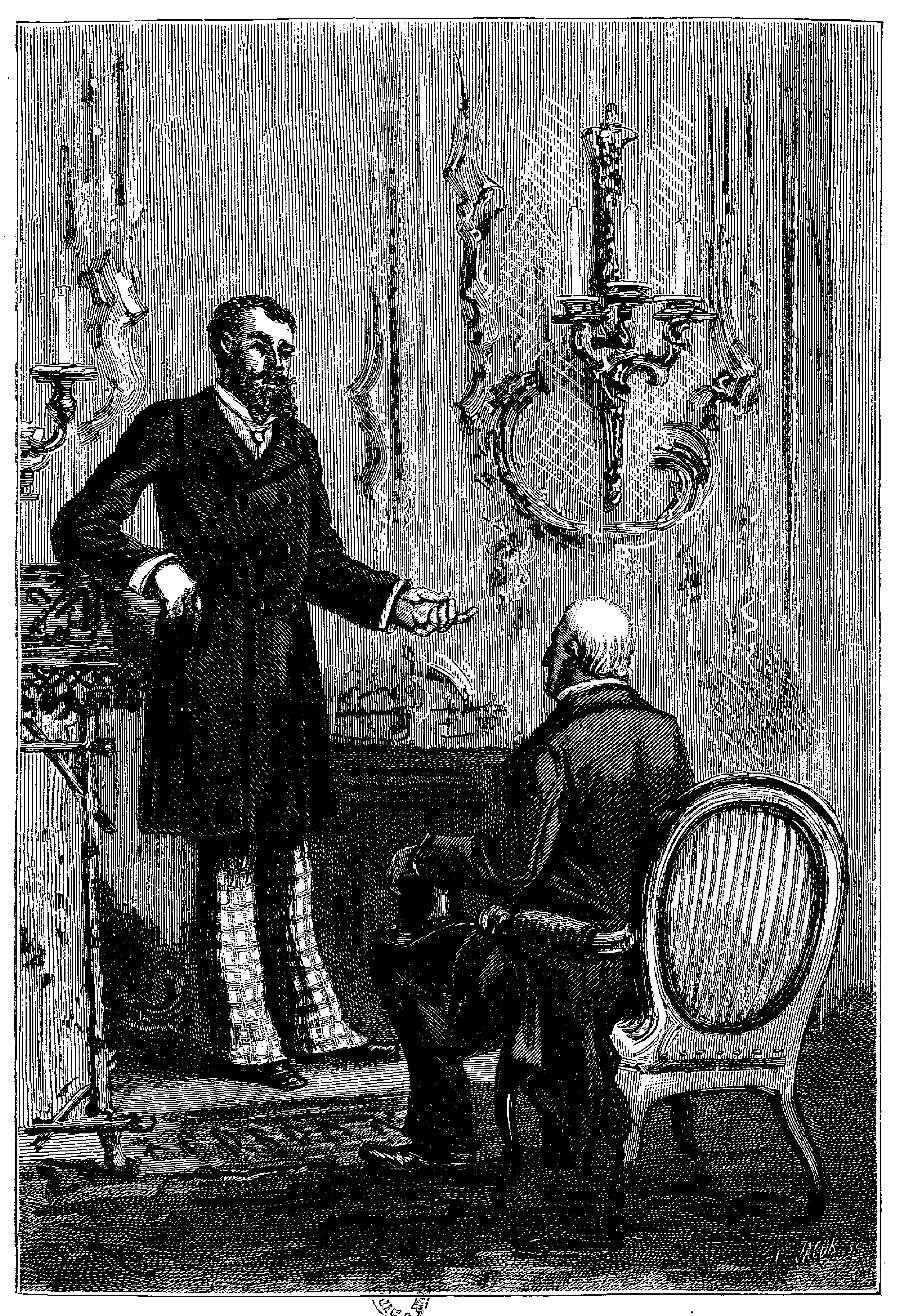
La vérité, c'est qu'il avait peur de trouver l'affirmation de ses doutes; il voulait rester dans le mystère, qui lui permettait d'éluder la vérité; il pouvait, par les déclarations écrites, assemblées, faire un rapport dont le résultat n'était pas douteux. Il échappait ainsi au scandale, à la honte...

Maxime reprit :

— Vous êtes très occupé par cette affaire, sur laquelle, hélas ! je ne puis vous donner aucun renseignement... Mais, au reste, c'est le jour où Madeleine va dîner chez vous, vous la verrez ce soir. Je lui avais promis de l'accompagner, cela me sera impossible, mais je vous promets pour la fin de la semaine.

— Bien... bien... balbutia M. de Fontbelle en se retirant plus bouleversé encore.

— N'oubliez pas d'embrasser maman pour moi... Au revoir.



Vous me dites que vous êtes chargé de l'instruction de cette affaire (p. 94).

La porte fermée, Maxime Hautot rentra chez lui, et son visage se transforma aussitôt.

L'œil ardent, les sourcils froncés, les lèvres frémissantes, il marchait à grands pas dans le salon, et s'arrêtant devant la fenêtre, croisant les bras sur sa poitrine, il dit :

Il le faut, cependant, je n'ai que cela à faire.

— Il resta ainsi quelques minutes comme hésitant à prendre une résolution ; puis, enfin, se secouant, il répéta :

— Il le faut !

Il sonna son valet de chambre et lui ordonna de l'habiller.

M. de Fontbelle était obligé de tenir la rampe pour marcher droit ; il descendait deux ou trois marches, puis s'arrêtait, passait la main sur son front se demandant :

— Est-ce que je deviens fou ?...

Et il redescendait. Quand il arriva dans sa voiture, il était temps, il allait tomber... Il se jeta dans un angle et s'étendit, dénouant sa cravate, déboutonnant son gilet.

Le cocher demandant ses ordres, il dit :

— Allez faire un tour au bois de Boulogne.

Il pourrait ainsi respirer et remettre un peu de calme dans ses esprits troublés. Que signifiait cette comédie jouée par son gendre ? Qui lui avait dit la vérité ? Était-ce M. de Luneray ?... Cela était peu probable, à en juger par le calme affecté de Maxime Hautot. Cela n'était pas possible, puisque Maxime était au mieux avec Madeleine sa femme... Où était la vérité ? Des deux côtés peut-être, l'un qui en avait trop dit pour se venger lâchement, l'autre qui n'en disait pas assez pour ne pas se compromettre.

Mais ce qui ressortait le plus clairement de cela, c'est que celle qu'il croyait être la cause de tout, — la véritable coupable, — sa fille, Madeleine Hautot, paraissait ignorer ce qui se passait autour d'elle. Après une affaire de cette gravité, il était impossible qu'une jeune femme fût assez maîtresse d'elle-même pour assister à une soirée où le vieux juge l'avait rencontrée plus séduisante que jamais... qu'elle

se rendît avec calme chez les vieux parents que sa conduite avait déshonorés... Non, cela n'était pas possible.

Tout à coup, le vieux juge crut avoir trouvé la clef du mystère! Maxime connaissait et haïssait M. de Luneray; sa phrase relative à ses fréquentations le prouvait. Peut-être avaient-ils la même maîtresse et le drame avait-il eu pour héroïne cette maîtresse. M. de Luneray avait raconté l'histoire au juge pour l'obliger à abandonner l'instruction. Là peut-être était la vérité.

Ainsi tout existait, tout ce qu'il avait constaté, il n'y avait qu'un acteur de changé dans le drame. Le soir, il verrait sa fille... et il serait aussitôt fixé; mais il fallait agir prudemment et ne pas troubler la quiétude de sa chère enfant par une semblable révélation.

Le vieux juge Élie de Fontbelle essuya son front ruisselant de sueur. Il était heureux, il avait trouvé la vérité, et la vérité c'était l'honneur sauvé. S'abandonnant aux bercements de la voiture qui se dirigeait lentement vers le bois, son imagination s'étendait sur le roman qu'il venait de bâtir. Tous les incidents qu'il avait relevés depuis deux jours affirmaient mieux encore ce qu'il voulait croire.

Et puisque ni l'un ni l'autre des deux intéressés ne se plaignaient, était-il nécessaire de continuer cette instruction? En quelques mots, il pouvait résumer un rapport, et clore tout cela par une ordonnance de non-lieu. Car l'affaire lui semblait beaucoup moins grave; et puis il avait hâte d'en finir pendant qu'il était assuré de l'innocence de sa fille; il redoutait qu'un incident ne vînt détruire toute l'histoire qu'il venait de créer.

Il arrangerait, dans son cerveau, les périodes de son rapport; de ses recherches et des déclarations qu'il avait entendues, il résultait que M. de Luneray avait eu une querelle avec un de ses amis, à propos d'une femme légère, leur maîtresse à tous deux. Cette querelle avait été suivie d'une rixe pendant laquelle, accidentellement, M. de Luneray avait été blessé. M. de Luneray déclarait lui-même qu'il avait été victime d'un accident; il n'y avait donc pas lieu de donner suite à une affaire exagérée de laquelle les tribunaux n'avaient pas à connaître.

Le visage du vieux magistrat était tout autre, il souriait; les malheureux qu'il avait si souvent interrogés, et qui pâlissaient sous son regard perçant, n'auraient pu le reconnaître. Oh! c'est qu'il sentait sa conscience soulagée; il avait été si près de manquer au devoir!

Il avait une telle hâte d'en finir avec cette affaire, d'en chasser la pensée de son cerveau, qu'il fit arrêter le cocher à la Cascade; il descendit, entra au café, s'assit à une table et demanda ce qu'il fallait pour écrire.

Il mit en ordre ses paperasses, relut les interrogatoires et, chose bizarre, il trouvait à chaque ligne l'affirmation de ce qu'il croyait avoir découvert. Il avait des mouvements d'épaule en pensant tout haut :

— Comment un seul instant ai-je pu, dans le signalement de cette femme, voir le portrait de ma fille?... Puis, quelles mœurs! Ai-je pu penser que Madeleine pouvait, à huit heures du matin, être hors de chez elle!... Cette femme débraillée, échevelée, mal chaussée? La peur m'a bouleversé.

Et il annotait l'interrogatoire, faisant ressortir les points qui devaient servir dans son rapport. Ce qui était moins clair dans son cerveau, c'était la déclaration de M. de Luneray; c'était pour faire clore une enquête, bien; mais comment un homme pouvait-il commettre l'infamie de dire à un père :

— Vous voulez la vérité, ne vous en prenez qu'à vous de sa cruauté. Celui qui m'a frappé c'est son mari, Maxime Hautot, votre gendre; il a tiré sur moi deux coups de revolver en me surprenant avec sa femme. Voici la vérité, je veux la taire. Vous l'exigez, faites maintenant ce que vous voudrez.

M. de Fontbelle voulait se persuader qu'il s'était mépris sur le sens des paroles de M. de Luneray. C'est de son gendre seulement qu'il était question; en disant qu'il avait été surpris par lui avec sa femme, le blessé s'était mal exprimé, il voulait dire avec une femme, sa maîtresse... Cela devait être; n'aurait-il pour l'attester que la réserve de M. Maxime Hautot, que la façon dont il venait encore de lui

parler de sa femme. Maxime Hautot voulait également cacher à son beau-père ses relations; de là sa dénégation.

M. de Fontbelle fit en quelques lignes un rapport concluant à une ordonnance de non-lieu, puis, la feuille bien ponctuée, il signa et remonta en voiture; il se fit conduire au palais de justice. Le rapport déposé, il se fit reconduire chez lui. Il s'était secoué en descendant l'escalier, comme pour se débarrasser de cette affaire, pour la chasser entièrement, et c'est tout rayonnant qu'il reparut devant Mme de Fontbelle. Celle-ci qui, l'attendait avec anxiété, fut tranquillisée en le voyant sourire. Il lui tendit les bras et ils s'embrassèrent en pleurant.

— C'était faux, n'est-ce pas? dit la mère.

— Oui, ma chère Louise. J'ai failli devenir fou. L'aventure est vraie, mais la femme est une maîtresse de Maxime.

— Oh! cet homme! toutes les hontes!...

— Ne récriminons pas... J'en ai été trop heureux.

Ils s'embrassèrent avec émotion.

Le domestique annonça Mme Madeleine Hautot.

V

L'AMANT, LE MARI ET LA FEMME

Maxime Hautot était excessivement riche ; dans toutes les grandes affaires financières son nom se trouvait mêlé à celui de tous les financiers de l'époque. Il n'avait pas de maison de banque, et à chaque gros tripotage de bourse son nom se répétait sur le marché. Toute affaire, même peu honnête, du moment qu'elle promettait de beaux bénéfices, pouvait lui être soumise, il était avec les lanceurs ; s'il craignait le scandale, il ne paraissait pas dans l'affaire et y était représenté; pendant la période brillante, il liquidait, et ceux qui n'avaient confiance que parce qu'il était là étaient tout déconvenus de ne pas le retrouver lors de la déconfiture.

C'était un viveur, toujours avec les filles à la mode et parmi les premiers qui les lançaient dans le monde. Ardent au plaisir, il n'avait aucune retenue ; les bruits les plus honteux couraient sur sa moralité, des histoires d'homme ivre, pleines de dégoût ; c'était un corrompu qui racontait qu'il avait beaucoup voyagé, que les mœurs des nations n'étaient pas les mêmes et qu'il s'était fait à toutes.

Maxime Hautot s'était fait habiller par son valet de chambre, pendant qu'on attelait. Quelques minutes après, il revenait dans le petit salon où nous l'avons vu et se regardait devant une glace. Maxime Hautot était beau, nous l'avons dit.

Il avait de trente à trente-deux ans, et, quoique un peu lourdement bâti, il avait une certaine élégance de tournure.

Le visage était beau, le teint cuivré de l'Oriental, le nez bien dessiné, mais un peu épais; les yeux étaient noirs et remontaient largement vers les tempes; la barbe, très frisée, était brune; les cheveux crépus étaient un peu bas plantés sur le front; des sourcils et des cils admirables; la bouche, petite, avait de belles lèvres luxurieuses, très rouges, qui laissaient voir en souriant des dents d'une blancheur éclatante.

De taille moyenne, un peu gros, les épaules larges, le cou épais, les bras énormes, les jambes fortes, révélaient en lui une force peu commune. Toujours très soigneusement et très élégamment vêtu, il était toujours boutonné. Sur sa cravate plate, un énorme brillant; à ses doigts des brillants également ; une toilette d'une élégance criarde enfin, qui montraient bien que Maxime Hautot n'était pas un Parisien. Les femmes faciles qu'il fréquentait le désignaient sous le nom du Brésilien. Maxime Hautot était cependant né à Paris d'un père parisien et d'une mère brésilienne; mais il avait été élevé au Brésil et y avait passé autant d'années qu'en France. A cette heure, Maxime Hautot n'eût attiré à lui aucune sympathie ; sa bouche était crispée; ses beaux yeux avaient des regards à lueurs fauves; c'est nerveusement qu'il se gantait, en se parlant bas...

Quand le valet de chambre vint lui dire que sa voiture était attelée, il alla prendre dans un tiroir un petit revolver; il allait le mettre dans sa poche lorsque, après quelques secondes d'hésitation, il changea d'avis et, le replaçant dans le tiroir du bureau, il dit tout bas :

— Non ! un mot de trop et, dans un moment de rage, je le tuerais, et j'augmenterais le mal que je veux éviter.

Alors, il marcha dans le salon, allant et venant, hésitant à partir, disant :

— Peut-être vais-je faire une sottise ; si cette démarche est connue, je puis me rendre ridicule; il faudrait lui envoyer un ami... Mais je veux au contraire que tout cela reste secret. Ah ! bah !



Tiens, ne pouvant répondre à ton maître, voilà ce que je te donne et que je lui destinais (p. 112).

je n'ai pas à hésiter, et, au contraire, le seul fait de ma visite est le démenti le plus formel à tout ce qui peut se raconter... et il faut à tout prix qu'il refuse de répondre à M. de Fontbelle. Nous verrons ce qu'il dira; lorsqu'il sera rétabli, je me tiendrai à sa disposition. Mais s'il refuse, si, pour se venger, il cherche le scandale...

Et il se dirigeait vers le petit meuble où il avait enfermé son revolver... puis s'en éloigna vivement.

— Non! non! ce serait un crime abominable. Un homme blessé, aller chez lui... Non, je le retrouverai lorsqu'il sera debout s'il ne veut pas m'écouter!

Et ayant pris son parti, M. Maxime Hautot se fit conduire rue Laffitte. Il entra chez le concierge et demanda:

— Monsieur, l'état de M. de Luneray lui permet-il de recevoir?

— Je ne sais, monsieur. Le docteur est là-haut, et c'est ma femme qui veille M. de Luneray; si vous voulez, je vais vous conduire. J'ai une clef afin qu'on ne sonne pas, et je dirai à ma femme de demander M. le docteur.

— Bien, monsieur; veuillez monter, je vous suis...

— Oh! passez devant, monsieur, c'est à l'entresol.

Ils montèrent; arrivés devant la porte de M. de Luneray, pendant qu'il mettait la clef dans la serrure, le concierge demanda:

— Voulez-vous me dire votre nom, monsieur, je le dirai à ma femme.

Maxime Hautot hésita; il craignait, en disant son nom, de n'être pas reçu.

— Vous direz que c'est un ami de M. de Luneray, qui tient absolument à le voir.

Le concierge allait ouvrir la porte; Maxime le retint un moment pour lui demander avant:

— Dites-moi, mon ami, savez-vous quel est l'état de M. de Luneray?

— Oui, monsieur, il paraît qu'il va très bien, aussi bien que son état le comporte; on avait craint d'abord que les blessures ne fussent mortelles, on redoutait l'extraction des balles; mais tout

cela s'est passé à merveille et le médecin est certain que d'ici quelques jours le blessé sera debout.

— D'ici quelques jours?

— Je l'ai entendu dire : une huitaine de jours.

— Ainsi on peut le voir, lui parler.

— Oh! oui, monsieur, je le crois. Le médecin, vous le savez, prend des précautions parce que de nombreuses personnes sont déjà venues et que le blessé serait épuisé s'il les recevait toutes; mais je sais, moi, qu'il peut recevoir, c'est ma femme qui le veille et c'est elle qui me renseigne... et la preuve, c'est que le premier jour, il n'avait pas pu répondre aux magistrats quand la justice est venue... Aujourd'hui c'est lui-même qui a demandé à parler au juge d'instruction.

— Il a reçu le juge d'instruction? demanda vivement Maxime Hautot.

— Oui, monsieur, deux fois; la première fois, il était trop faible pour répondre, et ce matin, il l'a demandé et est resté enfermé avec lui. Je crois même qu'il lui a dit la vérité. Vous comprenez qu'il connaît l'assassin. Il a dû dire son nom au juge; car celui-ci est parti aussitôt, et les agents qui avaient été postés hier dans la rue n'y sont plus.

Les bruns sourcils de Maxime Hautot s'étaient froncés, et ses yeux avaient brillé. Se remettant vite, il dit au concierge :

— Entrez, mon ami, et dites à votre dame de prévenir M. de Luneray qu'un de ses meilleurs amis désire lui parler.

La porte ouverte, ils entrèrent, évitant de faire du bruit. Maxime Hautot ne semblait pas embarrassé pour se diriger dans l'appartement; sans suivre le concierge, il traversa l'antichambre et un petit fumoir pour entrer dans la salle à manger. Il se dirigeait vers le salon; mais la porte était fermée. Presque aussitôt, Maxime Hautot vit paraître la gentille M[me] Julie Laurent.

— C'est vous, monsieur, qui désirez voir M. de Luneray?

Sur un signe affirmatif, elle ajouta:

— C'est que M. le docteur a défendu qu'il reçût personne; il a dit

qu'il ne répondait de lui qu'à ce prix, et il m'a placée près de lui justement pour veiller à ce que cet ordre fût strictement exécuté.

— Madame, je tiens à voir M. de Luneray. Cela est absolument nécessaire... dans son intérêt. Ma visite ne sera que de quelques minutes. Je n'ai qu'un mot à lui dire ; il faut qu'il m'entende ; vous comprenez bien... il le faut.

Le ton avec lequel M. Maxime Hautot parlait en imposait un peu à la jeune femme et à son mari, planté droit devant la porte, et se demandant quel pouvait bien être cet individu dont l'allure, l'aspect ne lui étaient pas tout à fait inconnus. Mme Julie Laurent n'osait, malgré son désir, prendre sur elle d'évincer un monsieur si distingué et si beau, et qui assurait être l'ami intime de celui qu'elle soignait, qui déclarait que la commission dont il était chargé près de lui était de la plus haute importance ; elle dit donc avec son plus aimable sourire :

— Monsieur, malgré ce que m'a recommandé le docteur...

— Je vous dirai même, madame, qu'il est nécessaire que le docteur ne sache pas la visite qu'a reçue son malade... ni le docteur ni personne.

Mme Laurent échangea un coup d'œil avec son mari ; ce coup d'œil voulait dire bien des choses que M. Laurent ne comprit pas. Il voulait exprimer que le cas lui semblait grave, que le mystère dont ce monsieur voulait qu'on l'entourât montrait que sa mission avait une grande importance ; il avait besoin de parler seul à M. de Luneray, assurait-il, pour le servir dans les recherches qui étaient faites, et il eût été maladroit de l'évincer. La gentille Julie dit alors :

— Monsieur, je suis bien certaine que M. de Luneray ne vous recevra pas si je lui dis seulement que vous êtes un de ses amis. Déjà plusieurs personnes se sont présentées, mais il a refusé de les voir ; voulez-vous me dire votre nom ?

Maxime Hautot parut contrarié ; il fronçait les sourcils. Cependant, la raison donnée par la jeune femme était toute simple. Depuis l'avant-veille, nombre d'individus, pour avoir des détails sur l'affaire

dont tout le monde parlait, avaient essayé de pénétrer près du malade en assurant ceux qui le veillaient qu'ils étaient des amis intimes, et on avait reçu ainsi des courtiers d'assurance et des reporters de journaux. Maxime Hautot ne voulait pas cependant que son nom fût prononcé par les gens qui servaient M. de Luneray; il ne voulait pas qu'ils le connussent, et il regardait autour de lui. Mme Julie lui demanda :

— Vous cherchez quelque chose?

— Oui, je voudrais que vous me donniez de quoi écrire.

— Tenez, monsieur, fit la jeune femme ouvrant un petit coffret placé sur la table et dans lequel étaient du papier à lettre, des enveloppes et un crayon.

Maxime Hautot avait cherché une carte de visite dans son carnet et il allait la glisser dans une enveloppe ; mais il se ravisa, serra la carte, et prenant une feuille de papier il écrivit :

« Monsieur, il faut à tout prix que je vous parle, c'est une ques-
« tion d'honneur. J'attends.

« Maxime Hautot. »

Et il mit ces quelques lignes sous une enveloppe, qu'il donna à Julie en disant :

— Portez ça à M. de Luneray.

— Bien, monsieur, fit la jeune femme.

Et tout bas en passant près de son mari, elle lui dit:

— Reste là.

Mme Julie sortit dans l'antichambre, et, par un couloir, gagna la porte dérobée par laquelle on entrait chez M. de Luneray; en l'entendant entrer celui-ci lui demanda :

— Est-ce qu'il y a quelqu'un là ? je t'entendais causer, Julie.

— Oui... mais, monsieur Pierre, ne me tutoyez donc pas comme ça ; si j'étais rentrée avec mon mari! C'est un monsieur qui a l'air très comme il faut, qui m'a déclaré être un de vos intimes amis et qui veut absolument... mais absolument, vous parler.

M. de Luneray eut un sourire, en disant :

— Oui, un vieil ami, que je ne connais pas... qui est envoyé par un journal pour éclairer ses lecteurs sur une affaire dont tout le monde se préoccupe. Je sais la phrase, et toi qui es intelligente, ma bonne Julie, tu devrais me débarrasser de ces gens-là sans m'en parler.

— Je vous assure, monsieur de Luneray, que celui-là n'est pas comme les autres ; il a un air singulier, qui m'a imposé.

— Son nom ? fit M. de Luneray avec impatience.

— Justement, je le lui ai demandé, et, ne voulant pas me le dire, il l'a écrit et l'a mis sous enveloppe. Vous voyez qu'il a pris des précautions...

M. de Luneray se mit à rire en disant :

— Je parie que c'est un courtier plus adroit que les autres, et qu'il t'a fait m'apporter un prospectus.

— Ah ! fit Julie en lui remettant l'enveloppe.

Pierre de Luneray se releva péniblement sur son lit, et, avec indifférence, déchira l'enveloppe ; en voyant quelques lignes au crayon, sa curiosité fut éveillée, et, se penchant un peu pour avoir du jour, il lut. Aussitôt, il fut pris d'un tremblement ; il jeta un cri rauque et faillit tomber. Julie, effrayée, arriva assez à temps pour le recevoir et le remonter sur le lit. En regardant celui qu'elle soignait, elle fut épouvantée. Le jeune homme avait les yeux ardents, la bouche menaçante ; tous ses membres s'agitaient ; s'il n'avait été tenu par les appareils, il se serait précipité hors du lit.

— Cet homme est là !... il ose venir ici !

— Oh ! monsieur Pierre, monsieur Pierre, je vous en prie, ne vous mettez pas dans cet état ! exclama la malheureuse Julie affolée, voyant le mal quelle venait de faire en manquant aux prescriptions du docteur...

— Cet homme est là ?

— Monsieur Pierre... il n'entrera pas ; mon mari est près de lui et il le veille.

— Chassez-le, chassez-le de chez moi... tu entends, Julie.

— Oui... oui, monsieur... calmez-vous; je vais lui dire que monsieur refuse de le recevoir et qu'il se retire vivement...

— Tu vas lui dire... que je lui défends de mettre jamais les pieds ici... que je lui défends, en me parlant, à moi, d'employer les mots qui terminent sa lettre... Vas, vas le chasser, Julie... sinon, j'y vais moi-même.

— Ne bougez pas, ne bougez pas, je vous en prie, j'y cours.

Et Julie courut vivement et parla bas à son mari... Celui-ci, heureux de la mission insolente et grossière qu'on lui donnait, se redressa aussitôt et dit à M. Maxime Hautot, stupéfait et blême de colère et de honte :

— M. de Luneray vous ordonne de ficher le camp d'ici vivement et de n'y jamais revenir, si vous ne voulez y être reçu selon vos mérites.

— Qu'est-ce que c'est! exclama le jeune homme en se redressant.

Laurent montrait la porte en disant:

— Allons, haut, dehors, et plus vite que ça!

Maxime Hautot se retourna et appliquant sur la face du concierge un vigoureux soufflet:

— Tiens, ne pouvant répondre à ton maître, voilà ce que je te donne et que je lui destinais... Je le retrouverai lorsqu'il sera debout.

La giffle avait été appliquée d'une telle façon que Laurent était allé tomber jusque dans les bras de sa femme; il se releva vite et voulut courir après l'homme. Sa femme le retint, lui disant:

— Eutrope, pas de scandale... Laisse à M. de Luneray le soin de te venger.

Frottant sa joue, Eutrope disait:

— Il me fait recevoir de drôles de pourboires pour ses commissions, M. de Luneray.

Maxime Hautot sortit, contenant avec peine sa colère et sa rage. Après la souffrance terrible qu'il avait ressentie en découvrant que sa femme le trompait, après la situation ridicule qui lui avait été faite et qu'il avait cru rendre acceptable par un crime, il se trouvait de nouveau humilié par l'homme qu'il avait frappé. Il avait été niais,



A peine arrivé, on lui dit au comptoir qu'on était venu le demander (p. 116).

il se le reprochait; du moment où il avait mis le pied dans la maison, il devait n'écouter personne; il connaissait l'appartement et il n'avait qu'à se rendre dans la chambre qu'il connaissait; il trouvait son rival et il lui imposait ses conditions.

Il avait laissé le beau rôle à M. de Luneray; lui qui entrait avec autorité, qui croyait pouvoir commander dans la maison, il n'avait pas été reçu par le maître, il avait été chassé, chassé par des valets insolents.

Il descendait l'escalier, furieux et ennuyé par un souvenir: deux jours avant, le matin, il se trouvait là, chassant devant lui celle qui portait son nom et qu'il venait de trouver dans l'alcôve d'un autre. Là encore il sortait chassé; il avait tiré sur l'amant de sa femme, mais dans quelles conditions! L'homme bravement lui avait craché au visage et il avait fait de son corps un rempart à la malheureuse. En descendant le même escalier il se sauvait... Il souffrait outragé, insulté, ridicule... et criminel! Oh! tout cela serait payé un jour. M. de Luneray payerait cher la honte dont il le couvrait.

Lorsqu'il se trouva dans la rue, il s'arrêta, s'appuya sur la porte pour se remettre un peu, rageant à mi-voix :

— Il faudra que je tue cet homme et... je le tuerai.

Il cherchait du regard sa voiture, lorsqu'il vit en face de la maison un homme qu'il reconnut aussitôt. Il se redressa vivement comme si l'injure qu'il venait de subir se continuait. Mais son regard rencontra celui de l'homme qui eut un mouvement de surprise. Sur un signe de Maxime Hautot, l'homme traversa la rue et vint lui dire:

— Vous m'appelez, monsieur?

— Oui! Que faites-vous ici? Êtes-vous donc encore au service de M. de Luneray?

— Non, monsieur, et je me faisais la même question en vous voyant; je me demandais pourquoi vous vous trouviez là.

Maxime Hautot le regarda fixement et lui dit:

— Venez avec moi, il faut que je vous parle.

L'homme s'inclina et le suivit.

Cet homme, nous le connaissons, c'était Alphonse, qui paraissait enchanté de l'ordre qu'on lui donnait.

Alphonse, depuis la veille, ne pensait plus qu'à la mystérieuse femme qui lui avait donné une si vertueuse hospitalité : il fatiguait son cerveau à chercher un moyen de la retrouver. Cette belle créature était étrangère, il en était assuré, et il aurait voulu la guider dans la vie nouvelle qu'elle devait trouver à Paris.

Toutes les suppositions lui étaient permises, et il était convaincu que la jeune femme était une noble étrangère, un conte des Mille et une Nuits, une adorable créature, princesse peut-être, énormément riche en tout cas, qui l'avait naturellement remarqué, mais que sa nature supérieure, son éducation distinguée avaient empêchée de succomber.

Le corps résistait, mais le cœur était pris ; quelle femme avait jamais résisté au bel Alphonse ! Elle avait vu le danger ot cet amour qu'elle ressentait, et c'est pour échapper à ses poursuites, qu'elle ne se sentait pas la force de repousser, qu'elle se dérobait, qu'elle avait hâtivement quitté sa demeure.

Cette demeure, il voulait la connaître, il voulait retrouver la jeune femme à tout prix.

Son ancienne amie, en lui donnant un louis, lui avait promis de se rendre à la brasserie qu'il fréquentait habituellement, sur les hauteurs de Montmartre, et, désœuvré, il s'y était rendu, cherchant toujours.

A peine arrivé, on lui dit au comptoir qu'on était venu le demander. Il se redressa aussitôt, rougissant de plaisir. Il était absurde qu'on vînt le trouver là ; cependant, il crut un moment que c'était la belle jeune femme à laquelle il rêvait qui le faisait rechercher. Mais il apprit aussitôt que la jeune femme qui s'était présentée était une petite personne très gentille, au minois provocant. Qu'elle avait recommandé qu'on le priât de se rendre, le plus tôt qu'il le pourrait, rue Laffitte. Il reconnut immédiatement la gentille Mme Julie Laurent, et, intrigué, curieux du motif qui avait dirigé la jeune femme avec laquelle, depuis un certain temps, il avait rompu toutes rela-

tions, il se dirigea vers la rue Laffitte. Mais le bel Alphonse était au plus mal avec Laurent, le concierge, et c'est prudemment qu'il se promenait autour de la maison, espérant voir son ancienne maîtresse. C'est alors qu'il vit avec surprise sortir Maxime Hautot et que celui-ci lui fit signe de monter dans sa voiture.

Alphonse était très embarrassé près du jeune homme; prenant le moins de place possible, il attendait ses questions.

— Je suis aise de vous avoir rencontré là. Mais je croyais que vous étiez parti de chez M. de Luneray dans des conditions qui vous obligeaient à éviter de le voir?

— C'est vrai, monsieur. Je me trouvais là pour un rendez-vous, et j'ai éprouvé une surprise au moins égale à la vôtre en vous voyant sortir de cette maison.

Maxime Hautot regarda le jeune homme pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'intention blessante dans sa remarque. Puis tout à coup, et d'un ton de commandement, il dit:

— Vous m'avez déjà servi; sans juger les motifs qui vous dirigeaient, vous ne m'avez pas trompé. J'ai de nouveau besoin de vous.

Ce fut Alphonse qui regarda à son tour Maxime Hautot avec un sourire singulier, un peu narquois, pour dire:

— Monsieur, en allant chez vous, je croyais vous rendre un grand service. Je vous savais très riche. Je vous croyais généreux et j'espérais, lorsque vous m'avez dit: « Mettez-moi à même de les surprendre et je vous donnerai ce que vous voudrez », que, le jour où je vous ai apporté la clef de l'appartement de M. de Luneray en vous disant l'heure à laquelle madame devait s'y rendre, vous me donneriez une somme...

— Ai-je oublié de vous payer? fit très franchement Maxime Hautot.

— Je ne sais pas... je l'espère. Vous m'avez donné dix louis.

— C'est vrai.

— Si c'est là le prix que vous estimez ce que j'ai fait pour vous, ça ne m'entraîne guère à...

— Non, non; je vous dois ce que je vous ai promis; ce que vous avez reçu ne compte pas.

Alphonse eut un mouvement de satisfaction; il releva la tête et regarda Maxime Hautot pour s'assurer qu'il avait bien entendu, et celui-ci répéta:

— Je ne vous connaissais pas; vous m'avez dit que vous agissiez guidé par deux raisons: vous venger d'un homme qui vous avait maltraité et ensuite gagner une certaine somme, afin de travailler, de tenter une affaire, car vous ne vouliez plus reprendre la condition de domestique.

— C'est vrai, aussi. Mais il me faut une certaine somme pour cela.

— Ce que vous veniez me raconter n'était pas nouveau pour moi; je vous ai dit que j'en avais reçu la veille la révélation anonyme.

— Oui, monsieur, et alors, je n'ai pas osé vous dire que cette lettre était de moi.

— De vous?

— Oui. Je venais d'être jeté à la porte et je ne voulais que me venger...

— C'est en me trouvant sans argent, continua Alphonse, en tirant de ma poche la clef de l'appartement qu'on ne m'avait pas reprise, que je pensai agripper quelques sous; je me dis qu'en vous indiquant l'heure d'un rendez-vous que je connaissais, puisqu'il avait lieu deux fois par semaine...

— Chaque semaine! Vous ne m'aviez pas dit cela.

— C'était seulement la deuxième semaine; mais j'avais entendu madame dire que c'était sous le prétexte d'aller aux bains qu'elle sortait. J'étais bien renseigné, malgré eux, car ces jours-là, M. de Luneray me défendait de descendre avant midi. J'entrais et me cachais dans l'appartement sans qu'il s'en doutât jamais, et je les voyais et les entendais.

Maxime Hautot eut un mouvement de haine, de rage et de honte à cette pensée que celle qui portait son nom, livrée aux bras d'un autre, servait d'érotique tableau à cet homme. Il aurait volontiers invectivé M. Alphonse; il se contint: il avait besoin de lui. Celui-ci

continuait avec calme pour bien faire ressortir l'importance de l'infamie qu'il avait commise :

— Je savais les jours et les heures où madame venait; j'avais la clef de l'appartement et je me dis que le mari de la dame donnerait le prix qu'on voudrait du renseignement, et surtout de la clef qui lui permettrait de venir, d'entrer et de prendre les amants sur le fait. C'est alors que je vous écrivis. Vous m'avez promis beaucoup et je n'ai reçu qu'une somme ridicule; mais si vous-même en avez jugé ainsi, c'est différent, je suis prêt à vous servir.

— Je ne vous connaissais pas et n'avais aucune raison de croire à ce que vous me disiez. Je vous donnai un acompte croyant vous revoir le lendemain.

— Le lendemain! Ah! non, après ce qui s'est passé, je n'aurais jamais osé aller vous revoir. Bigre ! c'est que je ne tiens pas à être compromis là-dedans.

— Il n'y a pas de danger de cela... Cette affaire n'aura pas de suite.

Et Maxime Hautot ajouta plus bas avec un mouvement de rage:

— Judiciairement... Mais c'est une affaire qui me regarde.

— Vous dites?

— Rien.

Maxime Hautot fouillait dans son portefeuille; il en tira un billet de cinq cents francs qu'il remit à Alphonse tout frémissant de joie, en lui disant:

— Voici d'abord le commencement de ce que j'ai l'intention de vous donner si vous me servez... fidèlement.

— Oh! monsieur, pouvez-vous douter de moi, fit Alphonse, cachant vivement le billet dans les profondeurs de sa poche. Parlez, monsieur, que voulez-vous que je fasse?

— Il faut que vous me renseigniez sur ce que faisait M. de Luneray; sur sa vie intérieure, sur ce qui se passait chez lui. Si vous le savez, où et comment il a connu Mme Hautot. Vous étiez son valet de chambre, vous devez savoir bien des choses?

— Oui, monsieur; mais je dois vous dire qu'il n'y a pas très long-

temps que j'étais au service de M. de Luneray et que ce n'est que pour lui que j'ai été valet de chambre...

— Comment cela?

— J'étais très malheureux, très misérable surtout, et j'entendis dire par quelqu'un qu'un homme du monde, un noceur, un viveur, cherchait un valet de chambre. Celui qui me parlait de ça ajouta même : « Et c'est vous qui feriez une affaire et qui gagneriez de l'argent chez lui; vous connaissez tant de femmes! Vous seriez un valet comme dans les comédies de Molière : valet et confident... » Je dis : Ça m'irait, ça; je pourrais lui en faire connaître pas mal...

Maxime Hautot regarda l'homme qui lui parlait en avançant les lèvres avec dégoût, mais cela dura quelques secondes seulement, pour l'écouter après avec beaucoup d'attention.

Alphonse n'avait rien vu et continuait :

— Etre valet de chambre comme Gros-René, c'est amusant; puis je vis les nombreux bénéfices que je pouvais faire. J'étais mal vêtu; la garde-robe d'un viveur devait être assez montée pour me remettre tout de suite. J'entrai chez lui et je m'aperçus presque aussitôt que je m'étais trompé sur l'homme; il était généreux, mais il me regardait du haut en bas, et lorsque j'essayais de lui parler de certaines femmes que je connaissais, il me remit du coup à ma place; peu s'en fallut qu'il ne me renvoyât... Sans qu'il s'en doutât, je lui adressai des femmes et c'est par elles que j'avais les bénéfices que j'avais espérés... Mais cela était très difficile et dura peu...

— Enfin, fit Maxime Hautot, un peu gêné par ce qu'il entendait, vous connaissez la maîtresse de M. de Luneray... celle qu'il aime?

Alphonse allait répondre :

— Pardi, c'est votre femme!

Mais, comprenant aussitôt l'intention de M. Hautot, il dit, en mentant effrontément :

— Très bien... sa maîtresse véritable, enfin... et, si vous le voulez, je vous la ferai connaître...

Encore à ce moment, Maxime Hautot regarda fixement celui qui



Comment un seul instant ai-je pu, dans le signalement de cette femme, voir le portrait de ma fille?... p. 101).

lui parlait. Décidément M. Alphonse était au-dessous de ce qu'il avait espéré. Il n'y avait pas à se gêner avec lui, et il lui demanda :

— Qu'est-ce que sa maîtresse ?

Alphonse, une minute embarrassé, balbutia :

— C'est une femme très bien, très jolie...

— Ce n'est pas ce que je vous demande ; est-ce une femme mariée ? est-ce une cocotte ?

— Oh ! non, non, ce n'est pas une cocotte... Je crois que c'est une femme du monde...

— Une dame du monde ?

Alphonse cherchait toujours ce qu'il allait dire ; il était bien embarrassé ; M. de Luneray n'avait pas de maîtresse, il n'avait que des relations de viveur, des amours rapides et nombreux ; il jugeait comme elles le méritaient les femmes avec lesquelles il était obligé de vivre, et ne leur donnait pas plus d'affection qu'elles n'en avaient pour lui. Il avait un amour puissant, profond, pour lequel il avait tout risqué, tout sacrifié, un amour sincère : il aimait Mme Madeleine Hautot ; celle-là, c'était sa maîtresse et il aurait voulu qu'elle fût sa femme. Alphonse savait tout cela, mais il ne pouvait le raconter au mari, d'autant plus que, très pratique, il s'était dit :

Il cherche une femme avec laquelle il pourrait se venger de l'offense qui lui a été faite par la sienne. Je puis parfaitement trouver cette femme-là ; en deux mots, je la mets au courant de la situation. Je lui procure une bonne aubaine, qu'elle aura à reconnaître vis-à-vis de moi. Puis, lui, doit également me montrer sa reconnaissance.

Pas une seconde, pendant que ces pensées traversaient son cerveau, le rouge ne monta au front du jeune homme ; il raisonnait cela comme la chose la plus simple : Je trouve à la X... un amant riche, ça doit me rapporter tant. Je livre à M. Hautot une maîtresse charmante ; ci : tant. Et Alphonse se creusait la tête pour savoir quelle ancienne camarade à lui il ferait passer pour la maîtresse de M. de Luneray ; tout d'un coup il dit :

— C'est une femme ravissante... Je ne puis vous dire ce qu'elle

est, car elle s'entoure de mystère. C'est la beauté même, très distinguée, très singulière, fantastique, étrange ; elle n'est pas Française. Oh ! assurément, c'est une femme du monde, et en même temps ce doit être une artiste.

— Que me contez-vous là !

— La vérité. Cette femme est la maîtresse de M. de Luneray ; il l'adore, il la cache à tous ; mais je sais où elle demeure, puisque plusieurs fois je lui ai porté des lettres.

— Et cette femme se nomme ?

— Un nom singulier... elle se nomme Olvie.

— Olvie !... ce n'est qu'un prénom !

— Je ne sais que cela. Mais j'ai parfois entendu monsieur dire qu'elle était d'une noble famille.

— Et vous savez où demeure cette femme ? Vous pouvez me mener chez elle ?

— Je me charge de cela. Je puis la voir, lui raconter à ma façon la vie de M. de Luneray, et, par dépit, elle voudra se venger et je vous mènerez chez elle.

— Où demeure-t-elle ?

Alphonse fut surpris par la question.

— Elle demeure... je ne sais pas. Je dois vous expliquer ça. Elle demeurait il y a quelques jours près de la rue de Maubeuge ; mais elle a changé d'appartement avant-hier. Je le saurai demain.

— Cette femme est belle, jeune ?

— Adorable, monsieur ; la plus magnifique femme que vous ayez vue. Mais ce qu'elle gâche d'argent, c'est effrayant. C'est elle qui a ruiné M. de Luneray. C'est la ruine d'un homme.

— Qu'importe cela. Tout ce qu'elle voudra, elle l'aura. Il faut que vous me fassiez connaître cette femme.

— C'est très possible.

— Mais promptement ; il faut que j'en sois maître avant que M. de Luneray ne soit tout à fait rétabli.

— Monsieur, aujourd'hui même je puis l'aller voir.

— Qu'allez-vous lui dire ?

— Ceci, c'est mon affaire. Ce que vous demandez, c'est d'obtenir d'elle un rendez-vous chez elle. C'est qu'elle sache que vous l'aimez, que vous voulez en faire votre maîtresse. Eh bien, je vous demande pour cela la journée d'aujourd'hui et celle de demain.

— Bien. Je compte sur vous.

— Où verrai-je M. Hautot ?

— Où vous m'avez vu, chez moi.

— Bien. N'importe à quelle heure, demain soir? Si vous le vouliez bien, vous feriez arrêter la voiture et je descendrais, car je n'ai point de temps à perdre.

— J'ai encore à vous parler.

Alphonse regarda Maxime Hautot, dont les épais sourcils étaient froncés ; ce qu'il avait à dire l'ennuyait.

— Il peut se faire que, dans l'enquête qui se poursuit relativement à la rencontre qui a eu lieu entre moi et M. de Luneray chez lui, vous soyez appelé à déposer.

Vous ne direz pas un mot de nos entrevues.

— Oh ! vous pouvez être tranquille...

— Vous n'avez jamais vu Mme Hautot chez M. de Luneray...

— Soyez tranquille, monsieur ; si je suis interrogé, je ne vous connais pas, je ne sais rien de ce qu'on me demande... Je sais seulement que M. de Luneray ramenait souvent, la nuit, chez lui, la plus abominable société, et que ce qui s'est passé a pu arriver après une querelle de jeu... et puis je sais ce que j'aurai à dire sur M. de Luneray...

— Fort bien... et vous allez vous occuper de cette femme ?

— Monsieur sera content de moi.

Maxime Hautot fit arrêter la voiture. Alphonse en descendit en disant :

— Demain soir, monsieur...

La voiture s'éloigna emportant Maxime accoudé sur la portière, le front plissé, le regard sombre, les lèvres serrées ; de lugubres pensées se heurtaient dans son cerveau ; il se sentait plein de haine pour celui qui venait de le faire jeter à la porte par ses serviteurs et il

se reprochait de n'avoir pas bousculé tout le monde pour aller jusqu'à la chambre du blessé.

— Je l'aurais pris au cou, il m'aurait demandé pardon à genoux ; je l'ai manqué une fois, je ne le manquerai pas la seconde.

Pendant ce temps, le bel Alphonse souriait à l'avenir qui s'éclairait en rose devant lui ; la main dans sa poche, il chiffonnait avec plaisir ce billet de cinq cents francs qu'il avait reçu ; il organisait sa vie, et, certain que le billet devait promptement être renouvelé, il disait :

— Avec celui-ci, je vais d'abord louer une chambre meublée ; je vais me faire habiller chiquement... Ça fait, j'irai rue de Maubeuge, car j'ai oublié de demander au concierge s'il savait où elle était allée demeurer. Cette femme-là doit recevoir des lettres, et elle doit avoir laissé son adresse. Je crois que c'est une grande cocotte étrangère, qui est dans la dèche... et si elle veut, nous pourrons nous entendre. Je lui fais sa position. Elle est jolie... et je ne crois pas qu'on trouverait mieux... et la scène de l'autre fois m'a montré que ce n'était pas une naïve, mais une *roublarde*.

Et sur cette belle pensée, Alphonse se dirigea vers un magasin de confection.

Maxime Hautot rentrait chez lui, fiévreux, agité par ce qu'il venait d'apprendre. C'est qu'il était convaincu que le jour où il avait surpris sa femme avec M. de Luneray, il venait interrompre le premier rendez-vous ; il tuait à leur naissance les criminelles amours. On allait le tromper, et aussitôt il surgissait ; la faute était à peine commise que le châtiment la suivait. Il blessait gravement l'amant et ramenait chez lui, comme une esclave, la femme adultère ; il la ramenait pour lui faire subir un long martyre. De cette heure, celle qui portait son nom n'était plus chez lui qu'une servante, à laquelle il ne parlait qu'en l'injuriant, en la traitant comme la dernière des filles, lui rappelant sans cesse sa faute.

La malheureuse, maltraitée chez elle, devait, lorsqu'elle recevait du monde, sourire, affecter d'être la plus heureuse des femmes ; elle devait, au bras de son mari, assister aux soirées, aux fêtes où ils

étaient invités; et après chaque compliment, chaque élogé qui lui était adressé, Maxime Hautot se penchait à son oreille et disait :

— Catin !

Mais Madeleine Hautot subissait tout sans se plaindre, ne demandait pas grâce, sachant bien que son mari ne pardonnerait jamais. Elle n'avait répondu à ses menaces que par un léger mouvement d'épaules, en disant :

— Faites de moi ce que vous voudrez... Si je suis coupable, c'est que je n'ai jamais trouvé chez vous l'amour que j'étais en droit d'attendre... Je m'estime encore moins méprisable que vous...

Maxime Hautot avait froncé les sourcils; il l'avait saisie par les poignets, l'avait jetée à ses genoux; elle avait ajouté :

— Mais dites-moi tout ce que vous voudrez, vous savez que je dis la vérité et que c'est la honte seule qui m'empêche de parler...

Maxime Hautot l'avait frappée et ne lui avait répondu que par une injure. Cette vie durait depuis quatre jours... et chaque soir la malheureuse, humiliée, frappée le jour, avait dû se montrer le soir, parée, souriante, au bras de son mari, dans le monde et au théâtre. C'est que tous les deux désiraient également que l'affaire de la rue Laffitte ne fût pas connue.

Aussi, les premiers bruits qui avaient couru avaient-ils été aussitôt démentis. Il n'était pas possible que le mari outragé qui avait surpris sa femme, qui avait voulu tuer son amant, se trouvât si prévenant, si gracieux avec elle, qu'il la menât chaque soir en échangeant avec elle de si amoureux sourires.

L'affaire de la rue Laffitte restait mystérieuse, et les soupçons se détournaient tout à fait de Mme Madeleine Hautot. Et, ainsi qu'il arrive en pareil cas, on tombait dans l'excès contraire. Comment, un seul instant, avait-on pu penser que la belle Madeleine, l'adorable femme à tête de vierge, l'épouse si pure, était capable d'une telle chose ? Le mari avait une réputation déplorable ; mais c'était une raison de plus pour apprécier le mérite de sa jeune et belle femme, Madeleine Hautot, un ange ! et, quoique mariée, elle était encore presque chaste, assurait-on.

Aussi s'empressait-on autour d'elle, voulant racheter les mauvaises pensées qu'on avait eues. Et la jeune femme en souffrait, et le mari en rageait.

Maxime Hautot rentrait chez lui furieux. Depuis longtemps sa femme se moquait de lui; depuis longtemps elle le faisait ridicule. Oh! à cette pensée, ses mains se crispaient, ses ongles s'enfonçaient dans ses chairs.

Il se promenait dans son grand salon, s'arrêtant pour parler haut, pour jeter une injure, un défi, ou sacrer comme un charretier. En se promenant dans ce salon superbe, il avait des désirs de tout briser, d'arracher les tentures. Au milieu du salon était une immense panoplie, sur laquelle les flammes du foyer faisaient courir des éclairs. Tout un faisceau d'armes merveilleuses de Guinard : les fusils de précision au tir prodigieux, les revolvers à tir infini, les épées de combat; tout cela, illuminé par le feu de la grande cheminée, étincelait et attirait les yeux.

Les regards de Maxime Hautot s'y fixèrent, et sa main se tendait. Une pensée épouvantable traversait son cerveau. En finir d'un coup avec la misérable qui, après la faute, semblait encore le braver; avec celle dont l'amant venait de le faire chasser par ses valets...

Il fallut qu'il sentît le froid du fer dans ses mains pour s'arrêter. Alors, il passa la main sur son front, se recula des armes qui le tentaient, et, avec un méchant sourire, il dit :

— Non, j'ai sa vie entière pour me venger... la mort serait trop douce... Je vais lui parler.

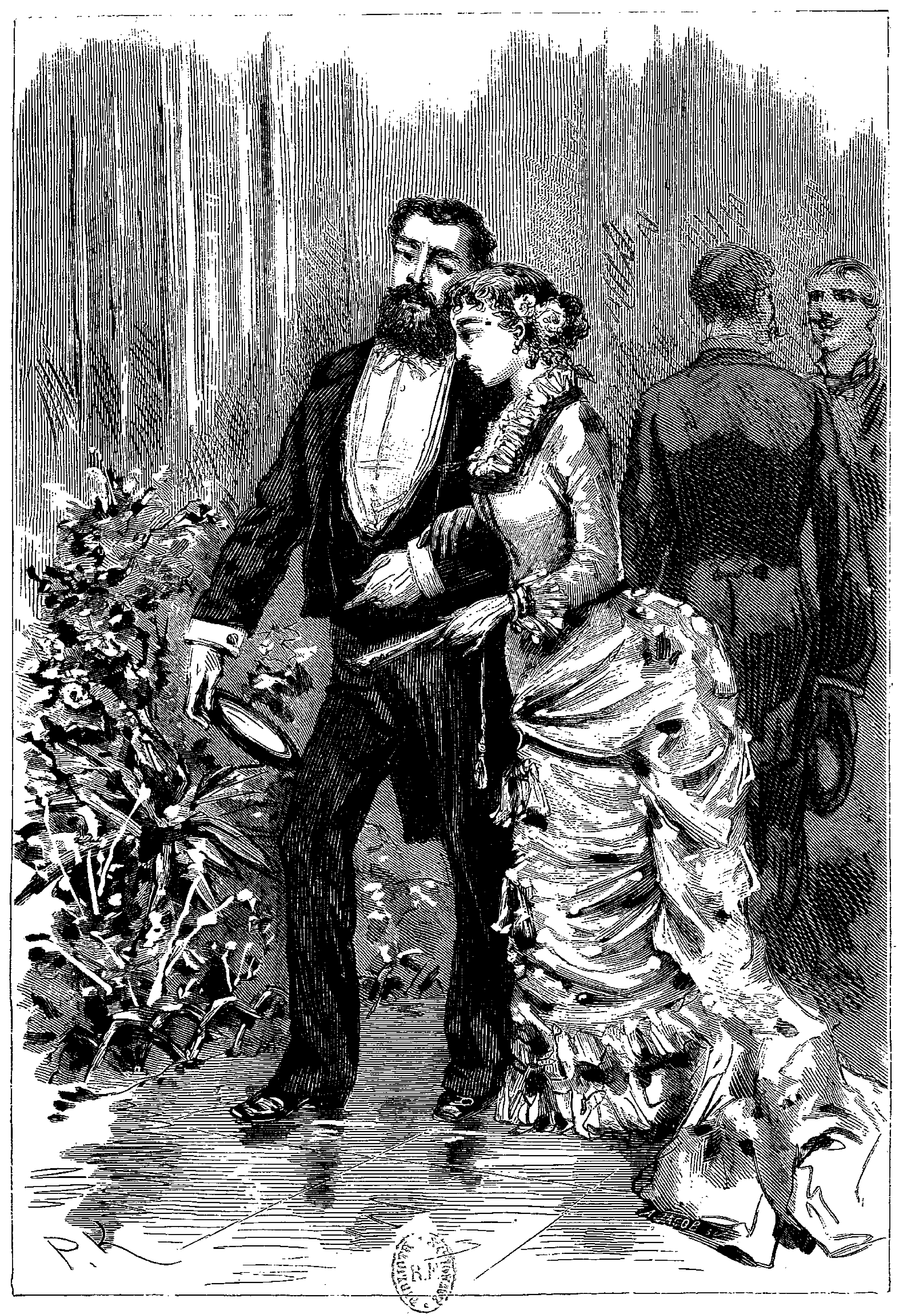
Et il se dirigea vers l'appartement de sa femme.

Dans le boudoir qui précédait la chambre, il rencontra la femme de chambre qui lui dit que Mme Hautot était absente. Il parut fort étonné et regarda aussitôt à sa montre l'heure qu'il était.

— Mme Hautot est sortie à cette heure?

— Oui, monsieur; Mme Hautot est allée voir sa mère.

— Je le sais, mais elle devait lui rendre visite, pour revenir immédiatement.



Maxime Hautot se penchait à son oreille et disait : — Catin! (p. 127).

— Je ne crois pas; madame m'a dit qu'elle ne rentrait pas dîner, et elle croit que monsieur ne l'attend pas.

Il ne répondit pas; il rentra chez lui, toujours nerveux et agité, paraissant plus inquiet.

Sa femme lui avait dit qu'elle passerait la soirée chez sa mère, ainsi qu'elle le faisait le même jour de chaque semaine, mais ce jour-là, Maxime Hautot lui avait ordonné de rendre une visite seulement et de prétexter un malaise pour revenir aussitôt.

Il avait vu le vieux juge, il avait remarqué son trouble, son embarras, il avait deviné le doute, ses soupçons sur la vérité; ce qu'on n'avait osé faire avec lui, on l'oserait près de sa femme, et celle-ci, épuisée par ce qu'elle endurait, était capable de tout avouer, de tomber aux genoux de son père en lui disant :

— Oui, j'ai trompé mon mari, et en voici la cause.

Et alors, quel scandale ! C'était pour éviter cela qu'il avait ordonné à sa femme d'observer chez ses parents la plus grande discrétion et de revenir au plus tôt.

Madeleine était partie depuis longtemps déjà; elle ne revenait pas, elle désobéissait; était-ce déjà la révolte contre lui? Avait-elle, à la vie qu'il voulait lui faire mener, préféré le scandale qu'il redoutait? Il revint dans le grand salon et, devant la panoplie, il se laissa tomber dans un fauteuil; et accoudé sur l'appui, le front dans la main, il pensa. Il était étourdi de l'allure que prenaient les choses. Convaincu d'avoir agi dans la limite de son droit, il était certain que la femme coupable et l'amant menacé trembleraient devant lui, l'écouteraient, lui obéiraient, dans la crainte qu'il ne poursuivît plus loin sa vengeance; et, tout d'un coup, ceux qu'il croyait trouver souples et rampants se redressaient menaçants, le défiant presque. Mais que voulaient donc ces gens ? Mais dans leur folie amoureuse, ils perdaient donc tout bon sens? Ce sont eux qui allaient au-devant du scandale qu'il voulait éviter, lui.

Aussi, rentré en lui-même, il revoyait le tableau qui l'avait tant blessé, et dans son orgueil, et dans sa dignité, — nous ne disons pas son amour, nous disons sa possession, — car Maxime Hautot n'ai-

mait pas sa femme; il avait pour elle l'affection que l'homme a pour la femme belle, affection toute charnelle que la possession atténuait chaque jour.

Il n'aimait pas sa femme, mais il ne voulait pas qu'elle fût à un autre.

Lorsqu'il s'était rendu le matin au rendez-vous, il était prêt à tout; il sentait qu'il avait avec lui la justice, et, à cette heure, il se demandait si, dans toute cette scène, le grotesque des trois ce n'était pas lui. A cette pensée, des éclairs jaillissaient de ses yeux, il voulait voiler ses regards de sa main, et il pensait. Il revoyait la scène.

Il montait l'escalier haletant, se cachant à tous comme un malfaiteur. D'une main tremblante, il glissait dans la serrure la clef qu'un misérable lui avait vendue la veille avec la dénonciation. Suivant ses avis indiqués sur un plan, sur la pointe des pieds, il se dirigeait dans l'appartement. A moitié fou de rage, en respirant dans l'appartement le parfum subtil que sa femme répandait autour d'elle, il s'armait, et, le revolver au poing, il se dirigeait vers la chambre.

Près de la porte, il entendait la voix de sa femme, répondant à des baisers par des mots étranges, des mots brûlants qu'il n'avait jamais entendus de ses lèvres, et qui lui faisaient monter le rouge au visage... le rouge passa devant ses yeux. C'est elle, elle qu'il voulait tuer, après ce qu'il venait d'entendre; il entrait alors dans la chambre. Aussitôt, du grand lit, mystérieusement fermé, les tentures se soulevaient, un homme se précipitait criant:

— Qui êtes-vous? que voulez-vous?

La femme, folle de terreur, jetait ce cri:

— C'est mon mari!

Et lui, ne voyant plus l'homme, courait vers elle, l'arme au poing. M. de Luneray, l'amant, se jetait sur elle en voyant le danger, couvrant de son corps celle qu'il aimait. A ce moment, quatre coups de feu retentissaient, deux qui frappaient M. de Luneray dans le dos. Quelques secondes il battit des bras, pour retomber en arrière.

La femme criait:

— Au secours!

Maxime Hautot, effrayé de ce qu'il avait fait, avait lâché son arme et s'élançait sur sa femme ; la prenant dans ses bras, il lui appliqua la main sur la bouche en disant :

— Taisez-vous, misérable, il est inutile que tout le monde connaisse votre honte.

Elle s'était débattue, mais il l'avait contenue ; il l'avait même frappée, et, en l'arrachant du lit, la voyant nue, il s'était emporté, la traînant par les cheveux. Il l'appelait :

— Saleté, fille publique... et d'autres injures impossibles à écrire, et il l'avait fouettée... Puis, lorsque la malheureuse était retombée, meurtrie, pantelante, sur le tapis, en ne regardant toujours, malgré ses larmes, que le corps de son amant inanimé, il lui avait dit :

— Allons, la fille ! habillez-vous, et vite...

Elle avait obéi, agissant comme une idiote, sans avoir conscience de ce qu'elle faisait... Enfin, vêtue à peine, débraillée, échevelée, il l'avait fait marcher devant lui en la bousculant et ils étaient sortis. C'est ainsi qu'il l'avait ramenée chez elle. Il se promettait alors de faire payer de toute une vie d'humiliation la faute de sa femme. Il croyait l'amant mort. Et la femme et l'amant luttaient contre lui !

Pour qu'ils osassent relever la tête, que pensaient-ils donc, que cherchaient-ils donc ? Un scandale ? S'il en était ainsi, tant pis ; il pouvait échapper au ridicule par la cruauté, il n'hésiterait pas. Il avait manqué son homme, et c'est une maladresse qu'il réparerait.

Il se leva et marcha à grands pas dans le salon, passant la main sur son front comme pour chasser de sa pensée le tableau qui le hantait sans cesse ; le grand lit sombre sur lequel se détachait la blancheur des deux corps embrassés, et les mots qui bourdonnaient à ses oreilles.

Lorsqu'il avait amené sa femme chez lui, celle-ci n'avait demandé ni grâce, ni pardon ; elle avait supporté ses injures, sans paraître les entendre, pendant tout un jour ; il l'avait vue pleurer, sa pensée était tout entière à celui qu'elle croyait mort, et duquel elle avait bu le dernier souffle dans un baiser, lorsqu'il était tombé en la protégeant.

Le soir même, Maxime Hautot avait ordonné à sa femme de se vêtir en toilette de soirée; il voulait l'emmener à une réception du président Mathieu du Taillis; elle avait obéi sans protestations et il avait remarqué qu'elle ne pleurait plus. Il avait eu un moment de colère, en apprenant que le calme et la quiétude lui étaient revenus parce qu'elle avait envoyée prendre des nouvelles de M. de Luneray, parce qu'elle savait que son amant n'était pas mortellement atteint, et que le docteur avait assuré qu'il le sauverait.

Alors Maxime Hautot était entré dans le boudoir de sa femme, il avait assisté à sa toilette; au grand étonnement des femmes de chambre, il donnait des conseils; il trouvait que sa femme était trop *engoncée* dans sa robe; cela était provincial; il exigeait qu'on la décolletât plus; il fallait bien que tout le monde vît qu'elle était belle, à quoi servirait sa beauté si on la cachait ou la gardait seulement pour son mari.

Il disait cela d'un air de personnage, appuyant sur certains mots dont elle seule pouvait comprendre la cruelle intention. Elle subissait tout sans répondre, ayant toujours sur les lèvres le même sourire triste.

Les gens de la maison ne voyaient rien; au contraire, ils n'avaient jamais vu monsieur si galant, si aimable avec sa femme. En arrivant chez le président Mathieu du Taillis, leur entrée avait fait sensation. Les méchants bruits qui couraient depuis le matin se trouvaient ainsi anéantis, et l'on s'empressait autour d'eux. C'est alors qu'apercevant le vieux juge M. de Fontbelle, le père de sa femme, Maxime Hautot l'avait entraînée vers lui. Il avait senti son bras trembler sous le sien; il l'avait regardée, elle souriait toujours; elle se laissait conduire, résignée, prête à tout; et en glissant le bras de sa femme sous celui du magistrat, il lui disait :

— Ma chère Madeleine, vous voulez savoir du nouveau sur votre ami, M. de Luneray; c'est votre père qui est chargé de l'instruction de l'affaire, il va vous raconter ce qu'il sait...

Le vieux juge avait pris le bras de sa fille, disant, en souriant de la voir si décolletée :

— Mon Dieu, que tu es belle, Madeleine ! jamais je ne t'ai vu si... à la mode.

Madeleine était devenue livide, mais elle souriait toujours, et Maxime avait dit :

— Ne la grondez pas ; c'est moi qui ai voulu qu'elle s'habillât ainsi... et j'ai eu assez de peine : elle est si chaste, si pudique ! Mais le monde a des exigences, n'est-ce pas ?

M. de Fontbelle avait un peu fait la moue en entendant les théories de son gendre. Puis Maxime Hautot ne s'était plus occupé que d'envoyer ceux qui lui parlaient de ce qu'on appelait « l'affaire de la rue Laffitte » à son beau-père :

— Allez demander cela à M. de Fontbelle ; c'est lui qui est chargé de l'instruction ; il raconte l'aventure à Mme Hautot... Vous les trouverez là-bas dans le petit salon.

Et à chaque minute la malheureuse Madeleine voyait s'arrêter devant eux un homme qui la complimentait d'abord, c'était le prétexte, et qui demandait aussitôt au vieux juge :

— Monsieur de Fontbelle, dites-moi donc la vérité sur l'affaire de M. de Luneray.

C'était un épouvantable supplice pour la pauvre femme, auquel se prêtait inconsciemment son père, M. de Fontbelle. Maxime Hautot était résolu à se venger de sa femme par un reproche de toutes les minutes, de toutes les heures, et, sans le savoir, tout le monde l'aidait dans le supplice auquel il avait condamné Madeleine.

Cela se passait ainsi depuis quatre jours, et la malheureuse subissait, sans se plaindre ; il était certain que le secret serait gardé sur la situation ridicule qui lui avait été faite, car tous les deux y risquaient leur liberté, et du moment où lui ne déposait pas de plainte, ce n'étaient pas eux qui se vanteraient du délit dans lequel ils avaient été surpris. Il comptait sur l'honneur de M. de Luneray pour ne pas révéler le nom de celui qui l'avait frappé. Maxime Hautot était donc tranquille, calmé par la vengeance satisfaite.

Calmé à ce point que, craignant qu'un mot n'échappât au blessé devant les juges, après la visite de M. de Fontbelle, voyant les soup-

çons se porter sur lui, l'instruction prendre la voie de la vérité, manquant de sens moral, il avait résolu de se rendre chez sa victime pour lui demander le secret. Il avait été rappelé à lui-même par la réception qui lui avait été faite. L'insulte avait augmenté sa haine, et de nouveau il ne poursuivait plus qu'un but, se venger... Et, pour cela, il avait trouvé le misérable qui devait le mettre en rapport avec la maîtresse de M. de Luneray.

Mais tout ce plan s'écroulait; c'est ceux qu'il croyait tenir qui se moquaient de lui. Sa femme ne l'écoutait pas... Pourquoi, malgré sa défense, était-elle restée chez sa mère? Il vit là un nouveau motif d'humiliation. Il allait aller la chercher, et, peu réservé avec les grands parents, il ne craindrait pas de reprocher devant tous, à sa femme, de lui avoir désobéi. C'était le fait d'un homme mal élevé, mais Maxime Hautot n'avait pas de prétention à ce sujet; il était convaincu que sa grande fortune le dispensait de ces compromis des relations mondaines. Il était grossier, il appelait cela être personnel, indépendant.

Il se rendit chez M. de Fontbelle. Lorsqu'il arriva, ce fut M[me] de Fontbelle qui vint le recevoir, et, en voyant sa surprise, il n'osa dire le motif de sa visite. Il était oppressé. M[me] de Fontbelle lui dit :

— Maxime, qu'est-ce qu'il y a ? qui vous amène?

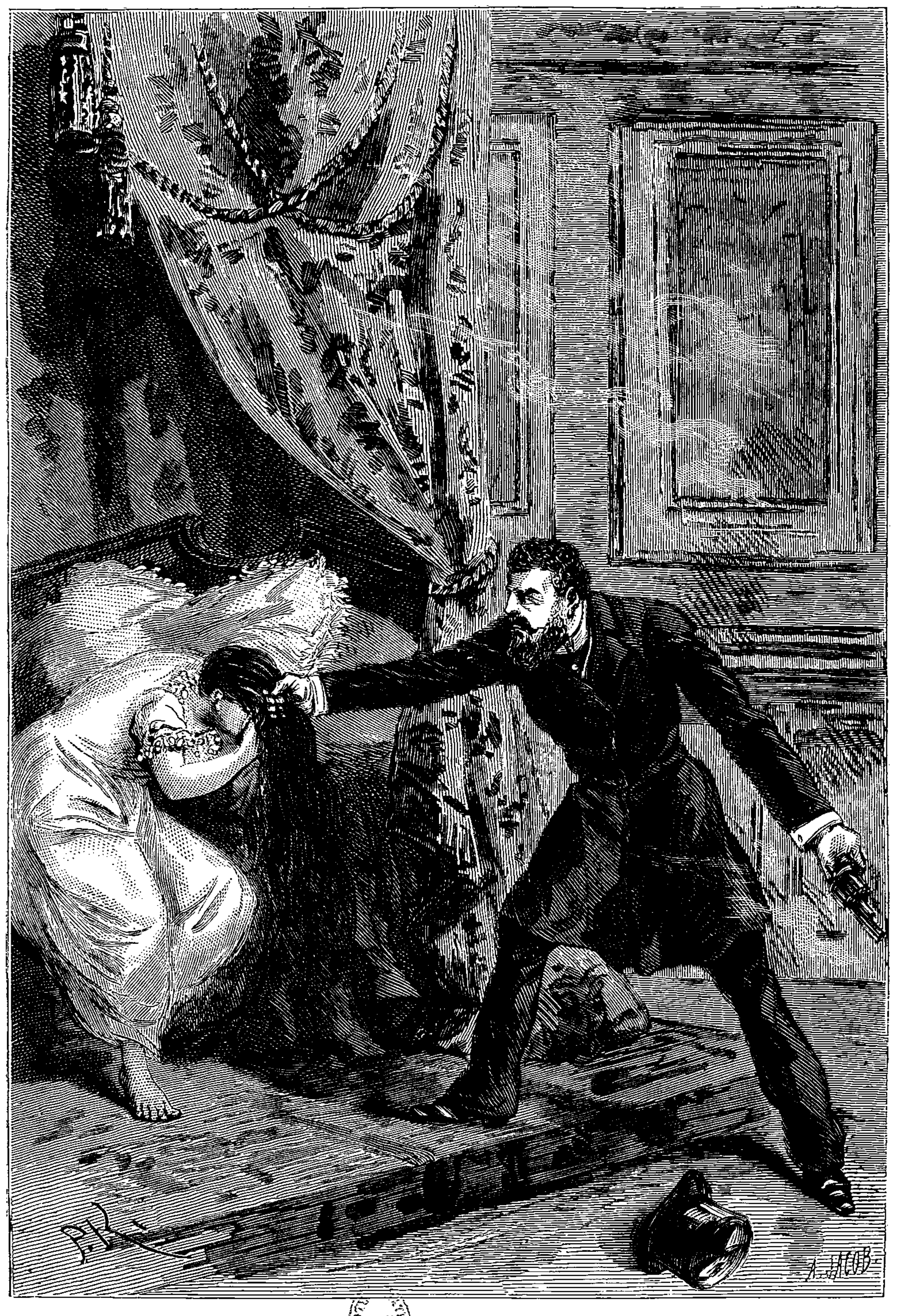
Il balbutia :

— Madeleine n'est pas là ?...

— Non ; elle est venue, et, malgré tous nos efforts pour la faire rester, elle a refusé. Elle a dit qu'elle vous avait promis de revenir immédiatement.

Heureusement, ils étaient dans l'ombre. M[me] de Fontbelle avait quitté la table et ses invités pour venir recevoir son gendre dans le petit salon, quand le domestique était venu lui dire à l'oreille le nom de celui qui la demandait. Le petit salon était à peine éclairé : la vieille femme ne put voir le visage bouleversé de Maxime. Il ne répondait pas, elle continua :

— Madeleine est restée quelques minutes à peine ; il y a cinq heures qu'elle est partie...



Il s'était emporté, la traînant par les cheveux (p. 133).

Il fallait répondre à tout prix et ne pas laisser deviner la vérité; il dit d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme:

— Je suis parti de la maison avant qu'elle ne vînt ici. Elle est venue plus tôt que je ne pensais, et j'espérais même la trouver, c'est pourquoi je suis venu, nous serions alors sortis tous les deux ce soir...

— Mais restez avec nous; nous avons, à dîner, des amis que vous connaissez.

— Non, non, madame de Fontbelle. Je vais me hâter, Madeleine m'attend et ne doit savoir à quoi attribuer mon retard, si, ainsi que vous le dites, elle est partie de chez vous depuis longtemps.

— Depuis cinq ou six heures environ.

— Au revoir... Ne dites pas ma venue à vos invités.

— Viendrez-vous au moins bientôt tous les deux?

— Oui, madame; moi, je vous le promets. Nous viendrons tous les deux.

Il dit encore au revoir, et il descendit rapidement. Il sauta en voiture en disant :

— Rue Laffitte...

Il était comme fou; sa femme était absente depuis toute la demi-journée. Une épouvantable pensée lui avait une minute traversé le cerveau : c'est que Madeleine était au chevet de son amant lorsqu'il s'était présenté chez celui-ci, et que c'était sur son ordre qu'on l'avait si grossièrement éconduit. A cette pensée, ses dents grinçaient, ses doigts se crispaient, ses regards se voilaient, et il disait:

— Je les tuerai tous les deux!...

Lorsque la voiture s'arrêta rue Laffitte, il se trouva plus embarrassé. Que devait-il faire? A qui allait-il s'adresser? C'est le concierge de la maison qui l'avait reçu quelques heures avant, et qu'il avait souffleté, ce qui serait peut-être une mauvaise recommandation. La maison lui était fermée; il risquait d'être, pour le moins, jeté à la porte, et ne pouvait espérer le plus petit renseignement. Il sauta de voiture et se promena de l'autre côté de la maison, regardant les croisées de l'entresol; deux seulement étaient éclairées —

car depuis longtemps déjà la nuit était venue; les fenêtres du salon, de la salle à manger, du petit fumoir étaient plongées dans l'obscurité. A travers les rideaux de la chambre, il cherchait à voir une silhouette; mais il ne pouvait rien distinguer que l'ombre vague d'une personne qui devait se trouver dans le fond de la pièce.

Il cherchait un moyen de se renseigner, lorsque tout à coup le docteur sortit de la maison. Il le connaissait un peu, ils s'étaient plusieurs fois rencontrés dans le monde. Le docteur sortait de chez M. de Luneray. Si Madeleine était là, si seulement Madeleine était venue, assurément, dès que le docteur le verrait, il le devinerait à l'impression qu'il allait faire. Il marcha droit à lui et s'écria :

— Tiens, ce cher docteur !

Le docteur releva la tête et du ton le plus naturel:

— Ah ! M. Hautot; et comment allez-vous?

Maxime fut aussitôt fixé. Sa femme n'était pas chez M. de Luneray. Il reprit :

— Vous êtes encore en visite à cette heure ?

— Oh ! non, depuis trois jours je ne quitte pas le chevet d'un de mes amis.

— Qui demeure par ici?

— Oui, M. de Luneray. Vous avez entendu parler de cette affaire ? C'est M. de Fontbelle, votre beau-père, qui est chargé de l'instruction.

— Ah ! M. de Luneray reste par ici? Et quelle est la vérité de cette affaire?

— Je vous dirai franchement, monsieur Hautot, que je n'en sais pas plus que vous, et vous savez que mon devoir est d'être discret.

— Mais il va mieux, il reçoit?...

— Il va mieux, oui, mais sa chambre est défendue à tous; une seule personne y est entrée. C'est M. votre père...

— Enfin, il est sauvé?...

— Oui...

— Allons, tant mieux. Docteur, au plaisir de vous revoir.

— Au revoir, monsieur Hautot.

Les deux hommes se serrèrent la main, et Maxime Hautot, plus léger, plus calme, soulagé d'un grand poids, monta dans sa voiture et se fit reconduire chez lui. Sa femme se trouvant libre et ne passant pas la soirée chez ses parents, avait probablement été chez sa couturière ou courait les magasins; elle était probablement rentrée derrière lui et l'attendait. Quelques minutes après, il descendait devant chez lui. Rentré, pendant que son valet de chambre lui retirait son pardessus, il demandait :

— Madame m'attend pour dîner?

— Je ne crois pas, monsieur; je n'ai pas entendu rentrer madame.

Maxime fronça les sourcils; ayant regardé l'heure à sa montre, il se dirigea vers l'appartement de Mme Hautot. Dans le petit boudoir, il retrouva la femme de chambre qu'il avait vue quelques heures avant :

— Madame est chez elle?

— Non, monsieur, madame n'est pas rentrée.

— Julie est-elle là?

Julie était la femme de chambre de confiance, presque une dame de compagnie pour Mme Hautot.

— Julie est sortie avec madame.

— Cela est singulier.

— C'est vrai, monsieur, fit la femme de chambre avec un hochement de tête.

— Et madame ne vous a rien dit?...

— Rien; madame m'avait envoyée en course; lorsqu'elle est partie, j'étais absente, et la chambre et le cabinet de toilette sont fermés à clef.

— Comment, fermés! fit Maxime très inquiet; il fouilla dans ses poches, et, d'un trousseau, il choisit une clef avec laquelle il essaya d'ouvrir la porte de la chambre. Mais elle était fermée en dedans au verrou. Il eut un mouvement et devint pâle; c'est en tremblant qu'il demanda :

— Vous êtes certaine que madame est sortie?

— Je ne l'ai pas vue depuis que je suis revenue.

— Mais la chambre est fermée en dedans?

— On peut entrer par le cabinet de toilette.

— Je n'ai pas la clef du cabinet de toilette.

— Moi, je ne l'ai pas. C'est Julie qui a cette clef d'ordinaire.

Maxime Hautot avait peur.

Mais il ne voulait pas laisser voir la lugubre pensée qu'il avait, et n'osait envoyer chercher un serrurier; il sortit du boudoir; et par le couloir alla jusqu'à la porte de service du cabinet de toilette.

Là encore, la porte était fermée, et la femme de chambre qui l'avait suivi remarqua que si quelquefois madame fermait sa chambre à dormir, jamais elle ne fermait le cabinet de toilette du côté qui servait au service.

Maxime regardait la femme d'un air hébété; il n'osait parler, mais il était oppressé comme sous le coup d'un malheur. Il était convaincu que sa femme était dans sa chambre. Elle s'y était enfermée épuisée par les souffrances qu'il lui faisait endurer, et s'y était donné la mort... Lorsque la femme de chambre lui dit :

— Je crois, monsieur, qu'il y a à l'office une clef qui ouvre cette porte.

— Allez bien vite la chercher.

Pendant que la servante se hâtait de courir, Maxime, appuyé sur la porte, écoutait s'il n'entendait pas des gémissements, car, pour lui, le doute n'était plus possible, Madeleine, résignée à mourir, avait été embrasser sa mère, puis était rentrée chez elle, avait éloigné Julie et s'était enfermée pour se tuer. Il n'entendait plus rien et ce silence le terrifiait; c'est que sa femme était morte. Il ne manquait que cette fin à l'aventure pour en augmenter le scandale!

Sa femme de chambre revenait; ce fut elle qui ouvrit la porte; monsieur tremblait trop pour agir. La porte ouverte, la main sur son cœur pour en comprimer les battements, le jeune homme se précipita dans le cabinet de toilette. Il lui parut en désordre comme si on avait tout fouillé; mais il n'y prêta pas attention et prenant le bouton de la porte de la chambre, il s'apprêtait à y faire une pesée, s'attendant à la trouver fermée; mais elle s'ouvrit grande. Il courut

alors vers le lit. Le lit était vide. Tout étonné, il regarda autour de lui et ne vit rien; les deux petits meubles avaient leurs portes entr'ouvertes. Maxime Hautot restait tout niais, gêné surtout par la présence de la femme de chambre, qui le regardait avec surprise; la chose n'avait plus le côté terrible qu'il avait redouté. C'est lui qui devenait ridicule; sa femme n'était pas rentrée... elle se moquait de lui.

Alors il remarqua que les meubles étaient ouverts. C'est dans ces meubles que Mme Hautot renfermait ses bijoux et ses objets de valeur. Il alla regarder dans les meubles; ils étaient vides, il ne restait que quelques bouts de chiffons et de rubans. C'est alors seulement que Maxime Hautot comprit la vérité. Madeleine était partie, elle abandonnait le toit conjugal, elle avait pris ses écrins pour les emporter avec elle; il envoya la femme de chambre demander au concierge si madame était partie depuis longtemps. La servante remonta presque aussitôt, le visage souriant, gaie de ce qu'elle venait d'apprendre, heureuse d'une méchanceté, et elle dit au mari rougissant :

— Madame est partie presque derrière monsieur; elle avait envoyé chercher une voiture par Julie; sur la voiture, on a chargé des malles...

— Des malles !

— Oui, monsieur, quatre malles et des sacs de voyage. Julie est montée dans la voiture, et madame est partie à pied... Le concierge, qui aidait à charger les malles, a essayé d'interroger Julie; mais elle ne lui a pas répondu.

Le doute n'était plus possible, et Maxime, en écoutant la femme de chambre, était comme accablé. Il vit que celle-ci souriait en le regardant en dessous; et il dit vivement :

— Nous nous sommes chamaillés hier, et elle a exécuté sa menace, elle est allée avec sa femme de chambre à Amboise... pour me faire céder... un enfantillage.

Maxime Hautot tremblait en parlant, et il ne trompait pas la femme de chambre, qui avait hâte de retourner à l'office raconter le départ de madame. Près d'Amboise, Maxime Hautot avait une riche

propriété dans laquelle il passait la fin de l'été. En racontant que sa femme, qui n'y allait jamais, s'y était réfugiée, il ne trompait personne.

La femme de chambre se retira et courut conter l'aventure.

Maxime, sombre, marchait dans la chambre, hochant la tête; ni colère ni rage ne pouvait rien faire. Sa femme l'avait quitté. Nous avons dit que Maxime n'aimait guère Madeleine; il n'avait pour elle, depuis qu'il l'avait surprise, que haine et mépris; mais il était joué par celle qu'il croyait sous sa dépendance, et sa rage s'augmentait. Cette femme, d'allure virginale, d'aspect si doux, avait une énergie de laquelle il était loin de se douter.

Où était-elle allée?... Chez son amant? Non, il le savait... mais alors, qu'allait-elle faire pour vivre? A cette pensée son front se plissa. Sa femme avait une clef de la caisse dans laquelle ses valeurs, ses titres étaient enfermés. Il s'y rendit aussitôt, fouilla et constata qu'elle y avait pris les titres qu'elle avait apportés en se mariant.

— Allons, fit-il, il faut en prendre son parti, il n'y a plus moyen d'éviter le scandale.

Maxime Hautot était accoudé sur une console, et, le front dans ses mains, il pensait... Que devait-il faire? Devait-il aller immédiatement déposer une plainte contre sa femme? En allant au-devant du scandale, n'était-il pas moins ridicule? Car c'était au fond sa grande préoccupation, il redoutait le ridicule. Notre société est ainsi formée, que, lorsqu'une femme, au mépris de ses devoirs, abandonne son époux pour chercher d'autres amours, on ne plaint pas le malheureux, on en rit. Cocu est synonyme de grotesque... Que devait-il faire?... En racontant la scène de la rue Laffitte, les rôles changeaient, c'étaient ceux qu'il avait surpris et châtiés qui devenaient ridicules.

Il avait tiré sur un homme nu, et, cet homme, il pouvait raconter qu'il se sauvait, puisqu'il l'avait atteint par derrière; sa femme, il l'avait arrachée de la couche de son amant, et, devant celui-ci, il l'avait fouettée et l'avait fait marcher devant lui, la conduisant comme un bétail... Il était atroce, cruel, en racontant cela, mais il



Oui, Monsieur, quatre malles et des sacs de voyage (p. 143).

n'était pas ridicule... Mais comme il avait tenté de tuer un homme, il était aussitôt arrêté, et Maxime redoutait cela par-dessus tout. Enfin, résumant la situation, à quoi aboutirait-il en agissant ainsi? il provoquerait un procès en séparation, un procès dont le résultat n'était pas douteux.

Il serait acquitté, la séparation serait prononcée contre sa femme, elle serait en outre condamnée, ainsi que son amant, à quelques mois de prison, et puis après, lorsqu'elle aurait fait sa prison, elle se trouverait jouir d'une liberté relative, elle retrouverait son amant, elle pourrait devenir mère... et notre société absurde n'admettant pas le divorce, il se trouvait toujours chaque fois dans une situation ridicule. Puis, dans ce procès, sa femme avait beaucoup à dire, il en sortirait couvert de boue. On allait affirmer à tous ce qui n'était qu'une médisance... et quel scandale !

Au contraire, en ne disant rien, en affirmant à tous un mensonge, que Mme Hautot, sur les conseils du médecin, vivait à la campagne, sa femme restait toujours sous sa dépendance, il se remettait à sa recherche; il la retrouverait bientôt, cela n'était pas douteux, sans s'adresser à la police, et il l'obligerait à vivre près de lui, et il lui ferait payer avec le reste l'esclandre qu'elle venait de faire. Pour l'amant, c'était autre chose, il attendait qu'il fût debout; à ce moment, il serait l'amant de l'autre femme, de celle dont il était aimé, il l'obligerait à vider sur le terrain leur querelle. Là, il y avait des moyens de vengeance, il prouverait à sa femme qu'elle n'avait jamais été aimée par celui avec lequel il l'avait surprise, elle avait été une maîtresse banale, le caprice d'un jour. Au besoin, il ferait insulter Madeleine par l'ancien serviteur de M. de Luneray. Quand il se releva, qu'il passa la main sur son front, son parti était pris : il laisserait les choses en état, il ne se plaindrait pas, il raconterait à tous que Mme Hautot était à la campagne, et il attendrait les événements.

La porte du salon s'ouvrit doucement. C'était son valet de chambre qui venait lui dire que le dîner était prêt. C'était la quatrième fois qu'il le disait, et Maxime ne l'ayant ni vu, ni entendu, n'avait pas

répondu. Le valet de chambre attendait patiemment à la porte, entendant son maître se lever et repousser le fauteuil, il entrait de nouveau annoncer le dîner. Maxime parut surpris, il avait oublié le dîner; il se dirigea aussitôt vers la salle à manger.

En voyant les deux couverts placés en face l'un de l'autre, il eut un mouvement, mais il se remit aussitôt, les domestiques l'observaient, et il dit :

— Enlevez ce couvert, madame n'est pas à Paris... Ne le savez-vous pas?

Les domestiques savaient tout, toute la vérité, et ils n'auraient osé le faire voir.

Le valet eut un mouvement d'étonnement en se plaçant devant la table, Maxime dit négligemment :

— Madame est allée à Amboise, elle est allée avec Julie pendant quelque temps.

Les domestiques échangèrent un regard entre eux. Maxime Hautot exhala un profond soupir. Puis le couvert enlevé, il dîna.

VI

DE LA FORTUNE ET DE L'AMOUR

Lorsque le bel Alphonse sortit du magasin de confection où nous l'avons vu entrer, ce n'était plus le même homme. Très soigneusement vêtu, tout luisant de neuf, nous n'affirmerons pas qu'il était la distinction même, mais il était très élégant. Il n'avait pas du tout l'embarras, la gêne des gens peu habitués à porter la toilette; il était à l'aise dans ses vêtements, ses mouvements étaient souples, gracieux. C'est ainsi qu'il paraissait devoir être toujours vêtu.

Il marchait sur le trottoir le front haut, le regard insolent, heureux de vivre. L'horizon enfin s'éclairait; pour quelques jours il était tranquille, il pourrait se vautrer dans sa paresse. Bien dormir et bien dîner, toute sa vie! ce qu'il rêvait depuis si longtemps. Quelle femme pourrait désormais lui résister? Il marchait, et d'une main enfouie dans la poche, il faisait glisser entre ses doigts les louis qui lui restaient sur son billet de cinq cents francs, pensant:

— Il faut vite en avoir la suite...

Et sa pensée se reporta sur la belle Olvie. C'est d'elle qu'il fallait s'occuper au plus tôt. Et d'abord il chercha une voiture; mais il voulait être vu dans sa splendeur; il prit une voiture découverte et se fit conduire à la maison de la rue de Maubeuge. Il demanda au concierge s'il connaissait la nouvelle résidence de Mlle Olvie.

Sur sa réponse affirmative, Alphonse fut soulagé d'un grand poids. C'est que, en route, il avait craint que la jeune femme n'eût quitté

Paris. Il était certain de la retrouver; faire parler le concierge était chose facile. Il s'informa de la maladie qui avait si rapidement emporté la vieille femme avec laquelle Olvie vivait. A cet effet, il lui offrit de prendre une consommation au café. Le bel Alphonse, malgré sa toilette, n'était pas fier. Le concierge accepta, visiblement flatté, et, quelques minutes après, ils étaient attablés.

Le concierge racontait qu'Olvie était artiste dramatique ainsi que la vieille qui l'accompagnait. Toutes deux, après la saison théâtrale passée à l'étranger, revenaient chercher un engagement à Paris, et la pauvre vieille était tombée malade. La famille de Mme Daraut était venue la veille chercher les affaires de la vieille femme qui étaient restées dans la chambre.

Interrogé sur la situation d'Olvie, le concierge répondit qu'il la croyait peu brillante; elle avait des toilettes, mais peu d'argent, et c'est pour cela qu'elle était venue essuyer les plâtres dans la maison où lui-même n'osait pas coucher; il paraissait même attribuer la fin de la vieille Daraut à cette circonstance.

Interrogé sur ses relations, le concierge lui déclara que, pendant les quelques jours qu'elle avait demeuré dans la maison, elle n'avait reçu personne. Il pensait que la jeune femme ne voulait pas avoir de relations banales. Elle voulait un amour sérieux; il n'osait pas dire qu'elle ne le cherchait pas, car trois ou quatre fois elle était sortie en grande toilette et habillée de façon singulière, visant à se faire remarquer.

De tout ce qu'il entendit, Alphonse conclut qu'Olvie était bien la femme dont il avait besoin, il ne s'agissait que de la voir et de s'en faire aimer pour la diriger.

La nuit qu'il avait passée chez elle, les lumières donnaient un certain lustre à son costume; elle avait dû le juger comme il se présentait, — on s'en souvient, Alphonse avait ajouté une particule à son nom, — et avec la belle Olvie, il avait été relativement respectueux; il s'était conduit en gentilhomme, et la jeune femme devait avoir une haute idée de lui. C'est le rôle qu'il avait l'intention de continuer.

Le concierge lui dit alors qu'il avait conduit la jeune femme dans un hôtel, et il y avait porté ses malles nombreuses; car elle avait avec elle toute sa garde-robe de théâtre. C'est à cela qu'il devait de savoir sa demeure. Elle n'aurait pas eu ses nombreux bagages, qu'elle serait montée seule dans une voiture pour se faire conduire dans le premier hôtel venu. Mais elle avait dû charger le concierge de s'occuper de toutes ses malles.

— Et à quel hôtel est-elle descendue?

— Ma foi, monsieur, je serais bien embarrassé de vous dire le nom de l'hôtel et le numéro de la rue Laffitte... et, si vous le voulez, je puis vous y conduire.

La proposition ennuya Alphonse; il demanda quelques renseignements, afin de s'assurer s'il ne connaissait pas l'hôtel; mais le concierge habitait tout nouvellement le quartier, savait bien s'y diriger, mais ignorait le nom des rues, et Alphonse dut accepter sa proposition.

Le concierge lui dit qu'il était libre à toute heure. La maison était inhabitée et il se mettait à sa discrétion. Alors Alphonse paya sa voiture et, dirigé par le concierge, il se rendit à l'hôtel où s'était réfugiée la belle Olvie.

Le mystère dont paraissait s'être enveloppée la jeune femme plaisait à Alphonse.

Mais il était un peu embarrassé du rôle qu'il devait jouer. Il avait été très vivement éconduit; comment serait-il reçu en se présentant?

Alphonse avait confiance en lui-même, il avait eu de nombreux et faciles succès, et il se croyait très observateur. Or, il avait remarqué la flamme du regard de la jeune femme lorsque celle-ci l'avait aperçu dans un coin de chapelle, à l'église.

Il était trop prétentieux pour n'avoir pas construit tout un rêve sur ce seul regard. Cependant, ce qu'il venait d'apprendre lui montrait la tâche plus facile; ce qu'il avait pu prendre pour de la vertu n'était que de la fantaisie. Il était résolu à tout, et tout allait dépendre de la situation qui lui serait faite.

Il se présenta à l'hôtel. Mlle Olvie demeurait au premier. Elle occupait deux chambres; il y monta. Il était très ému lorsqu'il frappa et qu'on vint lui ouvrir. Il crut que c'était la jeune femme. Il se trompait, c'était une servante de l'hôtel qui, lorsqu'il eut dit son nom, alla le répéter à la jeune femme, et il eut plaisir à entendre une voix gaie qui disait :

— Faites-le entrer. Vite.

Il entra aussitôt, et Olvie souriante, et par cela adorablement belle, vint le recevoir jusqu'à la porte d'un petit salon. Il était un peu décontenancé : il ne s'attendait pas à cela, il croyait avoir besoin de lutter, et, au contraire, on se rendait, il balbutait :

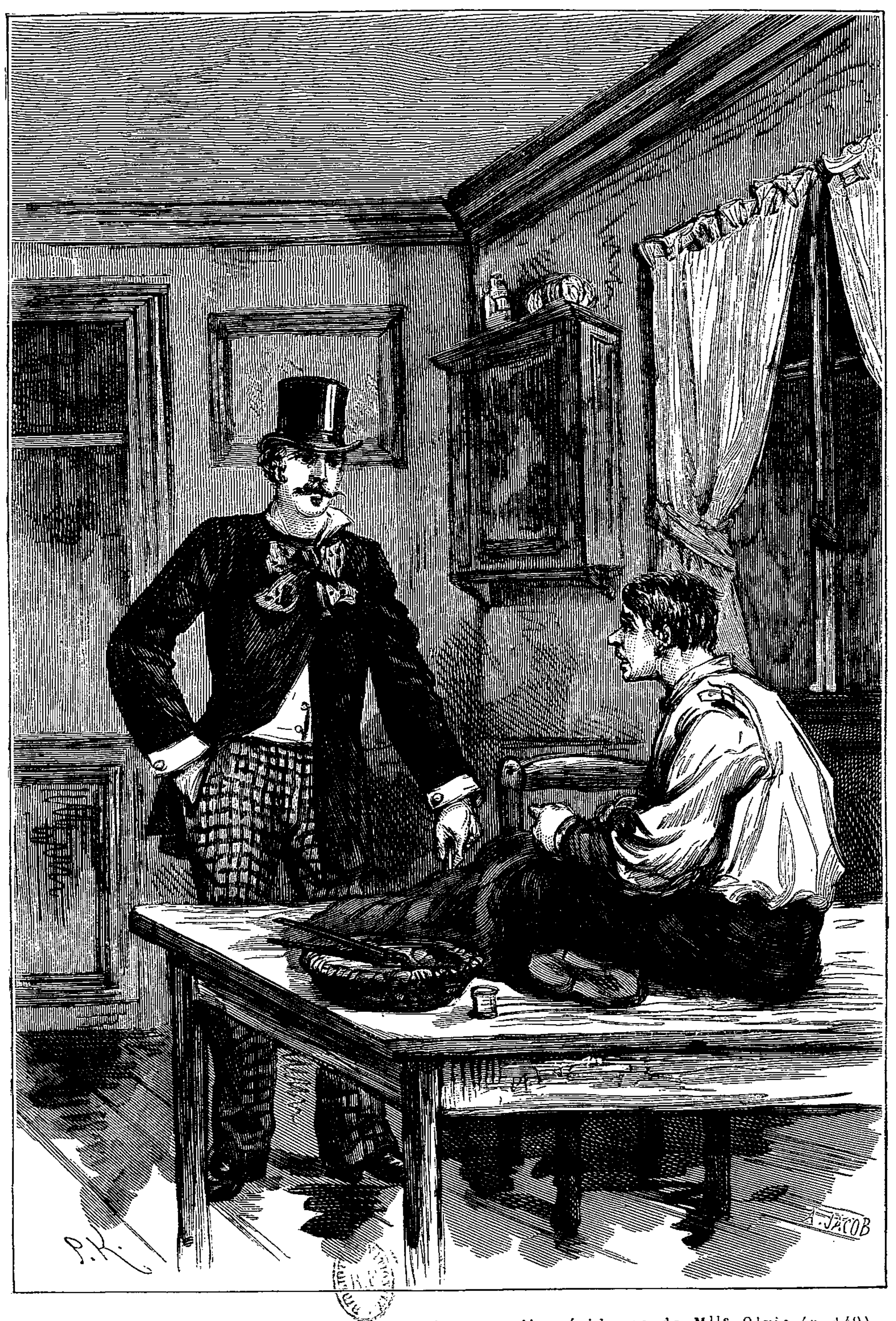
— Vous m'excuserez, madame, de mon indiscrétion...

Mais je vous attendais, et depuis deux jours je désespérais de vous voir et je pensais que vous deviez me juger bien singulièrement... Qu'avez-vous pensé de moi ?

— La seule pensée que j'ai eue, c'était de vous revoir et ce que je regrettais, c'était de vous avoir assez blessée pour que vous vous soyez aussi rapidement sauvée de la demeure où vous restiez, pour vous débarrasser de mes poursuites.

Olvie le regardait en souriant, un peu étonnée.

— Moi !... Vous avez pensé cela ?... Vous vous trompez... Laissez-moi, en quelques mots, vous dire toute la vérité... J'étais avec une vieille camarade; nous vivions ensemble, afin d'avoir à meilleur compte un logement plus convenable. La pauvre femme est morte subitement. Sa mort, qui m'avait douloureusement surprise, m'a surtout très effrayée : j'ai très peur de la mort. Je ne puis lutter contre cela ; ma jeunesse a été bercée par de ridicules histoires de revenants, contre lesquelles je ne peux réagir ; pour ne pas voir un mort, j'irais au bout du monde. J'avais, quand ma pauvre Dada est morte, — c'est la mère Davenet que nous appelions ainsi, — j'avais cru que le corps raidi de ma vieille amie ne me ferait pas cette impression : toute la journée j'étais restée près d'elle sans trop d'efforts; mais une fois seule, la nuit, dans cette grande maison, la peur m'a prise. J'ai tout allumé; cela n'a rien fait; j'ai cru que si je restais



Il demanda au concierge s'il connaissait la nouvelle résidence de Mlle Olvie (p. 149).

seule, j'allai devenir folle; si le concierge avait habité la maison, je l'aurais été chercher; s'il y avait eu un seul locataire, j'aurais réclamé son aide. Mais seule, seule, comprenez-vous, près de ce cadavre qui me semblait grimacer quand je le regardais... je me sauvai. C'est alors que vous m'avez abordée dans la rue... Que m'avez-vous dit, que vous ai-je répondu? Je ne pourrais vous le dire, je n'avais plus la tête à moi, je n'avais pas conscience de ce que je faisais. Je ne me suis trouvée un peu rassurée que lorsque vous avez été près de moi dans le salon, que nous avons causé. Là, je me souviens parfaitement, et c'est vrai, vous me blessiez par vos galanteries; mais je ne pouvais vous le reprocher. Vous me connaissiez de façon si singulière que vous aviez le droit de tout penser.

— Je ne pensais qu'une chose, que vous étiez bien belle, et j'étais pris à votre beauté. Je vous aimais.

— Non, cet amour-là vient trop vite... Vous deviez, dans ces conditions, naturellement tout oser. Vous ne saviez pas le chagrin que j'avais, vous ne pouviez penser qu'à deux pas de vous un cadavre était étendu, et c'est justement à cause de cela que vos tentatives me semblaient autant de sacrilèges... j'avais hâte de voir le jour qui dissiperait ma peur.

— Et qui vous permettrait de me jeter à la porte.

La belle Olvie, souriante, dit en hochant la tête:

— Avouez que vous alliez peut-être un peu loin. Votre passion se manifestait d'une si singulière façon!

— Et vous m'en voulez encore?

— Je ne vous en ai jamais voulu... Vous ne pouviez vous expliquer une femme qui se livrait si facilement qu'en portant sur moi un jugement fort désobligeant et qui vous donnait le droit de tout tenter, de tout oser.

— Et j'ai compris, madame, que j'avais mal agi; je l'ai compris d'autant mieux qu'en venant pour m'excuser, pour vous demander pardon, j'ai vu que, pour échapper à mes poursuites, vous aviez, le jour même, quitté la maison.

— Oh! rassurez-vous, ce n'est pas pour cela; au contraire, je vous

attendais. Je suis partie vivement de cette maison parce que j'y avais peur. Je n'aurais pas pu dormir dans la chambre où était morte ma vieille amie. Je me sauvais de la maison; je ne vous fuyais pas... Sinon, j'aurais caché l'adresse de ma nouvelle demeure au concierge.

Alphonse, en l'entendant, se trouvait tout à fait à son aise; il ne s'était pas trompé, il avait bien lu dans le regard de la jeune femme le sentiment qu'elle avait éprouvé en le voyant, et à cette heure, par son accueil, il en était plus convaincu. Mais celui qui était reçu ainsi c'était le garçon qu'il avait présenté à Mlle Olvie, c'est-à-dire M. Alphonse de Chabeaud, un jeune rentier, cherchant une belle maîtresse pour employer un peu plus que ses rentes. C'est ce rôle qu'il fallait jouer, — un rôle coûteux, — mais devant lequel il ne fallait pas reculer; la conquête d'Olvie était à ce prix. Si, franchement, il avait dit à la jeune femme ce qu'il disait à certaines de ses amies de Montmartre :

— Ma chère amie, tu m'aimes, je t'aimerai ; je ne suis pas jaloux; tu seras libre de faire ce que tu voudras, mais n'en aime pas d'autres. Moi seul serai ton véritable amant; nous vivrons ensemble. Je sais que tu ne vis pas de rien ; fais ton métier, mais pas de dissipation ; je veille...

Il le sentait bien, celle à laquelle il aurait parlé ainsi, aurait eu un mouvement de dégoût et l'aurait jeté à la porte. Il fallait être le baron de Chabeaud; il fallait promettre tout ce qu'on voudrait. Ainsi, il obtiendrait ce qu'il voudrait. Lorsque la belle Olvie serait sa maîtresse, lorsqu'elle l'aimerait, — car il savait se faire aimer, — il se jetterait à ses genoux, il avouerait qu'il était ruiné. Ruiné, tout à fait incapable d'aider celle qu'il aimait. Il se sentait incapable de renoncer à cet amour ; cependant, il ne pouvait condamner la jeune femme à la misère, il se sacrifierait; elle chercherait quelqu'un; il ne lui demanderait que de ne pas l'oublier tout à fait; que de consentir à le voir quelquefois. Son plan, on le voit, était déjà tout établi, lorsque de l'air le plus léger, il dit :

— Pour me prouver bien cela, voulez-vous accepter ce que je vais vous demander?

— Si cela est possible, fit-elle en riant malignement, je ne demande pas mieux.

— Pour oublier la mauvaise impression du souper de l'autre nuit, voulez-vous venir dîner avec moi?

— Diable! fit-elle toujours en riant, je sais que c'est dangereux.

— Oh! vous savez vous défendre...

— Oui, et puis j'espère, maintenant que nous nous connaissons mieux, que vous serez moins audacieux.

— On ne cherche à prendre que ce qu'on ne veut pas donner... et si vos lèvres affirment ce que vos yeux promettent...

— Déjà?... C'est un engagement qu'il faut prendre alors, dit-elle gaîment.

— Je le voudrais.

— Monsieur de Chabeaud, nous causerons de tout cela en dînant.

Alphonse remarqua avec plaisir qu'elle n'avait pas oublié le nom qu'il lui avait dit; elle avait souvent pensé à lui, et il se dit que la possession de la belle Olvie n'était plus qu'une affaire de temps. Machinalement, il fouilla dans sa poche, et faisant glisser dans ses doigts les louis qui lui restaient, il comptait ce qu'il pourrait dépenser dans un dîner. C'est qu'il fallait n'avoir point l'air d'hésiter.

Est-ce qu'Alphonse était avare? Non, au contraire; plus il avait d'argent, plus il en dépensait. Il aimait à gâcher l'argent. Mais, à cette heure, il lui restait à peine la moitié de ce que lui avait donné M. Hautot.

Or, il savait bien que pour un dîner dans ces conditions, chez Bignon ou chez Brébant, c'était une dizaine de louis qu'il fallait compter. Alphonse était peu habitué à payer l'addition, et il était inquiet.

— C'est entendu, dit Olvie. Attendez-moi quelques minutes.

Elle rentra dans la chambre; il entendit qu'elle s'enfermait.

Alors il ouvrit la fenêtre, et, s'accoudant sur l'appui, il reprit son compte.

— En cabinet, un dîner cher, c'est une affaire de cent quatre-vingts à deux cents francs; pour l'épater, faut frapper un grand coup,

qu'elle soit convaincue qu'elle a affaire à un homme chic. Quand Ella l'écuyère m'a payé à souper, elle en a eu pour dix louis. Il faut que je me base là-dessus. Je serai presque à sec demain, mais j'irai chez M. Hautot, et je lui conterai un boniment. J'aurai assez pour ce soir. C'est une belle fille tout de même... et si elle n'est pas bête...

Olvie sortait de sa chambre en disant :

— Je vous ai fait attendre longtemps.

— Non, non.

Et l'admirant :

— Que vous êtes belle... et que je suis heureux.

— Descendons, fit Olvie en souriant.

Arrivés dans la rue, Olvie cherchait des yeux la voiture. Alphonse dit aussitôt :

— Je suis venu à pied. Voulez-vous aller jusqu'au boulevard en voiture ?... Nous pourrions nous y rendre bras dessus, bras dessous...

Olvie glissa vivement son bras sous le sien, et ils marchèrent. Alphonse était un peu embarrassé de sa réussite ; il y était si peu préparé, qu'il ne savait que dire et marchait niaisement sans trouver un mot pour engager la conversation. Il s'observait, voulant bien rester dans son rôle et ne pas se compromettre par un mot, c'est-à-dire que le nom qu'il se donnait, la position qu'il s'appliquait, l'obligeaient à un langage auquel il n'était pas habitué ; il craignait que quelques *lapsus linguæ* n'éveillassent l'attention de la belle jeune femme. Ne trouvant rien à dire, il finit par trouver :

— Il y a deux jours, au matin, lorsque vous m'avez jeté à la porte comme un vagabond, je n'espérais pas me revoir si vite près de vous, presser votre bras, admirer vos beaux yeux, entendre votre voix charmante.

— Je vous avoue, fit assez effrontément Olvie, que je m'attendais à vous voir plus tôt.

— Cela n'a pas tenu de ma volonté, car je suis venu aussitôt dans l'espoir de vous retrouver le même jour ; j'appris que vous

aviez quitté la maison, et le concierge fut assez sot pour ne pas me dire qu'il connaissait votre nouvelle demeure.

— Ah ! et par qui l'avez-vous su ?

— Depuis deux jours, répondit-il avec aplomb, je suis à votre recherche, et de renseignements en renseignements, je suis arrivé à cet hôtel.

— Et comment avez-vous appris mon nom ?

— C'est votre concierge qui me l'a dit... Comme il est étranger, je l'ai facilement retenu.

— Oui, ce n'est pas un nom français, c'est un nom de théâtre.

— Ah ! vous êtes au théâtre, vous avez déjà joué à Paris ?

— Non, jamais. Je ne joue même pas en France, je joue à l'étranger.

— En français ?

— En français et en allemand. Je parle également les deux langues ; elles me sont également familières... Cependant, Française, je préfère jouer en français, et c'est toujours à Paris que je viens m'engager afin d'être dans des troupes françaises...

— Ainsi, tous les ans, vous venez ainsi, pour repartir ensuite?

— Oui, tous les ans.

— Et cette vie nomade vous plaît ?...

— Elle me plaît parce que je ne peux faire autrement ; il faut que je vive ; je n'ai pas de fortune, et il est nécessaire que je joue.

Alphonse regarda la jeune femme et risqua :

— Quand une femme est jeune et jolie, elle n'a pas besoin de fortune...

— Comme si elle n'avait pas entendu, Olvie répondit :

— Oh ! il est évident que j'aimerais mieux rester à Paris ; j'y trouverais facilement un engagement, mais dans lequel je serais peu payée... Il faudrait que j'aie d'autres ressources...

Alphonse eut un sourire satisfait, le terrain était reconnu... il savait maintenant où il allait et pour répondre il dit :

— C'est vrai ! à Paris, les artistes sont peu payés, lorsqu'ils ne

sont pas en première ligne ; on ne paye que les étoiles... Mais vous êtes assez jolie pour faire parler de vous rapidement ici.

— Oh ! vous êtes comme tous les autres, vous... Jolie ! et c'est tout... Vous ne vous occupez pas du tout du talent...

— C'est-à-dire que j'oublie d'en parler, car je suis convaincu que vous en avez...

— Vraiment ! Comme ça, vous devinez ça ? fit-elle en riant.

On était arrivé sur le boulevard. Alphonse demanda :

— Où voulez-vous aller ? chez Bignon ou chez Brébant?

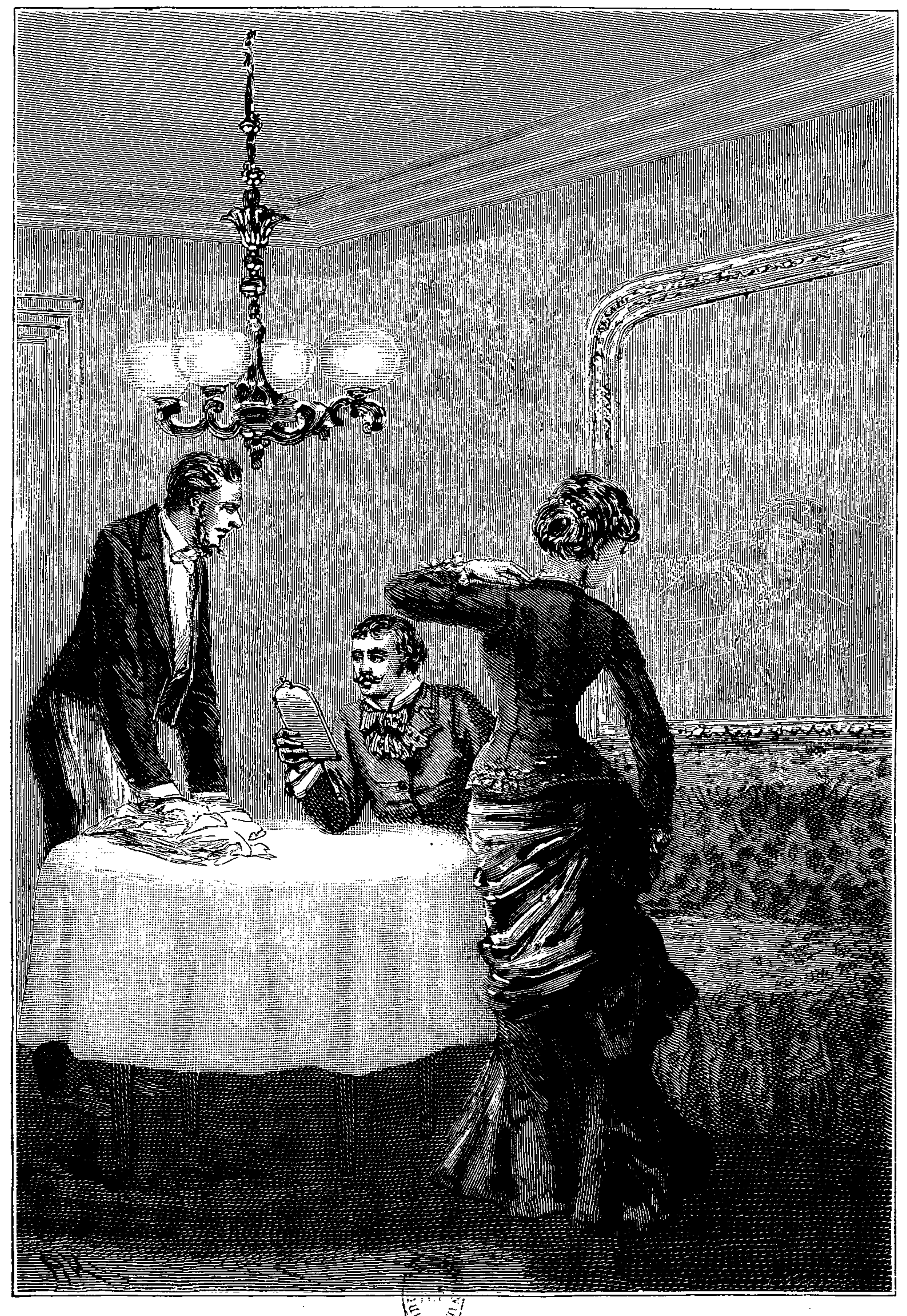
— Où vous voudrez...

— Allons chez Brébant...

Le motif qui dirigeait le jeune homme était des plus simples. Olvie était admirablement belle, elle était très élégamment vêtue il était heureux de l'avoir à son bras, il était fier de la promener ; il savait, en suivant les boulevards, devoir passer devant certains cafés rendez-vous de toutes les filles qui fourmillent dans le quartier du faubourg Montmartre, dont la plupart avaient été de ses intimes amies, et il était aise de leur montrer sa nouvelle conquête.

Si Alphonse avait cherché à savoir ce qu'était au moral celle qu'il avait au bras, il aurait remarqué son abandon avec lui, il aurait remarqué de quelle façon tranquille elle arrivait chez Brébant, grimpant l'escalier et se dirigeant en femme qui connaît le chemin, sans embarras et sans surprise, dans l'étroit couloir sur lequel s'ouvrent les cabinets particuliers ; il aurait remarqué que sans les voir, sur le seul numéro, elle choisissait le plus luxueux et le plus confortable. Autant de détails qui s'accordaient peu avec ses allures farouches et ses résistances de la fameuse nuit où ils s'étaient connus.

Entrés dans le cabinet, pendant qu'elle défaisait son manteau qu'elle donnait au garçon, qu'elle retirait son chapeau, puis, après s'être dégantée, se regardait dans la glace et examinait, en les replaçant, quelques mèches de ses cheveux, Alphonse commandait le dîner. Il ne la voyait pas, adorable en taille ; son corps magnifique, emprisonné dans la soie, n'était pas raidi par le corset ; elle était



Alphonse commandait le dîner, il ne la voyait pas adorable en taille (p. 160).

simple, élégante, pleine de volupté. Chaque mouvement ajoutait un charme à son admirable personne; elle souriait malignement en écoutant le menu incandescent que commandait le bel Alphonse. Celui-ci demandait le même souper qu'avait commandé la belle créature qui, un jour, avait dépensé dix louis; c'était le chiffre qu'il pouvait atteindre, mais ne voulait pas dépasser. Olvie avait de petits hochements de tête; il ne vit rien, et lorsqu'il s'assit devant elle, il dit brutalement en riant :

— Nous allons faire un bon dîner; vous allez voir ça.

— Oh ! j'ai entendu... je choisirai.

— Ne craignez rien, arrosé de champagne frappé c'est délicieux... C'est bien le moins, pour la première fois que vous consentez à venir avec moi, que je vous offre un dîner digne de vous.

Olvie était en face de lui; elle le regardait comme elle ne l'avait pas encore regardé; est-ce ce qu'elle entendait qui y aidait? elle le trouvait grossier; il lui avait paru, la nuit, rue de Maubeuge, qu'il y avait plus de finesse dans ses traits, plus de distinction dans ses manières; il lui avait paru aussi que son langage était plus recherché... Lui qui voyait les yeux d'Olvie fixés sur les siens, attribuait son attention à un tout autre motif et s'efforçait de rendre son regard languissant; il souriait pour lui montrer l'éclatante et saine blancheur de ses dents, et par-dessus la table il prit une de ses mains adorables de finesse. Elle le laissa faire en remarquant encore que sa main très blanche était forte, que les ongles étaient courts, les doigts un peu noueux...

Il porta la main à ses lèvres en disant :

— Ah ! si vous saviez ce que je suis heureux de me trouver ainsi seul avec vous, la main dans la main, pouvant admirer vos yeux, pouvant vous dire que je vous aime !... c'est inexprimable.

Elle regardait toujours sans répondre et sa pensée était :

— C'est curieux ; est-ce à cause de l'état de fièvre dans lequel j'étais, il m'avait paru tout autre la nuit... il me paraissait élégant, distingué... il n'est que beau garçon. Il était plus élégant dans ses vêtements négligés.

Et Alphonse qui se trouvait si bien dans son costume neuf ! Olvie remarquait, sans se l'expliquer, la différence des vêtements du bon faiseur et de la confection. Le regard calme et observateur de la jeune femme allait gêner Alphonse, qui ne trouvait guère à dire que :

— Vous êtes bien belle... et je suis bien heureux.

Lorsque le garçon, après avoir frappé discrètement, — ce qui fit rire grossièrement Alphonse en regardant Olvie, — entra, il apportait le potage à la bisque.

Il fut le bienvenu doublement par Alphonse ; il le dispensait de parler et il allait satisfaire son appétit. Olvie se demandait ce qu'il adviendrait de ce dîner en cabinet particulier. Elle se sentait peu d'entraînement pour son cavalier ; elle regrettait de s'être si rapidement abandonnée, et trouvait qu'il était déjà bien tard pour résister.

Elle se promit d'être très réservée pendant le dîner et d'employer la vieille ficelle dramatique qui consiste à faire boire celui qu'on veut faire parler, en feignant de boire autant que lui. Cela était facile avec Alphonse, qui comptait un peu sur ce qu'il allait boire pour lui délier la langue.

La conversation commença banale, sans motif, et avec la réserve et l'embarras que motivaient les allées et venues du garçon.

Alphonse demandait à Olvie l'emploi qu'elle tenait au théâtre, les pièces qu'elle avait jouées, les villes dans lesquelles elle avait été, si déjà elle avait un engagement en vue, et Olvie lui répondait :

— Je ne me suis pas encore occupée de ça cette année ; je n'ai pas encore de correspondant et peut-être perdrai-je ma saison cette année.

— Pourquoi donc ? fit Alphonse la bouche en cœur, et espérant déjà que la jeune femme lui ménageait l'agréable réponse de lui avouer que peut-être, à cause de lui, elle renoncerait à partir.

Elle lui dit :

— Parce que je veux régulariser certaines affaires personnelles

— Quelles affaires est-ce ?

— Des affaires de famille. Je vous ai dit déjà que j'étais absolu-

ment libre, indépendante, sans famille. Mon père était fils de bohémiens, il était artiste dramatique, et ma mère avait été quelque temps en troupe avec lui. Lorsqu'elle me mit au monde, mon père me reconnut, et quand il se fâcha avec ma mère, il me garda avec lui, et celle-ci disparut. Deux fois, je la vis lorsque j'étais enfant. Depuis plus de dix ans, je ne l'ai pas revue. J'avais dix-huit ans lorsque je perdis mon père, et plusieurs fois, lorsque je l'avais interrogé sur ma mère, il m'avait répondu qu'il croyait qu'elle était morte. C'est ce point que je suis décidée à éclaircir.

— Vous voulez savoir si votre mère vit encore?

— Oui.

— C'est facile. Vous devez savoir où elle est née?

— Oh! ma mère était Parisienne. Souvent, mon père me l'a répété; elle était ouvrière, et il l'avait remarquée à cause de sa grande beauté. C'est lui qui en avait fait une écuyère.

— Il l'avait prise ouvrière?

— Non, paraît-il, elle ne travaillait plus depuis longtemps déjà; il l'avait connue la maîtresse d'un homme du monde, qui l'adorait, avec lequel elle avait eu un enfant déjà, et qui se fâcha et la chassa lorsqu'il apprit qu'elle le trompait avec un comédien. Lorsqu'elle a quitté mon père, ils jouaient ensemble à Bruxelles, et lorsque je me suis renseignée dans cette ville, j'ai appris qu'elle était revenue à Paris; elle avait passé quelque temps dans les petits théâtres, puis on l'avait perdue de vue, et des gens m'ont dit qu'elle s'était mariée.

— Quel était son nom? Le vôtre, naturellement.

— Non pas... mon père m'a reconnue. Je porte le nom de mon père: Antonine Florimond. Ma mère se nommait Angélique Navet; au théâtre, elle se nommait Olivia et on la surnommait volontiers la belle Olivia. C'est de ce que, enfant, je prononçais le nom de ma mère Olvie, que le nom me resta.

— Oui, je comprends; vous ne portez pas le nom de votre mère; mais vous disiez que votre mère avait déjà eu un enfant avant vous; cet enfant vit peut-être, et par lui vous pourriez avoir des nouvelles?

— Mais je ne le connais pas... je ne l'ai jamais vu : je sais que, comme moi, il fut reconnu par son père, un homme du monde dont j'ignore le nom.

— Ah ! ça, c'est drôle. Vous avez un frère qui est peut-être un homme du monde et que vous ne connaissez pas.

— C'est justement cela que je voudrais savoir : ce qu'est devenue ma mère, je voudrais connaître ce frère... et peut-être en ai-je d'autres.

— Tout cela sera difficile à retrouver, mais pas impossible, et je me charge volontiers de vous y aider.

Alphonse buvait très largement et, tout en parlant, Olvie l'observait; il restait déjà bien peu de l'homme que son imagination avait fait après la scène de la nuit.

C'est que, à mesure qu'il buvait, le bel Alphonse devenait plus libre, il se livrait, il redevenait lui-même; et sa distinction de convention s'envolait rapidement.

Alphonse ne trouvait positivement rien à dire, et comme le vin qu'il avait bu commençait à faire son effet, son regard devenait plus luisant et s'appuyait plus obstinément sur Olvie, qui ne cherchait déjà plus que le moment de le quitter aussi indépendante qu'à son arrivée. Olvie lui disait que ce qu'elle cherchait surtout c'était une liaison sérieuse; elle ne voulait pas, comme beaucoup de ses amies, s'abandonner au premier venu sans savoir si cela devait durer un jour. Elle avouait, tout en étant au théâtre, être très naïve dans la vie parisienne ; elle redoutait d'être trompée.

Malgré lui, Alphonse eut un petit air protecteur en disant :

— Je suis là, moi, et vous pouvez avoir confiance.

La phrase et le ton dont elle avait été dite avait étonné Olvie, et puis était-ce l'ivresse naissante, il lui semblait que le bel Alphonse de Chabeaud était décidément beaucoup moins bien qu'elle ne l'avait vu.

A mesure que le dîner s'avançait, il changeait de place, et, insensiblement, venait se placer près d'elle. Le dessert servi, Olvie s'était mise près de la croisée, et, prétendant que la chaleur l'oppressait,

elle avait ouvert la fenêtre. Olvie se souvenait du mouvement brutal de la fameuse nuit.

Alphonse ne pensait pas à cela, tout à fait à son aise après le dîner, libre avec sa compagne, il dit négligemment :

— Ma chère enfant, vous pouviez, avec votre légèreté, vous faire exploiter à Paris. C'est un bonheur que nous nous soyons rencontrés. Vous voulez gagner de l'argent à Paris ; vous y faire une situation. Si vous êtes intelligente, moi, je fais de vous, en deux ou trois jours, la femme à la mode.

— Vous avez des relations au théâtre, demanda simplement Olvie ; vous connaissez un directeur ?

— Pourquoi faire? fit Alphonse la regardant avec étonnement.

Qu'est-ce que le théâtre avait à faire dans ce qu'il disait.

— Il faudrait un rôle ou deux, à effet.

Alphonse haussait les épaules. Il commençait un peu à oublier le personnage qu'il jouait et il dit :

— Le théâtre, est-ce que c'est sérieux? Ça prend tout le temps d'une femme et voilà tout. Écoutez, vous êtes une belle fille, je vous aime... et j'ai une affaire.

— Une affaire !

Et elle ajouta en souriant :

— Vous pouvez, dites-vous, me faire une situation, et tout de suite vous y mettez un prix. Que les hommes sont toujours les mêmes... Si je veux être votre maîtresse, si je veux vous céder, vous vous occuperez de moi, et me trouverez une position au théâtre.

— Au théâtre ! exclama Alphonse, qui redevint insensiblement lui-même et jugeant Olvie à sa façon, reprenait son langage. Écoutez-moi, ma petite fille, j'ai une chose plus sérieuse que ça. Naturellement, si je m'occupe de vous, si je te fais une situation, c'est que je veux faire la mienne.

Et en disant cela, un peu ivre, souriant malignement, il essayait de lui prendre la taille. Olvie le regardait et l'écoutait avec stupéfaction. Alphonse qui prenait son silence pour un acquiescement, sa stupéfaction pour du ravissement, achevait, tout à fait à son aise :

— Le jour où tu seras ma petite femme, tu pourras quitter le théâtre le lendemain. Je te fais connaître un homme qui t'adorera... Riche à millions, qui te donnera, tout ce que tout voudras, hôtel, chevaux, voiture... Eh bien, crois-tu que le jour où tu m'as rencontré tu as eu de la veine !

Olvie était toute bouleversée par ce qu'elle entendait : elle s'était reculée, et lui s'était levé et, plus familier, s'avançait sur elle; il titubait un peu, elle crut à une plaisanterie de mauvais goût, il jouait une comédie pour s'amuser. Elle dit :

— Ce n'est pas sérieux.

Croyant qu'Olvie demandait un renseignement, il affirma :

— Pas sérieux... Ah ! ma petite fille, tu peux avoir confiance en moi !... Ce n'est pas Alphonse qui ferait faire une mauvaise affaire aux femmes... Ce soir, nous allons dormir tous les deux; demain je te fais connaître le bonhomme, et, dans huit jours, c'est en voiture que tu viendras me voir.... Mais, d'abord, occupons-nous de nous deux. Les affaires, à demain... C'est que je t'aime, moi.

Et il s'avançait sur Olvie; il l'enlaçait et cherchait à l'attirer vers le divan, après avoir poussé la fenêtre.

Celle-ci, abreuvée de dégoût, rouge de honte, suffocante, le repoussait, cherchant à gagner la porte, ne trouvant pas un mot à dire après ce qu'elle venait d'entendre, et effrayée de se trouver avec un pareil homme.

Alphonse ne comprenait rien, il était un peu étonné de la résistance. Quelle nouvelle comédie voulait lui jouer la comédienne? Elle se reculait, est-ce qu'elle voulait renouveler la scène de l'autre nuit? Maintenant il savait à qui il avait affaire et il la traiterait en conséquence. Quand une femme accepte un dîner en cabinet particulier, elle sait bien ce qu'il doit advenir. Olvie était-elle de ses femmes qui ne veulent pas se donner, qu'il faut vaincre, qui ne se rendent que par la force? Cela était possible, mais ne charmait pas le bel Alphonse, qui espérait une tout autre situation; combien il aurait mieux aimé qu'Olvie, agissant franchement, tombât dans ses bras en lui tendant les lèvres...



Si vous êtes intelligente, moi je fais de vous en deux ou trois jours la femme à la mode (p. 167).

La jeune femme avait atteint la porte et allait l'ouvrir. Alors Alphonse vit que ce n'était plus un jeu; c'est sérieusement qu'Olvie essayait encore de lui échapper. Ah! mais, il trouva ça un vol, une escroquerie; il avait payé un dîner luxueux, et au moment de l'addition on se sauvait; il en devint tout rouge de colère; il se précipita sur la jeune femme et la saisit par sa robe au moment où elle allait tourner la clef; et comme il était à peu près ivre, comme il n'avait plus à s'observer, qu'il considérait la jeune femme comme la sienne, il s'écria :

— Qu'est-ce que c'est! tu veux cavaler maintenant, comme ça, pour mon dessert, après que tu m'auras fait casquer d'un dîner?... Ah! mais non, ma petite fille, il est temps de s'entendre avec Bibi, et pour de bon, tu es avec moi, et à compter de ce soir, tu resteras avec moi; tu ne vas pas me rejouer la scène de l'autre jour... Allons, haut, ne fais donc pas la bête.

Et il la prenait dans ses bras, et il essayait de dégrafer son corsage, et il la bousculait... Fort, brutal, il la tenait : elle devait être à lui; et, à mesure qu'elle se débattait, il répondait par des obscénités.

Olvie était si effrayée, si épouvantée, qu'elle était comme suffoquée et ne pouvait parler; elle aussi était vigoureuse, elle était surtout nerveuse; et enfin, en le repoussant, elle put lui dire :

— Vous n'êtes qu'un misérable... laissez-moi, ou je crie, ou j'appelle au secours.

— Pardi, pourquoi pas?... Pauvre petit ange, appelle donc ta maman...

En se débattant, elle l'avait frappé au visage; il devint furieux et s'écria, menaçant :

— Qu'est-ce que c'est, tu tapes? Oh! c'est un vilain jeu, ça, ma fille; je vois comment il faut qu'on te traite.

Et il levait la main, il allait la frapper. Olvie devint blême en voyant cette main d'homme levée sur elle; d'un mouvement adroit et avec une souplesse de couleuvre, elle glissa de son étreinte, échappant au coup, et vivement elle saisit sur la table un couteau, et, le

brandissant, elle dit d'un ton qui ne permettait pas de douter de la menace :

— Si vous me touchez, si vous bougez, je vous tue raide.

Alphonse eut un mouvement rapide en arrière. Il se recula en jurant et si brusquement qu'il alla tomber sur le divan. Et Olvie, aussitôt, prenant son chapeau et ouvrant la porte, sortit, jetant le couteau en lui disant avec dégoût :

— Sale maquereau !

C'est à peine si Alphonse entendit l'injure. Il n'avait d'attention que pour le couteau, et quand Olvie disparut, il lui cria une réponse allant avec l'injure. Puis, furieux, il se redressa, marchant, menaçant, dans le cabinet, les poings fermés, vomissant un flot d'injures et d'obscénités. A la fin, il sonna le garçon ; il voulait demander l'addition, et il se disposait à marchander. Le garçon ne venait pas. Aussitôt il ouvrit la porte, regarda dans le couloir : le couloir était vide. Immédiatement, une idée traversa son cerveau : partir sans payer. Se disant que la première idée est la bonne, et le moment étant propice, le bel Alphonse prit vivement son chapeau, et, évitant de faire du bruit, il sortit du couloir. Il descendait l'escalier lorsqu'il entendit le garçon qui l'appelait. Il se cramponna à la rampe, il n'osait aller plus loin, il était pris. De rouge qu'il était, il devint pâle. Il se retourna ; le garçon souriant lui tendait sa canne. Il fut un peu stupéfait, il fouillait à sa poche, disant :

— C'est vrai que je suis distrait, j'oublais de solder l'addition.

— L'addition a été payée par cette dame, fit le garçon en riant.

— Ah ! très bien !

Et Alphonse, heureux, descendit l'escalier. Il était plus content de lui.

Mais quelle haine il ressentait en lui pour celle qu'il avait dit aimer ; désormais Olvie avait en lui un ennemi implacable. Comme cette femme s'était moqué de lui ! de quelle façon elle l'avait regardé ; avec quel mépris, quel dégoût elle lui avait jeté à la face sa dernière injure ! Ah ! tout cela elle le payerait ; c'est qu'il se vengeait, lui, des femmes comme des hommes, lâchement, bassement, dans

l'ombre. Un homme aussi l'avait insulté, outragé, et il avait aussitôt été livrer au mari de la maîtresse de celui-là l'heure et le jour où il les trouverait ensemble; il lui avait vendu la clef de l'appartement où il les trouverait; et il avait été bien vengé, puisque, le lendemain, cet homme, cet orgueilleux M. de Luneray, était tombé mourant, frappé de deux balles par le mari, qui le surprenait dans les bras de sa femme!

Il savait se venger, le bel Alphonse, et à cette heure, il ruminait sa menace en disant :

— Gare à toi, espèce de..., je te rattraperai et tu me payeras tout ça en gros... heureusement qu'elle ne m'a pas laissé l'addition... Si elle m'avait plaqué là, j'aurais fait une jolie musique à son hôtel.

En pensant, en même temps qu'à Olvie, à Pierre de Luneray, il se souvint de l'engagement qu'il avait pris avec Maxime Hautot; maintenant qu'allait-il faire, quelle femme allait-il lui présenter qui consentirait à dire qu'elle était la maîtresse ordinaire de M. de Luneray?

— Si je voyais la grande Ella, elle ne refuserait pas une affaire comme ça, elle, et je suis sûr que je m'entendrais.

Il pensait tout en marchant et il suivait les boulevards; il était tard déjà. Machinalement il tourna la rue Laffitte et se trouva bientôt devant la porte de la maison dans laquelle il avait demeuré quelque temps chez M. de Luneray. Une voiture qui se trouvait devant la porte à cette heure attira son attention. C'était une voiture singulière, énorme, montée sur de hauts et flexibles ressorts, très grande, ayant l'aspect d'une berline. Il s'avança et regarda l'intérieur, très soigneusement capitonné; sur un côté de la banquette, le siège avait la forme d'un lit. La voiture était attelée de deux chevaux robustes et le cocher était sur le siège. La porte de la maison s'ouvrant, Alphonse s'éloigna rapidement de la voiture et se cacha dans l'embrasure d'une porte; il regarda la scène.

La porte de la maison ouverte, parut Mme Julie Laurent, qu'il reconnut aussitôt ; elle tenait une bougie à la main et vint ouvrir la berline ; derrière elle sortit de la maison le concierge Laurent et un autre individu soutenant M. de Luneray, qui lui parut très pâle ; ils

le placèrent dans la voiture, et immédiatement une jeune femme voilée sortit à son tour, qui s'empressa près du blessé, veillant à ce qu'il fût bien couché. Lorsqu'il fut installé, elle remercia ceux qui avaient aidé à descendre le malade, leur donna un généreux pourboire et monta près du blessé. La porte était à peine fermée que la voiture était en route.

Le bel Alphonse avait regardé curieusement la scène et il se demandait s'il n'y avait pas dans tout cela un incident duquel il pourrait faire son profit. Cherchant l'explication de ce qu'il voyait, il se dit :

— M. de Luneray, à peine rétabli, fuit l'enquête et le mari, son persécuteur sans doute ; car je l'ai vu, hier encore, sortir de la mai son. Bien ! Mais qui l'accompagne ? Vainement j'ai cherché à la voir sans pouvoir la reconnaître. Si c'était la belle Mme Hautot ? Ah ! Celle-là serait forte... Si j'allais prévenir le mari ? La commission est difficile ; si je me suis trompé ?...

Et tout en remontant la rue Laffitte dans la direction des boulevards, les suivant ensuite, se dirigeant vers la rue Royale, où demeurait Maxime Hautot, le bel Alphonse cherchait un moyen de se présenter.

— C'est simple, fit-il ; je viens pour lui dire que j'ai vu Ella, — je suis sûr de celle-là, — qu'elle consent à le voir, que justement elle est très furieuse du scandale qu'a fait M. de Luneray.

C'est cela, et aussitôt j'ajoute : « Ce n'est pas tout, il y a du nouveau. M. de Luneray est parti de Paris ce soir, avec une jeune femme. » Si c'est la sienne, tout de suite il sera mis en éveil... C'est cela.

Et cette idée bien arrêtée, le bel Alphonse entra rue Royale.

VII

LE SCANDALE

La malheureuse Madeleine n'avait pu supporter le supplice de chaque jour, de chaque heure, auquel son mari l'avait condamnée. Ayant conscience de la faute commise, elle avait tout supporté sans se plaindre, se demandant d'abord s'il ne valait pas mieux échapper à ses tourments par la mort; mais elle était jeune, elle était belle, elle aimait et elle se savait aimée. Elle n'était pas désespérée, elle était humiliée; celui qui la tourmentait ne lui inspirait que haine et mépris, et l'idée de la mort s'envola vite, pour faire place au contraire au rêve plein d'espoir.

Ce qu'elle n'avait jamais osé penser avant, elle l'envisageait avec le plus grand calme, avec un peu de joie. Sa conduite allait faire scandale; elle n'avait plus rien à ménager, et elle était résolue à abandonner son mari pour aller vivre avec son amant.

C'était le concubinage; mais comment faire autrement? Elle avait pensé à une séparation; à quoi aboutirait-elle? A étaler aux yeux du public ce qu'était son mari; celui-ci répondrait par des calomnies. Car c'est, malheureusement, en se jetant mutuellement de la boue que les époux, qui ne peuvent ou ne veulent vivre ensemble, obtiennent des tribunaux le droit de ne pas cohabiter.

La séparation ne lui donnait pas ce qu'elle voulait : le droit de vivre avec celui qu'elle aimait. Toute sa vie, même séparée, elle res-

tait sous la surveillance et sous l'autorité de son mari : c'est lui qui, au contraire, par la séparation, retrouverait une liberté relative.

Elle se décida à ne rien demander aux tribunaux; elle fit préparer ses malles par sa femme de chambre de confiance. Trop noble, trop digne pour rien demander à l'homme qu'elle quittait, elle n'avait pris dans la caisse que l'argent qu'elle avait apporté en dot.

La veille, elle était retournée rue Laffitte, ne prenant même pas la précaution de se voiler, décidée, si elle rencontrait quelqu'un, à lui dire qu'elle venait s'informer de l'état de santé de M. de Luneray.

Lorsque Julie Laurent était venue dire au blessé, toute bouleversée, qu'une dame voulait absolument lui parler, qu'elle croyait que cette dame était la même qui était venue le jour de la catastrophe, M. de Luneray s'était dressé sur son lit en exclamant :

— Ce n'est pas possible... tu te trompes !

— Je n'ose pas vous l'affirmer, mais je le crois bien.

— Qu'elle entre vite, qu'elle entre !... et, pour Dieu, Julie, ne reçois plus personne, quoi qu'on dise, qu'on fasse.

Il était tout tremblant en parlant ; il n'osait croire à ce qu'on venait de lui annoncer.

Lorsque la tapisserie se souleva ; lorsque, dans l'encadrement, il vit le gracieux visage un peu inquiet de celle qu'il aimait il s'écria :

— Madeleine !

Celle-ci s'élança dans la chambre, vers le lit et vint se jeter dans ses bras.

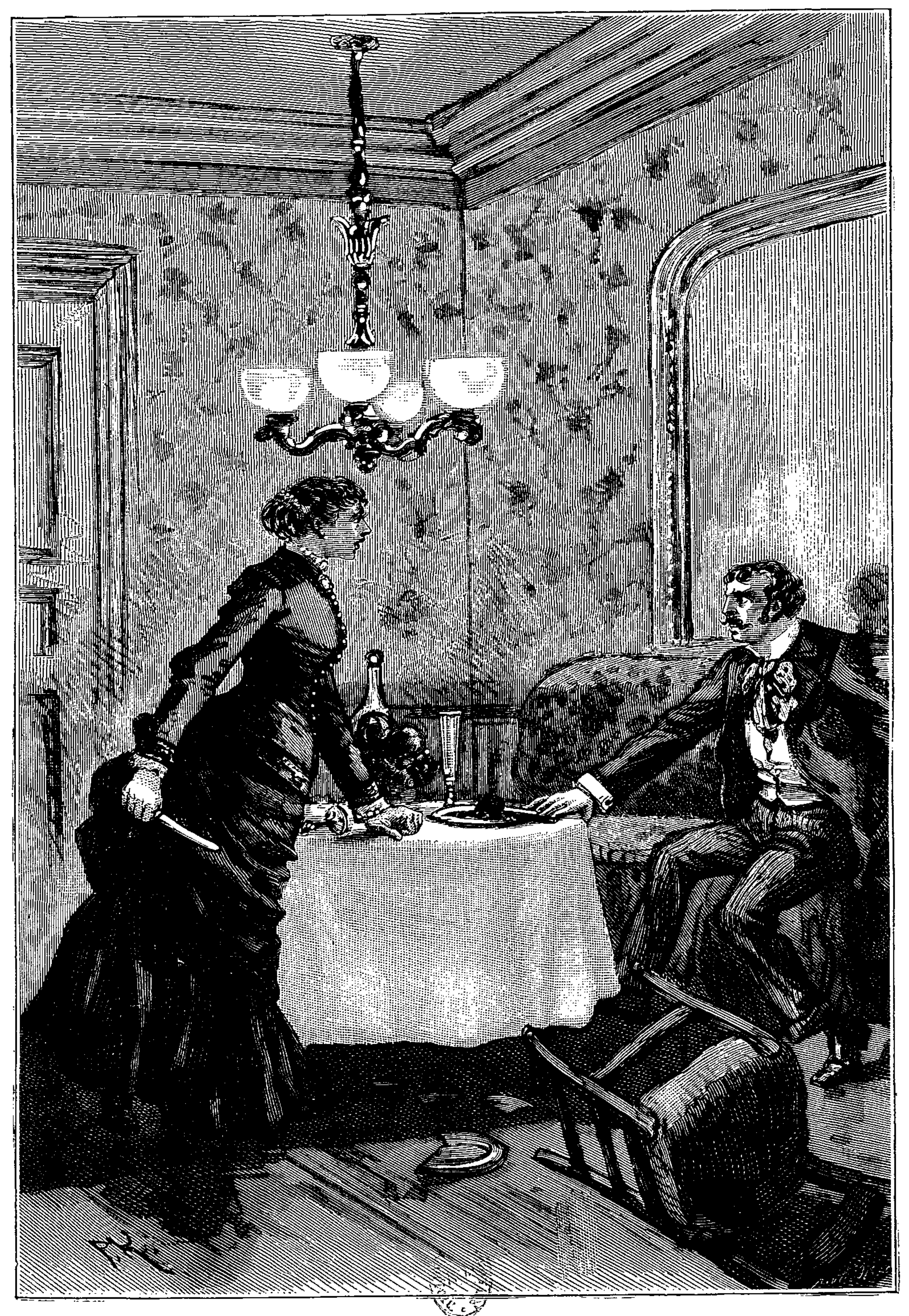
Ils restèrent quelques minutes ainsi.

La petite Julie s'était discrètement retirée. Pendant quelques instants, les deux amants restèrent les lèvres contre les lèvres. Lui, heureux de la revoir ; elle, joyeuse de le retrouver presque guéri.

Quand les lèvres du jeune homme purent parler, il dit :

— Que de jours, de nuits je t'attendais !... Si tu savais de quels tourments mon sommeil était troublé ?... Que t'a-t-il fait ? Tu dois souffrir.

— Ne parlons pas de moi, mais de toi d'abord. Tes blessures ne sont pas graves ?



Si vous bougez, si vous me touchez, je vous tue raide (p. 172).

— Non. Heureusement, il n'y a nulle crainte à avoir.

— Est-ce que tu es fort, maintenant? tu peux marcher?

Il la regarda, cherchant à comprendre pourquoi elle lui demandait cela.

— Je ne suis pas encore absolument rétabli. Mais ce sera prompt; maintenant, tous les jours je me sens mieux. Ce n'est qu'une affaire de quelques jours.

— Le docteur ne craint pas de complications?... Si tu te relevais trop tôt, tu ne risquerais pas d'aggraver ton mal?

— Non; j'en reculerais l'entière guérison.

Madeleine baissa la tête, pensant à ce qu'il venait de lui dire. M. de Luneray, qui l'observait, lui dit:

— Pourquoi me demandes-tu cela?

Et assis sur le lit, un peu penché sur elle, il lui tenait ses mains qu'il caressait doucement. Madeleine hésitait à répondre : puis, comme si elle prenait une résolution, elle releva la tête et lui dit:

— Pierre, tu me demandais tout à l'heure ce que mon mari faisait; comment il me traitait. Il se venge cruellement sur moi. Ma vie est un supplice de toutes les heures que je n'ai plus la force d'endurer. A cette honte douloureuse, cachée, je préfère le scandale.

— Que veux-tu dire? demanda anxieusement le jeune homme.

— Pierre, lorsque je te connus, tu voulais que je me sauvasse avec toi. Tu me demandais de quitter mon mari pour aller vivre avec toi à l'étranger. Tu me parlais de naturalisation, qui me permettrait de divorcer, pour t'épouser là-bas?

— Oui.

— Je viens te demander ce que je refusais alors.

— Tu consens à quitter ton mari... tu deviendras ma femme... ma femme à moi?

— Si tu le veux.

— Si je le veux!... Tu ne quitteras plus cette maison. Je t'y cacherai.

— Oh! non, non; il faut fuir. Il faut pour cela nous sauver. Tu ne sais pas, toi, de quoi il est capable. Je ne puis savoir ce qu'il veut

faire de moi, mais il a un but sombre, une vengeance qu'il poursuit, plus terrible par le secret qu'il garde.

— Mais il n'osera porter la main sur toi ?

Madeleine eut un léger mouvement d'épaule, et, avec un triste sourire, elle dit :

— Tu étais tombé blessé lorsqu'il m'emmena d'ici, et tu ne pus le voir. Le misérable, il m'a battue, il m'a insultée ; il m'a chassée devant lui comme une chienne qu'on ramène à la niche.

— Oh ! le gueux ! exclama Pierre, qui devint pourpre. Oh ! que je sois vite debout. Je le tuerai... je le tuerai !

— Non, non. Que nous importe sa vie ! Non, je veux le fuir. Car, chaque jour, chez nous, des scènes semblables se renouvellent ; il me traite comme la dernière des filles... et me demande des obscénités. Je ne puis supporter cette existence.

Pierre avait attiré la jeune femme dans ses bras ; il la pressait sur son cœur et l'embrassait. Il dit :

— Oh ! ma pauvre et chère Madeleine... Nous partirons.

— Quand ?

— Demain, si tu le veux.

— Si cela est possible. Je serais bien heureuse.

Il l'embrassa.

— Madeleine, demain soir, viens ici, une voiture nous attendra : nous irons en Allemagne.

Ils convinrent alors du départ. Pierre dit qu'il se chargeait de tout ; il avait un homme qui préparerait tout cela.

Quand Madeleine revint chez elle, elle était plus calme, et elle prévint sa femme de chambre, qui lui dit qu'elle était prête à la suivre au bout du monde.

La jeune femme, seule dans sa chambre, pensa à ceux qui l'aimaient : son père, sa mère, que penseraient ceux-là quand ils apprendraient sa conduite ? Elle chassa cette pensée en se promettant d'aller le lendemain leur rendre visite.

Elle s'y rendit et les pauvres gens ne devinèrent pas que ses baisers étaient un adieu. Ils étaient trop heureux de voir démentir par sa

présence ce qu'il redoutaient. Le vieux magistrat n'avait plus de remords, il avait fait son devoir ; il réservait cependant d'avoir avec M. de Luneray un entretien sérieux lorsque celui-ci serait rétabli. Il voulait avoir l'explication de sa déclaration... de cette calomnie ; car, il en était bien convaincu maintenant, Madeleine, sa fille, était une honnête femme.

Ça avait été pour la jeune femme une pénible corvée que cette visite, sentant les larmes venir à ses yeux et se contraignant à sourire.

Et puis les regards de son père la gênaient ; il lui semblait qu'il voyait dans sa conscience.

Elle souffrait de mentir, sa nature loyale se révoltait ; mais elle voulait à tout prix éloigner les soupçons et échapper à la scène de reproches ou de conseils, et pour cela il fallait effacer les doutes que la médisance pouvait avoir fait naître ; la plus petite faiblesse eût été un aveu, car elle remarquait qu'on l'observait avec attention ; sa mère était plus caressante, plus consolante ; son père était un peu soupçonneux d'abord. Mais à mesure qu'il causait avec sa fille, qu'il constatait son calme, sa quiétude, son visage s'éclairait. Madeleine eût été fort embarrassée pour raconter après ce qu'elle avait dit. Elle bavardait à tort et à travers pour paraître enjouée et surtout pour éviter qu'on la questionnât.

Incidemment, le père ayant parlé de son mari, elle parla aisément de Maxime Hautot, dit d'un air plaisant qu'il la grondait si elle restait tard ; mais il avait promis que bientôt il l'accompagnerait chez ses parents. Enfin, lorsqu'elle quitta son père et sa mère, ceux-ci étaient tout à fait rassurés ; elle surprit même un regard qu'ils échangeaient et qui voulait dire :

— Où avions-nous la tête, de douter d'elle ?...

Et le vieux magistrat s'affermissait dans la pensée d'avoir une sérieuse explication avec M. de Luneray, lorsqu'il serait rétabli.

Madeleine embrassa de tout son cœur son père et sa mère, et vite, bien vite, car l'émotion la gagnait, la force de fièvre qui l'avait soutenue s'apaisait, elle sortit ; montée dans sa voiture, elle prit sa tête dans ses mains et fondit en larmes

Quand reverrait-elle les deux vieillards? les deux honnêtes gens qui l'avaient élevée. Jamais, peut-être. C'était là la récompense des sacrifices qu'ils avaient faits pour elle.

N'aurait-il pas mieux valu leur dire la vérité dans toute sa cruauté? Son mari était un monstre qui ne lui inspirait que le plus profond dégoût, qui n'avait pour elle qu'une méprisante indifférence. Ne trouvant pas chez elle l'amour, l'affection que son âge et sa beauté méritaient, elle avait écouté un autre homme; malgré elle, elle avait aimé. N'étant retenue par aucun sentiment, elle avait succombé.

Cet homme l'adorait; elle l'aimait. Ne pouvant plus vivre avec son mari, ils étaient convenus de vivre ensemble. Cela allait être un grand scandale, mais cela ne valait-il pas mieux qu'accepter la vie près d'un homme dont les vices l'outrageaient? Cela ne valait-il pas mieux qu'accepter chaque jour un nouvel amant en vivant chez elle? Elle ne pouvait briser l'union sanctifiée, et cependant elle n'avait plus le courage de la supporter. Elle quittait son mari pour se refaire un autre ménage, un ménage selon son cœur. C'était pour Madeleine un adultère légitime.

Mais elle ne pouvait dire cela à sa mère, à son père. Mieux valait leur avoir menti, car malgré tout elle aurait encore menti. Une vérité dominait tout, qu'elle avait peine à avouer. C'est qu'elle était coupable, elle avait déshonoré le nom qu'elle portait, et c'est pour échapper au mépris de la vindicte publique, pour échapper au mépris de la société qui l'avait respectée jusqu'alors qu'elle voulait se sauver à l'étranger...

Certainement l'homme était un misérable, il aimait peu ou pas sa femme; mais cela ne justifiait en rien sa faute; la société est inflexible sur ce point. L'homme cherchant et trouvant le plaisir, vivant sans cesse au milieu des femmes, est un viveur qui fait sourire, et le monde n'y voit qu'une qualité de plus. La femme qui aime et succombe est à jamais perdue; on ne parle d'elle qu'en accolant une injure à son nom, la société la repousse flétrie et déshonorée, et la loi la condamne.

Madeleine savait tout cela et, seule dans sa voiture, se sentant bien coupable, elle pleurait; et pour retrouver toute sa force, toute son énergie, elle avait besoin de revoir Pierre de Luneray. Près de lui, elle se trouvait justifiée; près des nobles et bons parents qui l'avaient élevée, elle se sentait méprisable. La voiture la conduisit à la gare de l'Est, où tous les bagages, gardés par la femme de chambre, avaient été apportés. Elle retrouva celle-ci et lui dit le lieu de destination; elle allait partir emmenant toutes les malles, et le lendemain madame et monsieur la rejoindraient.

Elle rougit un peu en disant cela; c'était la première fois qu'elle disait monsieur pour parler de son amant à sa servante.

Monsieur — c'était le nom que le personnel donnait à son mari — et, de cette heure, elle avait changé d'époux. Sa femme de chambre était partie devant elle et devait les attendre à quelques heures de Bade, dans un petit village renommé par ses eaux, et dont l'usage devait hâter la guérison de Pierre.

En revenant de la gare, elle ne pensait plus à M. et Mme de Fontbelle. Tout entière à son projet de fuite, elle était fiévreuse, agitée; elle avait hâte d'être à l'heure du départ, redoutant que le moindre accident ne fît découvrir ses projets et que son mari ne les entravât. Elle arriva chez son amant, qui l'attendait anxieusement. Pendant sa courte absence, M. de Luneray avait essayé de se lever, et il avait dû reconnaître qu'il était bien faible; il ne pouvait partir sans en parler à son docteur, sans le prévenir, afin qu'il fît pour le temps du voyage un pansement tout spécial. Il n'y avait de pénible, il est vrai, que le trajet de la rue Laffitte à la gare; on avait retenu pour lui un wagon-lit, et il se trouverait là comme chez lui, ayant à son chevet la meilleure garde-malade, celle qu'il aimait.

M. de Luneray avait envoyé chez le notaire de sa famille afin d'obtenir de l'argent. En raison des poursuites dirigées contre lui et à cause de son état, le notaire lui fit obtenir une certaine somme d'avance, sur la pension que lui faisait son père.

M. Pierre de Luneray n'avait pour famille que son père, le comte de Luneray. Le comte de Luneray, lorsqu'il était capitaine de hus-

sards, avait connu dans une ville de garnison une jeune artiste dramatique très remarquée par sa beauté, fort peu par son talent; il avait été pris pour elle d'une passion folle; il avait voulu la retirer du théâtre ; elle y avait consenti lorsqu'elle s'était aperçue qu'elle allait devenir mère. Le comte, enchanté, avait reconnu l'enfant; il pensait à le légitimer en épousant la mère, lorsque celle-ci, épouvantée à l'idée d'un mariage, avait fui avec un cabotin.

Le comte de Luneray avait élevé l'enfant qui portait son nom. Plus tard, quittant le service, il s'était marié, et le jeune Pierre avait été à peu près abandonné. Tout entier à son ménage, à sa nouvelle famille, le comte de Luneray ne faisait à son fils qu'une pension de quinze mille francs.

C'est sur cette pension que M. de Luneray avait demandé une avance d'un semestre qu'on lui refusait absolument; il avait fait parvenir à son père les papiers timbrés que lui adressait chaque matin maître Lehideux, huissier, sans pouvoir le décider. L'attentat dont il avait été victime et que le père avait lu dans les journaux avait décidé le vieux gentilhomme, qui en même temps lui avait écrit une longue lettre émue. Cette tendresse tardive avait un peu étonné le jeune homme. En achevant la lettre, il avait appris qu'il avait perdu une jeune sœur qu'il ne se connaissait pas, l'unique enfant que le comte avait eu de son mariage. Le comte disait qu'il serait venu voir son fils s'il n'avait été cloué sur son lit par la goutte, et enfin, en annonçant une visite prochaine, il lui annonçait qu'il avait donné l'ordre à son notaire de tenir une dizaine de mille francs à sa disposition, sans préjudice de sa pension.

Pierre de Luneray pensa que puisqu'il partait de Paris, de France, il n'avait plus à redouter la visite de l'huissier Lehideux, et qu'il n'était pas utile qu'il lui donnât partie de la somme qu'il venait de toucher. Il garda le tout pour les nécessités du voyage.

Le soir, lorsque le docteur parut, Pierre lui dit :

— Mon cher ami, je vous attendais avec la plus grande impatience.

— Qu'y a-t-il?... Qu'avez-vous ressenti?...



Elle n'avait pris en caisse que l'argent qu'elle avait apporté en dot (p. 176).

— Oh! ce n'est pas cela. Je vais très bien... très bien. Aussi veux-je vous demander si je pourrais me lever...

— Mais vous n'y pensez pas, mon ami. Mais c'est impossible.

— Docteur, écoutez-moi, il le faut... Il faut, entendez-vous bien, que je quitte Paris ce soir même...

— Je m'y oppose absolument.

— Vous n'entendez donc pas que je vous dis : il faut... il faut... J'ai fait retenir à cet effet un wagon-lit...

— Mais vous pourriez peut-être supporter encore le trajet en wagon-lit... quoique je trouve cela bien imprudent ; mais pour aller jusque-là on vous portera sur une civière.

— Non, docteur, on a retenu une voiture spéciale pour transporter les malades, une voiture où il y a un lit...

— S'il en est ainsi... je n'ai rien à dire... Je vous déclare toutefois que cela me paraît bien imprudent, extrêmement dangereux, que je ne réponds absolument de rien.

— Qu'importe ! Vous m'entendez bien, docteur, il le faut.

— Vous ne pouvez attendre quelques jours ?

— Il faut que demain nous soyons à deux cents lieues d'ici...

Le docteur avait un hochement de tête très peu rassurant ; mais M. de Luneray ne s'en préoccupa pas et il reprit :

— Ce soir, vous allez me panser de façon à pouvoir supporter tout cela ; puis vous me ferez une ordonnance pour ce qui peut survenir.

Le docteur réfléchit et dit tout à coup :

— Mon ami, cela serait trop imprudent, je ne puis vous laisser partir ainsi.

— Il le faut...

— Oui, je sais bien... C'est l'affaire de quarante-huit heures... Je vous accompagnerai et vous installerai là-bas... S'il survenait quelque chose pendant le voyage, je serais là.

— C'est impossible, mon cher ami, je suis ravi de votre affectueuse sympathie, mais je ne puis accepter votre proposition, car...

Il fut interrompu, la porte du cabinet de toilette s'ouvrit, la tapisserie se souleva et Madeleine parut; en la reconnaissant, le docteur se recula stupéfait; elle vint près de Pierre de Luneray embarrassée.

Madeleine dit:

— A quoi bon taire ce qui sera la fable de tout Paris demain? Le docteur à droit à notre confiance. En me voyant ici, docteur, vous avez tout deviné, n'est-ce pas? J'ai quitté mon mari. L'époux que je me choisis librement est M. de Luneray, avec lequel je pars ce soir pour l'Allemagne. Dans l'état où il est, je vous l'ai entendu dire tout à l'heure, cachée là, le voyage sera dangereux. Le danger peut être conjuré si vous êtes là et puisque vous offrez à M. de Luneray de l'accompagner, nous acceptons. Il refusait n'osant vous faire connaître la vérité. Maintenant, vous savez tout. Je ne me cache pas, je suis fière de ce que je fais. Si je fuis, ce n'est pas que je veuille échapper au jugement de tous, à l'opinion publique; non, je veux me soustraire aux droits de mon mari. La loi ne me permettant pas de briser entièrement une union à jamais perdue, et de reprendre un époux selon mon choix, j'y échappe par un scandale et vais vivre dans un pays où les lois sur le mariage sont plus morales et plus humaines.

Le docteur était toujours un peu étonné, surtout par l'accent, la chaleur avec lesquels la jeune femme parlait; il voyait bien que pour agir ainsi elle se surmenait; c'est la fièvre qui lui donnait cette audace, cette volonté, cette force factice. Il dit, affectant de ne pas juger ce qu'on lui disait :

— Je suis bien heureux, madame, de votre intervention, car, véritablement, Pierre a besoin de soins constants pendant ce voyage; votre présence m'aurait rassuré, mais il peut en route surgir une complication et je serai là pour y porter remède aussitôt.

Pierre de Luneray avait pris la main du docteur et il la serrait affectueusement, un peu confus par la révélation qui venait de lui être faite.

On convint alors du départ; le docteur allait faire un pansement spécial, solide. Puis il rentrerait chez lui prévenir et faire quelques

préparatifs, se munir de ce qui pouvait être nécessaire au traitement, et le soir il devait se trouver à la gare.

La soirée parut longue à la jeune femme. Chaque fois qu'elle entendait s'ouvrir la porte de la rue, elle écoutait si on ne sonnait pas presque ausssitôt à la porte de l'appartement. Des ordres sévères avaient été donnés, mais Madeleine savait qu'elle avait tout à craindre de son mari. Lorsque Mme Julie vint les prévenir que la voiture qu'on avait commandée était en bas, Madeleine eut un mouvement. Elle dit à Pierre :

— On va te descendre d'abord ; puis je descendrai ensuite.

Elle craignait que son mari, ne l'ayant pas vue rentrer, ne fût à rôder autour de la maison, et elle était bien décidée à ne plus le revoir. Pendant que Pierre, appuyé sur Laurent, le concierge, et sur sa femme, descendait péniblement l'escalier, Madeleine cherchait dans le tiroir du petit meuble placé près du lit le revolver avec lequel son mari avait tiré sur son amant. L'ayant trouvé, elle s'assura qu'il restait encore trois balles, et, le cachant sous son manteau, elle descendit. Elle était prête à tout. Si son mari se trouvait en bas, elle le tuait raide, elle y était décidée. C'était le pied dans le crime ; le premier pas fait elle ne reculait plus. Arrivée dans la rue, elle jeta un rapide regard autour d'elle. Elle vit un homme qui se penchait : elle tressaillit, et déjà sa main armée sortait de dessous le manteau ; elle ne reconnut pas son mari, et comme Pierre, étonné de la voir rester près de la portière de la berline, lui disait :

— Que fais-tu, Madeleine ? Viens donc vite...

— Rien, je regardais si on nous surveillait.

— Tu es imprudente.

Elle eut un singulier sourire en lui répondant :

— Non... Si on était venu, j'avais de quoi répondre.

Elle était assise près de lui ; elle montra le revolver.

— Oh ! malheureuse... qu'aurais-tu fait ?... lui seul a ce droit.

— Oui... fit Madeleine avec amertume. Votre loi des forts.

La concierge disait à son mari :

— As-tu donné la lettre à M. de Luneray ?

— Non, je vais la donner; et il courut vers sa loge.

— Quelle lettre ? demanda Pierre.

— Le facteur est venu pendant que nous vous aidions à descendre ; dans les lettres il y en a une pour vous.

Madeleine, un peu penchée dans le coin de la voiture, observait toujours l'individu qui les regardait, se disant que c'était un homme probablement posté là par son mari. On apporta la lettre à M. de Luneray, qui la mit dans sa poche, se réservant de la lire dans le voyage.

La voiture partit, et Madeleine, qui surveillait toujours l'homme que nous savons être le bel Alphonse, fut rassurée en le voyant remonter vers les boulevards, pendant que la voiture gagnait la rue Lafayette.

A la gare de l'Est, ils retrouvèrent le docteur; en raison de l'état du blessé, ils furent immédiatement conduits au wagon qui leur était destiné; ils s'y installèrent. Pierre, se trouvant très bien, dit:

— Je suis admirablement, et je suis le plus heureux des hommes.

Quand le train se mit en marche, au premier mouvement Madeleine se redressa et dit avec un soupir de soulagement :

— Enfin ! je suis libre.

Et elle alla embrasser Pierre de Luneray.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIEME PARTIE

BELLE-GUEULE

I

LA VIEILLESSE D'UN HUSSARD

Dans toutes les villes de garnison où séjournait le 2e hussards, le soir, au café de l'état-major, la conversation de MM. les officiers ne roulait que sur les aventures galantes du beau capitaine Pierre de Luneray.

Le comte de Luneray était un beau capitaine, et le cœur de toutes les demoiselles était troublé

> Rien qu'à voir sa mine hautaine
> Et son pourpoint d'or éclatant.

On ne résistait pas à ses grands yeux noirs, à sa bouche fraîche, toujours souriante pour montrer des dents d'une blancheur saine, et

qui ne cessait de tenir de galants propos. Il était superbe dans son beau costume de hussard. Très beau cavalier

Sur son fier coursier d'Aquitaine.

D'une élégance un peu lourde, mais qui, pour les dames à tempérament, annonçait la force. Les officiers, entre eux, sont médisants, et c'est peut-être par jalousie qu'ils prétendaient que les conquêtes du beau capitaine étaient plus nombreuses que choisies.

Quand il changeait de garnison, on prétendait que huit jours après, toutes les servantes de l'hôtel où il résidait étaient familières avec lui.

Il disait volontiers que lorsqu'il s'agissait de filer le parfait amour, il n'était plus là. Il aimait vite et voulait qu'on répondît aussi vite à sa passion. Aussi, remarqua-t-on bientôt que les jeunes et nobles demoiselles n'avaient avec lui que des relations d'yeux, des amours platoniques. Le capitaine comte de Luneray avait un défaut qui l'éloignait de la *société*, il jurait comme un charretier. Le matin, en sautant du lit, il se rinçait la bouche avec un : Sacré nom de Dieu! qui ébranlait la maison et faisait venir aussitôt son ordonnance.

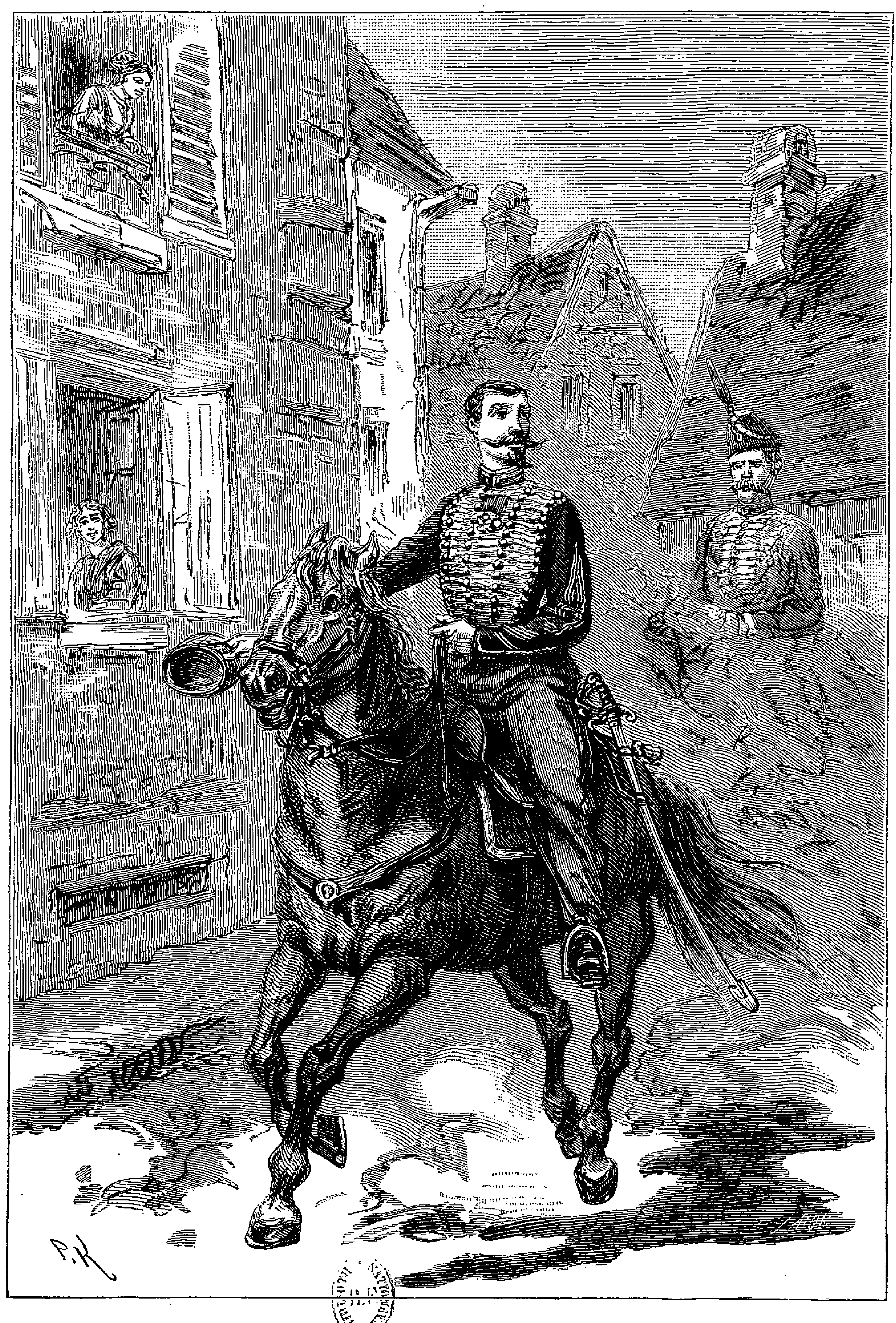
Il lui arrivait fréquemment de commencer l'attaque d'une beauté en lui prenant la taille et lui disant avec admiration :

— Nom de Dieu! quelle jolie petite gueule!

C'eût été, pour une noble dame, un peu raide peut-être; mais le beau capitaine savait à qui il s'adressait et jamais on ne se fâchait.

C'était un habitué du théâtre, et dès que la troupe arrivait dans la petite ville où résidait le régiment, le capitaine passait toutes ses soirées près de ces dames du théâtre. Il commençait généralement l'attaque par l'ingénue... il avait eu peu de conquêtes dans les soubrettes.

Un jour, le cœur du capitaine avait été pris. Il parlait souvent de ses conquêtes, jamais de celle-là. Une troupe parisienne était venue jouer une féerie, apportant tout le matériel de décoration qui avait servi à la création à Paris; une troupe nombreuse de jeunes femmes,



Très beau cavalier... sur son fier coursier d'Aquitaine... (p. 192).

danseuses et choristes. Parmi ces dernières, le capitaine avait remarqué une jeune fille à la mine éveillée, au sourire provocant, ayant un peu la voix enrouée des faubouriennes; il lui avait fait raconter sa courte histoire. La jeune fille était ouvrière à Paris, elle gagnait peu et voulait se mettre au théâtre pour quitter son métier. Afin de s'habituer aux planches, elle s'était engagée pour jouer des utilités, chanter les chœurs et figurer dans la troupe en tournée.

Elle se nommait Angélique et n'avait pas encore dix-sept ans. Cette dernière révélation fit courir un frémissement dans tout le corps du beau capitaine.

Il demanda à la jeune Angélique si elle voulait bien souper avec lui, le soir même, au *Panier Fleuri*.

Angélique n'avait aucune raison de refuser.

Ce fut la perte du beau capitaine. Le lendemain, quand son ordonnance entra dans sa chambre, il jura :

— Sacré nom de Dieu de brute! prends donc l'habitude de frapper!

Le hussard, tout rouge du col aux cheveux de voir une jeune femme peu vêtue dans la chambre de son capitaine, se sauva.

Huit jours après, la troupe partait.

Le capitaine comte de Luneray avait été trouver le directeur et l'avait prévenu que la jeune Angélique Navet ne continuait pas la tournée.

Les officiers du café de l'état-major furent bien étonnés du changement qui se produisit dans la vie et dans les habitudes du capitaine. Il était toujours chez lui et brodait des pantoufles près de celle qu'il appelait sa petite femme. Il parlait même de se marier. On refusait d'y croire. On ne comprit bien que six mois après, en voyant celle que l'on nommait Mme la capitaine singulièrement engraissée.

Le capitaine allait être père.

Oh! que le hussard à bonne fortune était transformé à cette seule idée d'avoir un enfant! Il avait bien décidé qu'il reconnaîtrait son enfant et dès que sa femme serait debout, il ferait les démarches nécessaires pour leur mariage. Il se doutait bien qu'au ministère ce serait dur, mais il avait des protections.

Mlle Angélique Navet mit au monde un enfant du sexe masculin, qui fut porté à la mairie par la sage-femme, accompagnée du père et de deux officiers du régiment. L'enfant fut déclaré sous le nom de Pierre de Luneray, fils du comte de Luneray et de la fille Angélique Navet, sans profession.

Le capitaine comte de Luneray ne sortait plus que pour les besoins du service et s'était transformé en garde-malade. Il était difficile d'élever l'enfant. La mère avouait naïvement que cela abîmait une femme et qu'elle tenait à sa beauté. Le capitaine, de son côté, n'aimait pas beaucoup la voix de son sang dans ces manifestations des premiers jours. On fit donc venir une nourrice des environs, à laquelle on confia le jeune Pierre de Luneray.

Mlle Angélique Navet était de cette solide nature des plébéiennes pondeuses. L'enfantement était une souffrance passagère, qui ne laissait pas de trace chez elle; elle était née pour mettre des enfants au monde. Deux jours après la naissance de son fils, il n'y paraissait plus; six jours après elle était levée et avait exigé, à la grande stupéfaction des habitants, que le capitaine allât la conduire sur la grande place, à la musique.

Dix jours après, elle passait ses soirées au théâtre, ainsi qu'elle le faisait habituellement. Car elle adorait le théâtre, la belle Angélique; c'est à regret qu'elle l'avait quitté, et elle cherchait à s'en consoler en venant tous les soirs voir la nouvelle troupe. En sa qualité d'ancienne « artiste dramatique » elle allait dans les coulisses.

Il faut dire la vérité : en se retrouvant sans cesse avec ses anciens collègues, elle regrettait de n'être pas leur camarade, elle comparait avec tristesse la vie ridicule qu'elle menait, avec un militaire brutal, avec la vie nomade d'autrefois.

Toute une longue journée à passer assise près de sa fenêtre, brodant ou lisant des romans; deux fois par semaine, elle s'habillait, et au bras du capitaine elle allait entendre la musique, furieuse de voir les pimbèches de la société s'éloigner lorsqu'elle passait; ne voyant toujours que des hommes, des amis du capitaine : elle était à l'index.

Puis le capitaine aimait toujours son Angélique, nom de Dieu!

Mais il était devenu tout à fait familier, il n'était plus le galant cavalier d'autrefois. Il avait hâte que des papiers arrivassent pour en finir par un bon mariage, car le naïf soldat se figurait que le mariage, en établissant régulièrement la situation d'Angélique, lui ouvrirait toutes les portes.

A cette idée de passer sa vie ainsi attachée à cet homme à perpétuité, la pauvre petite avait des frissons qui couraient jusque dans son sang. Certainement, elle aimait son enfant, mais comme elle ne l'avait vu que le jour de sa naissance, son affection était calme et au cas où elle quitterait le capitaine, puisque son fils était reconnu par lui, elle se disait qu'il serait bien plus heureux qu'avec elle, son avenir étant assuré.

Mlle Angélique Navet restait des heures assise près de sa fenêtre, accoudée sur ses genoux, le front dans ses mains, ses petits doigts mignons enfoncés dans ses beaux cheveux, son petit museau tout triste faisant la moue... Elle pensait à l'avenir, à ces heures-là, et l'avenir l'épouvantait; elle se voyait en peignoir, assise d'un côté de la cheminée, devant son mari assis de l'autre côté en bras de chemise, l'estomac bridé par des bretelles, le cou enfermé dans le col de crin, les pieds dans de vastes pantoufles... Elle le voyait aussi dans le nuage de fumée de sa pipe... A leurs pieds, criant, piaillant, le jeune Pierre de Luneray...

— Cette vie-là, à dix-huit ans! pensait Mlle Angélique Navet, ah! non, jamais!

La belle enfant avait été abandonnée jeune ; elle n'avait pas connu la famille, et on ne l'aimait pas ; elle reconnaissait qu'elle était née pour faire des enfants, le médecin accoucheur l'avait déclaré à son grand désespoir. Mais elle sentait bien qu'elle n'était pas née pour les élever.

Un jour, le colonel avait fait demander le capitaine comte de Luneray, et celui-ci revenait sagement à la maison ; en voyant sa belle petite maîtresse, il lui dit :

— Enfin, nom de Dieu! nous l'avons.

— Quoi donc ? fit celle-ci inquiète.

— L'autorisation du ministre, et ça ne va pas être long; avant trois semaines, nous serons mariés, tonnerre de Dieu!

Mlle Angélique Navet était devenue toute pâle; le capitaine le vit et dit:

— Hein! ma petite Angélique, ça te donne de l'émotion, tu es heureuse, maintenant, tu ne l'espérais pas?

C'était vrai, la jeune fille espérait que le ministre n'accorderait jamais cette permission. Le capitaine était de service le soir, et Mlle Angélique devait aller au théâtre où se donnait la représentation d'adieu, la saison théâtrale finissant. Le capitaine lui dit qu'elle pouvait maintenant annoncer à tout le monde son prochain mariage.

En arrivant au théâtre, — probablement Mlle Angélique obéissait au capitaine, — elle annonça son mariage au comique de la troupe, un nommé Florimond, car elle s'enferma longtemps avec lui dans sa loge pour lui parler.

Le lendemain, le théâtre était fermé, les artistes partaient pour Paris.

Mlle Angélique dit à son mari qu'elle faisait refaire toutes ses robes et réparer tout son trousseau pour leur mariage. On devait porter tout cela chez une couturière de la ville. Le capitaine l'approuva.

Deux jours après, le malheureux capitaine comte de Luneray ne trouvait plus celle à laquelle il voulait donner son nom. Il recevait une lettre d'elle qui lui déclarait que, ne se sentant aucune disposition pour le mariage, et fatalement attirée par le théâtre, elle lui disait un éternel adieu, en lui recommandant d'avoir bien soin de leur enfant.

Ah! ce fut une jolie musique, un joli concert de jurons et de sacrements, pendant une heure, chez le capitaine... Le brave homme était atteint au cœur. Il pleura longtemps. Il s'était déjà habitué à la vie de ménage; puis il redoutait les plaisanteries de ses amis. Il s'enferma chez lui et ne sortit que pour son service.

Il demanda et obtint d'aller en Afrique. C'est là qu'il était lorsque éclata la guerre d'Italie, à laquelle il prit part, et il y gagna ses épau-

lettes de chef de bataillon. Mais à quel prix ! On l'avait laissé pour mort sur le champ de bataille.

Pendant ce temps, le jeune Pierre de Luneray avait grandi et était entré au lycée. C'est tout au plus si, deux fois par an, le pauvre petit voyait son père, et encore il était toujours de mauvaise humeur en remarquant que l'enfant, en grandissant, ressemblait à sa mère, c'est-à-dire devenait très beau.

Il venait d'être nommé colonel lorsque ses rhumatismes et ses blessures l'obligèrent à prendre sa retraite. Le comte de Luneray était très riche. Aussi s'occupa-t-on de le marier.

Lorsqu'un homme n'est plus bon pour le service militaire, il est bien juste que des parents intelligents le trouvent suffisant pour faire un mari. Il était grossier, brutal, immoral; on lui fit épouser une jeune veuve, très douce, très timide et toute confite en dévotion. A cause de son enfant, ils se marièrent sous le système dotal. Le mieux, c'est qu'ils s'entendirent parfaitement; la veuve, disaient les indiscrets, n'était timide que devant le monde, et sa religion la portait à beaucoup pécher.

Un an après le mariage, vint au monde une petite fille qui ne vécut pas. La comtesse de Luneray se nommait Colombe. A l'époque où nous la retrouvons, quelques années après son mariage, elle avait de trente-cinq à quarante ans; le colonel entrait dans sa soixante-cinquième année. Un jour par semaine au plus, le vieux soldat pouvait se tenir debout: tous les autres jours, il les passait couché sur son lit ou étendu dans un fauteuil, gémissant, criant et jurant; autour de lui allait et venait, le consolant, Mme de Luneray.

La comtesse de Luneray pouvait facilement cacher six ans sur les trente-huit printemps qu'elle comptait. Elle n'était certainement pas jolie, mais elle était avenante, bonne; sans distinction, elle avait l'aspect provincial : c'était une petite femme toute rondelette, ayant la mine fleurie, l'air aimable, des joues bien fermes qui avaient des saillies roses et de petites fossettes provocantes, des lèvres bien rouges et épaisses, mais la bouche toute petite, garnie de dents ravissantes: elle avait un double menton; elle avait le nez un peu en l'air;

elle était brune, avait des cheveux très abondants, des sourcils bien épais et de longs cils, et cependant elle avait des yeux bleus, des gros yeux toujours humides; sous la paupière lourde qui les voilait, le regard était plein de charme, et le colonel, qui ne ménageait pas ses expressions, lui avait dit, le soir de ses noces, qu'elle avait des yeux... polissons !

Elle avait beaucoup ri... parce qu'ils étaient seuls !

A ses intimes amis, elle disait qu'elle avait été bien désillusionnée sur le mariage; elle avait épousé le comte de Luneray sur sa réputation de galant soldat, sur des histoires d'un passé très bruyant... Hélas ! ce beau hussard n'avait pas vécu une année, et il lui restait un invalide...

Un matin, le colonel avait fait appeler un notaire. Il avait passé une nuit épouvantable, et voulait mettre ordre à ses affaires. L'avant-veille, il avait reçu une lettre pressante de son fils, et, dans le journal du matin, il avait lu l'affaire de la rue Laffitte; il avait jeté le journal au feu, ne voulant pas que sa femme le vît; il avait fait écrire au notaire de Paris chargé de la pension de son fils, et il avait mis entre les mains de son notaire le testament qu'il avait écrit.

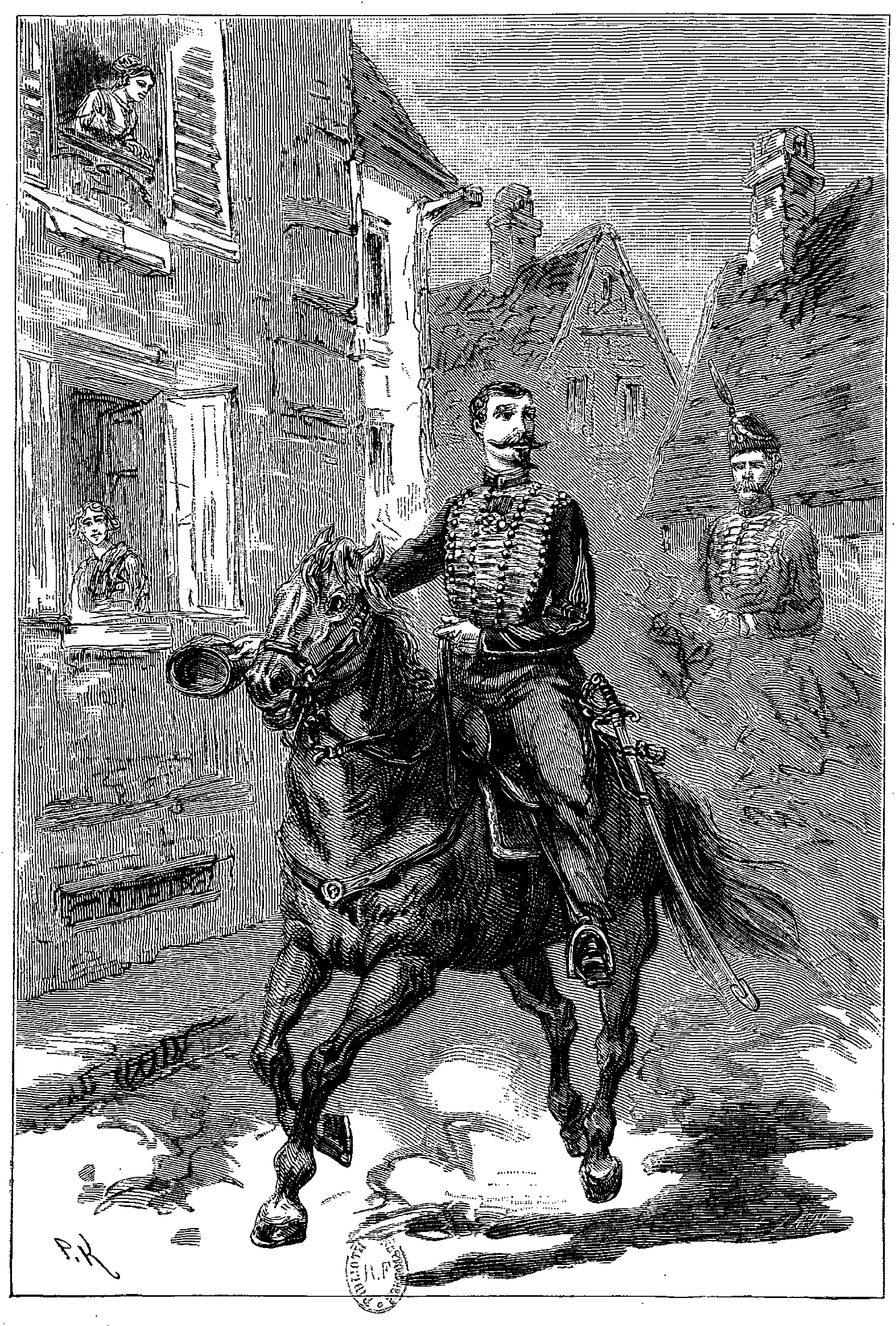
Le notaire parti, il avait dit à sa femme qu'il se sentait très mal; il désirait voir son fils, et il lui demandait si elle y consentait. Mme de Luneray, émue, s'écria:

— Mais je vous en prie, au contraire; je vais moi-même au télégraphe.

Et elle sortit, allant d'abord chercher le médecin; puis envoya ensuite la dépêche.

Nous devons noter une chose : Mme Colombe de Luneray avait eu presque un mouvement de joie, lorsque son mari lui avait dit en suffoquant:

— Nom de nom de Dieu ! je crois que c'est la fin... Ça va mal... Je ne peux plus respirer... Ça n'ira pas la journée... Nom de Dieu ! Colombe, si tu voulais m'être agréable, tu recevrais mon fils... Je crains de te faire de la peine... mais je ne voudrais pas mourir sans le voir...



Très beau cavalier... sur son fier coursier d'Aquitaine... (p. 192).

danseuses et choristes. Parmi ces dernières, le capitaine avait remarqué une jeune fille à la mine éveillée, au sourire provocant, ayant un peu la voix enrouée des faubouriennes; il lui avait fait raconter sa courte histoire. La jeune fille était ouvrière à Paris, elle gagnait peu et voulait se mettre au théâtre pour quitter son métier. Afin de s'habituer aux planches, elle s'était engagée pour jouer des utilités, chanter les chœurs et figurer dans la troupe en tournée.

Elle se nommait Angélique et n'avait pas encore dix-sept ans. Cette dernière révélation fit courir un frémissement dans tout le corps du beau capitaine.

Il demanda à la jeune Angélique si elle voulait bien souper avec lui, le soir même, au *Panier Fleuri*.

Angélique n'avait aucune raison de refuser.

Ce fut la perte du beau capitaine. Le lendemain, quand son ordonnance entra dans sa chambre, il jura :

— Sacré nom de Dieu de brute! prends donc l'habitude de frapper!

Le hussard, tout rouge du col aux cheveux de voir une jeune femme peu vêtue dans la chambre de son capitaine, se sauva.

Huit jours après, la troupe partait.

Le capitaine comte de Luneray avait été trouver le directeur et l'avait prévenu que la jeune Angélique Navet ne continuait pas la tournée.

Les officiers du café de l'état-major furent bien étonnés du changement qui se produisit dans la vie et dans les habitudes du capitaine. Il était toujours chez lui et brodait des pantoufles près de celle qu'il appelait sa petite femme. Il parlait même de se marier. On refusait d'y croire. On ne comprit bien que six mois après, en voyant celle que l'on nommait Mme la capitaine singulièrement engraissée.

Le capitaine allait être père.

Oh! que le hussard à bonne fortune était transformé à cette seule idée d'avoir un enfant! Il avait bien décidé qu'il reconnaîtrait son enfant et dès que sa femme serait debout, il ferait les démarches nécessaires pour leur mariage. Il se doutait bien qu'au ministère ce serait dur, mais il avait des protections.

Mlle Angélique Navet mit au monde un enfant du sexe masculin, qui fut porté à la mairie par la sage-femme, accompagnée du père et de deux officiers du régiment. L'enfant fut déclaré sous le nom de Pierre de Luneray, fils du comte de Luneray et de la fille Angélique Navet, sans profession.

Le capitaine comte de Luneray ne sortait plus que pour les besoins du service et s'était transformé en garde-malade. Il était difficile d'élever l'enfant. La mère avouait naïvement que cela abîmait une femme et qu'elle tenait à sa beauté. Le capitaine, de son côté, n'aimait pas beaucoup la voix de son sang dans ces manifestations des premiers jours. On fit donc venir une nourrice des environs, à laquelle on confia le jeune Pierre de Luneray.

Mlle Angélique Navet était de cette solide nature des plébéiennes pondeuses. L'enfantement était une souffrance passagère, qui ne laissait pas de trace chez elle; elle était née pour mettre des enfants au monde. Deux jours après la naissance de son fils, il n'y paraissait plus; six jours après elle était levée et avait exigé, à la grande stupéfaction des habitants, que le capitaine allât la conduire sur la grande place, à la musique.

Dix jours après, elle passait ses soirées au théâtre, ainsi qu'elle le faisait habituellement. Car elle adorait le théâtre, la belle Angélique; c'est à regret qu'elle l'avait quitté, et elle cherchait à s'en consoler en venant tous les soirs voir la nouvelle troupe. En sa qualité d'ancienne « artiste dramatique » elle allait dans les coulisses.

Il faut dire la vérité : en se retrouvant sans cesse avec ses anciens collègues, elle regrettait de n'être pas leur camarade, elle comparait avec tristesse la vie ridicule qu'elle menait, avec un militaire brutal, avec la vie nomade d'autrefois.

Toute une longue journée à passer assise près de sa fenêtre, brodant ou lisant des romans; deux fois par semaine, elle s'habillait, et au bras du capitaine elle allait entendre la musique, furieuse de voir les pimbèches de la société s'éloigner lorsqu'elle passait; ne voyant toujours que des hommes, des amis du capitaine : elle était à l'index.

Puis le capitaine aimait toujours son Angélique, nom de Dieu!

Mais il était devenu tout à fait familier, il n'était plus le galant cavalier d'autrefois. Il avait hâte que des papiers arrivassent pour en finir par un bon mariage, car le naïf soldat se figurait que le mariage, en établissant régulièrement la situation d'Angélique, lui ouvrirait toutes les portes.

A cette idée de passer sa vie ainsi attachée à cet homme à perpétuité, la pauvre petite avait des frissons qui couraient jusque dans son sang. Certainement, elle aimait son enfant, mais comme elle ne l'avait vu que le jour de sa naissance, son affection était calme et au cas où elle quitterait le capitaine, puisque son fils était reconnu par lui, elle se disait qu'il serait bien plus heureux qu'avec elle, son avenir étant assuré.

Mlle Angélique Navet restait des heures assise près de sa fenêtre, accoudée sur ses genoux, le front dans ses mains, ses petits doigts mignons enfoncés dans ses beaux cheveux, son petit museau tout triste faisant la moue... Elle pensait à l'avenir, à ces heures-là, et l'avenir l'épouvantait; elle se voyait en peignoir, assise d'un côté de la cheminée, devant son mari assis de l'autre côté en bras de chemise, l'estomac bridé par des bretelles, le cou enfermé dans le col de crin, les pieds dans de vastes pantoufles... Elle le voyait aussi dans le nuage de fumée de sa pipe... A leurs pieds, criant, piaillant, le jeune Pierre de Luneray...

— Cette vie-là, à dix-huit ans! pensait Mlle Angélique Navet, ah! non, jamais!

La belle enfant avait été abandonnée jeune; elle n'avait pas connu la famille, et on ne l'aimait pas; elle reconnaissait qu'elle était née pour faire des enfants, le médecin accoucheur l'avait déclaré à son grand désespoir. Mais elle sentait bien qu'elle n'était pas née pour les élever.

Un jour, le colonel avait fait demander le capitaine comte de Luneray, et celui-ci revenait sagement à la maison; en voyant sa belle petite maîtresse, il lui dit:

— Enfin, nom de Dieu! nous l'avons.

— Quoi donc? fit celle-ci inquiète.

— L'autorisation du ministre, et ça ne va pas être long; avant trois semaines, nous serons mariés, tonnerre de Dieu!

Mlle Angélique Navet était devenue toute pâle; le capitaine le vit et dit:

— Hein! ma petite Angélique, ça te donne de l'émotion, tu es heureuse, maintenant, tu ne l'espérais pas?

C'était vrai, la jeune fille espérait que le ministre n'accorderait jamais cette permission. Le capitaine était de service le soir, et Mlle Angélique devait aller au théâtre où se donnait la représentation d'adieu, la saison théâtrale finissant. Le capitaine lui dit qu'elle pouvait maintenant annoncer à tout le monde son prochain mariage.

En arrivant au théâtre, — probablement Mlle Angélique obéissait au capitaine, — elle annonça son mariage au comique de la troupe, un nommé Florimond, car elle s'enferma longtemps avec lui dans sa loge pour lui parler.

Le lendemain, le théâtre était fermé, les artistes partaient pour Paris.

Mlle Angélique dit à son mari qu'elle faisait refaire toutes ses robes et réparer tout son trousseau pour leur mariage. On devait porter tout cela chez une couturière de la ville. Le capitaine l'approuva.

Deux jours après, le malheureux capitaine comte de Luneray ne trouvait plus celle à laquelle il voulait donner son nom. Il recevait une lettre d'elle qui lui déclarait que, ne se sentant aucune disposition pour le mariage, et fatalement attirée par le théâtre, elle lui disait un éternel adieu, en lui recommandant d'avoir bien soin de leur enfant.

Ah! ce fut une jolie musique, un joli concert de jurons et de sacrements, pendant une heure, chez le capitaine... Le brave homme était atteint au cœur. Il pleura longtemps. Il s'était déjà habitué à la vie de ménage; puis il redoutait les plaisanteries de ses amis. Il s'enferma chez lui et ne sortit que pour son service.

Il demanda et obtint d'aller en Afrique. C'est là qu'il était lorsque éclata la guerre d'Italie, à laquelle il prit part, et il y gagna ses épau-

lettes de chef de bataillon. Mais à quel prix! On l'avait laissé pour mort sur le champ de bataille.

Pendant ce temps, le jeune Pierre de Luneray avait grandi et était entré au lycée. C'est tout au plus si, deux fois par an, le pauvre petit voyait son père, et encore il était toujours de mauvaise humeur en remarquant que l'enfant, en grandissant, ressemblait à sa mère, c'est-à-dire devenait très beau.

Il venait d'être nommé colonel lorsque ses rhumatismes et ses blessures l'obligèrent à prendre sa retraite. Le comte de Luneray était très riche. Aussi s'occupa-t-on de le marier.

Lorsqu'un homme n'est plus bon pour le service militaire, il est bien juste que des parents intelligents le trouvent suffisant pour faire un mari. Il était grossier, brutal, immoral; on lui fit épouser une jeune veuve, très douce, très timide et toute confite en dévotion. A cause de son enfant, ils se marièrent sous le système dotal. Le mieux, c'est qu'ils s'entendirent parfaitement; la veuve, disaient les indiscrets, n'était timide que devant le monde, et sa religion la portait à beaucoup pécher.

Un an après le mariage, vint au monde une petite fille qui ne vécut pas. La comtesse de Luneray se nommait Colombe. A l'époque où nous la retrouvons, quelques années après son mariage, elle avait de trente-cinq à quarante ans; le colonel entrait dans sa soixante-cinquième année. Un jour par semaine au plus, le vieux soldat pouvait se tenir debout: tous les autres jours, il les passait couché sur son lit ou étendu dans un fauteuil, gémissant, criant et jurant; autour de lui allait et venait, le consolant, Mme de Luneray.

La comtesse de Luneray pouvait facilement cacher six ans sur les trente-huit printemps qu'elle comptait. Elle n'était certainement pas jolie, mais elle était avenante, bonne; sans distinction, elle avait l'aspect provincial: c'était une petite femme toute rondelette, ayant la mine fleurie, l'air aimable, des joues bien fermes qui avaient des saillies roses et de petites fossettes provocantes, des lèvres bien rouges et épaisses, mais la bouche toute petite, garnie de dents ravissantes· elle avait un double menton; elle avait le nez un peu en l'air;

elle était brune, avait des cheveux très abondants, des sourcils bien épais et de longs cils, et cependant elle avait des yeux bleus, des gros yeux toujours humides; sous la paupière lourde qui les voilait, le regard était plein de charme, et le colonel, qui ne ménageait pas ses expressions, lui avait dit, le soir de ses noces, qu'elle avait des yeux... polissons !

Elle avait beaucoup ri... parce qu'ils étaient seuls !

A ses intimes amis, elle disait qu'elle avait été bien désillusionnée sur le mariage; elle avait épousé le comte de Luneray sur sa réputation de galant soldat, sur des histoires d'un passé très bruyant... Hélas ! ce beau hussard n'avait pas vécu une année, et il lui restait un invalide...

Un matin, le colonel avait fait appeler un notaire. Il avait passé une nuit épouvantable, et voulait mettre ordre à ses affaires. L'avant-veille, il avait reçu une lettre pressante de son fils, et, dans le journal du matin, il avait lu l'affaire de la rue Laffitte ; il avait jeté le journal au feu, ne voulant pas que sa femme le vît ; il avait fait écrire au notaire de Paris chargé de la pension de son fils, et il avait mis entre les mains de son notaire le testament qu'il avait écrit.

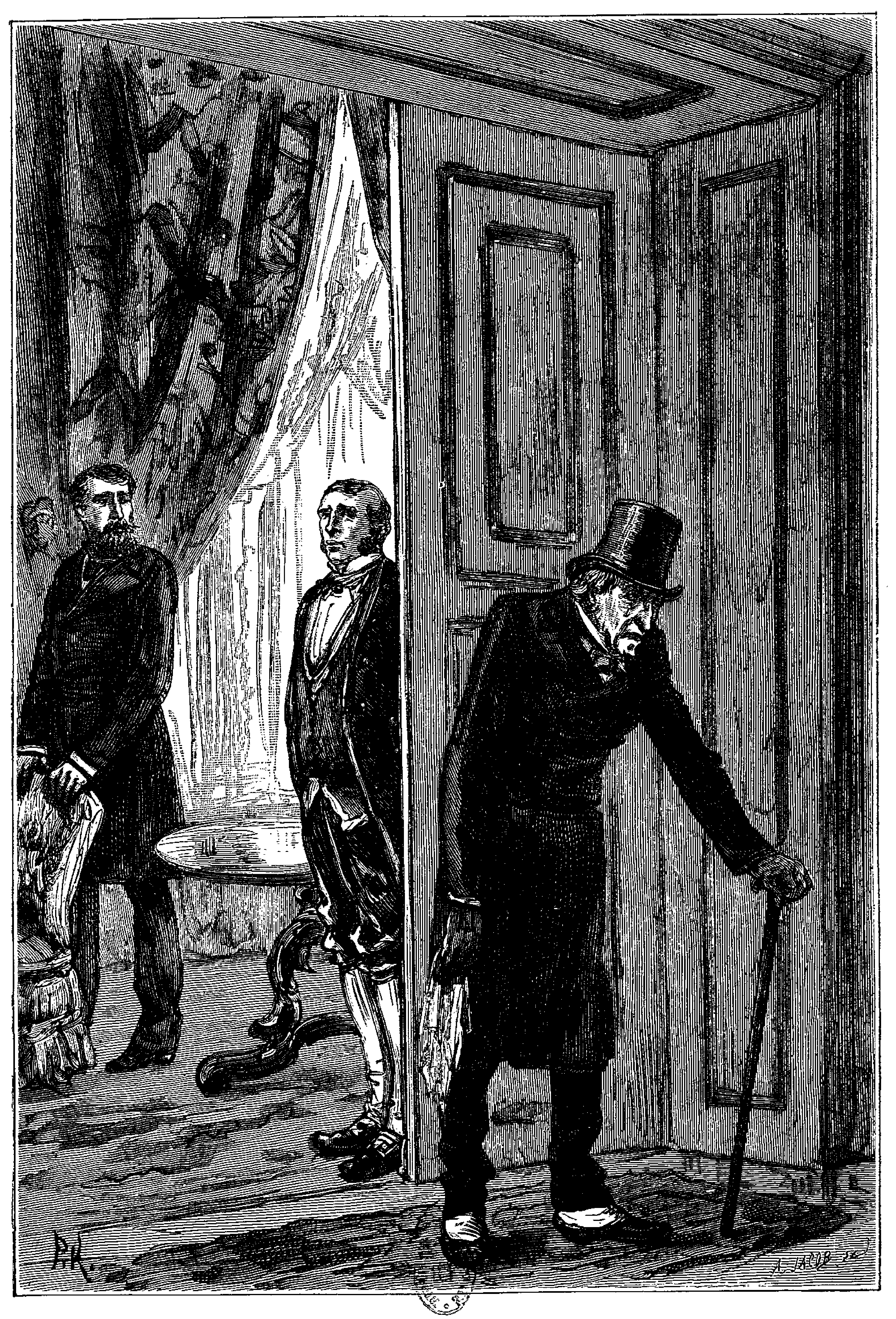
Le notaire parti, il avait dit à sa femme qu'il se sentait très mal; il désirait voir son fils, et il lui demandait si elle y consentait. Mme de Luneray, émue, s'écria :

— Mais je vous en prie, au contraire; je vais moi-même au télégraphe.

Et elle sortit, allant d'abord chercher le médecin; puis envoya ensuite la dépêche.

Nous devons noter une chose : Mme Colombe de Luneray avait eu presque un mouvement de joie, lorsque son mari lui avait dit en suffoquant :

— Nom de nom de Dieu ! je crois que c'est la fin... Ça va mal... Je ne peux plus respirer... Ça n'ira pas la journée... Nom de Dieu ! Colombe, si tu voulais m'être agréable, tu recevrais mon fils... Je crains de te faire de la peine... mais je ne voudrais pas mourir sans le voir...



Il sortit sans adresser une parole à son gendre (p. 208).

Il demanda :

— Vous l'avez vue sortir, dites-vous? Il y a combien de temps de cela?

En faisant cette question, il supposait que sa femme, après avoir passé une partie de la journée chez son amant, allait peut-être rentrer le soir.

— Il y a quelques minutes à peine, une voiture singulière stationnait à la porte. C'est ce qui attira mon attention et éveilla ma curiosité. Je guettai et je vis M. de Luneray...

— M. de Luneray est debout! que me dites-vous là?

— M. de Luneray, que deux personnes soutenaient; on le plaça dans la voiture. Puis, aussitôt, Mme Hautot parut et monta près de lui.

— C'est vrai! fit Maxime Hautot avec un mouvement d'épaules, en se souvenant que la femme de chambre de confiance de sa femme était partie dans la journée en emportant des malles; son départ était donc déjà décidé et arrêté lorsqu'elle était sortie de la maison.

Il n'en pouvait douter; lorsqu'il s'était présenté chez Pierre de Luneray, sa femme était là, dans la chambre, près de son amant, et ils avaient ri ensemble de la réception qui lui était faite.

A cette pensée, il eut un mouvement de rage folle. Il se promenait dans la chambre en disant :

— J'ai agi comme un niais. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour me rendre ridicule. Il faut finir cela.

Et se tournant tout-à-coup vers le bel Alphonse :

— Savez-vous où ils allaient? Avez-vous questionné?

— Non. Mais il est temps peut-être de le faire encore.

— Vous avez raison. Vite, vite, une voiture.

Il sonna aussitôt son valet de chambre; et pendant qu'il revêtait son pardessus, on allait chercher une voiture.

Quelques minutes après, la chasse commençait, mais pour être de courte durée.

Ils ne purent obtenir aucun renseignement. Il était plus de minuit, qu'ils se retrouvaient encore dans le voisinage de la rue Laffitte.

Maxime Hautot avait eu comme un accès de rage. Ce n'était pas la jalousie ; la chose qui le faisait agir, nous l'avons dit, c'était la crainte du ridicule. Après l'aveu qu'il avait fait à M. de Fontbelle, il se trouvait comme dégagé, et s'il avait eu un mouvement de colère, c'avait été en apprenant que sa femme l'avait surpris le matin s'occupant d'elle, et dans cette situation grotesque du mari qui se fait jouer par l'amant. A mesure que le temps passait, cette colère se dissipait, et lorsque, passé minuit, las de recherches vaines, il se retrouva sur le boulevard avec Alphonse, doux, servile, embarrassé du résultat négatif de sa démarche, il remplit de joie celui-ci en disant, comme un homme qui en prend son parti :

— Ah bah ! en voilà assez, qu'elle aille au diable et que je ne la revoie plus... mon ami, je vous remercie. Vous êtes fatigué, si vous le voulez, nous allons souper ensemble...

— Monsieur Hautot est trop aimable, fit Alphonse avec des manières toutes féminines qui firent relever la tête à Maxime.

— Je vais tâcher d'oublier ça... et puis je vous ai promis un peu d'argent ce soir.

Et en disant cela, Maxime glissait son bras sous celui du jeune homme.

Ils s'éloignèrent du boulevard. Maxime le conduisit dans un restaurant où il était connu, pour n'être pas vu, peut-être, en compagnie du bel Alphonse. Ils entrèrent dans un cabinet particulier, que le garçon lui ouvrit, sans qu'il le demandât, en reconnaissant M. Hautot.

A quelques minutes de l'endroit où Maxime Hautot avait familièrement passé son bras sous celui du bel Alphonse, l'allure des deux hommes avait changé; leurs yeux s'étaient rencontrés, leurs mains s'étaient touchées, et, aussitôt, il s'était établi comme un courant de sympathie entre eux ; ils ne se parlaient pas, mais ils se souriaient : ils soupèrent ensemble.

Au milieu de la nuit, ils sortirent du restaurant. Alphonse avait reçu de M. Hautot l'argent que celui-ci lui avait promis ; pour entrer chez lui, il se fit conduire en voiture, et, dans le coin de son fiacre,

à moitié sommeillant, il comptait mentalement l'argent qu'il pourrait avoir de son ami Maxime Hautot.

Rentré chez lui, le bel Alphonse dormit du sommeil d'un sage, ayant presque oublié ce qui s'était passé quelques heures avant dans le cabinet de chez Brébant; il oubliait Olvie; il n'eut des rêves que de grandeur.

Pendant huit jours, le bel Alphonse mena joyeuse vie; jamais on ne l'avait vu si facilement prodiguer l'argent. Lorsqu'il s'aperçut que ses poches se vidaient,— était-ce que des promesses lui avaient été faites,— il se rendit chez Maxime Hautot; il était bien convaincu qu'il suffirait de dire son nom pour être reçu. Il fut tout étonné lorsque le valet de chambre revint, lui rapportant le bout de papier sur lequel il avait inscrit son nom, en lui disant :

— Monsieur ne peut recevoir monsieur.

— Je reviendrai demain, fit Alphonse.

— Je ne crois pas que ce soit utile, dit le valet peu gêné avec Alphonse, en raison probablemenl des ordres qu'il avait reçus.

— Ah! fit Alphonse avec un mouvement de colère. Eh bien, vous lui direz qu'il aura de mes nouvelles.

Et c'est tout piteux, la tête basse, qu'il regagna les hauteurs de Montmartre, absolument stupéfié par la réception qui venait de lui être faite.

— Ah non! répéta-t-il en hochant la tête, je n'aurais pas cru ça. Non! mais, il me le paiera.

Et très ennuyé de ses plans bouleversés, il entra dans une brasserie. Machinalement il prit les journaux qui étaient devant lui, et c'était une habitude d'Alphonse, habitude de faiseur en quête d'affaires; il commença sa lecture par les annonces.

Il lisait depuis quelques minutes, lorsqu'il eut un mouvement; il venait de lire :

« M. Pierre de Luneray est prié de se présenter ou d'écrire pour affaires qui l'intéressent, à Paris, rue Godot-de-Mauroy. J.-C. de L. »

— Qu'est-ce que ça veut dire, fit Alphonse. Il faut que je voie ça... Est-ce que c'est mon imbécile qui espère ainsi retrouver sa femme?... Il est certain que cet avis-là ne servira qu'à les faire se cacher plus soigneusement. Est-ce la préfecture? Ce serait trop bête... En tout cas, il faut voir ça. Je suis bien certain de ne pas voir surgir M. de Luneray...

Et le bel Alphonse copia immédiatement l'adresse sur son portefeuille.

III

LES JEUX DE L'AMOUR ET DU HASARD

Tous les gens qui n'ont pas de métier et qui sont sans cesse à la recherche d'une position sociale commencent toujours la lecture des journaux par la dernière page. C'est sur les folies, sur les fantaisies de l'annonce qu'ils bâtissent leur avenir. Alphonse était de ceux-là. Est-ce qu'il espérait trouver ainsi un emploi dans lequel, par un travail sérieux, il parviendrait à se faire une position? Non! Alphonse disait qu'il n'était pas né pour le travail, il était né pour la fortune. Il savait, disait-il toujours, bien dépenser l'argent. Le misérable était un paresseux, il avait été mal élevé; on ne lui avait pas dit, enfant, que tout homme n'a le droit d'être dans la société qu'à la condition d'y faire un rapport quotidien de besogne; il avait toujours pris sa vie aux dépens des autres.

Ce que le bel Alphonse cherchait dans les annonces et dans les petites affiches, c'était une proposition que d'autres avaient refusée, c'était encore des offres de mariage insensé. Une union avec une infirme ou une sexagénaire apportant des centaines de mille francs de dot. Souvent il avait lu cette annonce et il s'y était rendu aussitôt, mais il s'était trouvé devant des entrepreneurs de mariages qui, après lui avoir demandé son nom et son âge, lui demandaient de l'argent. A cette demande tout était rompu.

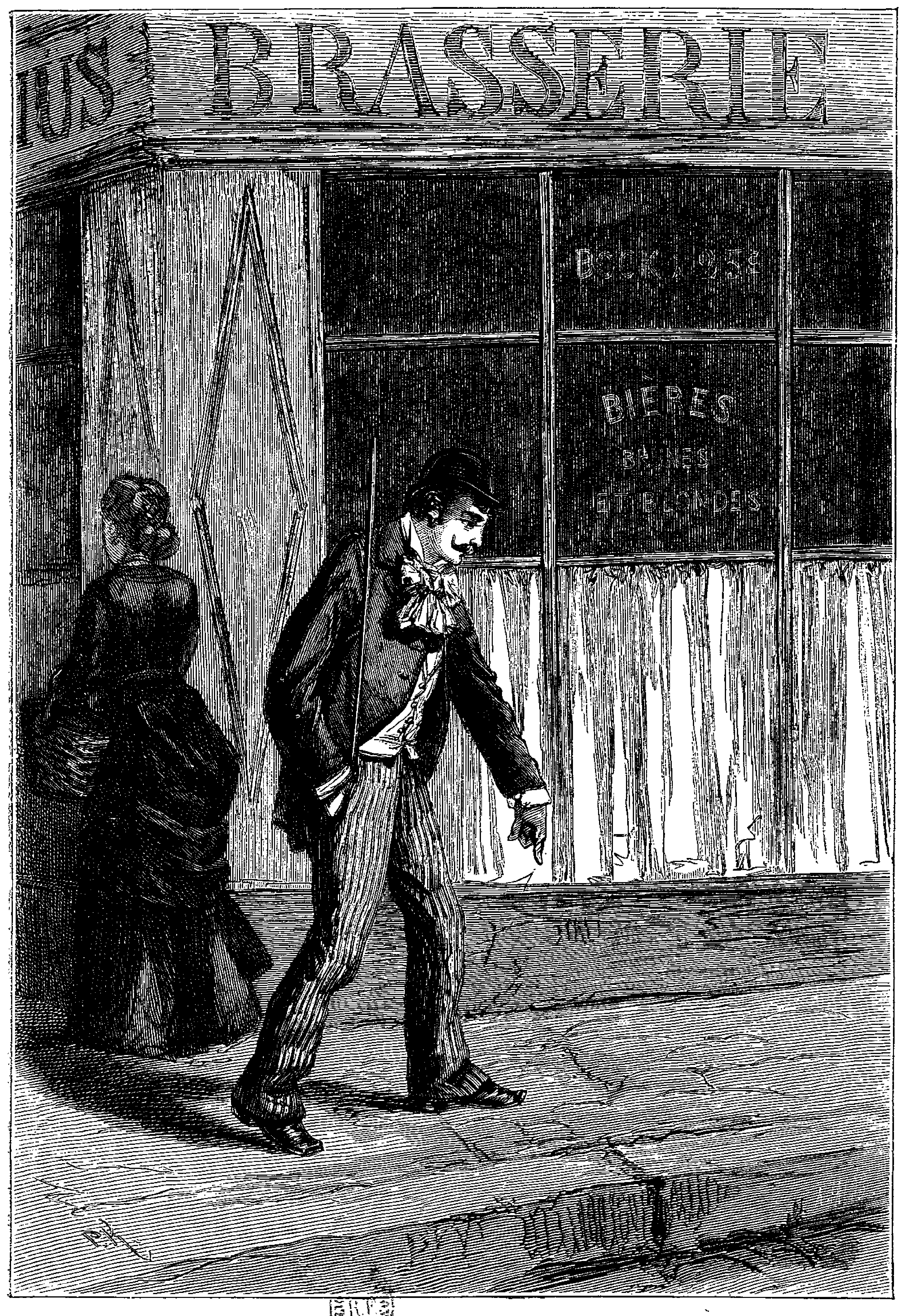
Ce qui l'intriguait dans l'annonce qu'il venait de lire, c'est qu'il savait que son ancien maître, son ennemi maintenant, n'avait pas de famille. Il le lui avait souvent entendu dire : il recevait une pension d'un individu qu'il ne connaissait pas — il disait que c'était de son père; mais s'il avait eu son père, pensait Alphonse, celui-ci aurait donné lui-même sa pension, et il ne l'aurait pas reçue par l'entremise d'un notaire; puis un père qui nous fait une pension vous aime, s'intéresse à vous, et puisqu'il a de l'affection pour son fils, il ne vit pas toujours éloigné de lui. Aussi le bel Alphonse concluait-il que M. de Luneray était un enfant d'amour, un enfant adultérin qu'on avait dû abandonner, en lui donnant le nom peut-être de la ville où il avait été en nourrice, et sur la tête duquel une certaine rente avait été faite.

Or, si l'on faisait chercher le jeune homme, ou c'était la police, ou c'était Maxime Hautot, ou, ce qui était plus probable, était-ce un legs qui lui revenait? Dans ce dernier cas, il ne savait pas ce qu'il ferait, mais ce qu'il était prêt à faire, c'était d'en profiter. Il était convaincu que M. de Luneray, s'il lisait l'annonce, — ce qui était peu probable, — éclaterait de rire en y voyant un piège grossier tendu par ses ennemis pour savoir où il s'était réfugié avec madame Hautot. Il pouvait donc agir librement, avec l'assurance de ne pas le rencontrer sur son chemin.

Il était prêt à tout pour réussir, selon les circonstances; quelquefois, près de certaines femmes, il s'était fait passer pour son maître; en son absence, il les avait reçues chez lui, se disant Pierre de Luneray. Ce qu'il avait fait pour de simples aventures galantes, il pouvait le refaire pour une chose grave.

Alphonse était un homme de précaution, et par hasard, en sortant de chez M. de Luneray, il avait trouvé dans les effets qu'il lui avait donnés des lettres et des papiers qui pourraient lui servir, si, résolu à se faire passer pour M. de Luneray, il devait établir son identité.

Ce plan n'était pas bien arrêté, tout naîtrait des circonstances. Mais le bel Alphonse était prêt à tout; il flairait une affaire. Abandonné



Et c'est tout piteux, la tête basse, qu'il regagna les hauteurs de Montmartre (p. 213).

par Maxime Hautot, — l'ingrat, — il allait se trouver sans ressources; il lui fallait au plus tôt trouver quelque chose. C'est dans ces dispositions qu'il se dirigea à l'adresse indiquée.

Arrivé rue Godot-de-Mauroy, il regarda la maison, et vit les petits écriteaux de location en papier jaune qui indiquent les chambres et appartements meublés; il fut par ce fait déjà un peu édifié; ce n'était ni dans une agence ni chez un notaire qu'il allait se présenter. Il entra chez le concierge et lui demanda quelle était la personne qui avait fait mettre l'annonce dans le journal; il voulait, avant de lui écrire ou de la voir, car il connaissait beaucoup M. de Luneray, savoir qui elle était, et si en la servant il ne risquerait pas de nuire à un ami. Cela était si naturel, si simple, que le concierge, mis au courant par M. de Luneray, n'hésita pas à lui dire ce qu'il demandait.

— Monsieur, la femme qui a fait mettre dans le journal les initiales C. de L., est la belle-mère de M. de Luneray, qui a quitté Paris il y a quelques jours sans qu'on sache où il est allé; son mari, le comte de Luneray, vient de mourir, et c'est afin de liquider cette succession qu'elle est venue à Paris et qu'elle fait rechercher le fils de son mari.

— C'est Mme veuve de Luneray qui reste ici? Et c'est elle-même qui fait rechercher M. de Luneray?

— Oui, monsieur, et si vous avez des renseignements à lui donner, vous la rendrez bien heureuse.

— Non, je ne puis me présenter ainsi. Je lui écrirai pour lui demander une entrevue.

— Voulez-vous me donner votre carte?

— Non, c'est inutile, je vais lui écrire.

Et il se retira; il se doutait bien que le concierge allait aussitôt monter chez Mme de Luneray pour l'informer de sa démarche. Alphonse avait besoin de se préparer. Ainsi, c'était vrai, M. de Luneray avait une famille qu'il ne voyait pas, avec laquelle il vivait en mauvaise intelligence. Il ne fallait plus penser à se faire passer pour lui; il n'y avait qu'une chose possible : s'offrir à donner des renseigne-

ments et les faire payer. Mais quels renseignements pouvait-il donner? Sur le passé?... était-ce bien nécessaire à des gens qui ne recherchaient M. de Luneray que pour liquider une succession? Il savait que M. de Luneray était parti. Il pourrait peut-être savoir par Julie Laurent de quel côté il s'était dirigé : là se bornaient ses informations; c'était peu. Bah ! en s'en servant habilement, on pouvait encore tirer de cela un bon prix.

Alphonse rentra chez lui, et écrivit :

« Madame,

« Vous êtes à la recherche de M. Pierre de Luneray, voyageant en ce moment à l'étranger, et, pour de graves raisons, obligé de cacher sa résidence. J'ai été chargé par lui, à son départ précipité, de m'occuper de différentes affaires qu'il laissait en suspens. Je me mets à votre disposition pour les communications que vous voudriez lui faire parvenir. J'attends un mot de vous, madame, pour me rendre à l'entrevue que vous me fixerez.

« Veuillez croire, madame, à l'assurance de mes sentiments distingués,

« ALPHONSE DE CHABEAUD. »

La lettre, écrite avec beaucoup de soin, car Alphonse n'était pas sûr de son orthographe, il ajouta son adresse, et l'ayant glissée sous enveloppe, il la porta à la poste. En attendant la réponse, il s'occupa de trouver quelque chose de sérieux à dire. A cet effet, il alla rue Laffitte; une petite affiche collée sur la porte attira ses regards; il alla la voir et lut avec stupéfaction que le lendemain, par le ministère de Me Lehideux, huissier, les meubles, linge, vêtements, etc., etc., appartenant à M. de Luneray, seraient vendus au plus offrant et dernier enchérisseur.

Il avait quelque chose à dire à Mme de Luneray.

Le soir, il rentrait chez lui lorsque le maître du garni l'appela; on avait apporté une lettre pour lui; il l'ouvrit et lut :

« Monsieur,

« J'ai la plus grande hâte d'avoir des nouvelles de M. Pierre de Luneray. S'il vous était possible de venir ce soir, je resterai chez moi toute la soirée. Sinon vous m'obligeriez en venant demain matin après dix heures; je vous attendrai.

« Avec mes remerciements, recevez, monsieur, l'assurance, etc.

« Colombe de Luneray. »

— Tiens, tiens, si j'y allais ce soir, pensa Alphonse.

Et aussitôt il soigna tout particulièrement sa toilette, et tout en ajustant ses cheveux, il se disait :

— Vieille femme riche... veuve... qui sait!... Ce serait drôle.

Et déjà son imagination lui créait un nouvel avenir. Moins d'une heure après il était rue Godot-de-Mauroy; le concierge le conduisait à l'entresol. Mme de Luneray habitait un appartement meublé assez luxueux et composé de trois pièces seulement; elle se servait elle-même et prenait ses repas au dehors. Quand la comtesse de Luneray, prévenue, le fit entrer dans son petit salon, il resta tout stupéfait en la voyant. C'est que la lumière de deux bougies éclairait faiblement la chambre, et, dans cette demi-obscurité, Mme de Luneray, qui ne paraissait pas trente ans, n'était pas absolument jolie; mais elle était très avenante, toute grassouillette; elle était fort gracieuse et bouleversait toutes les idées qu'Alphonse s'était faites d'elle. Il ne s'explipliquait pas que la mère fût à peu près de l'âge du fils. La jeune femme lui offrit un siège et en prit un elle-même, et, remarquant en souriant la surprise d'Alphonse, elle lui dit :

— Vous paraissez, monsieur, étonné de me voir?

— Mon Dieu, madame, ma surprise, je vous l'avoue, est toute en votre faveur. Je ne me représentais pas la mère de M. de Luneray avec cette jeunesse, cette grâce, cette beauté!

Mme Colombe de Luneray n'en avait jamais tant entendu d'un coup; elle avait bien placé les lumières pour que leur clarté la servît, mais elle ne s'attendait pas à cet effet et elle en devint rouge jusqu'au bout du nez.

— Monsieur, dit-elle, je ne suis pas la mère de M. de Luneray. J'étais la femme de son père; M. le comte de Luneray avait eu son fils avant son mariage, et je n'ai jamais vu même M. de Luneray.

Cette dernière phrase rassura tout à fait Alphonse.

— Je m'étonnais, madame, et tout s'explique, fit-il niaisement.

— Monsieur, je cherche M. Luneray afin de liquider notre situation à chacun.

M. le comte de Luneray est mort il y a... quelque temps.

Elle n'osait dire : quelques jours. Elle comprenait qu'elle oubliait un peu vite que son veuvage était bien docilement accepté, et elle s'en trouvait un peu embarrassée. Mme Colombe, depuis son arrivée à Paris, vivait seule, obligée à ne point parler, ce qui était pour elle une grande gêne; elle avait de la province l'habitude de dire beaucoup de choses pour rien; en se trouvant avoir un motif de parler, une personne pour l'écouter, elle était heureuse; aussi, très empressée autour d'Alphonse ravi, elle lui raconta son mariage; elle lui expliqua pourquoi elle était jeune encore, venant de perdre un époux presque septuagénaire; en parlant de son âge, elle tricha, elle en cacha quelques années, mais en se qualifiant de vieille femme et disant :

— Je ne suis point jeune, j'ai beaucoup souffert.

Et comme Alphonse lui disait brutalement :

— Vous me disiez, madame, qu'en perdant M. le comte de Luneray, vous aviez perdu votre meilleur ami, que vous le considériez comme votre père. A votre âge, vous avez dû souvent souffrir d'être liée à un vieillard; mais il faut, dans ce qui vous arrive, chercher une consolation; vous êtes jeune, belle, et vous ne pouvez rester sans affection.

Elle écoutait et son regard humide rencontrait celui du jeune homme; elle n'osait répondre.

— Je pense absolument comme vous, aussi ai-je hâte d'avoir fini mon affaire de famille pour penser un peu à moi, et au moyen de trouver un cœur qui réponde au mien.

En somme, il arriva qu'après avoir causé pendant deux heures,

Mme Colombe de Luneray avait raconté son mariage, sa vie avec son mari, et qu'Alphonse avait compris que Colombe, mariée deux fois, n'avait jamais rencontré ce qu'elle cherchait, un homme ardent qui lui rendît amour pour amour.

Il avait remarqué qu'elle avait, en le regardant, des yeux bien singuliers. Et lorsqu'il la quitta, ils avaient convenu que le soir même il allait prévenir M. de Luneray par une lettre; en attendant la réponse, le lendemain, il viendrait trouver Mme la comtesse de Luneray, avec laquelle il irait chez le notaire; puis, cavalier galant, il l'accompagnerait pour se promener dans Paris, qu'elle n'avait pas encore visité depuis son arrivée. En se retirant, il pressa longuement la main de Colombe; il lui sembla qu'elle tressaillait.

Alphonse avait bien tranquillement menti. Il s'était chargé d'écrire à M. de Luneray. Dans quelques jours il déclarerait que M. de Luneray, informé, avait simplement répondu qu'il se désintéressait de ce qui pouvait lui revenir, et priait son ami d'informer seulement le notaire qu'on devait vendre chez lui. Il n'écrivait pas directement, afin que personne ne pût savoir où il s'était sauvé avec sa maîtresse. Ces mensonges avaient toutes les apparences de la vérité.

En Colombe, il voyait la femme qu'il cherchait depuis longtemps: encore jeune et riche. S'il parvenait à s'en faire aimer, sa vie était assurée. Mais, pour cette conquête, il était décidé à agir avec prudence; en se présentant, en brusquant les choses, en ne s'observant pas, il avait été joué par Olvie. A ce souvenir, le rouge lui montait au visage et il sentait gronder en lui une haine sourde. Un jour ou l'autre, il la retrouverait et lui ferait payer ce qu'elle lui avait fait.

Mme Colombe de Luneray était naïve, mais prête à s'effaroucher; il fallait donc observer attentivement le rôle qu'il devait jouer. Pour la bien connaître, il était nécessaire qu'il passât la journée avec elle; après il saurait comment se diriger; il ne voulait rien faire à la légère. Ce qu'il avait pu remarquer, c'est que sous ses dehors de pruderie elle cachait une nature ardente; et puis Alphonse savait bien l'effet qu'un veuvage récent produit sur certaines femmes. En

même temps que la douleur agit sur le système nerveux, il reste de la crise, quand le calme revient, une fièvre qui brûle sans cesse, mène des nuits sans sommeil ou avec des songes épuisants. C'est comme une jeunesse nouvelle qui se révolte. Il savait cela, le bel Alphonse, des femmes le lui avaient souvent raconté, et il voulait profiter de cette situation. Revenant aux choses pratiques, il disait :

— Avec celle-là, je n'ai pas besoin de beaucoup d'argent ; elle ne m'entraînera pas dans de folles dépenses... C'est une femme qu'il faut guetter... et qu'il faut compromettre pour être sûr d'elle.

Et c'est en rêvant qu'il était déjà l'amant chéri de la jeune veuve, qu'il avait enfin réalisé le rêve de sa vie, que le bel Alphonse regagna sa chambre d'hôtel.

Le lendemain, Alphonse se trouvait au rendez-vous ; Colombe l'attendait ; son vêtement de deuil était bien coquet, trop coquet pour le temps qui s'était écoulé depuis la mort du comte de Luneray ; elle était fort peu embarrassée de son voile qui se levait trop souvent pour laisser voir la flamme de ses regards.

Cependant, sa tenue était très réservée ; elle paraissait un peu timide, gênée, pour glisser son bras sous celui du jeune homme lorsque celui-ci le lui offrit. Ils se dirigèrent d'abord chez le notaire ; là, effrontément, Alphonse soutint que son ami, M. Pierre de Luneray, renoncerait probablement à tout ; il l'avait informé par dépêche, et celui-ci n'avait pas même répondu.

Pour affirmer le complet abandon que Pierre de Luneray faisait de tous ses biens, il dit :

— Je l'ai fait prévenir que les poursuites que les créanciers exerçaient contre lui allaient avoir un résultat final ; il n'en a pas tenu compte, et demain tous ses meubles seront vendus.

— Que me dites-vous là ? fit la jeune veuve.

La vente à l'encan du mobilier, par autorité de justice, c'était, pour elle, provinciale, presque une flétrissure, quelque chose comme la faillite, et cela lui semblait devoir tacher le nom qu'elle portait ; et Mme Colombe de Luneray dit aussitôt :



Quand la comtesse de Luneray, prévenue, le fit entrer dans son petit salon, il resta tout stupéfait en la voyant (p. 221).

— Avant tout, monsieur, je n'ai pas à m'occuper de ce qui adviendra, si M. de Luneray reviendra, s'il refusera de reconnaître cette dépense; mais je vous prie d'aviser que cette vente n'ait pas lieu. Vous payerez ses créanciers.

— Il sera fait selon votre désir, madame. Le sentiment qui vous dirige est tout naturel, dit le maître clerc; mais croyez-vous, madame, qu'il ne serait pas plus prudent de racheter vous-même tout? Vous avez l'intention de vous établir à Paris. Vous auriez ainsi un mobilier, et, en vous entendant avec le propriétaire, vous pourriez reprendre la suite du bail et vous vous trouveriez tout de suite installée chez vous. Ainsi, vous auriez une garantie des sommes déboursées; lorsque vous liquideriez avec M. de Luneray, vous le remettriez, s'il le voulait, en possession de son mobilier.

Le conseil que donnait le maître clerc n'était pas du tout du goût du bel Alphonse, et il regrettait bien d'avoir parlé de cette vente; mais Mme de Luneray n'hésita pas; elle répondit immédiatement :

— Non, non, monsieur! On payera ce que doit M. de Luneray; je n'ai pas besoin de garanties. Je fais, en agissant ainsi, ce qu'aurait fait M. le comte de Luneray, s'il vivait. Je vous prie de vous occuper de cela; que l'on fasse au plus tôt arracher ces affiches sur lesquelles s'étale le nom que je porte.

— J'envoie immédiatement chez l'huissier.

Puis, venant à l'affaire qui les occupait, le maître clerc reprit, en s'adressant à Alphonse :

— Vous correspondez avec M. le comte de Luneray? Je vous prie, monsieur, de lui annoncer que nous observerions la plus grande discrétion s'il consentait à nous écrire. Il n'aurait à ce sujet aucune crainte à avoir. Tout le monde connaît aujourd'hui le motif de son départ, c'est de notoriété publique.

Mme Colombe de Luneray écoutait, un peu surprise, et regardait et le maître clerc et Alphonse, ne comprenant pas; elle dit à son tour :

— Pardon, monsieur, vous dites que l'absence de M. de Luneray est

justifiée, — la cause est de notoriété publique, — mais vous ne me l'avez pas dit, moi, je l'ignore.

— Mon Dieu, madame, je croyais que vous la saviez, que c'était justement cette cause qui vous faisait vous hâter dans la liquidation de la succession, que vous précipitez un peu.

Mme Colombe rougit et eut un geste de dénégation.

— Vous ne savez rien? fit le clerc surpris. M. de Luneray avait des relations avec une femme mariée, Mme Madeleine Hautot, et il a été surpris par le mari avec elle.

— Ah! mon Dieu! fit Colombe, très étonnée par ce qu'elle entendait; surpris par le mari! oh! les pauvres enfants!

— Le mari blessa très grièvement, paraît-il, M. de Luneray.

— Mais je n'ai jamais rien su de cela! mais c'est un Luneray et il est très grièvement blessé?...

— Il est maintenant tout à fait rétabli, et Mme Hautot a quitté son mari pour aller vivre avec son amant à l'étranger.

— Ils sont partis ensemble?

— Oui, madame.

Mme de Luneray était toute bouleversée par ce qu'elle venait d'apprendre; elle se sentait toute pleine de sympathie pour les deux amoureux qui sacrifiaient tout à leur amour.

— Je m'explique, maintenant, pourquoi nous ne pouvons le retrouver.

— Je croyais, madame, que vous connaissiez cette histoire.

— Pas du tout, monsieur, et je m'explique maintenant les ordres que vous avait donnés, quelques jours avant de mourir, M. le comte de Luneray. Assurément, il était informé de ce qui se passait, son fils s'était adressé à lui.

Plusieurs fois, oui, madame, et sans obtenir de réponse satisfaisante. M. le comte de Luneray avait plusieurs fois déjà rétabli la situation de son fils, compromise par des dettes de jeu et par une vie très dissipée. Monsieur, vous êtes son ami et vous devez connaître aussi bien que moi ce que je raconte.

— Oui, oui, monsieur, c'est vrai, se hâta de répondre Alphonse,

qui apprenait également ce qui, jusqu'à cette heure, avait été un problème pour tout le monde : les moyens d'existence de son ancien maître.

— Pauvre Pierre, fit Mme de Luneray; ces tracas, ces tourments ont dû hâter sa fin; et s'il a connu cette scandaleuse histoire, je m'explique la rapidité avec laquelle la mort l'a pris...

Il y eut un silence embarrassé de quelques secondes, pendant lequel la jeune femme passa un mouchoir sur ses yeux; il eût été difficile d'en dire le motif.

Le maître clerc reprit :

— Vous décidez, madame, que l'on fasse immédiatement cesser les poursuites dirigées contre M. de Luneray?

— Oui, monsieur.

— Très bien. Maintenant, après la déclaration qui vient de nous être faite par monsieur, que M. de Luneray est résolu à ne répondre à rien, à abandonner tout, et par cela à nous créer de nouveaux embarras, croyez-vous qu'il ne vaudrait pas mieux que nous nous adressions au tribunal, qui nous autoriserait immédiatement à procéder au partage de la succession ?

— Je préférerais que l'on attendît encore; tout n'est pas désespéré, et M. de Chabeaud attend une réponse demain. S'il n'a rien, il insistera de nouveau, et si nous n'obtenons rien, alors nous procéderons judiciairement.

— Fort bien, madame, il en sera fait ainsi que vous le désirez.

Cela étant entendu, Alphonse prenant sérieusement l'engagement de correspondre dès le soir même avec son ami M. de Luneray, la jeune veuve et le bel Alphonse quittèrent l'étude.

En sortant, Alphonse héla une voiture découverte dans laquelle ils montèrent tous les deux; il promena Colombe tout autour du Louvre, puis aux Champs-Élysées. L'heure du déjeuner était venue, et il lui demanda très galamment, très délicatement surtout, si elle voulait lui faire l'honneur de déjeuner avec lui, dans un restaurant des Champs-Élysées, sous les feuilles, en plein air. Ce que Colombe accepta aussitôt avec joie.

La veuve du vieux colonel de hussards ressentait une grande sympathie pour le bel Alphonse. Son sourire frais et presque constant la ravissait; elle le trouvait beau, noble et fort. C'était bien là l'homme qu'elle avait rêvé dans ses longues heures passées près du vieux soldat impotent, et, malgré elle, de singulières pensées, où le bel Alphonse était toujours mêlé, troublaient son cerveau.

Alphonse était très réservé; c'était peut-être la première fois qu'il s'adressait à une femme honnête, et il avait à la fois la crainte de fâcher et le respect de celle qu'il voulait perdre. De cela naissait un trouble qui, pour Colombe, ajoutait un charme de plus à son cicerone.

Ils passèrent ainsi une agréable journée, qui rendait à mesure la jeune veuve plus familière et plus abandonnée. Alphonse, intelligent, ne semblait pas s'en apercevoir. Ses deux derniers échecs l'avaient rendu circonspect, et il avait cet avantage qu'il connaissait à fond celle à laquelle il s'adressait. Celle-ci ne savait rien de lui. La veuve du colonel de Luneray avait vécu presque chastement, fidèlement attachée à chacun de ses maris; elle avait toujours été sage, elle ignorait la vie et était prête à se livrer au plus adroit. C'était une conquête facile, mais à la condition de ne pas l'effaroucher. Une femme qui ne se donnait pas, qu'il fallait surprendre et qui céderait alors si on avait su s'en faire aimer. Il fallait un peu agir en dompteur, et il le sentait. Aussi, se méfiant de son langage, s'observait-il avec attention. C'est par de longs regards qu'il troublait la jeune femme, par des pressements de main qu'il la faisait tressaillir. Elle vibrait au moindre choc. Tous ses sens, depuis longtemps endormis, se réveillaient dans ce contact de tout un jour avec un homme beau, jeune et amoureux.

Alphonse reconduisit Mme de Luneray jusqu'à sa porte dans la soirée; il lui baisa le bout des doigts. Le lendemain, ils passèrent une journée semblable; et le soir, au moment où il allait la quitter, ce fut elle qui lui tendit son front. Il l'embrassa sur les yeux, et elle se sauva bien vite, toute rouge, toute bouleversée.

Alphonse avait remarqué son trouble, avait senti son tressaille-

ment; il voyait chaque jour l'autorité qu'il prenait sur elle. Et cela dura huit jours, pendant lesquels ils se retrouvaient toujours à la même heure et passaient le même temps ensemble : environ six heures. Ils déjeunaient tous les jours. Les deux premiers jours, Alphonse montait chez Mme de Luneray et se trouvait seul avec elle ; le troisième jour, Colombe avait pris une servante qui recevait M. Alphonse de Chabeaud et le faisait attendre dans le salon.

Ils déjeunaient toujours dans les salles communes de restaurant, et, pour courir Paris, la jeune veuve voulait qu'on prît des voitures découvertes : la promenade était plus gaie. Ils se trouvaient ainsi rarement isolés, et dans ces moments, Colombe était embarrassée, gênée, n'osant parler. Au contraire, au restaurant, en voiture, au milieu du monde, elle était gaie, enjouée, plus familière et souvent provocante; à ses regards amoureux, ses regards répondaient; aux pressions de ses mains, ses doigts s'abandonnaient, et Alphonse observait tout cela; il voyait bien que la jeune femme se méfiait d'elle-même.

Ce qu'Alphonse ne devinait pas, c'est que Colombe avait atteint l'âge critique de la femme, l'âge où les sens trop longtemps comprimés commandent. En quittant Alphonse, la lèvre humide de son baiser, la jeune femme rentrait chez elle toute dévorée de désirs; elle passait d'épouvantables nuits.

Déjà, dans son cerveau, elle s'était donnée à Alphonse; elle aimait et était décidée à se livrer; mais elle voulait, pour succomber, un temps plus long de connaissance; elle était certaine qu'en tardant longtemps à céder, l'homme l'estimerait plus; puis, elle ne voulait pas se rendre, elle voulait être prise. En somme, Colombe était comme l'oiseau fasciné par l'épervier; elle voyait, au-dessus, ce tournoiement au bout duquel il devait fondre sur elle et ne pouvait rompre le charme sous lequel elle était.

Alphonse concevait tout autrement la situation; il fallait une solution pressée, son argent s'épuisait, des lettres presque menaçantes adressées à Maxime Hautot étaient restées sans réponse; il fallait trouver ce qu'il appelait une occasion.

Des renseignements sur M. de Luneray, il n'en était plus question. Alphonse avait déclaré que M. de Luneray ne voulait pas se mêler de ses affaires; il redoutait un piège. Et la succession se vidait judiciairement.

Alphonse était toujours à la recherche de l'occasion qui le mettrait seul avec Colombe, situation que celle-ci évitait avec le même soin qu'il dépensait à la rechercher.

Les jours passaient toujours les mêmes. Alphonse avait proposé à Mme de Luneray de la mener au théâtre, mais Colombe avait refusé, son deuil le lui défendait. Un matin, il arrivait chez Mme de Luneray; celle-ci le reçut en riant et lui dit :

— Mon ami, je commence à bien connaître Paris; aujourd'hui, nous nous dispenserons de notre promenade.

Alphonse inquiet se demanda si elle ne voulait pas se débarrasser de lui. Elle continua :

— Nous allons déjeuner; et vous seriez bien gracieux, vous qui connaissez sa demeure, de me mener chez M. de Luneray.

Alphonse la regarda avec étonnement. Que voulait-elle dire? Est-ce que M. de Luneray était de retour? Et il répéta interrogativement :

— Chez M. de Luneray? dites-vous.

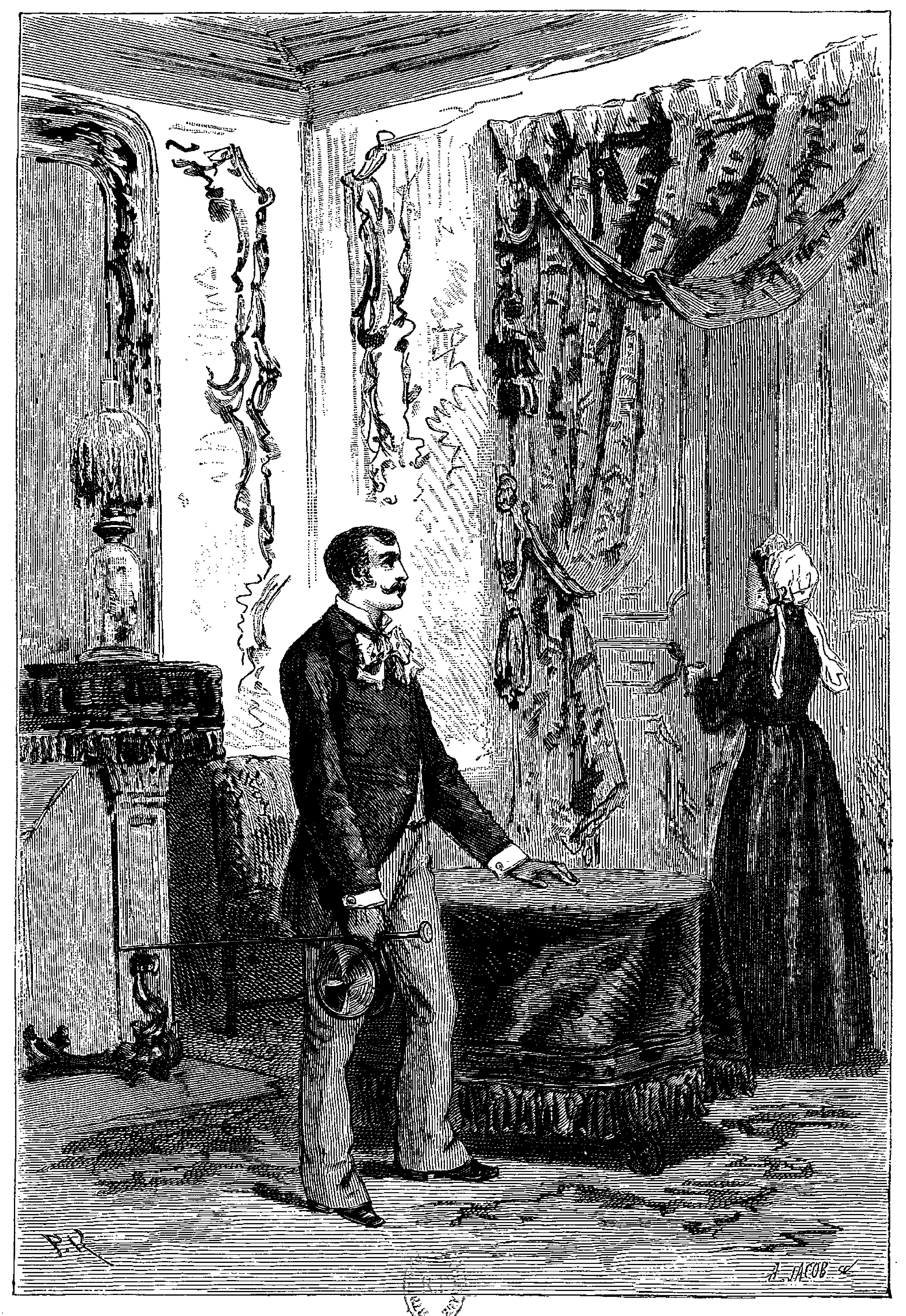
— Oui. Vous savez bien que j'avais donné ordre au notaire de faire racheter tout le mobilier, puis de s'entendre avec le propriétaire afin de conserver à M. de Luneray son appartement, et surtout pour qu'il ne soit pas dit qu'on avait vendu par autorité de justice chez l'héritier du comte de Luneray.

— Oui, on l'a fait.

— On l'a fait... Et, ce matin, le concierge est venu m'apporter les clefs de l'appartement, qu'il a, paraît-il, nettoyé et mis en état... Or, c'est une curiosité, que j'ai, de voir un appartement de garçon... de viveur...

— Et vous désirez que je vous conduise voir l'appartement de M. de Luneray?

— Je désire que vous m'accompagniez; le concierge nous montrera l'appartement.



Colombe avait pris une servante qui recevait M. Alphonse de Chabeaud et le faisait attendre dans le salon (p. 231).

Alphonse n'observa pas la nuance; il ne pensait qu'à une chose: aller chez M. de Luneray, c'était rencontrer Julie et son mari qui pouvaient, d'un mot, dire qui il était à la jeune veuve. C'était tout le plan, si péniblement exécuté, anéanti. Et cependant, il ne pouvait refuser. Ils se rendirent dans un restaurant du boulevard, où ils prirent leur repas, Colombe coquette, tout habillée de soie, ce qui était une façon singulière de porter le deuil; mais, Alphonse l'avait remarqué, chaque jour sa mise devenait moins sombre. Et, pour Colombe, elle aurait été étonnée si on lui avait rappelé la date toute récente de son veuvage; il paraissait à la jeune femme qu'il y avait des mois qu'elle était maîtresse d'elle-même, qu'elle vivait ainsi. Elle était tout à fait familière avec Alphonse, si familière, nous l'avouons, qu'elle prenait des précautions autant contre elle que contre lui. Si on lui avait dit qu'il n'y avait pas quinze jours qu'elle connaissait M. Alphonse de Chabeaud, elle eût été stupéfiée: elle le voyait et le traitait comme un ami intime.

A table, au restaurant, elle était rieuse, elle s'amusait de l'idée qu'elle avait eue de visiter la chambre d'un jeune homme du monde, dont on parlait beaucoup pour sa vie galante, ses bonnes fortunes; cela lui faisait un peu l'effet qu'elle éprouvait en lisant le petit livre qu'elle cachait, la petite édition belge, avec images, dont nous avons parlé.

Alphonse était très préoccupé; qu'allait-il dire pour éviter une indiscrétion de Julie ou de Laurent, les concierges de la rue Laffitte, lorsqu'ils le verraient au bras de Mme de Luneray? Si Julie était seule, il entrerait dans la loge et lui dirait, en deux mots, qu'il la suppliait de ne pas parler de la situation qu'il occupait près de M. de Luneray; que la comtesse lui réservait une place en province qui dépendait de sa discrétion. Julie ne dirait rien; mais si le mari, si Laurent était là, que ferait-il? Celui-là était un véritable ennemi, qui serait satisfait de lui être désagréable et qui saisirait l'occasion. Il était à ce point préoccupé, que Mme de Luneray lui demanda:

— Mais qu'avez-vous donc, mon ami? vous paraissez souffrant aujourd'hui.

— Non, non... Je pense sans cesse à vous, je vous admire, et je souffre de ce que vous paraissez toujours indifférente à ce que je vous dis.

— Je ne suis pas indifférente, je ne crois pas... Voyons, est-il possible que vous aimiez, vous jeune, une vieille femme comme moi?... Ce n'est pas un amour sérieux.

— Que vous savez bien le contraire, et comme vous dites tout cela pour me tourmenter! Vous êtes jeune, vous êtes belle, vous êtes la plus attrayante, la plus charmeuse des femmes. A ce charme je me suis pris, vous le savez, et vous ne voulez jamais m'entendre.

— Oh! si, je vous entends volontiers; ce que vous me dites est trop gracieux: je l'entends, mais n'y peux croire.

— Ainsi vous ne m'aimez pas?

— Je ne vous ai pas dit cela, mon ami. Je crains, moi aussi, de trop vous aimer, et est-ce raisonnable à mon âge?

— Ah! ne me dites pas ce mot, Colombe... ne dites pas ce mot; répondez-moi, dites-moi que vous m'aimez...

Alors elle rougissait, lui souriait, semblant dire du regard: Vous le savez bien, et, se penchant sur son assiette, elle disait à mi-voix:

— Taisez-vous, monsieur Alphonse, on nous regarde.

— Aussi pourquoi ne voulez-vous jamais que nous déjeunions dans un petit salon à part?

Il évitait de dire en cabinet particulier; le mot eût effrayé Colombe, qui répondit;

— Justement, j'aurais peur de vous...

— Et il en sera toujours ainsi?

— Nous parlerons de ça... fit-elle en riant...

Le repas fini, ils sortirent. Colombe, plus familière et plus expansive, s'appuyait un peu lourdement sur le bras d'Alphonse; celui-ci pressait le bras, elle rendait la pression; ils se regardaient alors et il lui disait:

— Quand donc me direz-vous ce que je vous dis: Je vous aime?

— D'un petit air qui réjouit Alphonse, elle dit à mi-voix:

— Bientôt!

— Décidément, la glace se rompait. Alphonse voyait venir le moment psychologique où fatalement la jeune femme céderait; il était heureux, mais très préoccupé à mesure qu'il avançait vers la rue Laffitte.

Quand ils tournèrent le coin du boulevard, Colombe lui demanda:

— C'est dans cette rue que demeurait M. de Luneray?

— Oui, c'est là...

Elle rit en disant :

— C'est curieux ce que ça m'amuse d'aller visiter un appartement de garçon.

Alphonse était loin d'avoir la même pensée, lorsque, arrivé à la porte, il lui dit :

— Voulez-vous me permettre d'entrer chez le concierge?

— Allez, fit la jeune femme en regardant curieusement la maison.

Alphonse, très inquiet, entra vivement chez la concierge, se hâtant de fermer la porte sur lui afin qu'elle ne pût entendre du dehors ce qui allait se dire. Une femme d'un certain âge était seule dans la loge, il la regarda avec surprise, et celle-ci, un peu effrayée de voir un étranger entrer de si singulière façon chez elle, demanda:

— Que voulez-vous, monsieur, que voulez-vous?

— Pardon, madame, j'accompagne Mme veuve de Luneray, qui s'est rendue acquéreur des meubles et de tout l'appartement qu'occupait M. de Luneray, et elle désirerait que vous prissiez la peine de lui montrer l'appartement.

La concierge avait besoin de la déclaration d'Alphonse pour la rassurer; elle ne s'expliquait pas son allure, sa curiosité, ses regards qui semblaient fouiller jusque dans les coins de la loge.

C'est qu'Alphonse cherchait vainement la raison de l'absence de Laurent et de Julie, de la présence de cette vieille femme, et il n'osait la demander tant il était heureux de la circonstance, tant il craignait surtout qu'aux premiers mots on n'allât chercher l'un ou l'autre. Il se trouva tout à fait à son aise lorsque la femme lui répondit :

— Monsieur, je puis vous remettre les clefs, mais je suis seule et ne peux m'éloigner de la loge; je vous indiquerai où cela est.

— Oh! nous le savons, madame; merci.

Il sortit pour informer Colombe et la conduire.

— La concierge est seule, lui dit-il; elle m'a remis les clefs; elle ne peut nous diriger; mais je suis venu assez souvent chez lui pour pouvoir vous guider.

La concierge, sur le seuil de sa porte, s'excusait.

— Madame, excusez-moi, mais je suis seule et il m'est bien recommandé de ne pas quitter la loge.

— C'est bien, ma brave dame, fit Colombe, M. de Chabeaud connaissait M. de Luneray; il venait souvent chez lui et me montrera l'appartement.

Ils montèrent; Alphonse, tout à fait joyeux de l'inexplicable incident qui le rendait maître de lui-même, Colombe gaie de voir enfin un intérieur de viveur parisien.

Lorsque la porte fut ouverte, il faisait à peine jour dans l'appartement; ce jour mystérieux augmenta le charme pour Colombe qui, pendant qu'Alphonse fermait la porte, avait franchi l'antichambre et entrait dans le petit salon. En entrant, elle avait des tressaillements; le parfum qu'elle respirait la troublait; elle avançait à petits pas, regardant attentivement autour d'elle, étonnée et ravie de ce luxe. Quand elle ouvrait un meuble, le parfum répandu dans l'appartement s'en échappait plus subtil. Comme cela ressemblait au luxe de sa province, à ses appartements bien propres, bien luisants, bien rangés! Quel autre goût avait le linge! quand on ouvrait une armoire, il en sortait une odeur de lessive et d'iris. Dans ce petit appartement, ce parfum la troublait, cela lui portait au cerveau comme l'alcool.

Alphonse la suivait et l'entendait exclamer chaque fois qu'elle trouvait un bibelot :

— Oh! que c'est joli, que c'est joli.

— Tenez, voici la chambre, fit Alphonse en soulevant la tapissière.

— Oh! que c'est riche.

Et elle regarda longtemps le lit à colonnes, les tentures, les vitraux; elle s'était habituée au demi-jour qui venait à travers les jalousies. Alphonse la suivait pas à pas, et il la trouvait tout à fait belle dans ce jour discret; il pensait qu'ils étaient seuls, qu'elle était rieuse et gaie. La voyant se hisser sur la pointe de ses pieds pour mieux voir un médaillon, il dit :

— Vous voulez voir ce tableau?

— Oui; qu'est-ce que c'est?

— Regardez, fit-il.

Et la prenant par la taille, il la souleva comme un enfant; elle tourna la tête et lui sourit.

Il la tenait dans ses bras; quand il la reposa sur le tapis et qu'elle voulut se dégager, il la tenait; il s'était laissé tomber sur un fauteuil et il l'amenait à lui; elle se défendit, il l'embrassa et, rencontrant ses lèvres, il la serra plus fort; alors, elle voulut se dégager vivement, et les mains d'Alphonse glissaient sur elle; sous la soie, il sentait la chair... La prenant dans ses bras il disait :

— Nous sommes seuls... et je t'aime...

— Non, non; laissez-moi... Oh! c'est mal ce que vous faites là...

Elle se débattait et se livrait davantage.

— Je ne veux pas... monsieur de Chabeaud... laissez-moi.

Et lui, la tenant dans ses bras, la portait vers le lit, tout frémissant, ne sentant point les coups qu'elle lui donnait pour se défendre... La voix tremblante, il disait :

— Colombe, je t'aime... tais-toi... je t'aime...

— C'est indigne... laissez-moi... vous me faites du mal.

Alphonse était robuste et fort; il la tenait dans ses bras, elle était à lui : chacun de ses mouvements le servait au contraire. Il y répondait par une caresse; puis, comme la lutte continuait, dans un accès de frénésie, il l'aurait volontiers battue pour s'en rendre maître; elle résistait, ne voulant pas qu'il l'entraînât vers le lit. Elle, échevelée, dégrafée, mais superbe, le regard brillant, les lèvres tremblantes. Non, ce n'était pas la volonté de la résistance qui la rendait ainsi; Colombe était aussi bouleversée par ce qui se passait

en elle que par l'entreprise d'Alphonse; elle luttait autant contre elle-même que contre lui, et lorsque lassé, la nature reprenant le dessus, Alphonse dit grossièrement :

— Ah ! il faut en finir !

Il la saisit brutalemment, indécemment.

Un voile passa devant ses yeux; elle se défendit à peine, balbutia :

— Non, c'est lâche, ça ! Vous me brisez...

Lui avait un œil étrange, plein de menace en disant :

— Je t'aime, je t'aime !

Et il ajoutait des grossièretés que Colombe n'entendait plus.

La jeune femme avait résisté, elle succombait, et c'est seulement ainsi qu'Alphonse devait s'en rendre maître; jamais elle ne se serait donnée. Tout en résistant, elle était effrayée et charmée de l'attaque; elle ne se rendait pas, elle était vaincue. Elle n'avait rien à se reprocher; elle était victime et ce rôle lui plaisait. Car elle aimait, elle adorait Alphonse, et depuis le jour où elle l'avait vu, elle avait toujours rêvé de lui; elle avait malgré elle évoqué les hommes du passé, les deux maris qu'elle avait eus. Oh ! les pauvres hommes !

Non, l'amour ne pouvait être ce qu'elle avait connu dans ses légitimes relations. Il devait y avoir dans ce mot, qui remue le monde, autre chose; elle le sentait au feu qui la dévorait, aux désirs qui la tourmentaient, à l'impression qu'elle ressentait lorsque Alphonse lui prenait la taille ou la surprenait en lui dérobant un baiser sur le col; alors courait dans son être un frisson qui lui donnait la chair de poule.

Cette impression, elle l'avait ressentie lorsque Alphonse, dans la chambre close, s'était précipité sur elle, lorsque sa main l'avait saisie, lorsque, sans qu'elle pût s'en dégager, il lui avait tenu la tête, appuyant ses lèvres sur ses lèvres. Quand elle lui avait échappé, elle était comme grisée, sa résistance était nulle, elle se sentait vaincue, elle se défendait pour la forme, frappant à tort et à travers, et si Alphonse alors l'avait lâchée, elle serait tombée, car son corps lui appartenait.



Si tu veux, Colombe, nous irons tous les deux au théâtre (p. 243).

Il faisait à peine jour dans la chambre, Alphonse avait ouvert la fenêtre et écarté la jalousie.

Colombe était devant la grande glace, rattachant la masse lourde de ses beaux cheveux. Son corsage était dégrafé, déchiré, et l'on voyait sa gorge charmante qui suivait les mouvements de ses bras relevés.

Colombe pleurait, deux grosses larmes coulaient sur ses joues, toutes rouges, ses yeux brillaient comme des brasiers; elle avait de petits halètements de sanglots, tout en tenant entre ses dents une épingle à cheveux.

Alphonse, en bras de chemise, était accoudé sur l'appui de la fenêtre, masqué du dehors par la jalousie; il la regardait en souriant, n'osant lui parler.

Alphonse dit enfin :

— Si tu veux, Colombe, nous irons tous les deux au théâtre.

Elle eut un mouvement d'épaules et un sourire amer, avec un geste de dénégation. Alphonse revint vers elle et dit d'un ton bonhomme :

— Voyons, tu ne vas pas pleurer comme ça... toujours. C'était fatal, n'est-ce pas ? Un jour ou l'autre, ça devait être.

Elle secouait la tête et disait :

— On n'agit pas ainsi avec une femme... C'est épouvantable !

Et elle le disait avec un accent de vérité incroyable, en étudiant bien le placement de ses cheveux et en plantant ses épingles dans sa chevelure.

En levant les bras, elle découvrait mieux sa gorge d'une blancheur nacrée ; et Alphonse, se penchant, l'embrassait sur le col, disait :

— Sois donc pas bébête et ne pleure plus.

Elle ne répondit pas, et ne broncha pas sous le baiser.

— Ce soir, qu'est-ce que nous allons faire ?

— Oh ! je rentre chez moi, monsieur.

Et en disant cela, elle rattachait sa ceinture, agrafait son corsage, pressait d'une main ses seins rebelles à leur prison.

— Ça ne va pas durer toujours, cette mauvaise humeur-là... Co-

lombe, toi... si gaie, si aimable... C'est fini, maintenant, et tu sais bien que je t'aime...

Elle ne répondit pas. Elle allait dans la chambre cherchant son chapeau.

— Tu ne vas pas rentrer chez toi, comme ça. Nous allons aller faire un tour au bois de Boulogne.

Elle finissait de se coiffer, et baissait son voile. Il voulut l'embrasser, elle le repoussa, mais doucement, et dit :

— J'ai hâte d'être sortie d'ici...

— Bêta, va ; voyons, ne pleure plus... nous nous en allons.

Il marchait devant elle ; elle le suivit. Quand ils furent sur le carré, elle lui prit le bras pour descendre et s'appuya bien familièrement dessus. La concierge était sur le pas de la porte. Colombe, qui crut qu'elle souriait malicieusement, entraîna vite Alphonse en lui disant :

— Vite, vite.

Elle ne remarqua pas qu'Alphonse gardait la clef de l'appartement. Arrivés sur le boulevard, ils s'arrêtèrent ; elle ne parlait plus de rentrer chez elle, et quand Alphonse la regarda, elle ne pleurait plus, et sous le voile elle eut un sourire confus. Il lui pressait amoureusement le bras et elle rendit un peu la pression. Il fit signe à un cocher : ils montèrent en voiture découverte et se firent conduire au Bois. Dans la voiture, elle était un peu penchée sur lui ; il lui prit les mains, elle les abandonna et il les garda dans les siennes. C'est par les mains qu'ils causèrent en rendant les pressions, en échangeant des regards. Alphonse, se voyant tout à fait pardonné, lui demanda :

— Où passerons-nous la soirée, Colombe ?

— En revenant du Bois, mon ami, vous me reconduirez chez moi...

— Pourquoi ? tu es toujours fâchée ?...

— Non... Ce soir, j'ai mal à la tête... Laissez-moi ce soir, et demain nous passerons la soirée ensemble...

Ils se serrèrent la main et se sourirent. Il la reconduisit chez elle

et, à la porte, dans l'allée, il l'embrassa : c'est elle qui avait relevé son voile pour lui tendre les lèvres ; un long baiser qui dura une grande minute. Colombe s'arracha presque des bras d'Alphonse, toute frémissante, en lui disant à mi-voix :

— A demain... tôt.

Alphonse, triomphant, remonta en voiture et se fit conduire à la brasserie. Assis sur la banquette, il fouilla ses poches et constata ce qui lui restait. Il fit la moue en disant :

— Il est temps... et demain il faudra être sérieux.

IV

OU ALPHONSE « MARCHE TOUT VIVANT DANS SON RÊVE ÉTOILÉ »

La petite brasserie que fréquentait Alphonse Chabeaud tenait à la fois du cabaret, de la gargote et de la crémerie, une brasserie où l'on consommait fort peu de bière. C'était surtout une maison mal famée, dans laquelle, entre onze heures du matin et deux heures, venaient prendre leurs repas toutes les filles des bals publics des boulevards Rochechouart et Clichy.

Alphonse était connu et aimé. Il trouvait toujours là une ancienne amie qui le priait de déjeuner avec elle. Et souvent, à cause de lui, il s'était livré, entre ces dames, de singuliers combats.

Alphonse, depuis quelques jours, était bien dédaigneux pour ses anciennes amies, et comme on savait la source ordinaire des revenus du bel homme, on racontait qu'Alphonse connaissait une femme entretenue, une grande cocotte à la mode.

A tout, Alphonse ne répondait que par un dédaigneux silence; quelquefois, le soir, après une longue journée passée près de Colombe, les lèvres encore humides de l'adieu, il venait à la petite brasserie, et honorait une de ces dames de ses faveurs. Le lendemain il oubliait; c'était alors des reproches, des injures, des menaces auxquels il restait indifférent.

Alphonse, en quittant Colombe, tout heureux de sa victoire, était revenu à la petite brasserie. En le voyant, Charlotte, la petite brune, celle qui disait qu'elle se serait tuée pour lui, s'était aussitôt reculée

sur la banquette, afin de lui faire une place à côté d'elle ; elle avait voulu quitter la partie de bésigue engagée avec la grosse Éva ; Alphonse s'y était opposé, et Charlotte lui avait dit :

— Nous allons jouer ta consommation ; demande ce que tu voudras.

— Je n'ai pas dîné... Je vais prendre une absinthe !

— Tu n'as pas dîné ? Veux-tu dîner avec nous ce soir ?

Et Chochotte échangeait un regard singulier avec la grosse Éva, qui lui répondit par un sourire.

— Tu restes avec nous ce soir, Alphonse ; veux-tu ?

— Peut-être bien, fit-il en regardant les deux femmes.

Et Chochotte, mouillant son pouce pour étaler un quatre-vingts de rois, après avoir compté son jeu, dit :

— Nous allons jouer le dîner, Éva.

— Oui, après ce coup-là.

— Jouez, disait Alphonse, ne vous inquiétez pas de moi.

C'est pendant que les deux filles étaient attentives à leur jeu qu'Alphonse fit l'inventaire de son gousset, et conclut en disant :

— Demain, il faudra être économe.

Alphonse prit sur la table le tabac et le papier à cigarette de ces dames, et, avec une rapidité extraordinaire, il mit le tabac sur la feuille et la roula d'une seule main.

La cigarette allumée, il se pencha en arrière ; étendu sur le dossier de la banquette, il fuma lentement, l'œil demi-clos, le regard voilé par ses longs cils blonds, ce qui était charmant sur l'œil très bleu ; la bouche entr'ouverte, pour laisser échapper la fumée, était fraîche et montrait d'admirables dents ; ses cheveux tassés par la situation de la tête sur le dossier de la banquette, formaient comme une auréole autour de son teint clair. Il rêvait, et comme il souriait, on aurait pu croire que sa pensée se reposait sur un agréable souvenir. Chochotte, qui s'était retournée, en le voyant ainsi eut un mouvement d'admiration et, se penchant vers lui, elle l'embrassa sur les lèvres en murmurant :

— Oh ! ma Belle-Gueule !

Belle-Gueule! c'était le nom que, dans la petite brasserie et dans Montmartre, on donnait généralement au bel Alphonse. Alphonse laissa faire, sans manifester ni plaisir ni surprise; il était habitué de la part de ces dames à ces effusions. Chochotte reprit son jeu et Alphonse acheva son rêve.

Alphonse se disait qu'il allait être dans quelques jours le maître absolu de la petite provinciale: le but allait être atteint. Mais il ne pouvait agir avec elle comme avec une autre femme. Comment avoir de l'argent? Il en fallait au plus tôt pour continuer la vie qu'il menait avec elle. Il pouvait raconter que son notaire lui faisait attendre de l'argent, qu'il allait être obligé d'en emprunter, et peut-être irait-elle au-devant de ses désirs en lui en offrant; mais ce n'était là qu'un expédient qui risquait de compromettre l'avenir.

Puis il avait remarqué que la Colombe n'avait plus elle-même beaucoup d'argent à sa disposition; elle reculait devant des acquisitions nécessaires pour son installation à Paris. Elle attendait impatiemment la liquidation de la succession du comte de Luneray.

Alphonse, jugeant les autres sur lui-même, était convaincu que M. Pierre de Luneray s'était sauvé parce qu'il avait peur de Maxime Hautot. Mme Hautot ayant emporté une fortune, et M. de Luneray ignorant que son père était mort en le faisant son héritier, jamais M. de Luneray ne remettrait les pieds en France; c'était la conviction d'Alphonse. Et il se demandait s'il ne pouvait pas profiter de cette situation.

Le jour où il avait lu l'annonce mise par Colombe dans les journaux, il avait pensé d'abord à se faire passer pour son ancien maître, M. Pierre de Luneray, convaincu que celui-ci était disparu pour toujours. Il avait, nous le savons, pris avec les vêtements de son maître quelques papiers de famille qui lui suffiraient pour établir son identité. Un projet tout nouveau germait à cette heure dans le cerveau du bel Alphonse.

M. Pierre de Luneray ne devant plus rentrer en France, et devant toujours ignorer que son père naturel, qui refusait de le voir, qui n'avait aucune affection pour lui, était mort en le faisant son héri-



Oh! ma Belle-Gueule! (p. 247).

tier, il pouvait, lui, Alphonse, aller dans l'appartement de M. de Luneray, dont il avait la clef; il ne manquerait pas d'y trouver de nouveaux papiers utiles. Alors il ferait un voyage de deux ou trois jours qu'il justifierait près de Colombe en disant qu'il allait voir M. de Luneray pour le décider à en finir avec la succession, qu'il obtiendrait immédiatement sa renonciation : cela était tout simple.

Il se rendait en Allemagne ou en Belgique. Une fois là, il se faisait passer pour M. de Luneray, dont il avait les papiers; il allait chez un notaire du pays et faisait un acte de renonciation qu'il laissait adresser à l'ambassade ou au consulat, selon le lieu où il se rendrait. Il revenait avec ce papier, et se ferait donner par Colombe une procuration. C'est lui qui s'occupait de la liquidation ; c'est lui qui touchait. Ainsi il enrichissait sa maîtresse; s'il avait le maniement de l'argent il le garderait; et cela lui paraissait des plus simples dans la fumée de ses cigarettes.

Quel danger courait-il? Le retour de M. de Luneray en France? D'abord il ne manquerait pas de mettre Hautot sur ses traces si cela arrivait ; ça l'obligerait ainsi à fuir de nouveau. Mais ce n'était pas probable; jamais M. de Luneray ne reviendrait. Restait une hypothèse : si M. de Luneray rentrait en France, ou apprenant l'héritage qui l'attendait chargeait quelqu'un de le recueillir, étant l'amant, peut-être le mari de la comtesse de Luneray, car Alphonse était décidé à aller jusque-là, celle-ci, apprenant que c'était pour elle, pour qu'elle héritât de tout, qu'il avait agi, le soutiendrait et le défendrait, et, pour l'honneur du nom, il est évident que la comtesse et le beau-fils s'entendraient; il en serait quitte pour restituer, et il en resterait toujours assez, pensait Alphonse. Mais cela hâtait la solution et cela lui donnait immédiatement de l'argent.

Et comme, en résumant ses pensées, il souriait, que Chochotte le vit, elle lui dit :

— Mais qu'est-ce qui te fait rire comme ça. A quoi penses-tu donc?

Il se redressa aussitôt, regarda les deux femmes, se demandant s'il n'avait pas rêvé tout haut. Éva dit :

— Tu ris tout seul...

— Je pensais que je vais passer une bonne soirée... puisque nous restons ensemble...

— Nous resterons plus que la soirée, fit en riant Chochotte. C'est gentil, ça. Viens que je t'embrasse, ma belle Gueule.

Et lui prenant la tête à deux mains, elle l'embrassa longuement sur les lèvres.

— J'ai faim! fit Alphonse.

— Mon petit homme, nous finissons la partie; je joue pour trois cents et nous dînons. Commande le dîner.

Alphonse obéit. Il ne pensa plus à Colombe, plus à l'affaire de Luneray. Il chassa tout cela de son cerveau pour n'être plus qu'à Mlles Chochotte et Éva...

Alphonse se dégageait ainsi volontiers de ses idées lorsque son parti était pris. Il se secouait comme un chien mouillé, se séchant aussitôt.

Et son parti était pris, arrêté. Dès le lendemain, en allant voir Colombe, il lui dirait qu'une lettre de M. de Luneray le priait de venir à Spa, où il l'attendait, afin de lui donner ses instructions. Il verrait ce que dirait la veuve lorsqu'il ajouterait qu'il ne pourrait partir que dans quelques jours parce qu'il ne touchait sa pension qu'à la fin du mois et qu'il devait chercher de l'argent; il lui en fallait pour le voyage.

Il jugerait Colombe sur ce qu'elle ferait. Puis, il irait ensuite dans l'appartement de M. de Luneray fouiller meubles et tiroirs, pour y trouver des papiers, et, avec ce qu'il avait déjà, c'était bien le diable s'il ne trouvait pas de quoi constituer régulièrement l'état civil du personnage qu'il devait jouer. Si compliqué que puisse paraître ce plan, il semblait le plus simple et le plus facile du monde à Alphonse pour l'exécuter. La seule difficulté était dans l'argent nécessaire, qu'il n'avait pas; le lendemain même, il risquait de n'avoir pas d'argent pour passer la journée avec Colombe.

Ces dames finissaient leur partie, et Mlle Chochotte se rapprocha d'Alphonse et le caressa en lui passant la main dans les cheveux. Après un nouveau baiser échangé dans le petit café, avec la même

insouciance que s'ils eussent été seuls dans une chambre, Charlotte lui dit :

— Tu étais tout riant tout à l'heure et tu sembles maintenant tout soucieux.

— Nous t'avons rasé en jouant aux cartes et tu es impatient de dîner, dit Éva.

— Non, fit Alphonse, je pensais à vous quand je souriais, mais j'ai pensé à mes affaires après, et c'était moins gai.

— Tu as des ennuis.

— Je n'ai pas de gros ennuis, des rentrées d'argent qui ne se font pas, et j'ai à payer demain. Mais c'est comme ça dans les affaires et je commence à m'y habituer ; on a besoin d'argent un jour, on n'en peut avoir que huit jours après. Il faudra bien que j'en trouve... Mais, bah ! ne parlons pas de cela.

Sur l'ordre de la grosse Éva, on mettait le couvert, on allait servir les plats. Éva s'étant levée, avait été à la cuisine choisir ce qu'ils allaient manger, lorsque Chochotte se pencha sur Alphonse, et en lui refaisant le nœud de sa cravate, lui dit à voix basse :

— Dis donc, ma Gueule, faut pas te fâcher de ce que je vais te proposer. Si tu es ennuyé comme ça pour huit jours et que tu aies besoin d'argent, mon amant m'en a donné hier pour m'acheter quelque chose ; que je l'achète demain ou dans huit jours, ça ne fait rien ; si tu veux, je puis te prêter une soixantaine de francs.

Alphonse ne songea pas à se fâcher.

— Tu es bien gentille, ma petite Charlotte, et, si ça ne te gêne pas, j'accepte volontiers, car ça me tourmente : il me manque juste cinquante francs pour payer, et j'aurais été obligé de te quitter au jour pour courir les chercher ; je te les rendrai dans huit jours.

— Oui, oui !... et elle l'embrassa encore.

Puis, évitant d'être remarquée, elle mit sur un jupon son porte-monnaie, y prit les trois louis et dit à Alphonse :

— Glisse ta main sous la table.

Celui-ci obéit, prit les trois louis, les enfonça dans sa poche, pensant :

— Je suis tranquille pour demain.

Et sa quiétude se refléta sur son visage; souriant, empressé, il prit place près de ses amies : Éva revenait, ils soupèrent. Jusqu'à minuit, ils restèrent tous les trois jouant dans un coin du café, isolés des autres. La grosse Éva ne demeurait pas dans le quartier, et lorsqu'elle y venait c'était pour voir son amie Charlotte, avec laquelle elle restait un jour ou deux. Ce soir, ils remontèrent tous les trois chez Charlotte. Le lendemain, vers midi, Alphonse se trouvait chez Colombe, qui l'attendait; lorsque sa femme de ménage le reçut, elle ouvrit la porte de sa chambre; il entra et Colombe vint aussitôt l'embrasser longuement.

— Je vous avais fait promettre de venir plus tôt. Vous ne vous êtes pas pressé.

— Encore « vous ». Tu ne vas pas me parler comme ça.

Elle était toujours dans ses bras, elle le regardait souriante, et elle répondit :

— Tu ne m'aimes pas, alors, fit-elle en rougissant et en l'embrassant avec transport.

Puis elle se dégagea aussitôt et alla se coiffer.

Après un silence elle reprit :

— Vous ne me dites pas pourquoi vous venez si tard.

— Ma belle Colombe, c'est pour toi.

— Vraiment, pour moi ?

Et elle se retournait et l'interrogeait du regard.

— Parce que je suis le plus heureux des hommes, parce que je t'ai conquise, parce que tu as été bonne et que tu as pardonné.

— Oh ! taisez-vous; il faut bien vous aimer pour ne pas vous en vouloir.

— Je me suis dit que le devoir de l'amant était de faire ce que négligeait l'ami.

— Je ne vous comprends pas.

— Je me suis occupé de M. de Luneray; il m'a fait répéter ce qu'il m'avait écrit, et m'a fait une proposition... Je te raconterai ça en déjeunant.

— Ah ! vous avez des nouvelles de M. de Luneray. Oh ! s'il voulait m'entendre, quel service il me rendrait. Allons vite déjeuner, vous me direz ça.

Colombe prit son bras et ils partirent aussitôt ; elle s'appuyait familièrement sur lui, s'abandonnant à tout.

En marchant sur le boulevard, Colombe lui dit tout à coup :

— Quand je réfléchis un peu, je suis toute bouleversée.

— Pourquoi donc ?

— Vous me comprenez bien. J'aurais fait chasser quelqu'un qui m'aurait dit que j'étais capable de faire ce que j'ai fait. Quand je pense qu'il y a à peine un mois que je suis veuve... Il ne faudra jamais le dire, Alphonse... Vous devez bien mal me juger tout de même.

— Mais pourquoi donc, ma petite Colombe ? Tôt ou tard, cela était fatal. Ne vaut-il pas mieux tout de suite ? Nous sommes plus libres. Je t'avais tendu un piège, et je t'ai eue par la surprise, par la force.

— C'est vrai. J'en ai des tremblements quand j'y pense.

— Tu n'as rien à te reprocher... Peste ! tu t'es assez défendue. Je suis meurtri de coups.

Elle sourit d'un petit rire confus ; elle était satisfaite de ce qu'elle entendait ; elle savait bien qu'elle s'était défendue mollement, mais Alphonse s'était pris aux apparences ; il croyait véritablement avoir vaincu celle qui ne demandait qu'à se rendre.

Alphonse n'avait pas été dupe ; il savait bien que la femme qui veut résister ne succombe pas aussi facilement, mais il était trop adroit pour l'avouer ; il savait qu'il faut toujours ménager l'amour-propre d'une femme dont on veut avoir l'amour, et il reprit :

— Oh non ! tu n'as rien à te reprocher ; cruelle dans la résistance, tu as pardonné parce que tu es bonne ; et c'est pour cela que je t'aime.

— Enfin, maintenant, mon honneur tient en vos mains. Je ne vous demande pas de m'épouser, je ne puis le faire encore... mais j'ai confiance en vous.

— Colombe, fit-il en lui pressant les mains, je te considère comme ma femme.

La jeune veuve était très réservée sur la question du mariage; elle ne faisait rien promettre, les deux essais qu'elle avait faits lui avaient suffi, et la vie indépendante lui souriait: à en juger par le commencement, elle était pleine de charme.

Ils arrivèrent chez Brébant. Au moment d'entrer dans la salle commune, ce fut elle qui lui dit tout bas :

— Nous avons à causer de M. de Luneray; si nous déjeunions dans un salon à part?

— En cabinet particulier? demanda-t-il en riant tout bas.

— Si vous voulez, fit Colombe gaiement, je n'ai plus rien à craindre, et ça m'amusera de voir un cabinet particulier.

Et elle passa son bras sous le sien. Le garçon leur ouvrit le cabinet; c'était le même dans lequel Alphonse était venu avec Olvie. A ce souvenir, quelques plis traversèrent son front. Il commanda le déjeuner pendant que Colombe lisait sur la glace les noms gravés au diamant des nombreux amoureux qui avaient cru devoir apprendre au public la date à laquelle ils s'étaient rencontrés. Colombe, un peu rouge et confuse, mais réagissant, dit en riant :

— C'est drôle, ce salon de restaurant, ça sent plus la parfumerie que la cuisine.

— On y déjeune si singulièrement, fit Alphonse.

Ils se mirent à table, le garçon servit et Alphonse aborda aussitôt les affaires sérieuses.

— J'ai reçu ce matin une lettre de M. de Luneray.

— Vous l'avez?...

Alphonse fut un instant embarrassé; il regarda Colombe, se demandant si elle doutait de lui; il se trompait, il le vit et continua simplement :

— Non, je l'ai laissée chez moi. Mais elle ne contient que quelques mots. Il me prie de lui sacrifier un jour, de l'aller trouver et il me remettra les pièces nécessaires pour en finir; il semble dire qu'il renoncera à l'héritage de M. de Luneray.



Vous devez bien mal me juger tout de même (p. 255).

— Ah! vous allez vous y rendre?... Est-ce loin?

— En Allemagne... C'est trois ou quatre jours d'absence... Je voulais te consulter pour savoir ce que je devais faire...

— Il faut y aller tout de suite... Nous irons tous les deux.

— Oh non! Il serait capable, s'il apprenait que je ne suis pas seul, de ne pas venir au rendez-vous.

— Non... Vous ne resterez que quatre jours?... C'est que je vais m'ennuyer toute seule.

— C'est vrai?

— Oh! vous le savez bien... Quand partirez-vous?

— Dans quelques jours.

— Comment, dans quelques jours... pourquoi pas demain?

— De petites affaires... il faut que je cherche de l'argent...

— Oh! si ce n'est que cela... Je vous donnerai...

— Tu plaisantes... Je ne veux pas de ton argent... Je n'ai qu'à en faire demander, et dans cinq ou six jours j'aurai ce qu'il me faut.

— Mon ami... je vous en supplie, je veux que vous acceptiez ce que je vous offre. Nous n'en sommes pas à ce que vous ayez le droit de me refuser... C'est pour moi que vous faites ce voyage, et puis il faut que vous partiez demain.

— Cela m'ennuie... en patientant un jour ou deux...

— Non, Alphonse, je vous en prie... Ce serait mal de me refuser... Je prendrais cela pour une injure... Nous ne nous quitterons pas de la journée, nous passerons la soirée ensemble... et vous partirez demain matin pour revenir vite.

— Nous ne passerons que la soirée?...

Elle rougit et sourit en répondant:

— Nous verrons cela ce soir.

Ils arrêtèrent bien le voyage. Le lendemain matin, Alphonse devait partir afin d'être le soir même près de M. de Luneray, et s'il le pouvait, il promettait de reprendre le train le lendemain; ainsi il gagnerait un jour. Ils devaient passer la journée ensemble, dîner ensemble...

Le programme fut fidèlement suivi. Après le dîner, ils entrèrent

rue Godot-de-Mauroy, et Colombe se fâcha presque pour obliger Alphonse à accepter deux billets de mille francs nécessaires à son voyage. Le bel Alphonse ne partit de chez Mme de Luneray que le lendemain matin; il remontait la rue pour trouver une voiture. Colombe était à la fenêtre de l'entresol, bien engoncée dans son peignoir, un peu échevelée, lui souriant et lui envoyant des baisers.

Alphonse, arrivé au boulevard, prit une voiture et se fit conduire, tout près de la rue Laffitte; il monta dans l'appartement de M. de Luneray, fouilla les meubles, y prit tout ce qu'il y trouva de papiers et de lettres; puis, comme il connaissait la maison, il prit une petite valise, y mit les papiers qu'il se réservait de classer en arrivant, la bourra de linge à la marque de M. de Luneray.

Portant sa valise, il descendit. Le concierge dormait. Il partit en voiture et se fit conduire à la gare de l'Est.

V

COMMENT M. ALPHONSE DEVINT LE COMTE PIERRE

Alphonse avait pris une place de coupé pour Bade. Il avait, la veille, obtenu sur les autorités de la ville des renseignements précieux par un ancien croupier de l'établissement des jeux, qui fréquentait la brasserie. En descendant à l'hôtel Royal, le lendemain matin, il se fit inscrire sous le nom du comte Pierre de Luneray. Il s'enferma alors dans sa chambre et procéda à l'inventaire des papiers qu'il avait pris dans les tiroirs des meubles de M. de Luneray.

Pierre, nous l'avons vu, était parti hâtivement de chez lui, insouciant de ce qu'il adviendrait, n'ayant qu'une pensée : aller vivre librement avec celle qu'il aimait. Il oubliait tout, il sacrifiait tout. Il avait reçu du notaire l'argent nécessaire à acquitter la dette pour laquelle on le poursuivait. Mais puisqu'il quittait la France, que lui importait ses créanciers ! Il avait besoin de son argent et il le gardait ; il espérait que les poursuites cesseraient pendant son absence et qu'on l'attendrait.

C'était mal connaître Me Lehideux, qui fit une seconde fois ouvrir la porte par un serrurier afin de procéder de nouveau à la saisie. Il y mettait une telle conscience qu'il saisit même « un chapeau presque neuf déposé sur un meuble ». Ce n'est qu'en partant qu'il s'aperçut qu'il avait saisi son propre chapeau et dut faire un renvoi. Oh ! c'était mal connaître Lehideux, huissier, que le supposer capable de laisser reposer un créancier.

Pierre, en partant, pensait bien qu'un jour ou l'autre il reviendrait, après le scandale, lorsque la séparation aurait été prononcée par le tribunal, qu'il serait plus libre enfin ; il viendrait seul d'abord pour provoquer le mari, car il ne pouvait en rester là ; il fallait que cette rivalité finît par la mort de l'un d'eux. Il était parti laissant ses meubles fermés, ayant les clefs dans ses poches, laissant ses papiers, ne prenant que son portefeuille dans lequel était son passeport et ses billets de banque.

Aussi Alphonse avait-il fait une razzia complète ; il avait des lettres de Madeleine, qu'il pourrait vendre ce qu'il voudrait au mari. Alphonse était plus que jamais assuré de l'impunité, car il avait appris que, sur la vente faite par Me Lehideux pour une seule dette, de nombreuses oppositions avaient été mises ; ce n'était pas dix mille, mais plus de cent mille francs que devait M. de Luneray. Comment croire qu'un homme ainsi ruiné reviendrait se faire tourmenter à Paris, quand il pouvait vivre tranquille à l'étranger avec la femme qu'il aimait et qui avait emporté une somme assez ronde pour mener une heureuse existence ? Alphonse trouvait qu'il était tout naturel que M. de Luneray acceptât pour vivre l'argent que la femme avait volé à son mari pour se sauver.

Il était assis devant la table couverte des papiers qu'il venait de tirer de sa valise ; il les triait, mettant les lettres de femmes ensemble, les lettres de créanciers de côté, lisant toutes les lettres d'amis afin d'en retenir les noms, pour ne pas se laisser dévoiler par eux s'il se trouvait en leur présence. Il venait de lire un papier qui lui semblait singulier, et cependant pour lequel il avait jeté une joyeuse exclamation en le trouvant, lorsqu'on frappa à la porte de sa chambre. Il se dressa aussitôt, jeta son pardessus sur la table et dit :

— Entrez.

C'était le domestique de l'hôtel qui venait demander :

— Son Excellence monsieur le comte dînera-t-elle à la table d'hôte ?

— Non, vous me servirez ici, et le plus tôt possible.

Le domestique s'inclina et sortit. Alphonse rangea vivement ses

papiers dans la valise et revint devant la fenêtre lire encore le document qui l'intéressait, répétant :

— Qu'est-ce que ça veut dire? Je n'y comprends rien.

C'était l'acte de naissance de Pierre de Luneray qu'il avait trouvé et qui était pour lui de la plus haute importance, mais dont il cherchait vainement l'explication :

— Ce n'est pas possible. « Pierre-Olivier, fils de Pierre, comte de Luneray, et de la fille Angélique Navet... » La fille Navet... c'est trop drôle.

Comment! son ancien maître, M. Pierre de Luneray, ce gentilhomme si hautain, était le fils de la fille Navet... Navet! le nom le faisait rire; car Alphonse pensait que la fille Navet avait raconté ce qu'elle avait voulu au comte de Luneray, son amant; il connaissait les roueries de femmes adroites à faire une situation à leur enfant de paternité problématique.

Mais ce n'était pas tout; il lui semblait qu'il avait déjà entendu prononcer ce nom d'Angélique Navet, et il en avait ri. En quelle circonstance, il ne pouvait se le rappeler. Il répétait :

— Angélique Navet, je connais ça. Où et par qui ai-je entendu prononcer ce nom?

Sa mémoire infidèle se refusait à l'éclairer. Et ayant précieusement serré ce qui allait lui servir d'acte de naissance avec son permis de chasse, un ancien passeport et une carte d'électeur trouvés dans les papiers, il rangea les lettres très soigneusement.

Il alla alors trouver un homme d'affaires que lui avait désigné l'ancien croupier, un Allemand qui était venu faire banqueroute à Paris et qui, n'ayant pu faire ses affaires, était retourné dans son pays pour faire celles des autres.

En quittant la France, il y laissait sa condamnation à dix ans et de nombreuses amendes, et cela sans regret. C'était un gredin prêt à tout. Mais, dans l'affaire d'Alphonse, tout était si simple qu'il ne pouvait employer les qualités qui l'avaient fait remarquer par nos magistrats. Il fut un peu étourdi de voir un jeune homme renoncer à l'héritage de son père parce que celui-ci avait abandonné sa mère.

C'était ce qu'Alphonse disait; il trouva cet orgueil filial bien naïf, et il risqua quelques conseils dans ce genre : L'argent n'emporte rien de la main qui le touche... L'argent, comme le feu, purifie tout... Personne ne lui saurait gré de son sacrifice. Peine perdue; Alphonse restait inébranlable.

Il dit à mi-voix, afin d'être entendu :

— C'être une peau garactère...

Et tout bas :

— Imbécile.

Alphonse — c'est-à-dire le comte Pierre de Luneray — ne venait demander au docteur Lippmann que de le diriger dans ses démarches et de lui procurer les témoins qui lui était nécessaires.

Le Code disant :

« La renonciation à un héritage ne se présume pas; elle ne peut être faite qu'au greffe du tribunal de première instance, dans l'arrondissement duquel la succession s'est ouverte, sur un registre particulier tenu à cet effet.

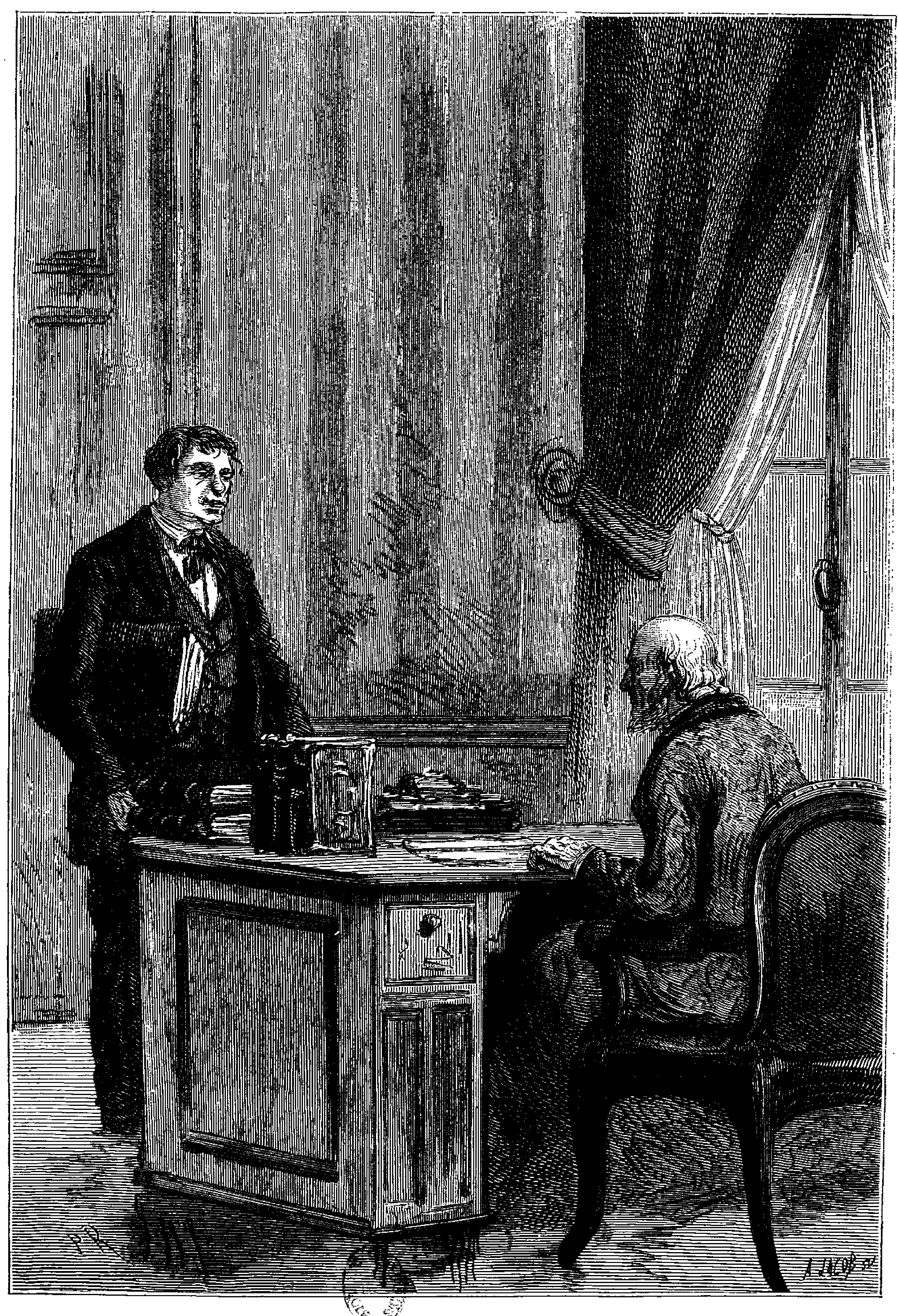
« L'héritier qui renonce est censé n'avoir jamais été héritier. »

Il fallait que l'acte de renonciation fût régulièrement fait et légalisé, pour pouvoir servir, et c'est pour cela que le docteur en droit Lippmann était utile.

Alphonse avait plus de papiers qu'il n'en fallait pour attester qui il était; mais ce qui devait lever tous les doutes, si on avait pu en avoir, c'est que prudemment il avait fait écrire à Colombe une lettre pour M. Pierre de Luneray; dans cette lettre, la jeune veuve priait le fils de son mari d'envoyer une procuration au notaire, ou de venir lui-même, afin de liquider la succession.

Cette lettre, Alphonse l'avait jetée à la poste, à son adresse, à l'hôtel Royal, à Bade; il l'avait reçue deux heures après son arrivée. Mise à la poste de la gare, elle était venue dans le même train que lui. Et il montrait ainsi la raison qui lui faisait hâter sa renonciation; il ajoutait que le soir même il partait pour Berlin et n'avait pas une minute à perdre.

Le soir même, il avait en poche l'acte régulier. Il avait passé une



C'être une peau garactère . . . . (p. 264).

partie de la journée à l'hôtel, recopiant cent fois une lettre qui devait accompagner l'acte, et pour laquelle il imitait l'écriture de M. Pierre de Luneray, qu'il étudiait sur une des lettres trouvées dans l'appartement de la rue Laffitte.

Le lendemain matin, le comte Pierre de Luneray quittait Bade, pour redevenir à la frontière le bel Alphonse.

Il était bien heureux, étendu dans son compartiment, continuant en rêve la réussite de son plan. Il lui semblait que les tourments, les tracas, la misère, tout cela était emporté dans l'entraînement des arbres qui paraissaient fuir devant lui. Il allait en avant au bonheur.

Il était un peu étonné de la facilité avec laquelle tout cela était accompli ; mais il n'en était que plus confiant dans l'avenir. Assurément il était le maître aimé de la jeune veuve; il n'avait qu'un mot à dire pour devenir son époux, et il y pensait quelquefois.

Il fallait, en arrivant, qu'il se fît charger par elle de terminer cette affaire : il fallait qu'elle lui donnât une entière procuration, et avec cela il serait riche : il regrettait, lors de son départ, de n'avoir pas demandé tout de suite cette signature à Colombe.

Dans ce ciel, il y avait bien un nuage : il avait lu, dans le Code, que lorsqu'il plaît à l'héritier de renoncer à sa succession, les créanciers ont le droit de réclamer l'héritage jusqu'au chiffre de leur créance. Or, des oppositions avaient été mises, lorsque Me Lehideux l'avait poursuivi et fait vendre. Le produit de la vente avait-il suffi à désintéresser les créanciers de M. de Luneray? Il l'ignorait, et ceux-ci n'allaient pas manquer de réclamer leur dette lorsqu'ils apprendraient que le comte renonçait.

Bah ! peut-être les créanciers ignoraient-ils que M. de Luneray devait hériter, et ce n'était certainement pas lui qui irait le leur dire.

Elle allait donc être à jamais finie, cette vie de barrière si étrange et si cruelle ! Riche ! il allait être riche ! Et comme il s'étendait avec délices sur les coussins du wagon, avec quel bonheur il se dorlotait

dans sa place. Les cahots du chemin de fer lui semblaient doux et le brisaient.

Il bâtissait en sommeillant sa vie nouvelle; il devait désormais rompre avec le passé; il ne devait plus revoir aucune de ses anciennes amies; il lui fallait vivre dans un monde tout nouveau. Belle-Gueule était fini, le bel Alphonse éteint, le baron de Chabeaud allait se produire.

Et n'était-il pas tout naturel que le baron de Chabeaud épousât la veuve du comte de Luneray? Cela était normal, et, pour arriver là, il fallait éviter les indiscrétions, il fallait qu'il n'arrivât pas un mot désobligeant aux oreilles de Colombe, et cela était peut-être difficile à Paris. Peut-être serait-il prudent de partir avec Colombe faire une saison au bord de la mer ou dans une ville d'eau. Mais Colombe voudrait-elle? C'était peu probable, car ce que la petite comtesse aimait surtout c'était Paris. Elle avait horreur de la province, où elle avait souffert, où l'ennui l'avait dévorée; la villégiature, c'était un peu le retour à la vie de province. Mais Alphonse était aimé, Alphonse savait que les femmes lui résistaient peu, et il était presque assuré que Colombe serait très heureuse de satisfaire son caprice.

Il arriva le soir à Paris, ayant envoyé un télégramme à Mme de Luneray dans lequel il l'informait de la réussite de sa mission et de l'heure de son arrivée. Lorsque le train entra en gare, il ne fut pas peu surpris de reconnaître, parmi les personnes qui se penchaient, anxieuses, attendant des voyageurs, la gentille Colombe, et, dès qu'elle le vit, elle lui sourit et lui sauta au cou.

Le parti était pris, Colombe était décidée à vivre avec celui qu'elle aimait sans s'occuper de ce que l'on pourrait dire d'elle.

— Vous voici enfin! Que je vous attendais impatiemment! Mais c'est très bien; vous avez été exact et je craignais que vous ne m'oubliassiez.

— Déjà, fit naïvement Alphonse.

— Ah! c'est que j'ai souvent entendu parler de Bade; je sais que c'est le rendez-vous des femmes à la mode, et je pouvais craindre que vous n'oubliiez, en les voyant, celle qui vous aime.

Ils étaient montés en voiture; il la prit dans ses bras, l'embrassa en lui disant :

— Est-il possible de t'oublier, ma belle Colombe? Il n'en est pas de plus gracieuse que toi.

— C'est bien vrai, vous avez toujours pensé à moi?

— Toujours!

— Vous êtes bien fatigué, voyager ainsi sans repos.

— J'étais fatigué; je te revois et c'est oublié; puis j'avais réussi et le voyage était moins pénible.

— Vous avez vu M. de Luneray; vous ne lui avez rien dit sur... moi ?

Elle ne savait comment s'expliquer.

— Je ne lui ai rien dit. Je lui ai raconté que c'était son notaire qui m'avait fait appeler, que je t'avais vue deux fois chez lui, et que c'est parce que, à cause de lui, tu te trouvais dans le plus grand embarras, que j'avais accepté la commission; mais je n'ai pas touché un mot de nos relations.

Elle l'embrassa; il reprit :

— Ainsi, c'est terminé, j'apporte un acte de renonciation et une lettre de lui; j'ai tout cela dans ma valise; je te le montrerai demain.

— Une renonciation !

— Oui, il refuse absolument de rien recevoir de son père.

— C'est singulier.

— C'est ainsi. Il dit que son père ayant abandonné sa mère, il ne veut rien recevoir de lui.

— Mais il s'adressait à lui quelques jours avant la mort du comte de Luneray.

Alphonse, ne sachant que répondre, dit :

— C'est vrai! Mais je n'ai pas pensé à lui rappeler cela. En somme, il a renoncé à tout, j'ai son acte signé et légalisé au consulat.

— Alors que va-t-il arriver ?

— Oh! c'est bien simple : c'est toi qui hérites de tout; il y aura peut-être quelques démarches à faire.

— Oh! je serai bien embarrassée; c'est vous que je chargerai de tout cela; vous vous entendez aux affaires mieux que moi, et mes intérêts sont les vôtres, n'est-ce pas?

— Si tu veux, je m'en occuperai dès demain.

— Oui, dès demain; mais aujourd'hui ne parlons plus de ça, parlons de nous...

Et elle minauda:

— Ainsi, c'est bien vrai, vous avez toujours pensé à votre Colombe?

— Je t'ai dit que je ne répondrais plus quand tu me dirais vous.

— Tu as pensé sans cesse à ta petite Colombe?

— J'ai pensé à elle tout le jour et j'ai rêvé d'elle la nuit.

— C'est bien vrai, ça!

— Bien vrai.

Elle tendit ses lèvres; ils s'embrassèrent. Tout naturellement Colombe avait donné son adresse au cocher, tout naturellement encore elle rentra chez elle, en s'appuyant amoureusement au bras d'Alphonse.

La servante les attendait, un souper était servi dans le petit salon, et Colombe dit à la bonne:

— Vous pouvez aller vous coucher, nous nous servirons nous-mêmes.

La servante sortit, et, souriant tous les deux, ils se mirent à table.

VI

COMMENT PIERRE DE LUNERAY APPRIT LA MORT DE SON PÈRE

Pierre et Madeleine, en quittant Paris, s'étaient dirigés vers l'Allemagne. Mais ils n'y étaient restés que quelques jours, et lorsque le docteur, voyant son malade tout à fait rétabli, les avait quittés, suivant son conseil de voyager dans des pays de montagnes, ils s'étaient dirigés vers la Suisse.

Le docteur devait, à son retour à Paris, donner à son ami quelques nouvelles de ce qui était advenu depuis son départ en lui écrivant à Saxon, où ils se rendaient. C'est à quelques lieues de Saxon, à Pressevallée, que nous les retrouvons dans un petit trou peu connu. Pressevallée est plutôt hameau que village.

Il se compose, au plus, d'une vingtaine de maisons alignées tant bien que mal au fond d'une gorge que des arbres de haute futaie rendent presque inaccessible aux rayons du soleil. C'est un de ces sites les plus pittoresques que l'imagination puisse rêver.

De tous côtés, en effet, de hautes collines dont les marronniers forment un immense dôme de verdure, et au levant une cascade magnifique qui tombe à pic de près de soixante mètres de hauteur, bouillonne et donne naissance à un ruisseau d'eau limpide, séjour d'excellentes truites.

Le cours d'eau va se jeter dans une rivière, après avoir traversé des prairies émaillées de marguerites et de coquelicots, où il serpente, comme s'il avait regret de quitter d'aussi jolies campagnes. Çà et là,

une bergère garde son troupeau, et un pâtre poursuit une chèvre infidèle qui abandonne les siens pour courir l'aventure.

On entend tous les jours, dans cet Eden, le chant du laboureur qui regagne sa chaumière une fois son travail achevé, et le gai refrain de l'oiseau qui sautille sur les branches jusqu'à son nid.

Puis, le soir, un peu de fumée sort des toits pointus. On fait le dernier repas en famille, un vieux maréchal-ferrant, barbier de l'endroit, et qui fit en France les guerres de l'empire, raconte des épisodes qui font ouvrir des grands yeux aux enfants, et pendant le récit desquels, se serrant les uns contre les autres, la nuit arrivée, l'angélus se fait entendre au petit clocher du hameau, les feux disparaissent et tout dort jusqu'au lever du soleil.

Que dire encore à la louange de Pressevallée? On n'y a jamais vu ni agents de police, ni avocats; enfin tout y respire l'aisance et le bonheur d'une existence bien remplie.

C'est justement le calme et la beauté du site qui décidèrent Pierre de Luneray à venir s'y installer.

Le maître de l'hôtel où les jeunes gens étaient descendus était un homme d'une cinquantaine d'années qui, après avoir fait une bonne petite fortune assez rondelette à Paris, où il était cuisinier, s'était promis de venir achever sa carrière à Chauvac. Il y avait fait construire une petit châlet entouré de kiosques cachés dans le chèvrefeuille et donnait à dîner aux promeneuses qui venaient s'arrêter chez lui.

C'était le gros maître-coq, aux manières franches, aux allures ouvertes, riant de tout son cœur des fredaines dont il était parfois témoin, et d'un talent incontestable, ce qui ne gâtait rien.

C'est dans ce petit pays que Pierre de Luneray avait emmené Madeleine; c'est là qu'il avait loué l'habitation d'un paysan aisé et qu'il y vivait avec celle qu'il aimait, n'ayant pour serviteurs que des gens du pays. A mesure que la santé était revenue, qu'il avait senti dans ses muscles une force nouvelle, il n'avait plus eu qu'une pensée : se venger de Maxime Hautot. Il voulait laisser Madeleine pendant quelque temps à l'étranger sous un prétexte rassurant, se rendre à



Enfin! s'écria Pierre en la décachetant, pendant que Madeleine, joyeuse, venait pencher sa tête sur son épaule (p. 275).

Paris et en finir vite avec son rival, pour venir retrouver sa compagne. Si Maxime n'avait eu à venger que lui-même, c'est-à-dire l'attaque, la tentative d'assassinat du mari contre lui, il aurait renoncé à son projet; mais ce qu'il ne pouvait pardonner, c'était l'injure subie par celle qu'il aimait, c'était la brutale et grossière vengeance du mari outragé, du mari fouettant sa femme dans la chambre de son amant.

Il était bien convaincu qu'il déciderait Maxime Hautot à se battre avec lui; mais il voulait, pour cette rencontre, prendre toutes les précautions, car il le savait capable de tout, et il ne voulait pas retomber dans un guet-apens semblable à celui duquel il s'était si miraculeusement échappé. C'est pour cela que lorsque le docteur, le voyant tout à fait rétabli, l'avait quitté, il l'avait prié de vouloir bien l'informer au plus tôt de ce qui se passait à Paris.

Depuis plusieurs jours, le docteur était parti, et chaque fois que le facteur passait, Pierre de Luneray le guettait et l'interrogeait, toujours vainement. Ne sachant rien de ce qui se passait à Paris, dans la vie calme qu'il menait, la tranquillité était revenue. Il leur semblait tout naturel à tous les deux qu'ils fussent ensemble; le danger était loin, et, pour eux, il n'existait plus. La vie rustique de Pressevallée fatiguait les deux mondains; ils voyaient combien est niais le dicton: « Une chaumière et ton cœur. » Ils s'aimaient et ils avaient besoin de montrer à d'autres leur bonheur. Ils se décidaient à quitter la campagne pour revenir à Genève, lorsque le facteur remit une lettre à Pierre, une lettre de Paris, du docteur.

— Enfin! s'écria Pierre en la décachetant, pendant que Madeleine, joyeuse, accourant du fond du jardin, venait pencher sa tête sur son épaule, pour lire en même temps que lui.

Dès les premières lignes, il jeta un cri d'exclamation et, se tournant vers Madeleine, il lui dit:

— As-tu lu? Vois-tu ce qui arrive?

— Non, répondit Madeleine, je n'ai lu que les premiers mots; notre fuite est oubliée, on n'en parle plus; j'ai vu que mon mari plaidait en séparation, c'est tout ce que nous désirions.

— Mais ce n'est pas cela... lis donc...

Et il tendit la lettre à la jeune femme qui la lut rapidement.

Celle-ci, la lecture terminée, regardait, stupéfaite, M. de Luneray, semblant lui demander une explication.

— Eh bien? t'expliques-tu cela? interrompit Pierre.

— Non... qu'est-ce que cela veut dire?

La lettre du docteur racontait à peu près tout ce que nous savons : c'est-à-dire que, quelque temps après le départ de M. de Luneray, à la suite de poursuites d'un huissier du nom de Lehideux, son appartement de la rue Laffitte avait été mis en vente; puis la chose paraissait s'être arrangée à l'amiable : une femme, se disant la comtesse de Luneray, avait tout acheté.

Le docteur, allant alors aux renseignements, avait appris que ladite dame était veuve d'un comte de Luneray, qui avait fait M. Pierre de Luneray son héritier. La succession était portée devant les tribunaux pour autoriser la veuve à accepter, M. Pierre de Luneray ayant envoyé sa renonciation.

Le docteur s'étonnait que son ami ne lui eût pas parlé de cette affaire.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? répétait Madeleine.

— Je n'y comprends absolument rien... Mais le docteur est un homme sérieux qui n'écrirait pas légèrement une chose semblable; il doit avoir des renseignements vrais; il faut que j'aie l'explication de tout cela...

— Que vas-tu faire?

— Je vais écrire au docteur; et, d'après ce qu'il me répondra, j'aviserai...

— Admets qu'il t'affirme ce qu'il t'apprend...

— Ma chère Madeleine, je retournerais aussitôt à Paris confondre l'imposteur qui s'est servi de mon nom.

Madeleine baissa tristement la tête; puis, après quelques instants, elle regarda fixement son ami et lui dit :

— Et ne crains-tu pas qu'un piège te soit tendu pour te faire revenir à Paris, ou pour savoir où nous nous sommes réfugiés?

— Oh ! peux-tu croire pareille chose du docteur !

— Mais je ne te parle pas du docteur ; il est simple qu'il n'a rien à apprendre, lui ; mais il peut être la dupe de gens qui lui racontent cette histoire bien singulière... Attends-tu un héritage ?

— Je ne sais dans quel état était le comte de Luneray...

— Tu me disais, au contraire, que, lors de ton départ de Paris, tu avais reçu une lettre t'informant qu'il mettait une certaine somme à ta disposition...

— Oui, c'est vrai.

— Il n'était donc pas malade... il serait donc mort subitement, et encore le docteur semble te dire qu'il y a déjà quelque temps que cette comtesse est veuve... et puis l'acquisition de ton mobilier ne te semble-t-elle pas bien romanesque, et n'est-ce pas plutôt l'œuvre de M. Hautot, qui pourrait y trouver son intérêt ?

— Y trouver son intérêt ?

— Oui ; lorsque tu as quitté, ou plutôt lorsque nous avons abandonné ta demeure de la rue Laffitte, tu n'avais rien enlevé ; peut-être est-ce dans l'espérance d'y trouver des papiers compromettants, utiles pour le procès qu'il poursuit, qu'Hautot s'est rendu acquéreur de ton mobilier, si l'on a vendu chez toi.

— Mais, fit avec inquiétude Pierre, on peut donc continuer les poursuites ? lorsque le débiteur est absent on peut donc vendre chez lui ?

— Je l'ignore, mais c'est probable, puisque le docteur te dit que le mobilier est vendu. Ça, il a suffi pour qu'il en fût assuré qu'il allât chez ton concierge.

Pierre resta pensif ; il cherchait à se souvenir de ce qu'il avait pu laisser dans ses meubles, et quelle importance les papiers qu'il avait négligé d'emporter, pourraient avoir dans le procès. Madeleine continuait :

— Assurément, ce droit existe, puisque pour saisir chez toi, ne recevant pas de réponse, il a fait enfoncer la porte, et c'est même grâce à cette circonstance que tu as été sauvé.

Pierre de Luneray, pour chasser les désagréables pensées qu'amenait la nouvelle, dit gaiement :

— Tu vas me faire bénir les huissiers.

— Que vas-tu faire ?

— Nous allons exécuter ce que nous avions décidé. Nous allons aller à Genève et nous y installer tout à fait. Je vais d'abord écrire à mon notaire pour l'informer de ce que j'apprends et protester, puis je vais également écrire au docteur pour lui demander la confirmation de ce qu'il m'écrit. En attendant leur réponse, j'aurai installé notre maison à Genève, et sur ce que je recevrai du notaire et du docteur, je me rendrai à Paris.

— Tu me fais peur en disant cela.

— Et pourquoi ?

— Je ne veux par te quitter, je ne veux pas que tu partes à Paris sans moi.

— Ma chère amie, tu parles et tu penses comme une enfant... Te ramener à Paris, c'est faire renaître le danger auquel je t'ai arrachée; ici tu es devenue libre; ici tu attends ta séparation, et lorsqu'elle sera prononcée, tu te fais naturaliser; si nous ne pouvons en Suisse, nous irons dans un autre pays; enfin, ici, je t'épouse, et tu deviens ma femme légitime, personne n'a droit sur toi; lorque tu retournes en France, tn redeviens la femme d'Hautot : il reprend son autorité sur toi; il peut te faire arrêter et t'emmener de force chez lui. Irais-tu risquer pareille chose? Ici, c'est moi qui serai ton époux; c'est moi qui assume toute responsabilité; en France, tu es une femme adultère, et, plus tard, tu seras une bigame. Il faut renoncer à jamais à l'idée d'y retourner.

— J'ai peur en t'y voyant retourner seul.

— Tu n'as rien à craindre, et puis mon départ n'est pas encore décidé; il faut que j'aie reçu du notaire une lettre, car tu le disais peut-être justement, Hautot peut bien avoir imaginé ce piège, et il ne faut pas s'y laisser prendre.

Madeleine, triste, la tête baissée, était plongée dans de douloureuses pensées, que Pierre n'osait troubler; il la regardait

avec inquiétude; il vit qu'elle parlait à mi-voix; il écouta et entendit :

— Jamais je ne reverrai la France!... jamais!

C'était la même pensée qui les tourmentait tous les deux; ils avaient cru qu'ils pouvaient s'arracher à la vie parisienne, que leur amour suffirait à leur existence; ils s'aimaient assez pour se séparer de toutes les autres affections, et il n'y avait pas deux mois qu'ils avaient quitté le monde, que déjà ils le regrettaient tous les deux.

Pierre ne dit rien; il eut un mouvement de menace qui fit lever la tête à la jeune femme, et, devinant la pensée de celui qu'elle aimait, elle s'écria :

— Pierre, je devine la raison pour laquelle tu veux aller seul à Paris; tu as toujours eu l'idée de te venger... et tu ne veux pas, si un malheur t'arrivait, que j'en devienne victime

Pierre répondit :

— Oui, c'est vrai! Il faut que tu revoies à Paris les parents que tu aimes, il faut que tu puisses y revenir, et puisque la séparation ne te permettrait même pas d'y rester libre, c'est moi qui ouvrirai le chemin. Il faut que je te délivre de cet homme.

— Non, non, je t'en supplie; à ce prix je ne veux plus retourner en France. Pierre ta vie est à moi, je ne veux pas que tu la risques avec cet homme capable de tout... de tout, entends-tu?

Pierre regrettait déjà d'avoir livré le plan qu'il caressait, et il s'efforça de rassurer la jeune femme en lui persuadant qu'il n'attaquerait Maxime Hautot que s'il était provoqué; il lui jura que s'il était obligé d'aller à Paris, il ne s'occuperait que des affaires qui l'y appelaient et reviendrait aussitôt.

La jeune femme le regardait avec inquiétude, doutait de ses promesses, de sa sincérité, et tout finit dans un baiser.

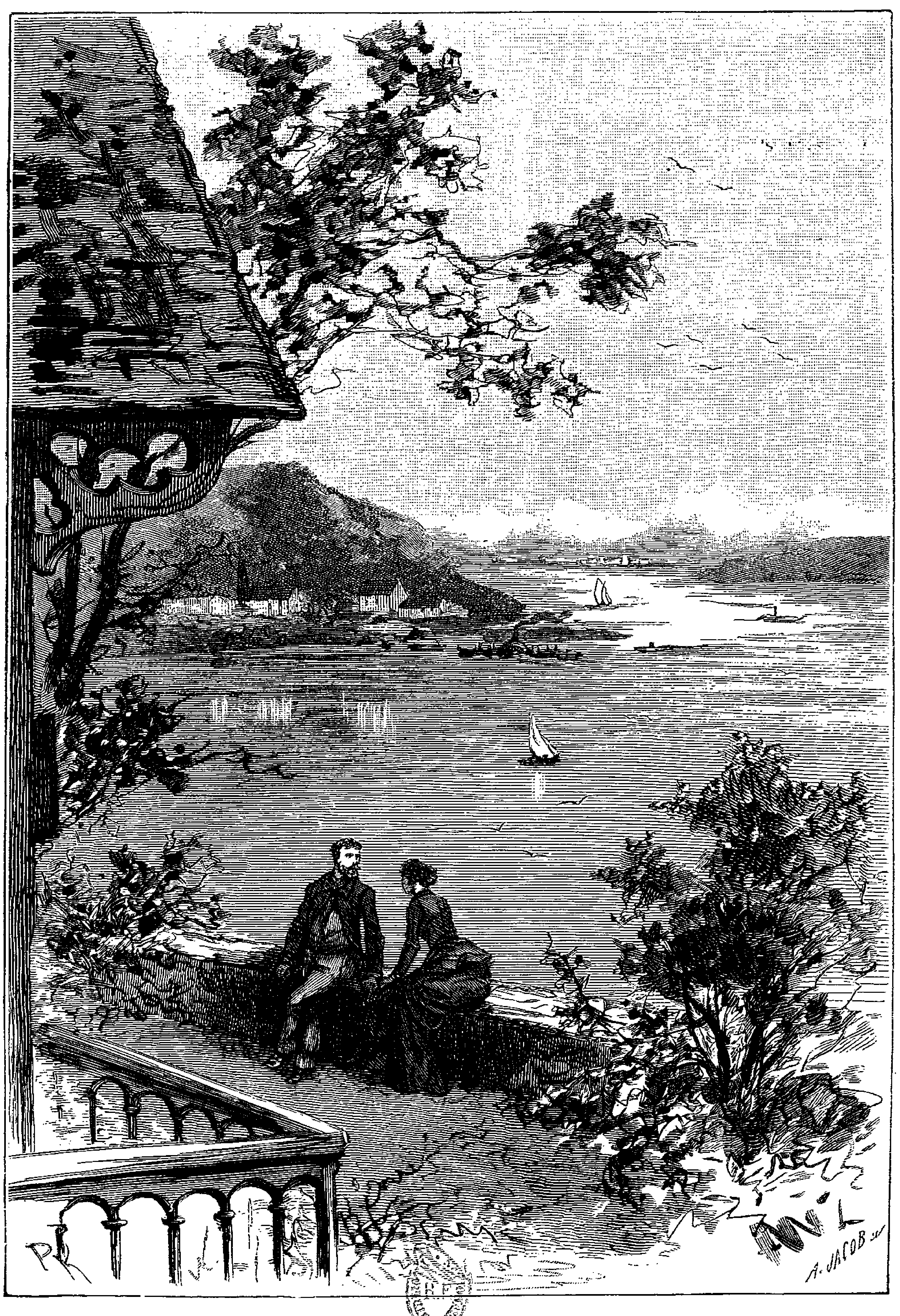
Quelques jours après, Pierre et Madeleine étaient installés dans un petit chalet aux environs de Genève, sur les bords du lac. Suivant la même tactique pour éviter les indiscrétions, les jeunes gens avaient laissé à Pressevallée les domestiques qui les servaient; ils en avaient pris de nouveaux à Genève; ils étaient ainsi à l'abri des indiscré-

tions. Ils étaient installés dans le chalet acheté par Pierre, sous le nom du comte et de la comtesse de Luneray. On les prenait pour de nouveaux mariés, et une indiscrétion du médecin avait appris aux voisins que la jeune comtesse était dans une situation intéressante.

C'était vrai, et c'est avec bonheur que la jeune femme en avait fait part à celui qu'elle considérait comme son époux. Pierre en avait eu une joie folle, et cette heureuse promesse d'avenir l'avait fortifié dans le plan qu'il avait arrêté, d'arracher à la loi française, par des subtilités, la femme qu'il voulait prendre. C'est que Madeleine, mère de son enfant, était véritablement sa femme; il raisonnait au point de vue humain, se souciant peu des convenances sociales. Pierre ne voulait plus reconnaître le Code; c'est dans son cœur, dans son âme, qu'il recherchait les lois de la paternité, et il les étendait largement; il les faisait protectrices, douces. Il était prêt à faire pour son enfant tous les sacrifices; il voulait donner son nom à la créature qui lui devait le jour, et il bravait toute condamnation; il était décidé à déclarer son enfant sous son nom et sous celui de sa mère. Il savait que l'enfant d'une femme mariée ne peut porter que le nom du mari, le père légal; mais à cette pensée, il haussait les épaules. Son fils était son fils! et il était prêt à soutenir, pour le garder, tous les procès, à braver tous les scandales.

Sans cette circonstance, l'héritage inespéré qui lui arrivait l'aurait laissé froid; mais ayant l'espoir d'avoir un enfant, il voulait qu'il fût riche et qu'il eût un nom; et lorsque Madeleine, toute confuse, bouleversée, lui avoua son espoir, lui disait ses craintes, il jeta un cri de joie qui la consola aussitôt, et il lui dit qu'il était décidé à revendiquer l'héritage de son père. La mère fut plus généreuse que la femme; elle l'encouragea à revenir à Paris, mais en lui faisant promettre de nouveau qu'il ne tenterait rien contre M. Hautot. Pierre avait trop conscience de ses devoirs pour ne pas la rassurer. Il était toujours décidé à se venger de Maxime, mais il attendait, pour agir, que ceux qu'il risquait de laisser derrière lui fussent à l'abri du besoin.

Il reçut une lettre du notaire qui ne lui laissa aucun doute. Son



Quelques jours après, Pierre et Madeleine étaient installés dans un petit chalet aux environs de Genève, sur les bords du lac (p. 279).

père était mort le faisant son héritier; la veuve ne touchait que sa part légale et le remboursement de ses apports; mais le notaire déclarait avoir en main une renonciation à l'héritage, signée de la main de Luneray, laquelle renonciation était légalisée au consulat à Bade, et cet acte avait été fourni par la veuve du comte de Luneray. Pierre ne pouvait en croire ses yeux... Le notaire ajoutait qu'il avait une lettre tout entière de la main de M. Pierre de Luneray, expliquant les motifs de son refus. Le jeune homme, stupéfié, donna la lettre à lire à Madeleine.

En même temps, il avait reçu une lettre du docteur qui lui annonçait gaiement qu'il pouvait être tranquille; toutes ses affaires étaient liquidées à Paris, il pouvait y revenir quand il voudrait; on avait vendu chez lui à un prix ridiculement élevé, car c'était une parente, la comtesse de Luneray, la veuve de son père, qui avait acheté au prix nécessaire pour payer ses dettes. Il ajoutait que ladite comtesse, encore jeune, menait à Paris une vie assez légère; enfin, il lui annonçait que, par un jugement rendu la veille, la séparation avait été prononcée *de plano*, presque sans plaidoirie, à la simple requête du mari et après quelques mots de l'avocat, c'est-à-dire sans scandale, personne n'en avait entendu parler. Il était donc libre, et Mme Haudot était désormais certaine de n'être plus tourmentée par son mari.

— Pierre dit :

— Allons, nous n'avons que de bonne nouvelles... et nous pouvons nous disposer à partir pour Paris.

— Tu m'emmènes!

— Peut-être! fit Pierre en l'embrassant.

VII

COMMENT LE THÉATRE PERDIT ALPHONSE

Depuis quelques jours on s'amusait beaucoup à la petite brasserie de Montmartre. Alphonse y était venu plusieurs jours de suite, offrant à ses anciennes amies toutes les consommations qu'elles pouvaient désirer. C'était une joyeuse vie que menaient et Chochotte et la grosse Éva.

Quand Alphonse était un peu gris, il parlait d'héritage qu'il avait fait. Mais comme il était connu, il ne trompait personne. Ces dames disaient entre elles que le bel Alphonse avait trouvé une vieille dévote qui, lasse de se donner à Dieu, se donnait au diable, contrairement à la loi commune qui fait se jeter dans la dévotion, à l'âge mûr, celles qui, selon l'expression populaire, ont « rôti leur balai ».

On commençait à s'habituer aux festins qu'Alphonse offrait, et les habituées venaient régulièrement à l'heure pour y participer. On remarquait qu'Alphonse n'était libre qu'à certaines heures du jour; que jamais il ne partait le soir avec une de ses anciennes amies. Était-il devenu plus sage?

Puis, tout à coup, sans avoir prévenu, on ne le revit plus à la petite brasserie et c'était le sujet de toutes les conversations. Qu'était devenu Alphonse la Belle-Gueule ? Était-il arrêté ? On émettait cette pensée sans qu'elle provoquât un mouvement d'aversion contre Al-

phonse. Oh! on était complaisant sur la vie privée, dans la société d'Alphonse. La morale y était large.

Les unes disaient que c'était là l'explication de la fortune passagère d'Alphonse: il avait *chipé* le magot d'une femme — on disait chipé — et le pauvre garçon avait été arrêté probablement sur la dénonciation de la femme; de là partaient des théories insensées : il fallait qu'une femme fût bien misérable pour livrer à la justice un homme qu'elle avait aimé!

Quelques-unes, rêvant sans doute de lui envoyer quelque adoucissement pendant sa captivité s'il était arrêté, allèrent aux renseignements sans pouvoir rien apprendre. A l'hôtel où il restait, on leur dit que, depuis longtemps, il ne demeurait plus là; on croyait qu'il s'était mis dans ses meubles. Où était-il allé? on l'ignorait. Elles ne purent rien savoir.

Chochotte surtout était vraiment inquiète et désespérée; souvent elle était restée quelques jours sans le voir, mais il revenait après ; Chochotte était celle qu'il aimait et avec laquelle il lui avait toujours été impossible de vivre; ils se voyaient un, deux ou trois jours, se disputaient, se quittaient pour se revoir quelque temps après. Or, Alphonse ne revenait même pas voir Chochotte; Alphonse était devenu un homme sérieux : le baron de Chabeaud. Il disait, dans les premiers jours de son retour d'Allemagne, à Mme de Luneray, qu'il était obligé de courir la plus grande partie de la journée pour hâter la liquidation de la succession, et c'est ce temps qu'il passait caché dans la petite brasserie avec ses anciennes amies; le soir, il revenait dîner avec Colombe chez laquelle il passait la nuit.

Tout allait fort bien; Alphonse était rempli de quiétude; déjà il avait été mis en possession de la plus grande partie des biens de M. de Luneray. Pour terminer, ce n'était plus qu'une question de procédure qu'il fallait attendre; n'ayant plus de prétexte à donner pour passer ses journées au dehors, Alphonse avait été contraint de rentrer avec Colombe; cette vie lui plaisait peu. C'était un amour bourgeois qui le gênait, qui le faisait parfois rougir comme s'il s'en sentait indigne.

Colombe s'était tout à fait abandonnée, elle s'était livrée et avait confiance en son amant, qu'elle adorait; elle parlait de nouveau de mariage et Alphonse promettait. Il ne faut pas croire qu'Alphonse la trompait; non, l'idée de mariage lui souriait, mais il l'envisageait tout autrement que Colombe.

Il ne voyait dans le mariage qu'une liaison qu'il romprait lorsqu'il en serait fatigué, mais non sans profit; il se marierait avec un contrat lui reconnaissant un avoir qu'il devait retrouver le jour où il se séparerait.

Cela était bien arrêté dans son cerveau, et il promettait tout ce qu'on voulait, de l'amour pour l'éternité; à ses serments la jeune veuve était prise; elle s'enivrait de l'entendre parler... elle était étonnée, après s'être si fermement promis de ne jamais se remarier, d'être tourmentée de ce désir qui attacherait pour toujours celui qu'elle aimait.

Oh! c'est que les époux qu'elle avait eus ne ressemblaient pas à celui-ci. Alphonse, c'était le phénix, c'était à la fois son rêve de jeune fille, ses désirs de femme satisfaite. C'était vraiment le mari qu'elle voulait; et puis elle était gênée de sa situation.

Alphonse craignait toujours, en sortant avec Colombe, de faire une rencontre compromettante. Et cependant il s'ennuyait mortellement pendant les longues heures qu'il passait à ses genoux. Pour éviter tout cela, il lui proposa d'aller passer vingt ou trente jours aux bords de la mer. C'était le temps nécessaire, assurait le notaire, pour avoir les dernières pièces utiles à la liquidation.

Alphonse croyait que Colombe ne consentirait qu'avec difficulté; au contraire, elle accepta avec joie. Elle n'avait jamais vu la mer, et déjà elle poétisait les longues promenades qu'elle ferait au bras de son amant sur les falaises.

Ils iraient ensemble se promener en mer, bien loin, dans une barque conduite par un pêcheur; seuls dans l'immensité ils s'aimeraient. Oh! les beaux rêves pleins de poésie qu'elle allait réaliser, assis sur le sable, à demi couchés, la mer houleuse à leurs pieds, les cheveux caressés par les brises fraîches et pleines des âpres odeurs

d'iode, des soirées de fin d'été! Là, les mains dans les mains, sous le ciel étoilé, quelle vie heureuse elle allait mener, tout entière à celui qu'elle aimait, à celui pour lequel elle se sacrifiait.

Dès que le projet de voyage fut accepté, Colombe ne s'occupa plus que de ses toilettes; elle passa deux journées à courir les grands magasins; et si Alphonse avait été observateur, ou plutôt s'il avait été lui-même moins occupé de son départ, il aurait remarqué que dans les toilettes que la veuve du comte de Luneray avait choisies, le deuil était oublié.

Alphonse était fort perplexe: il avait proposé les bains de mer, et jamais il n'y avait été; il ne savait où aller, et il choisit naïvement le Havre. Ils partirent: on juge facilement de la désillusion de Colombe en arrivant dans la cité maritime; elle s'était fait une tout autre idée de l'Océan et de ses rêves surtout; aussi, après une journée à visiter les bassins, partirent-ils pour Trouville. Ce fut encore une déception; tous les deux, pour des motifs différents, cherchaient le calme et l'isolement, et ils se retrouvaient dans un monde plus mondain qu'à Paris.

Ils partirent encore. Ils allaient définitivement s'installer sur une petite plage normande, lorsque Colombe reçut une lettre de son notaire, qui la priait de revenir au plus vite à Paris afin de liquider la succession, de nouveaux obstacles surgissant.

Depuis que la succession était ouverte, tant d'incidents étaient survenus que la jeune veuve porta peu d'attention à la nouvelle qu'elle recevait; elle était prête à jeter la lettre au feu et à ne s'occuper de ses affaires qu'à son retour à Paris. Mais Alphonse ne pensait pas comme elle; non que la lettre l'inquiétât, mais parce qu'il s'ennuyait profondément; il n'était pas fait pour la vie rustique, il ne pouvait vivre qu'à Paris et il avait hâte d'y retourner. Aussi est-ce au grand désespoir de Colombe qu'il exagérait la situation en disant que le notaire n'avait écrit que parce que de graves incidents survenaient; il fallait donc au plus tôt aller l'aider. La jeune veuve demanda quelques jours, mais sur l'insistance d'Alphonse, à qui elle ne savait plus rien refuser, on décida qu'on reviendrait le lendemain.

Comme pour la décider, Alphonse avait dit que la vie au bord de la mer était monotone; Colombe avait répondu qu'elle ne s'amusait pas beaucoup plus à Paris.

— Mais c'est toi qui le veux ainsi.

— Comment! je le veux ainsi?

— Ne t'ai-je pas cent fois proposé d'aller au théâtre le soir, aux courses le jour? Tu refuses sans cesse.

— C'est vrai, je craignais qu'on ne me blâmât de m'amuser étant encore en deuil.

— Voilà une coutume provinciale... Est-ce que l'on fait attention à cela à Paris!

— Oh! mais maintenant, dit vite Colombe, qui craignait que son amant ne la trouvât ridicule... je ne pense plus ainsi, et si nous retournons demain à Paris, je ne veux pas t'obliger à rester cloîtré avec moi. Nous irons où tu voudras.

— A la bonne heure.

— Mais si j'avais su que cela t'était désagréable, depuis longtemps nous aurions été où tu aurais voulu... moi je n'aime que toi et ne veux plaire qu'à toi.

— En arrivant à Paris, nous irons au spectacle, et tu ne regretteras pas ton retour.

— Je ferai ce que tu voudras, surtout maintenant que j'ai quelques toilettes.

Il l'embrassa pour la consoler; mais cela était inutile, Colombe était satisfaite; elle ne cherchait qu'une chose, lui faire plaisir.

Le lendemain soir, les deux amants étaient de retour rue Godot-de-Mauroy.

En se retrouvant à Paris, Alphonse se trouva à l'aise. C'était lui cependant qui avait conseillé le voyage au bord de la mer; mais il ne savait pas qu'il devait retrouver là toute la société qu'il voulait fuir momentanément; et puis, envisageant la vie sans plaisirs qu'il allait être obligé de mener, l'ennui dans lequel il allait être enveloppé, il s'était dit que la vie parisienne était encore meilleure.

Il voulait se cacher; on est bien mieux caché dans la foule, et on



Elle avait l'air d'une pensionnaire (p. 291).

vit au moins; et puis il se décidait à brusquer la situation; il était le maître absolu de la veuve du comte de Luneray; il le savait. Il l'avait prise par tous ses désirs contre lesquels elle luttait; il l'avait prise par une tendresse qui avait été pour la jeune femme une découverte; avec Alphonse, tout ce qu'elle avait jugé vice était devenu qualité; elle était prise par le cœur et par les sens. Enfin Alphonse était Dieu et le savait.

Le premier jour, il se rendit chez le notaire pendant que Colombe dormait encore; non qu'il fût inquiet, mais il avait hâte de lever toutes ces difficultés, d'en finir vite avec cette affaire de succession, de toucher l'argent enfin; les avances reçues étaient relativement légères.

Chez le notaire, il ne trouva que le maître clerc qu'il fut étonné de voir très réservé, très circonspect avec lui. On lui dit que des oppositions surgissaient, que le maître clerc ne savait de quel côté, mais il était urgent que Mme la comtesse de Luneray vînt en personne voir le notaire. Vainement il chercha à savoir un nom. Le clerc garda la plus grande réserve, tellement qu'Alphonse sortit très inquiet, se promettant de ne rien dire de ses impressions à Colombe.

Il se creusait le cerveau pour savoir de qui pouvait venir l'opposition. Pas une minute il ne pensa à son ancien maître, M. de Luneray. Il crut que les oppositions venaient de nouveaux créanciers qui surgissaient, et il se dit qu'il valait mieux qu'il allât lui-même voir le notaire; il avait plein pouvoir pour agir au nom de Colombe; il fallait désintéresser les créanciers; aussi, cette résolution prise, rentra-t-il rue Godot-de-Mauroy tout à fait tranquille.

Colombe achevait sa toilette; elle lui demanda le résultat de sa démarche, la raison de la lettre du notaire.

— Ce n'est rien, fit Alphonse; des oppositions mises par des créanciers sans importance; je n'ai pu voir le notaire; je l'irai trouver demain et lui donnerai l'ordre de payer, afin que ça finisse.

— Tu n'as pas vu le notaire?

— Non, je n'ai trouvé que le maître clerc.

— Mon Dieu! que tout cela devient ennuyeux; ça n'en finit pas et nous allons nous trouver gênés.

Colombe ne savait qu'imparfaitement ce qui se passait; de nombreuses avances avaient été faites en son nom à Alphonse et elle l'ignorait; aussi est-ce le plus tranquillement du monde que celui-ci la rassura :

— Ne te tourmente pas, nous pouvons attendre; j'ai assez d'argent pour que tu sois sans inquiétude; lorsque ton argent viendra, tant mieux; mais, ma belle Colombe, je te prie de ne pas te préoccuper de cela. Nous sommes comme deux époux : ce qui est à moi est à toi, et je suis bien heureux qu'il en soit ainsi. Ma fortune n'égale pas celle que tu attends, mais elle nous permettra d'attendre tranquillement que les avoués, les notaires aient fini leur ouvrage; mais ne te tourmente pas.

— Que tu es bon, dit aussitôt Colombe en embrassant son amant.

Il haussa les épaules en souriant, semblant dire : « Est-ce que cela n'est pas tout naturel? » Alphonse était très tranquille, c'était vrai. Le premier versement qui lui avait été fait était d'une trentaine de mille francs en titres appartenant à Colombe, et il les lui avait remis. Il avait demandé en espèces une somme de dix mille francs qui lui avait été donnée également, et il avait dit le soir à Colombe d'un ton léger :

— J'ai touché aujourd'hui quelques rentrées faites par le notaire, je mets tout cela en compte.

— Oui, oui, s'était empressée de dire Mme la comtesse de Luneray; inscris cela et tu compteras après.

C'est sur ces dix mille francs qu'ils vivaient depuis quelques jours; il en restait au moins la moitié qu'Alphonse avait dans son portefeuille. C'est cet argent qu'il prétendait être à lui.

Ayant rendu compte de sa course vaine chez le notaire et dit qu'il avait pris rendez-vous le lendemain, Colombe fut rassurée; ils déjeunèrent et convinrent en déjeunant d'aller le soir au théâtre. Al-

phonse devait dans la journée aller retenir les places au théâtre des Variétés.

Il était bien oublié, le pauvre comte de Luneray, le beau hussard. Sa veuve aurait eu de la peine à se rappeler la date à laquelle elle l'avait perdu. Il semblait à Colombe que son veuvage durait depuis des années, qu'elle avait passé de longs mois dans la tristesse et l'ennui, et qu'il n'y avait que quelques jours qu'elle s'était abandonnée au beau baron Alphonse de Chabeaud. Les jours de bonheur passaient vite; il lui semblait que le premier baiser était de la veille. Mais que la mort du colonel était éloignée! il lui fallait faire des efforts pour s'en souvenir. Assurément elle avait porté le deuil autant de temps qu'il le fallait, et elle se trouvait lugubre en noir; aussi avec quelle joie le soir, après un dîner hâtif, elle s'était revêtue d'une des toilettes qu'elle avait fait faire pour le bain de mer et qui étaient restées dans la malle.

Elle allait passer une bonne soirée, elle s'y préparait; il y avait si longtemps qu'elle n'avait été au théâtre! Le colonel, ne pouvant plus veiller, obligeait sa femme à rester près de lui et à l'heure où les autres dames étaient à la comédie, Colombe faisait prendre au comte de Luneray sa potion quotidienne et lui préparait sa tisane pour la nuit; jusqu'à l'heure où le sommeil venait clore les paupières du vieux soldat, elle devait rester à son chevet et veiller attentivement; souvent une crise l'obligeait à veiller tard et elle changeait ses compresses, un peu bousculée par les jurements du colonel; lorsque dans la rue, silencieuse jusqu'alors, elle entendait le bruit des pas, le bavardage des gens qui revenaient du théâtre, quels gros soupirs s'exhalaient alors de sa poitrine! Quand donc pourrait-elle à son tour passer ainsi ses soirées?

Le théâtre en province n'est pas tout à fait comme à Paris, *la société* y est maîtresse : certaines dames n'ont pas accès aux places en vue, les loges appartenant à tel ou tel; de là une grande affaire pour aller à la comédie, car elle se joue dans la salle et sur la scène, et quelquefois c'est le drame le plus cruel qui se passe dans la salle. En province, on se rend au théâtre comme on va au combat, bien cui-

rassé, sachant que la calomnie, la médisance guettent dans tous les coins. Colombe était plus calme en allant dans un théâtre parisien ; elle ne connaissait personne et n'avait rien à redouter ; elle était ravie, car elle allait voir les artistes dont on parlait sans cesse là-bas ; elle allait voir ces *actrices* qui débauchaient tous les fils de famille, dont la vie était un perpétuel scandale.

Alphonse, au théâtre, ne recherchait pas l'ombre, mais l'isolement, et il avait loué une loge. Lorqu'ils arrivèrent dans la salle, le lever de rideau était joué, on jouait l'ouverture de la grande pièce ; une pièce très gaie, très grivoise où les artistes portaient le costume :

Qui par en haut trop bas commence
Et finit trop haut par en bas.

L'aspect de la salle la bouleversa : au balcon, dans les loges, aux avant-scènes, les femmes étaient en grande toilette ; jamais aux bals de la préfecture elle n'avait vu des femmes aussi étonnamment décolletées ; elle était toute honteuse dans sa belle toilette ; elle avait l'air d'une pensionnaire et elle fut ennuyée en voyant que cet effet était remarqué par Alphonse. qui se plaça dans le fond de la loge, embarrassé par les lorgnettes braquées sur Colombe et honteux des sourires qui l'accueillaient. Mais cela ne dura que quelques minutes ; d'autres loges se garnissaient et le même manège se renouvelait. Ce qui semblait tout à fait singulier à Colombe, c'est que des dames, fort belles, ma foi, et placées aux meilleures places ou dans les loges, ou aux premiers fauteuils, échangeaient des sourires avec des hommes placés à l'orchestre. Elle se pencha et demanda à Alphonse :

— Quelles sont ces dames?

Celui-ci se contentait de rire.

Elle comprit et elle fut stupéfaite qu'on laissât ainsi ce qu'elle appelait des « cocottes » aux premières places de la *société*.

Ce qui l'étonna bien plus encore, en la charmant toutefois, ce fut la pièce. Le parisianisme avec lequel elle était jouée, des mots

qu'elle avait entendus vingt fois et qui ne l'avaient pas fait sourciller, éclataient là et la faisaient rougir par les sous-entendus que le ton leur donnait; elle se recula, elle aussi, dans le fond de la loge, toute rouge, l'œil ardent, la lèvre épaisse, n'osant pas rire tant elle avait honte de sa gaieté.

— Tu t'amuses? lui demanda Alphonse.

— J'en suis bouleversée, fit-elle. Je n'en ai jamais tant vu et tant entendu, et je comprends que l'on tourne mal à Paris.

Alphonse éclata de rire.

A l'entr'acte, elle voulut sortir voir le foyer. La demande ennuya d'abord Alphonse, mais ce fut un éclair; il pensa aussitôt que si Colombe devait devenir sa femme, il devait s'habituer à cela au plus tôt. C'est ainsi qu'il lui ferait observer combien elle avait besoin de se parisianiser. Il l'avait vue un peu froissée par les sourires des spectateurs, et ce fut Colombe qui lui dit :

— Fais-moi voir tout cela... Je sens que j'ai l'air d'une étrangère, mais je m'y ferai.

Alphonse savait que le dernier mot, dans la bouche d'une femme, en disait assez. Ils sortirent de la loge, il voulait l'emmener sur le boulevard, dans un café; elle refusa et voulut aller au foyer. Ils se promenaient tous les deux, lorsqu'Alphonse vit tout à coup deux femmes, appuyées sur une des colonnes du couloir, qui les regardaient en riant. Il eut un mouvement et Colombe releva aussitôt la tête.

Alphonse voulait l'entraîner, mais elle s'y refusa. Qu'était-ce que que ces deux femmes extravagamment vêtues, à l'allure libre, au regard hardi, qui les dévisageaient en riant? Pourquoi Alphonse était-il si embarrassé en les voyant? Il lui semblait même que les femmes s'adressaient à lui pour se moquer d'elle. Elle entendit distinctement :

— C'est lui! c'est Belle-Gueule!

— Alphonse! Oh! quel chic! je ne l'aurais pas reconnu; il est épatant, c'est un vrai gommeux. Mais qu'est-ce qu'il promène donc là? Une dame de province.

— Une héritière qu'il subjugue. Eh bien, il a levé là un joli canard.

Et les deux femmes riaient.

La pauvre Colombe se sentait ridicule; elle était toute tremblante, toute rouge. Alphonse cherchait à éviter de rencontrer le regard de ces étranges femmes, et Colombe en souffrait; il la bouscula un peu pour l'entraîner dans le couloir. Quand, suffoquée, elle lui demanda :

— Qu'est-ce que ces femmes? Tu les connais?

— Ce sont des femmes que tu ne devrais pas regarder ainsi, et qui te feraient remarquer.

— Mais elles te connaissent, c'est toi qu'elles regardaient, et elles paraissaient m'insulter. Permettrais-tu cela?

— Qu'est-ce que tu dis là? Ce sont des cocottes qui provoquent les hommes. Je ne les connais pas; elles ne t'ont jamais rencontrée au théâtre; elles te regardaient se demandant qui tu pouvais être.

— Elles se moquaient de moi, je les ai entendues; l'une a dit que j'arrivais de province.

— Oui, parce qu'elles ne t'ont jamais vue. A Paris, les habituées de courses, de théâtres se connaissent de vue; lorsqu'une nouvelle figure paraît, on se demande qui ça est.

La sonnette de l'entr'acte rappelait les spectateurs; Alphonse conduisit Colombe à sa loge; il s'efforçait d'être gai; il lui disait les noms de certains artistes assis dans la salle et racontait des anecdotes sur eux. Colombe était triste, elle ne l'écoutait pas; elle avait toujours devant les yeux les visages moqueurs des deux femmes, et elle se demandait laquelle des deux avait été la maîtresse de son amant.

Les deux femmes, c'étaient Chochotte et la grosse Éva, qui s'étaient bien amusées de revoir Alphonse et de lui voir au bras la petite boulotte de provinciale.

Chochotte disait :

— Où a-t-il dégoté ça? Crois-tu qu'ils ont une touche dans ce pays-



Alphonse, engoncé dans le col de son pardessus, baissait la tête (p. 301).

là? Elle en a de la santé, celle-là!... une paire de joues, on croirait qu'elles vont éclater.

— Est-elle fagotée... elle s'habille à la confection ; et quel goût! Je n'en reviens pas qu'Alphonse promène une déguisée comme ça. Si ses yeux avaient été des pistolets, nous ne serions plus là.

— Mais, ma chère, c'est peut-être une parente de province qu'il est forcé de promener... une cousine ou la femme d'un ami...

— Allons donc, est-ce qu'il a de la famille en province? Et puis, tu as bien vu les regards qu'elle nous lançait; ce n'était pas de la curiosité, mais de la haine.

— La Belle-Gueule a plus de goût que ça. Il a les femmes qu'il veut; il n'irait pas se payer ce tableau-là; il se sentait bien ridicule, il tournait la tête...

— Mais, ma chère, tu as bien remarqué qu'il est très chic maintenant, mis comme un pur gommeux, et ils sont dans une loge! Où a-t-il pris cet argent-là? Je parie que c'est une brave femme de province à laquelle il a monté le coup et avec laquelle il est; c'est de là qu'il avait l'argent qu'il dépensait dans les derniers temps où il venait.

— Eh bien, il gagne bien son argent; elle n'est pas mal, mais on ne sort ça qu'en carnaval!

— Viens donc du côté de la loge où ils sont; ça va leur faire faire un nez... dit la grosse Éva.

Elles se dirigèrent vers la loge. Colombe les avait vues entrer, puis sortir de la salle, et ce regard, Alphonse l'avait remarqué; il avait éveillé son attention; il se doutait que les deux créatures allaient revenir le tourmenter, et, sous prétexte d'acheter un programme, il sortit de la loge. Chochotte et Éva arrivaient à la porte et allaient regarder par le trou. Elles éclatèrent de rire en voyant Alphonse; celui-ci leur fit un geste suppliant pour les engager à se taire, et il leur dit :

— Chochotte, je t'en prie, et toi, Éva, ne me faites pas de blagues... Je suis avec une tante de province... Taisez-vous!

Les deux femmes se retirèrent : mais en le voyant si précipitamment sortir, Colombe s'était doutée de quelque chose et elle s'était vivement penchée vers la porte ; elle s'était levée pour voir dans le couloir ; elle avait vu et entendu, et, écrasée de honte, elle était retombée dans son fauteuil.

Alphonse, calme, était rentré dans la loge ; il était enfin assuré d'être tranquille.

Il n'avait plus à redouter les plaisanteries de M[lle] Chochotte. Le rideau se levait, il se pencha affectueusement derrière Colombe. Celle-ci feignait de ne pas s'apercevoir de sa présence ; il lui signalait les mots, les grivoiseries de la pièce, elle ne l'écoutait plus : elle avait des mouvements nerveux lorsqu'il parlait, il troublait ses pensées ; et ses pensées étaient tristes ; elle avait été touchée au cœur en entendant la fille lui parler familièrement, en l'entendant, lui surtout, demander grâce, en le voyant ne point se fâcher des rires outrageants pour elle.

Ces créatures étaient ses amies ; plus que cela, il riait avec elles de celle qu'il avait choisie, disait-il, pour en faire sa femme. Mais quel homme était-ce donc que ce baron de Chabeaud? Cet homme qu'elle avait entendu appeler Belle-Gueule !

Belle-Gueule ! Oh ! ce nom l'étourdissait.

Alphonse, penché sur elle, parlait toujours ; le monde éclatait de rire dans la salle ; Colombe était toujours sombre ; elle n'entendait plus, elle ne voyait plus, elle avait des mouvements d'impatience lorsqu'il lui disait presque dans l'oreille :

— Petit chien, regarde donc : elle est drôle, celle-là...

Lorsqu'elle sentait ses mains passer sur ses cheveux, elle aurait voulu être seule dans sa chambre, enfermée ; elle aurait pu pleurer à son aise et elle aurait été soulagée...

Belle-Gueule ! Oh ! ce nom revenait toujours à sa pensée, et sa réponse terrifiante :

« Je suis avec une tante de province. »

Il la reniait ; elle était donc bien vieille, bien ridicule ! Une tante de province qu'il promenait et pour laquelle il demandait grâce.

Mais il lui avait promis d'être son époux, et à cette heure elle l'entendait lui glisser dans les oreilles des mots étonnants :

— Mon cœur... petite chérie aimée, petite femme!...

Quel homme était-ce donc que ce baron de Chabeaud, qu'on appelait Belle-Gueule et qui avait tant d'hypocrisie ! Et la malheureuse l'aimait de toute son âme! Aussi elle souffrait horriblement, elle n'osait lui parler, lui demander une explication ; elle avait peur de briser avec lui.

Elle ne s'occupait plus de la pièce, elle ne pensait qu'à la scène qui venait de se passer dans le couloir. Alphonse, qui ne croyait qu'à une bouderie née de la rencontre du foyer, une jalousie passagère, parlait toujours pour la dérider, convaincu que cela finirait par des baisers.

La pièce jouée, on sortit. Alphonse bavardait toujours, disait des niaiseries, rien que pour parler — on n'est pas bête comme les gens qui parlent sans avoir rien à dire. — Colombe ne répondait que par monosyllabes. En traversant le couloir, en descendant l'escalier, en franchissant le péristyle, la comtesse de Luneray se tenait droite et fière, le voile levé, cherchant du regard les deux filles ; au contraire, Alphonse, engoncé dans le col de son pardessus, baissait la tête, redoutant de rencontrer Chochotte et Éva, et disait :

— Mais qu'est-ce que tu as donc, Colombe? est-ce que tu es malade?

— Oui, je souffre, fit-elle, j'ai des envies de rire et je ne peux pas ; je ne vois pas les femmes au nez desquelles je voudrais le faire.

Un peu effrayé, Alphonse leva la tête et dit :

— Tu penses encore à ces filles que tu as vues au foyer?

— Oui.

— Qu'est-ce que tu dis ! fit Alphonse rougissant.

— Je voudrais qu'elles voient bien que nous partons ensemble, que tu vas reconduire jusque chez elle ta tante de province.

— Mais qu'est-ce que tu dis ! fit Alphonse bouleversé.

— Je te répète ce que tu leur as dit tout à l'heure.

Alphonse eut un mouvement; elle reprit aussitôt :

— Oh! si tu as honte de moi, tu peux me quitter, je n'ai pas besoin de toi pour rentrer chez moi.

— Tais-toi donc, ne vois-tu pas qu'on nous regarde? Ne parle donc pas si haut ici. Deviens-tu folle?... tu vas nous faire remarquer.

Colombe, un peu effrayée, regarda autour d'elle. Effectivement les regards se fixaient sur eux, et l'on souriait. Elle se tut, mais se cramponna au bras d'Alphonse, affectant d'être familière avec lui, faisant tous ses efforts pour que le monde, en les voyant, fût bien assuré que c'était la femme et le mari, ou la maîtresse et l'amant.

Elle marcha, cherchant toujours à voir les deux femmes. C'est devant elles surtout qu'elle voulait bien montrer ce qu'elle était, c'est-à-dire la maîtresse d'Alphonse. Elle voulait démentir par son allure, par ses manières, ce qu'il avait dit. Elle ne voulait pas qu'on crût surtout à cette phrase, qui tintait toujours douloureusement dans ses oreilles :

« Ne faites pas de blagues, je suis avec une tante de province. »

Elle cherchait dans la foule; elle ne parlait plus, mais elle levait plus haut la tête, résistant à Alphonse qui voulait l'entraîner vite, la faire sortir et monter en voiture.

Elle était arrivée aux marches qui descendaient au boulevard sans avoir vu les deux femmes, remarquant au contraire que toutes celles qui passaient sous le péristyle, qu'elle avait vues dans la salle si brillamment vêtues, si extravagammeut coiffées, sortaient enfouies, cachées dans des manteaux, enveloppées dans des burnous, affectant d'être aussi simplement vêtues au dehors qu'elles l'étaient brillamment dans le théâtre.

Alphonse lui tenait le bras; elle allait partir, lorsque tout à coup, par un mouvement brusque, elle se dégagea.

Alphonse revint vivement vers elle; se redressant dans sa petite taille, faisant tous ses efforts pour se grandir, la tête haute, le regard

menaçant, la bouche méprisante, elle regardait deux femmes qui, près d'elle, allaient descendre les marches.

C'étaient Chochotte et Éva, faciles à reconnaître au milieu de la foule, car elles ne cherchaient pas, en arrivant sur le trottoir, à être moins remarquées que dans la salle du théâtre. Elles descendaient les marches, bousculant le monde autour d'elles, troussant haut leurs innombrables jupons, ramassant la longue traîne de leur robe de soie, montrant effrontément leurs mollets robustes, ronds, indécents, dans des bas de soie rayés, le pied à peine chaussé dans des souliers trop étroits, hauts de talons, qui, les gênant pour marcher, leur donnaient un balancement canaille. Elles étaient toutes deux très belles; leur mise excentrique, leur coiffure étrange, leurs mouvements de reins, d'épaules et de tête leur donnaient une allure qui les distinguaient des autres femmes et faisaient tourner la tête à tous les hommes sur leur passage.

Au moment où les deux femmes passaient près d'elle, Colombe s'appuya lourdement sur le bras d'Alphonse, pencha sa tête sur son épaule et dit, de façon à être entendue par elles :

— Dis donc, petit chien, ce sont ces filles dont tu me contais l'histoire? Pouah!

Et vite, elle entraîna Alphonse étourdi, tout tremblant, craignant d'être suivi par Chochotte et par Éva jusqu'à la voiture dans laquelle ils montèrent :

Alors Alphonse dit :

— Qu'est-ce que tu viens de faire? Ces dames sont les femmes de deux de mes amis; pourquoi cet esclandre qui nous a fait remarquer?

La petite provinciale se retourna tout d'un coup sur la banquette et, croisant les bras, face à face avec Alphonse, elle lui dit :

— Il faut finir ces mensonges. Lorsque ces deux femmes nous ont suivi dans le foyer, se moquant de moi, ton devoir eût été de leur imposer silence. Tu m'as dit qu'il ne fallait pas s'occuper de ces créatures, que l'on se faisait remarquer en les regardant. Maintenant, tu viens me dire que ce sont les femmes de tes amis! Ce sont deux

filles que tu as eues pour maîtresses. Je ne suis pas assez sotte pour être jalouse du passé; ce que tu as fait avant de me connaître ne me regarde pas, mais je veux avoir le respect que je mérite. Non seulement tu ne m'as pas défendue contre elles, mais tu t'es moqué de moi, tu m'as reniée; je t'ai entendu leur dire que tu promenais avec toi une tante de province.

Alphonse était atterré. Colombe, qui avait commencé d'un ton menaçant, pleurait à chaudes larmes.

Elle continua:

— Je suis une provinciale, c'est vrai; je ne l'ai jamais autant senti qu'aujourd'hui; je suis mal habillée, mais demain il n'en sera pas de même. C'est toi qui l'aurais dû comprendre et me guider. Maintenant, tu t'es moqué de moi, c'est que tu ne m'aimes pas. J'ai été folle, je payerai cher ce que j'ai fait... Ah! je suis bien malheureuse!...

— Mais veux-tu te taire! disait Alphonse, cherchant à la prendre dans ses bras.

Mais elle le repoussait, humiliée, ayant honte de lui.

Quand la voiture s'arrêta, il descendit. Il allait la suivre chez elle; elle l'arrêta.

— Non, laisse-moi, laisse-moi; j'ai besoin d'être seule, j'ai besoin de pleurer.

Et elle fondait en larmes.

— Je ne veux pas te voir ni t'entendre ce soir, laisse-moi.

— Ma chère petite Colombe, dit Alphonse d'un ton suppliant, tu te bouleverses pour rien; d'un mot je t'expliquerai tout. Tu n'as rien compris.

— Je ne veux pas d'explications ce soir, laisse-moi.

— Je ne veux pas, moi, que tu pleures; je ne veux pas que tu doutes de moi, quand, d'un mot, je puis te prouver que tu t'es trompée.

— Non, laisse-moi ce soir. Demain, viens; demain, nous causerons... nous causerons sérieusement.

— En voilà des folies!



Colombe prît aussitôt la lettre, heureuse d'échapper aux regards de sa servante (p. 310).

Il s'avançait pour l'embrasser. Elle le repoussa en disant :

— A demain.

Elle rentra vivement, lui fermant la porte au nez.

Alphonse eut un mouvement de colère, ses sourcils se froncèrent ; mais se domptant, il dit :

— Nous verrons demain.

Il remonta en voiture et se fit conduire à la petite brasserie de Montmartre, où il voulait retrouver Chochotte et Éva.

En se sauvant en voiture, à la sortie du théâtre des Variétés, il était bien convaincu qu'il échappait aux quolibets de Mlles Chochotte et Éva ; il connaissait assez celles qu'il appelait « les deux marmites » pour être certain qu'elles n'avaient pas accepté sans colère l'injure de la jeune veuve. Quand Chochotte était en colère, elle se vengeait ; mais sa vengeance n'était rien auprès de celle d'Éva.

Éva n'avait aucune retenue ; lorsqu'un mot piquant la blessait, elle répondait par une grossièreté. Il était convaincu que la grosse Éva les avaient suivis et avait adressé à la voiture qui les emportait toutes les injures qu'elle aurait voulu leur cracher au visage. L'effet négatif produit avait dû avoir pour résultat d'augmenter la colère des deux femmes. Elles étaient deux ; elles n'avaient dû s'occuper que d'une chose en rentrant : de trouver le moyen de lui faire payer cher l'outrage qu'elles avaient reçu.

Les filles de la nature de Chochotte et d'Éva n'ont aucune mesure à garder. Elles risquent tout. Elles savent bien qu'on n'en dira jamais plus sur elles qu'elles n'en ont à se reprocher.

Alphonse savait tout cela ; c'est ce qui augmentait sa perplexité. Il ne pensait pas à Colombe, son accès nerveux ne l'inquiétait pas. Il savait que le lendemain, avec quelques paroles tendres et quelques baisers, il effacerait l'impression de la soirée ; et puis il n'était pas fâché, au fond, d'avoir une soirée libre.

La vie honnête de Colombe lui pesait déjà ; il avait soif de vices, « la nostalgie de la boue ». Il avait besoin de se retrouver avec les filles perdues qu'il fréquentait, d'entendre leur lubrique argot. C'est

presque avec joie qu'il se dirigea vers la petite brasserie où il devait rencontrer les deux filles. Il allait subir leur colère, entendre leurs grossièretés, et cela le réjouissait.

Contrairement à ce qu'il attendait, c'est-à-dire à voir les deux femmes furieuses et sombres, dans un coin de la brasserie, lorsqu'il ouvrit la porte, il fut accueilli par un immense éclat de rire. C'était Chochotte qui racontait la scène de la veille, de la plus piquante façon.

En le voyant, elle fit un effort pour contenir son rire, afin de lui demander :

— Tu es seul, tu aurais dû nous amener le vieux tableau que tu promènes. Tu fais donc des études maintenant, tu travailles sur les antiques ?

Alphonse était tout étourdi ; il avait un sourire forcé, des mouvements gauches.

Chochotte, s'adressant aux habitués de la brasserie, ajouta :

— Ah ! mes enfants, si vous aviez vu ça ; quel canard : un rêve ! Mais la Belle-Gueule, où as-tu été dégoter ça ? Franchement, il faut l'entendre l'appeler mon petit chien ; on n'a pas idée de cette voix-là.

Alphonse, haussant les épaules, dit :

— Chochotte, ce que tu fais là n'est pas drôle, ce n'est pas malin de blaguer la famille.

— Oh ! tu ne vas pas nous la faire ; tu ne vas pas nous raconter qu'elle est de ta famille... Elle est trop fière d'être ce qu'elle est, et elle désire assez le faire voir à tous. Comment t'en es-tu défait ?

— N'insiste pas, je t'en prie. Si cette dame était ce que tu dis, je ne serais pas ici à cette heure et je serais resté avec elle.

Puis, s'adressant aux autres, il continua :

— Ne croyez pas un mot de ce que dit cette folle. Vous avez dû remarquer que, depuis quelque temps, je ne peux pas venir ; des parents de ma mère sont arrivés à Paris, et, tous les jours, je suis forcé de les ballader ; c'est assez désagréable ; de la part de Chochotte

et d'Éva, ce n'est pas généreux de faire tout ce potin, surtout de faire cette affaire aux Variétés.

Puis, s'adressant directement à Chochotte, un peu hésitante de ce qu'elle avait dit, il reprit :

— Je te rencontrerais avec quelqu'un, toi, je ne te ferais pas tous ces potins-là; au contraire, j'éviterais de te faire remarquer et de faire voir que nous nous connaissons.

Alors Chochotte se mit à rire, en disant :

— Es-tu bête de faire des affaires pour si peu!... Que ce soit ta tante, ta cousine ou ta maîtresse, qu'est-ce que ça nous fait? Nous avons ri... Toi-même, qu'aurais-tu fait, si tu m'avais rencontrée au bras d'un homme déguisé de la même façon?... Si c'est ta tante, tant mieux! Si tu avais été malin, au contraire... c'est une provinciale?... il fallait alors nous dire bonjour et nous faire passer pour des femmes du monde... Nous aurions ri...

Puis changeant de ton tout à coup, elle alla l'embrasser et lui dit :

— Allons, grosse bête, c'est fini; nous avons ri, et c'est tout... D'ailleurs, puisque tu es revenu, je te pardonne... c'est entendu...

Ils s'embrassèrent, et Alphonse dit :

— Ne plaisantez pas là-dessus; voilà tout ce que je demande... Il ne faut jamais rire de la famille.

Éva, à son tour, lui dit :

— Mon cher, quand tu es parti, nous avons éclaté de rire... Je t'assure que cette femme-là fait tout ce qu'elle peut pour avoir l'air d'être ta maîtresse. Jamais je n'aurais cru que c'était ta tante... Nous ne voulions pas te faire de mauvaises blagues; nous voulions rire, te faire un peu enrager, c'est vrai, parce que tu nous avais lâchées et qu'on ne te voyait plus ici... Au moins, nous en avons maintenant l'explication : si tu n'es pas venu, c'est que tu étais occupé par elle.

— Par elle... par eux, tu veux dire, fit Alphonse, qui, pour faire envoler tous les doutes, était aise qu'on crût qu'il n'était pas seul avec celle qu'il appelait sa tante.

— Ah! exclama Éva, toute la smala est venue; tu en as toute une tribu comme ça derrière toi?

— Oui, répondit Alphonse, et, ce soir, je m'en suis débarrassé pour venir passer ici gaiement quelques heures.

— Tu vas souper avec nous? dit Chochotte.

— Oui, si vous le voulez.

— Pardi, nous ferons la paix... Mais tu n'as pas prévenu ta famille que tu rentrerais de bonne heure, au moins?

— Si, répondit en riant le bel Alphonse, j'ai promis de rentrer de bonne heure... demain.

— Allons, la paix est faite, fit Chochotte en l'embrassant. D'abord les vieux effets et les parents, on ne doit jamais blaguer là-dessus.

Alphonse était plus tranquille; il n'avait rien à redouter de Charlotte ni d'Éva. La scène de la soirée n'était qu'une plaisanterie sans importance; on ne le poursuivrait pas et on ne chercherait pas à lui nuire. Il se mit à table avec ses anciennes amies, et on servit le souper.

Pendant ce temps, Colombe était rentrée chez elle; sa bonne l'attendait. Lorsqu'elle entra dans sa chambre, elle se laissa tomber dans un fauteuil, et, pendant qu'on la déshabillait, elle fondit en larmes. Elle ne se contint qu'en entendant sa servante lui dire :

— Oh! mon Dieu! mais qu'avez-vous donc, madame? Est-ce qu'il est arrivé quelque chose à monsieur, qu'il n'est pas rentré?

Colombe dit aussitôt :

— Oui, oui, monsieur était malade; il a dû rentrer chez lui et je suis inquiète.

Puis s'étant essuyé les yeux, pour échapper aux observations et à la curiosité de sa bonne, elle lui demanda :

— N'avez-vous rien reçu pour moi, ce soir?

— Si, madame, une lettre, que j'ai mise là, sur la table de nuit.

Colombe prit aussitôt la lettre, heureuse d'avoir un moyen d'échapper aux regards de sa servante.

Elle s'approcha de la bougie, brisa l'enveloppe et lut avec stupéfaction :

« Madame la comtesse,

« Je suis arrivé à Paris, dans l'après-midi ; j'ai appris, chez le notaire, que vous lui aviez remis une renonciation à la succession de mon père, que je vous aurais adressée d'Allemagne. J'ignorais, d'abord, madame, la mort de M. le comte de Luneray, mon père ; je n'ai jamais correspondu avec vous, je n'ai pas signé de renonciation : aussi mon étonnement a-t-il été des plus grands.

« Je vous prie, madame la comtesse, de vouloir bien vous trouver demain, à dix heures, chez le notaire, où nous nous rencontrerons, afin de nous expliquer sur ces faits. Si vous ne pouvez vous y rendre demain, je me tiens, madame, à votre disposition, et je vous prie de fixer vous-même l'heure qu'il vous plaira.

« Recevez, madame la comtesse, l'assurance de mes sentiments distingués.

« PIERRE DE LUNERAY.

« Au Grand-Hôtel. »

Deux fois, Colombe relut la lettre ; elle se refusait à croire à ce qu'elle lisait.

M. de Luneray, de retour à Paris, niait avoir correspondu avec elle, niait lui avoir envoyé un acte de renonciation.

Alphonse lui aurait donc menti, il l'avait donc trompée ?

Elle eut peur en se rappelant tous les incidents de la soirée ; elle se demanda s'il n'y avait pas dans tout cela un dangereux mystère.

Elle ne pleurait plus, elle était sombre ; couchée, elle ne put dormir. Tous les mots qu'elle avaient entendus au théâtre lui revenaient, et, malgré elle, elle répétait :

— Belle-Gueule, Belle-Gueule, c'est un singulier sobriquet donné à un homme du monde. Oh ! que je voudrais être à demain pour

éclaircir tout cela. Demain, il m'accompagnera chez le notaire, c'est lui qui me présentera à son ami. Que tout cela est drôle !

Et machinalement encore elle répéta :

— Belle-Gueule ! Belle-Gueule ! pourquoi ces femmes l'appelaient-elles ainsi ?

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE



Le vieux juge, accablé, laissa tomber la lettre de ses mains (p. 317).

TROISIÈME PARTIE

LES TROIS ENFANTS DE LA FILLE NAVET

I

LE PASSÉ D'UN MAGISTRAT

Lorsque Madeleine, aussitôt après avoir été rendre visite à son père et à sa mère, avait été rejoindre son amant, avant de monter en wagon, pour se sauver en Allemagne, elle avait jeté à la poste une lettre qui devait annoncer à ses parents ce qu'elle n'avait osé leur dire : sa fuite d'abord, puis les raisons qui l'y avaient obligée, la nature de son mari, ce qu'il était, les causes de sa défaillance, et, enfin, ses supplications pour obtenir son pardon.

Au milieu de la nuit, M. et Mme de Fontbelle avaient été éveillés par une des servantes de Mme Hautot, laquelle était envoyée par M. Hautot, très inquiet de n'avoir pas vu sa femme rentrer le soir. Les braves gens avaient été bien effrayés; la mère était inquiète, le père épouvanté. C'est que le magistrat voyait de nouveau surgir

l'accusation sur laquelle il avait refusé de poursuivre; il se sentait le complice inconscient.

Sa fille était en fuite avec son amant, cela n'était pas douteux, et le malheureux restait muet devant sa femme qui lui parlait d'accidents, d'attaques, cherchant dans les banalités une raison à l'absence de sa fille.

M. de Fontbelle se taisait, il n'osait parler, et ce fut dans la maison de la rue du Parc-Royal une triste nuit, pleine de tourments et d'inquiétudes.

Le jour, en chassant l'insomnie et les mauvais rêves, rend le calme. Mme de Fontbelle l'attendait impatiemment pour pouvoir aller chercher des nouvelles chez son gendre; mais, avant qu'elle ne fût prête à sortir, la lettre de Madeleine était remise à M. de Fontbelle. Le vieux magistrat la lut en tremblant. Lorsque sa femme lui demanda anxieusement :

— Qu'est-ce que cette lettre ?

— C'est d'elle, fit-il d'un ton lamentable.

Et Mme de Fontbelle, effrayée, interrogea :

— Oh ! mon Dieu ! qu'y a-t-il ? tu m'épouvantes.

M. de Fontbelle, hochant la tête, répondit :

— Notre fille a pensé à elle; elle va vivre heureuse avec celui qu'elle aime, et nous abandonne déshonorés.

— Oh ! mon Dieu, que dis-tu là?

— Madeleine m'avoue ce que je refusais de croire; elle a trompé son mari, elle est la maîtresse de M. de Luneray, celui que le mari outragé avait justement été châtier. Elle abandonne son mari pour suivre son amant; ils sont partis ensemble hier; en venant ici, elle nous faisait une visite d'adieu.

— Mais c'est impossible, cela ! gémit Mme de Fontbelle. C'est son mari qui l'a poussée là; elle doit dire les motifs, les causes de sa faute.

— Tous les criminels ont des raisons pour excuser leurs crimes; je n'ai pas à m'occuper de sa défense. Elle est coupable d'abord. Tous ceux que j'ai poursuivis et fait condamner justement ont le

droit de se dresser devant moi, aujourd'hui, et de me demander pourquoi je ne poursuivrais pas ma fille coupable. Je n'ai qu'une enfant, et c'est à elle que je devrai la honte et le déshonneur!

— Que dis-tu là? Tu ne vas pas poursuivre ton enfant!

— Malheureuse femme! Pour la sauver, tu me conseilles une infamie.

— Donne-moi cette lettre d'abord, que je la lise, que je voie ce qu'elle dit.

Le vieux juge, accablé, laissa tomber la lettre de ses mains, sans force et comme écrasé par ce qu'il venait d'apprendre; il s'assit dans un fauteuil, et, le front dans ses mains, il fit des efforts inouïs pour comprimer les sanglots qui soulevaient sa poitrine.

Oh! le pauvre homme, qu'il souffrait! Toute sa vie, droit, impartial comme la justice qu'il représentait, il réclamait, implacable, la sévérité contre les coupables. Il n'avait toujours écouté que sa conscience; il avait toujours fait son devoir. Une seule fois, il s'était arrêté devant une affaire terrible; il n'avait pas altéré la vérité, mais il n'avait pas cherché à la connaître, cela parce que le nom de sa fille était mêlé à cette affaire; il n'était donc pas juge, il n'était donc qu'un exécuteur; il frappait ceux qui ne l'intéressaient pas et respectait, quoique coupables, ceux qui portaient son nom. C'était tout son passé flétri, toute sa vie entière ridiculisée, et peut-être même irait-on plus loin et rechercherait-on les causes de la légèreté de sa fille dans l'exemple qu'il avait pu donner.

Il se souvenait d'un crime célèbre, commis en chemin de fer sur un magistrat, crime resté impuni, dont on n'avait pu retrouver l'assassin légendaire, et auquel l'opinion publique attribuait une cause immorale, une vengeance de famille. N'allait-on pas, dans cette affaire, forger avec son passé quelque légende honteuse? N'allait-on pas dire que si sa fille avait bravé l'opinion publique, le monde, c'est qu'elle était certaine que son père, par sa situation, lui donnerait l'impunité? Et puis, en cherchant bien dans son passé, et c'est aux heures d'épreuves que l'on fait son examen de conscience, il se souvenait d'avoir agi, lui aussi, bien légèrement.

Dans sa vie d'étudiant, il n'avait rien du bohème aux amours passagères; déjà bourgeois, ses relations étaient sérieuses ; étudiant, il n'avait pas une maîtresse volage; il avait une petite femme, un petit ménage; ménage d'oiseau qui dure la belle saison. Il n'avait été fidèle au nid que tant que la femme y était seule, et le jour où de ses amours un enfant était venu, bourgeois sévère avec la morale, il s'était sauvé, abandonnant et la mère et l'enfant. C'est avec soin qu'il avait évité de revoir jamais l'une et l'autre; à cette heure il se demandait si le scandale, en allumant la calomnie des envieux et des jaloux, n'allait pas éclairer ce passé qu'il croyait perdu dans l'ombre.

Tous ceux contre lesquels il avait requis, heureux de le voir compromis à son tour, n'allaient-ils pas se venger en cherchant à augmenter le scandale qu'il redoutait? Le bruit qui allait se faire autour de son nom, n'allait-il pas aller donner l'éveil à la femme jadis légèrement abandonnée, et n'allait-elle pas venir, avec l'enfant, ajouter aux calomnies qu'on allait lui jeter?

Il avait peur, l'homme juste; il avait peur, le magistrat intègre; la faute de sa fille, il le sentait, allait le déshonorer.

Il restait, dans son fauteuil, accablé par le poids de ses pensées, l'œil fixe et sans regard. C'est à peine s'il releva la tête en entendant sa femme éclater de rire; d'un rire sardonique, étrange, qui le secoua tout entier.

Mme de Fontbelle disait:

— Et tu trouves que cette lettre condamne notre enfant? Mais, au contraire, elle la justifie. Mais c'était son droit et son devoir de fuir, de se sauver de ce misérable; c'est un monstre. Quelle femme aurait consenti à subir cette existence? Le criminel, c'est lui, c'est lui qui l'a poussée à faire ce qu'elle a fait.

— Ce qu'elle a fait est une faute, elle est coupable, gémit M. de Fontbelle.

— Coupable ! coupable ! exclama Mme de Fontbelle, avec un homme semblable, un monstre de dépravation ! Nous avions élevé notre enfant pour qu'elle soit une honorable femme, une honorable

mère de famille, et non pour qu'elle soit la victime d'un dépravé. Quelle femme n'aurait agi comme elle ?

Le vieux magistrat releva lentement la tête, fixa sur sa compagne un regard humide de larmes, et lui dit doucement :

— Toi, mon amie !

Mme de Fontbelle resta quelques secondes sans répondre.

Et il continua :

— Si toutes les femmes qui ont à se plaindre de leur mari, qui ont fait un mauvais mariage, trouvaient là l'excuse d'une faute, que deviendrait la famille ? Madeleine est coupable.

Et, fondant en larmes, il ajouta :

— Madeleine nous a déshonorés.

Mme de Fontbelle était justement effrayée en voyant le vieillard fondre en larmes. Vivement émue, elle faisait tous ses efforts pour ne pas le laisser voir ; elle essayait de réagir contre la situation dont elle comprenait parfaitement la gravité. Si elle discutait avec son mari, c'était bien moins pour disculper sa fille que pour consoler le vieux magistrat et lui faire reprendre courage.

Elle essaya encore, en lui lisant tout haut quelques fragments de la lettre les plus odieux, ne réussissant qu'à faire hocher tristement la tête à son mari, pour aboutir à cette plainte qu'il exhala :

— Mais, ma pauvre amie, tu ne vois donc pas que la défense, avec ces armes, est plus redoutable que la cause même ; tu ne vois donc pas quelle souillure s'étend sur elle et sur nous ? Je ne survivrais pas à la lecture de cette lettre, lue devant moi en public ; cette boue remuée nous éclabousserait le visage. J'ai été, ajouta-t-il en gémissant, un peu léger ; maintenant, pour sauver mon enfant, plutôt pour échapper au scandale de sa conduite jeté sur nous, je suis devenu un malhonnête homme, un magistrat coupable.

Et le malheureux pleurait. Vainement Mme de Fontbelle cherchait à le consoler ; succombant à son tour à la douleur, c'est en pleurant qu'elle prit son mari dans ses bras, qu'elle l'embrassa en lui disant :

— Allons, père, du courage. Il ne faut pas se laisser abattre ; nous sommes bien malheureux, mais il faut agir.

Accablé, la tête basse, M. de Fontbelle, évoquant le souvenir de ce qu'il avait fait, disait :

— Quand j'ai été longtemps dans cette chambre, quand j'ai demandé à cet homme quel était le nom de son meurtrier, il m'a dit : « Vous le voulez savoir ? Celui qui a tiré sur moi est Maxime Hautot, votre gendre ; ne le recherchez pas, car pour se justifier, il vous dira qu'il venait chez moi pour chercher sa femme, votre fille Madeleine. » Épouvanté, je me suis tu, pour ne pas perdre mon enfant aux yeux du monde ; pour moi-même, j'ai reculé devant le ridicule dont on allait couvrir mon nom ; j'ai failli à mon devoir, j'ai fait cesser l'enquête, j'ai conclu à un suicide. Je suis un misérable, je ne vivrai pas avec cette souillure.

Le timbre avait retenti, la vieille servante frappait à la porte du salon.

Mme de Fontbelle embrassa encore son mari, et, lui essuyant les yeux, elle lui dit :

— Courage, courage ! remets-toi ; qu'on ne voie pas que nous avons pleuré...

Elle dit à la servante d'entrer.

— Monsieur, c'est un monsieur qui n'a pas voulu dire son nom, qui vient, a-t-il dit, pour une affaire très urgente, de la plus haute gravité ; l'affaire ne souffre pas de remise, il faut absolument qu'il vous voie immédiatement.

En toute autre circonstance, M. de Fontbelle eût refusé de recevoir, car il avait défendu sa porte ; il échangea un regard avec sa femme, un serrement de mains, tous deux avaient la même idée ; la personne qui se présentait venait au nom de leur fille, c'était la cause de l'insistance qu'elle y mettait, de son refus de dire son nom.

— Bien, fit M. de Fontbelle avec un tremblement dans la voix ; faites attendre la personne, je vous sonnerai tout à l'heure.

La servante sortit ; Mme de Fontbelle lui dit :

— Voyons, sois raisonnable, du calme : c'est elle assurément qui t'envoie quelqu'un.



Eugène Navet! Qu'est-ce que cela!

Une réaction rapide se produisit chez M. de Fontbelle. Il pressa sa tête dans ses mains, puis, semblant essuyer son front avec les mouvements secs du magnétiseur pour dégager le fluide du sujet qu'il a endormi, il sembla arracher de son cerveau toutes les tristesses, toutes les douleurs qui l'obstruaient.

Avec le mouvement du soldat qui, au premier coup de canon, se redresse ponr marcher au feu, il se leva calme, sévère; il grimaça même un sourire pour rassurer sa vieille compagne; en lui prenant la main et la reconduisant jusqu'à la porte du salon, qui communiquait aux appartements, il lui dit:

— Rassure-toi, puisqu'elle m'envoie quelqu'un pour parler de ses intérêts, elle est sans doute dirigée par M. de Luneray. C'est assurément plus l'envoyé de M. de Luneray que le sien que je vais recevoir. De cette entrevue peut naître un moyen d'atténuer le mal; c'est ce que je vais voir; sois calme; je suis tout à fait remis maintenant.

Il l'embrassa encore; Mme de Fontbelle sortit.

Seul, le vieux magistrat marcha lentement jusque devant le miroir; là, il se regarda longuement, s'assurant qu'on ne pouvait voir sur sa face les traces de ses larmes; il remit sa cravate, arrangea ses cheveux, chercha un sourire, puis il alla s'asseoir devant son bureau, ayant placé son fauteuil de façon à ce que le jour ne frappât pas en plein sur lui. Il poussa devant lui une chaise pour celui qu'il allait recevoir, afin de le placer en pleine lumière, pour pouvoir suivre sur son masque l'impression qu'il ressentirait à mesure qu'il parlerait. Cela fait, il sonna la servante et lui commanda d'introduire le visiteur.

M. de Fontbelle se leva à demi sur son fauteuil, lorsque la servante introduisit celui qu'elle avait annoncé. Le magistrat paraissait étonné. Celui qui se présentait à lui n'avait en rien l'allure de la personne qu'il croyait recevoir.

C'était un petit homme sordidement vêtu, au visage répulsif, à la bouche souriante, au regard méchant, au nez rouge; un vilain monsieur, enfin. Il portait sous son bras une serviette bourrée de papiers. Sans gêne, sans embarras, il posa son chapeau crasseux sur un

meuble, et, obéissant au mouvement de M. de Fontbelle, il vint s'asseoir sur la chaise placée devant lui.

Une fois installé, M. de Fontbelle lui demanda :

— Vous avez refusé, monsieur, de dire votre nom; puis-je savoir à qui j'ai l'honneur de parler?

— Mon nom, monsieur, vous ne le connaissez pas; c'est la raison qui me l'a fait taire. Je me nomme Ziclair. Vous ne me connaissez pas; je tiens un bureau d'affaires; je me présente chez vous au nom de mes clients.

Étonné, surpris, se refusant à croire que cet homme était envoyé par sa fille ou par M. de Luneray, M. de Fontbelle demanda :

— Un de vos clients, pour une affaire qui me concerne ?

— Au plus haut point, oui, monsieur.

— Pouvez-vous me dire le nom de la personne qui vous envoie ?

— Je ne crois pas qu'en vous disant son nom vous soyez renseigné ; la personne qui m'envoie vers vous s'appelle Eugène Navet.

— Eugène Navet! Qu'est-ce que cela?

Le petit homme avait la tête baissée; il remuait les coins de papiers enfouis dans sa serviette, semblant embarrassé pour répondre.

Il dit lentement :

— Je vous répète, monsieur, que vous ne connaissez pas mon client. Si vous ne m'aviez fait ces questions, je voulais arriver au but tout de suite, ce qui eût été beaucoup plus simple; vous m'avez questionné, j'ai dû vous répondre; et vous ne comprendrez encore rien lorsque j'ajouterai que M. Eugène Navet est un ouvrier peintre en porcelaine, qui s'est trouvé mêlé à des affaires désagréables, regrettables, pour cela a été arrêté, est aujourd'hui à Mazas, doit passer prochainement en jugement, et qu'il m'a chargé de venir vous voir, afin de vous demander de vous intéresser à lui.

M. de Fontbelle, un peu étourdi, regardait l'homme, et paraissait maintenant chercher à comprendre ce que celui-ci lui disait.

Il demanda :

— Eugène Navet, c'est une affaire dont l'instruction m'a été confiée?

— Oui, monsieur, mais que vous avez abandonnée; l'instruction a été faite par un autre.

— Et que venez-vous me demander?

— Je viens vous demander, monsieur, de sauver mon client, en l'empêchant de passer en jugement, où il sera infailliblement condamné. Parce qu'il le mérite, ajouta le petit homme en riant.

M. de Fontbelle se redressa et dit d'un ton sévère :

— Mais quelle singulière commission, monsieur, vous venez faire près de moi!

— Oui, cela vous étonne, parce que je n'ai pas pu commencer notre entretien ainsi que je le voulais, c'est-à-dire en vous disant ce qu'est mon client. C'est une courte histoire, monsieur.

Eugène Navet a un peu plus de trente ans, il est le fils d'Angélique Navet.

M. de Fontbelle regardait Ziclair avec une certaine méfiance, se demandant s'il n'avait pas affaire à un fou.

L'homme d'affaires avait vu le mouvement; il s'empressa d'ajouter avec un sourire singulier :

— Angélique Navet, vous l'avez connue; seulement, pas sous ce nom. Lorsque vous l'avez connue, elle se faisait appeler la belle Olivia.

— Angèle! exclama M. de Fontbelle.

— Justement, Angèle Olivia; c'est la mère de mon client. Le père, paraît-il, était un étudiant en droit, un jeune homme de famille riche, qui l'abandonna lorsqu'elle était enceinte. La mère a laissé de nombreuses lettres de lui, que mon client a précieusement gardées. Or, je venais près de vous, monsieur, chercher un conseil. Cet étudiant de grande famille est devenu magistrat; avec son appui, on pourrait sauver Eugène; sinon le gaillard est décidé à faire du scandale, à faire remonter les fautes commises aujourd'hui, à l'abandon de sa jeunesse. Vous me comprenez, monsieur?

M. de Fontbelle était retombé accablé dans son fauteuil.

Cette fois, le coup était terrible, tout se déchaînait à la fois sur lui. Ce qu'il avait redouté, ce qu'il avait prévu arrivait. La faute ancienne, l'abandon, revenait. Rien qu'à la vue de l'intermédiaire dont on se servait, il comprenait qu'on serait sans pitié. On venait faire du chantage; le misérable, qui se réclamait de lui, ne reculerait devant rien. Et déjà écrasé sous la honte, il lui semblait voir ses collègues commentant à la fois et le présent et le passé.

Cet homme sévère, qui juge, qui condamne au nom de la morale, ce défenseur de la famille, la comprend tout autrement pour lui que pour les autres.

Lorsqu'une malheureuse a eu confiance en lui, lorsqu'elle s'est abandonnée, il l'a délaissée, il l'a laissée misérable avec le poids de sa faute. Il la savait incapable de vivre seule, d'élever un enfant : cependant il n'a voulu reconnaître ni la mère ni la créature qu'elle lui devait; son ambition lui imposait des devoirs, il voulait être un homme de justice et il commençait sa vie par une lâcheté. Il lui semblait entendre déjà le rire méprisant de ses collègues; puis on cherchait dans le scandale la cause de la légèreté de la femme, et on la trouvait dans les influences de la famille. L'enfant mettait à profit les leçons qu'elle avait reçues: si elle avait oublié ses devoirs, c'est qu'elle savait que son père, jadis, n'avait pas rempli les siens. Cela était fou, cela était absurde; mais le malheureux homme n'était pas bien sûr de garder toute sa raison sous les chocs continuels qu'elle recevait. Il n'osait relever la tête, il n'osait regarder en face l'homme qui lui parlait. Il devinait le sourire narquois que M. Ziclair avait sur les lèvres.

Cependant il voulut réagir, et, passant la main sur son front, il se redressa un peu et balbutia :

— Monsieur, je ne vous comprends pas.

A quoi Ziclair exclama aussitôt :

— Vous ne me comprenez pas, dites-vous; voyons, monsieur, vous ne voulez pas m'obliger à vous raconter plus longuement cette histoire. Vous connaissiez parfaitement Olivia.

M. de Fontbelle fit un effort pour assembler tout son courage; se

redressant devant le petit homme étonné, il lui dit d'un ton hautain :

— Je vous répète, monsieur, que je ne vous comprends pas. Vous m'avez parlé d'une fille Olivia qu'on connaissait sous le nom d'Angèle, qui se nommait de son véritable nom Angélique Navet et est la mère d'un sieur Eugène Navet, lequel est en ce moment à Mazas.

— Oui, oui, c'est bien ça, fit Ziclair.

— Je vous répète que je ne comprend pas, monsieur, ce que vous venez me demander au sujet de ce garçon. D'abord, s'il est coupable, il appartient à la justice, elle doit suivre son cours. Je n'aurais pas le pouvoir de le dérober aux poursuites dirigées contre lui; et aurais-je ce pouvoir, monsieur, que je refuserais absolument de m'en servir. A quel titre pourrais-je m'intéresser au sort de ce M. Eugène Navet?

Un peu stupéfait, M. Ziclair resta quelques secondes sans répondre, regardant de ses petits yeux malins son interlocuteur, cherchant à deviner la raison qui le faisait nier ce qu'il semblait avoir compris au premier mot d'abord. Il dit :

— Ou je me suis bien mal expliqué, monsieur, ou vous n'êtes pas la personne à laquelle je devais m'adresser.

M. de Fontbelle, nous l'avons dit, tournait le dos au jour, son visage était dans l'ombre. De plus, il était accoudé sur son bureau, et, d'une main, il soutenait sa tête en couvrant son front et ses yeux ; mais, entre ses doigts, son regard attentif suivait l'expression du visage du petit homme d'affaires.

Il reprit :

— Vous m'avez parlé d'un homme ayant pour un magistrat des lettres compromettantes. Sous la menace de livrer ces lettres à la publicité, vous croyez que ce magistrat consentira à arracher à la justice un coupable.

M. Ziclair eut un mouvement d'impatience, et, interrompant le vieux juge, il dit :

— Nous sommes seuls, monsieur, je n'ai aucune raison de parler

avec discrétion. Mon client, M. Eugène Navet, a été arrêté et va bientôt passer en jugement. Il suffit de fort peu de chose pour déranger l'accusation. Il suffit que vous, monsieur, qui étiez d'abord chargé de cette instruction, vous rendiez un rapport favorable, pour qu'à la suite d'une ordonnance de non-lieu — j'ai vu les témoins, qui ne diront rien — M. Eugène Navet soit rendu à la liberté.

— Mais, fit M. de Fontbelle, quel homme me croyez-vous donc, monsieur, pour me venir faire semblable proposition?

— J'allais vous le dire, monsieur. Lorsque M. Élie de Fontbelle était étudiant en droit, il connaissait Angélique Navet, il vivait maritalement avec elle. Après ses examens heureux, il dit à la pauvre fille, enceinte alors de sept mois, qu'il retournait dans sa famille apprendre à ses parents qu'il était avocat. Il lui promettait non pas de l'épouser, elle ne le lui demandait pas, mais de l'aider de ses ressources, et surtout il l'assurait qu'il reviendrait, au moment de ses couches, reconnaître son enfant.

En entendant ces détails précis, le magistrat avait courbé la tête.

Ziclair continua :

— Celle que l'on appelait la belle Olivia fit une cruelle maladie à la suite de ses couches. Vainement, elle attendit le père de son enfant. Elle était abandonnée. Elle lui fit écrire souvent, lui dépeignant sa détresse, sa misère; jamais on ne lui répondit. La malheureuse éleva son enfant comme les filles pauvres sont forcées d'élever les petits qu'elles ont, c'est-à-dire en les livrant à eux-mêmes.

Il y eut un long silence.

M. de Fontbelle, les deux coudes sur son bureau, le front dans ses mains, semblait écrasé. Le petit homme se penchait sur lui, étudiant l'impression qu'il venait de lui donner, attendant un mouvement, une réponse. Mais le vieux juge restait muet. Il comprimait sa main sur sa bouche, pour qu'on n'entendît pas les sanglots qui le remuaient.



Louise, ne pleure pas, je ferai tout ce qu'il sera possible de faire pour sauver notre enfant (p. 334).

M. Ziclair reprit :

— Vous me demandiez tout à l'heure, monsieur, à quel titre M. Eugène Navet se réclamait de vous ? Est-il besoin d'insister maintenant ? Eugène Navet est votre fils, il vous demande de le sauver, sinon, il dira à ceux qui le jugeront, que s'il est devenu criminel, c'est parce que son père l'a renié. Il dira que son père est un juge, que c'est vous.

Tout à coup, M. de Fontbelle releva la tête ; la menace l'épouvantait. D'un air égaré, il dit :

— Mais ce que vous me demandez là est impossible, je ne puis pas le faire, je n'ai le pouvoir de sauver personne.

— Oh ! pardon, monsieur, fit aussitôt le petit Ziclair. Vous pouvez faire pour votre bâtard ce que vous avez fait pour votre fille légitime, pour votre gendre et pour Mme Hautot.

— Taisez-vous ! taisez-vous ! exclama le vieux juge, essayant de se relever, mais retombant brisé dans son fauteuil.

Le malheureux juge était lamentable à voir : il était retombé sur son siège comme si d'un soufflet brutal on l'y avait jeté. L'injure qu'il redoutait lui avait fouetté la face ; sa défaillance, sa honte qu'il croyait seul connaître, tout le monde la connaissait. Pendant que, tranquille, il espérait avoir donné le change, avoir détruit l'accusation par son instruction arrêtée, l'opinion publique avait porté son jugement ; partout l'on disait que si le meurtrier de M. de Luneray n'était pas persécuté, c'est parce que certaines personnes seraient compromises. La fille du magistrat chargé de l'instruction, surprise en flagrant délit d'adultère, le gendre du même s'étant fait justice lui-même en tentant d'assassiner l'amant de sa femme... Est-ce qu'un juge pouvait requérir contre des membres de sa famille !

On savait tout cela et l'on jugeait ainsi qu'il le méritait le magistrat qui avait failli à son devoir ; et ce n'était pas tout, le scandale allait ouvrir les yeux de ceux qui croyaient encore en lui : sa fille venait de fuir avec son amant, et, en même temps, un passé désagréable surgissait, une histoire de jeunesse qu'il croyait à jamais oubliée venait ajouter au scandale.

Le malheureux Élie de Fontbelle tenait sa tête dans ses mains, se demandant s'il n'allait pas devenir fou. Sa femme, qui était son conseiller, lui faisait peur maintenant ; il craignait de la voir, il craignait qu'elle n'entendît ce que M. Ziclair venait de lui raconter.

Le petit homme d'affaires observait sa victime ; il sentait que le magistrat était vaincu, qu'il allait céder. En entendant du bruit dans la pièce voisine, M. de Fontbelle se redressa tout à coup, jetant sur la porte par laquelle sa femme était sortie un regard effaré. Et il se retourna vers M. Ziclair et lui dit vivement :

— Vous venez enfin me demander de m'occuper de ce M. Eugène Navet ?

— Oui, monsieur, du fils d'Angèle Olivia; il est à Mazas, les témoins que j'ai vus sont prêts à se taire si l'on ne veut pas trop les obliger à parler. Ils recevront pour cela l'argent nécessaire.

— Oh ! mais c'est odieux, cela.

— Il le faut, monsieur, car non seulement dans cette affaire mon client serait condamné, mais votre gendre, M. Maxime Hautot, serait gravement compromis; c'est lui qui paye les témoins.

— M. Hautot ! exclama-t-il, étourdi et effrayé de voir le nom de son gendre mêlé à cette affaire, et il sait la démarche que vous faites près de moi?

— Oh ! non, monsieur, je puis en quelques mots vous dire...

M. de Fontbelle, tremblant, regarda la porte, redoutant de voir sa femme apparaître, car il savait qu'elle avait hâte de connaître la raison de cet entretien. Il se retourna vers M. Ziclair et lui dit d'un ton suppliant :

— Non, monsieur; je vais, aujourd'hui, faire chercher les pièces de cette affaire. Veuillez me fixer un rendez-vous, aujourd'hui, où vous vous expliquerez plus longuement... Mais partez au plus tôt, je ne voudrais pas qu'on se doutât ici du motif de votre démarche.

— Oh ! monsieur, répondit Ziclair avec un sourire aimable, je suis prêt à faire tout ce qui vous sera agréable. Du moment que vous

voulez bien porter intérêt à mon client et vous occuper de lui, je suis entièrement à vos ordres.

— Voulez-vous, dit le juge, que je me rende chez vous cette après-midi vers quatre heures?

— Je serai à votre disposition à quatre heures, monsieur, mais je ne pourrais vous recevoir convenablement chez moi, et si vous le voulez, nous nous trouverons dans un café.

M. de Fontbelle eut un mouvement de répugnance; il dit :

— J'ai peu l'habitude d'aller dans ces lieux, et ne voudrais pas y être vu.

— Oh! mon Dieu, monsieur, à Paris, les rendez-vous d'affaires s'y donnent fréquemment, et ce n'est point là un sujet de remarque.

— Enfin, monsieur, j'irai où vous voudrez.

— Eh bien, monsieur, à quatre heures, au café de Suède, près du théâtre des Variétés, dans la salle du premier étage; je vous attendrai. Je vous raconterai l'accusation qui pèse sur M. Eugène Navet, comment se trouve compromis M. Hautot.

— Oui, et vous me direz aussi de qui vous tenez la... la singulière histoire que vous m'avez racontée sur M. de Luneray.

— Ah! fit Ziclair en le regardant malicieusement; oui, oui, je vous dirai ça.

— Partez vite, monsieur.

— Au revoir, monsieur; excusez-moi, et à quatre heures.

— A quatre heures.

Il le reconduisait jusqu'à la porte. Au moment où M. Ziclair, dirigé par la bonne, sortait de l'appartement, M. de Fontbelle, rentrant dans le salon, vit sa femme, qui, l'air inquiet, lui demanda :

— Eh bien, c'est elle, n'est-ce pas, qui t'envoyait cet homme?

M. de Fontbelle fit un suprême effort pour sourire, pour répondre avec calme d'un ton indifférent :

— Non, cet individu venait me demander des renseignements sur une vieille affaire sans importance.

Mme de Fontbelle regarda son mari avec étonnement, et celui-ci, embarrassé, cherchait à éviter son regard. Elle dit :

— Je m'étais penchée sur la porte, j'écoutais; il m'avait semblé entendre cet homme te parler de Hautot et de M. de Luneray.

M. de Fontbelle, en entendant ces mots, sentit un froid mortel courir dans son sang, dans ses os. Sa femme avait écouté, sa femme avait entendu. Est-ce qu'elle n'osait pas lui dire toute la vérité ?

Tremblant de crainte, son regard se dirigea vers elle.

La brave femme, se méprenant à l'intention, dit aussitôt :

— Élie, il ne faut pas m'en vouloir de cet espionnage, j'ai tant hâte d'être rassurée sur elle !

Et lui, ému par le ton plein d'humilité de sa compagne, lui tendit les bras, et, la pressant sur son cœur, il lui dit :

— Louise, ne crains rien, ne pleure pas, tout ce qu'il sera possible de faire, je le ferai pour sauver notre enfant.

Et, en disant cela, le vieux juge ne cherchait qu'à atténuer l'effet qu'avait pu produire sur sa femme ce qu'elle avait entendu. Il ne s'était pas trompé, elle écoutait, et lorsque Ziclair lui parlait de sa vieille histoire de jeunesse, elle était là. C'était une chance qu'elle n'ait rien entendu. C'est ce qui le préoccupait, ce qu'il cherchait à savoir.

Il reprit :

— Cet homme m'a parlé d'un inculpé auquel il me priait de m'intéresser. Je ne sais ce qu'il est, un voleur peut-être. Dans l'état où je suis, tu comprends que je n'ai rien entendu; je l'ai prié de revenir me parler une autre fois de cette affaire. Je ne veux m'occuper que de Madeleine, et je veux partir maintenant.

Mme de Fontbelle paraissait heureuse de ce qu'elle entendait. Son époux ne lui parlait pas ainsi qu'il l'avait fait quelques minutes avant. Il parlait de sa fille, de son gendre, il s'intéressait à eux, il n'était plus le magistrat désintéressé se repentant d'avoir manqué à son devoir.

Elle n'en fit pas l'observation; mais, plus rassurée, elle l'engagea dans cette voie en lui disant :

— Si tu le veux, Élie, je t'accompagnerai. Nous irons chez Hautot, nous saurons par lui ce qui s'est passé, puis tous les renseignements utiles. Va, mon pauvre ami, aie courage, peut-être pourrons-nous éviter le scandale.

Et, bien convaincu qu'il mentait, Élie de Fontbelle rassura sa femme; il dit même que, plus calme, il s'apercevait qu'il avait attaché trop d'importance à une chose qui n'en avait pas. C'était elle qui avait raison lorsqu'elle lui disait, après la lecture de la lettre de sa fille, que le monde excuserait la faute de la femme en sachant ce qu'était le mari.

Et il ne pensait pas un mot de ce qu'il disait, mais il croyait, en parlant ainsi, éloigner la pensée de sa femme de ce qu'elle avait pu entendre de son entretien avec Ziclair; car, en ce moment, c'était cette affaire surtout qui le préoccupait.

Il sentait peser sur lui les menaces de l'enfant de la fille Navet. Il dit à Mme de Fontbelle :

— Je vais m'occuper de ces affaires. Il y a une course que je te prie de faire seule, mais laisse-moi agir de mon côté. Toi, tu vas chez Maxime; tu ne lui parleras pas de la lettre que nous avons reçue, tu feindras d'ignorer ce qui se passe, tu le laisseras te raconter toute l'histoire.

— Je ferai cela, Élie.

— A ses menaces, à ses plaintes, tu répondras avec calme, tu ne chercheras pas à défendre notre enfant. Tu le prieras en ton nom et pour moi d'éviter le scandale.

— Rapporte-t'en à moi, Élie, je lui parlerai ainsi qu'il le faut.

— Mais, je t'en supplie, ne te fâche pas.

— Non, Élie, il ne verra rien du mépris et de la haine que j'ai pour lui.

La servante vint dire que le déjeuner était servi; ils se turent aussitôt et se dirigèrent vers la salle à manger. Ils prirent chacun leur place habituelle en face l'un de l'autre; on les servit; mais ni l'un ni l'autre ne touchèrent aux mets placés devant eux. Leurs regards se rencontrèrent et il pleuraient tous les deux.

C'est Mme de Fontbelle qui se leva et jeta sa serviette sur la table; elle dit à son mari :

— Allons, Élie, du courage. Il faut aller au-devant du danger.

Tous les deux ils quittèrent la table, se disposant à sortir, l'un pour aller chercher des nouvelles directement chez M. de Luneray, puis pour se rendre à son rendez-vous; l'autre pour aller chez son gendre.



Olvie paraissant, toute emmitouflée de fourrures, courut en souriant prendre le bras de Maxime Hautot (p. 341)

II

CE QUI SAUVA M. DE FONTBELLE

On se souvient que cette même nuit où nous avons ramené le lecteur, lors de la fuite de la jeune femme, M. de Fontbelle s'était rendu chez son gendre. Aux déclarations que celui-ci lui avait faites, il n'avait pu rien répondre. Il était parti chez lui terrifié, espérant tout du lendemain, mais déjà n'ayant plus dans son cerveau qu'une pensée : mourir.

Le vieux juge Élie de Fontbelle ne voulait pas survivre au scandale ; il ne voulait pas que les gens qu'il avait fait condamner pussent lui dire que, manquant à son devoir un jour, il avait écouté son cœur et non sa conscience. Il était rentré chez lui ne pensant qu'au suicide ; il avait balbutié des niaiseries à sa compagne qui l'interrogeait, n'osant dire la vérité. Celle-ci s'était endormie plus calme ; lui avait passé une épouvantable nuit. Nous avons vu ce qu'avait été son réveil. Le scandale, Mme Maxime Hautot abandonnait son mari, suivait son amant, reconnaissant qu'elle était coupable. C'était la fin, la chute. La mère avait encore réagi ; elle défendait sa fille ; elle voulait prouver qu'elle avait eu raison.

Nous avons assisté à cette scène. Le vieux magistrat accablé, pleurant, entendant à peine les consolations de sa vieille compagne, n'ayant plus dans le cerveau qu'une pensée : la mort.

Un incident, plus douloureux encore, était survenu, qui avait tout

à coup changé les intentions du juge coupable : ce rappel du passé, la réclamation du fils abandonné ; c'est que là la faute était plus grave, et que, dans son cerveau troublé, il s'était dit qu'ayant déjà manqué à son devoir, il pouvait, pour racheter le passé, recommencer ce qu'il avait fait, c'est-à-dire sauver le malheureux qui lui devait le jour.

Mais il ignorait quel était son degré de culpabilité, il était surtout inquiet des relations qu'il déclarait avoir avec Maxime Hautot, son gendre, et, à cause de cela, il se persuadait qu'il n'avait pas le droit de mourir avant de les avoir sauvés.

La faute était commise, sa mémoire ne souffrirait pas plus d'avoir arraché à la justice le fils de la belle Olivia.

Cette même nuit, nos lecteurs s'en souviennent, Maxime Hautot l'avait passée avec le bel Alphonse, très mystérieusement.

Maxime Hautot avait la plus déplorable réputation. Après la fuite de sa femme, les servantes avaient aussitôt quitté la maison ; cela pour des causes qu'on ne racontait que tout bas à l'oreille.

Dès les premiers jours de la fuite de sa femme, Maxime Hautot avait confié à un avoué le soin de sa séparation : les faits étaient clairs ; elle fut rapidement prononcée.

Maxime Hautot se trouvait libre lorsqu'il se souvint d'une histoire que lui avait racontée Alphonse Chabeaud, la nuit même du départ de sa femme. Il fouilla dans sa poche et chercha dans son portefeuille une adresse. Il écrivit alors quelques mots qu'il envoya porter par son valet de chambre. La lettre était adressée à Mlle Olvie. Le valet de chambre vint en disant que le concierge l'avait engagé à porter la lettre au théâtre des Variétés, où Mlle Olvie répétait. Le valet de chambre y était allé, et l'artiste avait fait dire qu'on vînt chercher la réponse le soir au théâtre.

Le soir même, Maxime Hautot s'était rendu au théâtre ; donnant un louis à l'ouvreuse, il l'avait priée de remettre un bouquet dans lequel était une lettre à Mlle Olvie ; il avait vu jouer la jeune femme. Elle reprenait le rôle d'une étoile dans une opérette à la mode. Si comme artiste rien ne pouvait la faire remarquer, en revanche c'était

une des plus remarquables créatures que Maxime eût jamais vues sur cette scène.

Sa gaucherie, son jeu provincial augmentaient le charme qu'il lui trouvait, en lui laissant supposer qu'elle était encore novice dans la galanterie parisienne. Il remarqua que de nombreuses lorgnettes étaient braquées sur elle ; que le même jeu qu'il avait fait, lui, était fait par d'autres ; il voyait appeler l'ouvreuse, le petit chuchotement à voix basse, la carte discrètement glissée ; son désir, excité par ce jeu, s'augmenta, et il se promit d'être victorieux parmi les soupirants. Il sortit aussitôt du théâtre, se rendit au café voisin et écrivit quelques lignes sur le dos d'une de ses cartes, qu'il fit porter par le garçon avec mission de revenir avec une réponse.

Cela dura un petit quart d'heure, qui lui sembla plus long que tout le temps qu'il avait passé au théâtre.

Enfin le garçon reparut avec une toute petite carte de visite, carte minuscule, sur laquelle il vit en souriant : Olvie de Souabe.

— Oui, attendez-moi à la sortie.

Dans la petite lettre qu'il avait écrite, afin qu'Olvie ne fît pas d'erreur, il l'informait qu'il porterait un gros camélia blanc à sa boutonnière.

Il se mit en quête sur le boulevard pour trouver la fleur. Lorsqu'il l'eut, il rentra au théâtre, bien au milieu de l'acte, afin d'être remarqué. Un coup d'œil échangé suivi d'un sourire vint lui dire que c'était chose entendue.

A la fin du théâtre, il fit attendre sa voiture sur le boulevard et se rendit à la sortie des actrices.

Il ne s'était pas trompé : cinq ou six personnes, qu'il avait coutume de rencontrer aux courses ou dans les cercles, étaient là guettant la sortie, qui restèrent toutes déconvenues lorsque Olvie paraissant, toute emmitouflée de fourrures, courut en souriant prendre le bras de Maxime Hautot.

Ils marchèrent vite.

— Voilà qui est charmant à vous, dit Hautot, d'avoir bien voulu répondre à ma demande.

— Pourquoi m'avez-vous envoyé une seconde lettre au théâtre, demanda-t-elle ?

— Vous êtes si jolie, si charmeuse! et je voyais tant d'yeux ardents dirigés sur vous, que je craignais qu'un autre fût plus heureux que moi. J'aurais trop souffert en venant vous attendre de vous voir partir au bras d'un autre.

— Mais vous n'y pensiez pas; ne m'aviez-vous pas écrit chez moi, ne vous avais-je pas déjà absolument donné rendez-vous pour ce soir?

— C'est vrai; j'en étais si heureux que je n'osais y croire. Je craignais que vous ne m'eussiez fait répondre ainsi que pour vous débarrasser d'un importun.

— Maintenant, vous êtes rassuré, fit-elle en minaudant.

— Maintenant, je suis le plus heureux des hommes.

Ils étaient arrivés à la voiture; il l'y fit monter.

Il monta à son tour et se fit conduire à la Maison-d'Or.

Maxime était embarrassé; c'était un singulier viveur. Il était habitué aux amours faciles : timide lorsqu'il se trouvait près d'une femme, il ne savait comment engager ni soutenir une conversation. Lorsqu'il avait désiré une femme réputée pour sa beauté, il allait trouver les vieilles misérables qui font commerce de relations amoureuses. Il désignait la femme qu'il voulait aimer, et, le lendemain, on venait lui dire le lieu et l'heure où il la rencontrerait. C'était une question d'argent prompte à vider; il s'y rendait, trouvait la femme prête à l'œuvre qu'il espérait et n'avait nul besoin de lui parler.

L'amour était pour lui une marchandise tarifée selon la beauté de celle qu'il choisissait. Habitué à ce genre de relations, lorsqu'il se trouvait avec une femme, il ne savait que lui dire; il était tout niais ou grossier; ne pouvant parler, il était bête; quand il osait agir, il était grossier.

Aussi, était-il dans le coin de sa voiture, timide et ému, sans trouver un mot à dire.

Olvie s'était tournée vers lui en souriant, espérant qu'il allait parler; délicatement, de ses mains, elle rajustait sa coiffure, rele-

vait son col, et son regard souriant se fixait sur Maxime. Il finit par lui dire :

— Vous avez froid, peut-être?

— Oh ! non, au contraire, fit Olvie, je suis très bien.

— La transition, de passer du théâtre où il fait si chaud au boulevard...

— Mais non; au contraire, il fait chaud ce soir.

Elle le regardait en souriant, se demandant s'il n'allait pas lui parler d'autre chose.

Il restait muet toujours. Un peu étonnée, elle dit en souriant :

— Mais où allons-nous ainsi ?

— A la Maison-d'Or, nous allons souper.

Et, faisant un effort, il ajouta :

— Je suis si heureux de passer la soirée avec vous, que je voudrais que cela durât longtemps. Je ne savais pas, lorsque je vous ai écrit ce matin, que vous étiez engagée aux Variétés.

Elle le regarda avec étonnement en demandant:

— Vous ne saviez pas que je débutais ce soir?

— Non, fit-il; je savais que vous étiez à Paris, que vous aviez joué en province, à l'étranger, mais je ne savais pas que vous étiez engagée encore.

— Comment, vous ne saviez pas cela?

Et Olvie le regardait toute décontenancée. La jeune femme, en recevant le matin l'invitation de Maxime Hautot, avait cru que celui-ci ne s'occupait d'elle que parce que depuis quelques jours les journaux annonçaient ses débuts. Certains avaient fait d'elle des biographies très piquantes, et la belle Olvie avait pensé que son rêve se réalisait, c'est-à-dire qu'un homme immensément riche était amouraché d'elle, ou tout au moins la recherchait parce qu'elle allait être à la mode. Si la belle Olvie de Souabe avait fait dire au domestique qui était venu lui apporter une lettre dans son hôtel garni, qu'elle répondrait le soir au théâtre à M. Maxime Hautot, c'est qu'elle ne voulait pas risquer de se compromettre dans des relations trop rapidement nouées. L'aventure qui lui était arrivée

avec le bel Alphonse, celui qu'elle croyait être le baron de Chabeaud, lui suffisait comme début à Paris.

Olvie prenait ses précautions aussi ; dans la journée, pendant qu'elle répétait au théâtre, elle avait envoyé prendre des renseignements sur Maxime Hautot. Ces renseignements étaient très rassurants comme fortune, déplorables comme moralité. Or, ces deux choses étaient absolument ce que la belle Olvie cherchait dans celui qui l'honorerait de ses faveurs. Elle avait appris ainsi que Maxime Hautot, récemment séparé de sa femme, menait grand train à Paris. Il n'avait pas de maîtresse, point important qui lui permit de bâtir tout un plan ; Maxime Hautot n'avait pas de maîtresse, Maxime Hautot ne vivait plus avec sa femme; il fallait être les deux à la fois.

Aussi, Olvie en faisant répondre qu'on pourrait lui parler le soir au théâtre, n'entendait-elle dire qu'une chose, c'est qu'elle se trouverait pendant quelques heures avec M. Maxime Hautot; elle s'entendrait avec lui afin de n'être qu'une maîtresse sérieuse et non un caprice passager.

Quand la voiture s'arrêta devant la Maison-d'Or, Olvie croyait avoir bien jugé Maxime Hautot, et elle était très rassurée, pleine d'espoir pour la réalisation de son rêve. Elle pensait, elle était convaincue même, — car Mlle Olvie, comme la plupart des femmes qui ont étudié la vie sur les planches, se croyait une observatrice, — que Maxime, fils de famille, ayant été trop jeune à même de jouir de sa fortune, n'ayant autour de lui ni direction ni conseils, n'avait jamais connu de l'amour que ses banalités; naïf, on l'avait marié jeune, il n'avait pas vécu enfin, et tout à coup ses sens s'étaient allumés, des désirs de vie folle étaient venus le troubler à l'heure où il n'était plus libre ; de là était survenue la rupture du ménage, et la recherche par l'homme d'une vie de plaisir. En somme, un novice timide près des femmes, n'osant pas leur parler; c'était presque une conquête à faire, tout un jeu de coquetteries qui plaisait à Olvie, et la jeune femme était bien certaine de sa réussite... Avant huit jours, son rêve serait réalisé.



Elle vit, sur un meuble, une lettre arrivée le soir (page 352).

Muet dans l'autre coin de la voiture, gêné, embarrassé, Maxime Hautot observait la jeune femme, qui n'avait rien, dans les mouvements, dans l'allure, dans le langage, des créatures qu'on lui avait livrées. Il la trouvait un peu niaise, un peu gauche; il en était charmé. Il se disait que cette femme était presque une débutante dans la vie; elle avait eu un amant peut-être, qui l'avait poussée au théâtre. Lui aussi, c'était son rêve qui se réaliserait, une femme qui lui appartiendrait tout entière, qui, sous les dehors d'une courtisane, serait la sagesse même.

Aussi Olvie fut-elle un peu surprise lorsque tout à coup, étant seuls dans le cabinet de la Maison-d'Or, Maxime lui prenant les deux mains, lui dit :

— Maintenant, il y a une chose qu'il faut que vous sachiez enfin.

— Laquelle?

— Que je vous adore, fit-il.

Et la prenant brutalement sans qu'elle pût se défendre, il la pressa dans ses bras et l'embrassa sur les lèvres.

— Oh! mais que faites-vous donc? fit Olvie en se dégageant.

Olvie, effrayée, regarda fixement Maxime Hautot; elle avait eu peur. Est-ce que cet homme avait ces façons ordinairement? Est-ce qu'il avait cru trouver en elle une créature facile qui serait sa maîtresse dès la première entrevue? Son regard, son allure, la brusquerie de son mouvement ne devaient laisser aucun doute à Maxime Hautot, qui redevint plus timide, confus de sa tentative. Si Olvie avait feint de se défendre mollement, si elle ne s'était si sérieusement fâchée, elle était perdue, moralement surtout. Au contraire, en la trouvant si sévère, il devint plus respectueux. Il était gêné lorsqu'elle lui dit :

— Monsieur Maxime Hautot, c'est avec un galant homme que j'ai la conviction d'être venue ici; notre première entrevue, tout amicale, je l'entends absolument ainsi, ne peut servir qu'à nous connaître et ne doit m'engager en rien avec vous. S'il en devait être autrement, j'attends de votre loyauté de me le dire. Je remettrais mon manteau et partirais immédiatement.

— Que me dites-vous là?

— Je vous dis la vérité: vous m'avez blessée par votre façon de me traiter; je suis une amie pour vous, seulement une amie, entendez-vous? Je n'engage mon avenir en rien; je ne suis ici que comme une camarade, et c'est ainsi que je consens à souper avec vous.

— Voyons, ne vous fâchez pas, je vous aime.

— Il vous suffit de me le dire, sans le manifester par d'aussi étranges façons. Je crois que vous vous trompez sur mon compte; il vaut mieux que nous nous rencontrions ailleurs.

Et en disant cela, elle s'apprêtait à décrocher son manteau.

Il s'élança aussitôt et lui prit la main, en lui disant :

— Oh! ma chère amie, je vous en supplie, restez; nous serons pour aujourd'hui deux bons amis. Je vous aime trop pour ne pas désirer que vous en soyez bien convaincue. Nous allons souper ensemble et je vous parlerai.

Le garçon entrait pour servir; il se turent. D'un serrement de mains ils avaient convenu tacitement que ce souper n'était qu'un rendez-vous d'amis.

Elle s'assit en face de lui.

Pendant que le garçon servait, il s'était accoudé sur la table et la regardait fixement, l'admirait lentement, détaillant une à une ses beautés. Nos lecteurs le savent, Olvie était très belle.

Elle était un peu gênée par son regard, et quand le garçon sortit, elle lui dit aussitôt :

— Pourquoi me regardez-vous ainsi?

— Je vous le répète, parce que je vous aime.

— Maintenant, je n'ose y croire. Vous me connaissez à peine; une chose que je ne m'explique pas, c'est ce que vous m'avez dit tout à l'heure. Vous m'avez écrit ce matin, et vous ignoriez que je débutais ce soir. Mais comment me connaissez-vous alors?

Hautot fut embarrassé par la question, il ne voulait pas dire qu'un homme pour lequel il avait tout le mépris qu'il méritait lui avait parlé d'elle. Il craignait qu'en apprenant la source de l'affection qu'il

lui témoignait, Olvie n'en fût révoltée. Mais en même temps que sa voix l'interrogeait, il fallait répondre, et il dit :

— Depuis plus de dix jours je vous aime. Je vous ai remarquée, guettée et suivie sans savoir qui vous étiez, ignorant ce que vous faisiez, attiré par votre charme, par votre beauté.

— Oh! vous plaisantez, fit Olvie. Je ne vous ai jamais vu.

— Je n'osais vous parler, et j'ai quelquefois souffert, allez!

— Pourquoi? fit-elle.

Et Maxime sachant bien qu'elle devait s'être trouvée avec celui qui lui avait parlé d'elle, dit alors :

— Je vous ai vue au bras d'un homme.

— Moi! fit Olvie. Oh! vous vous trompez.

— Je vous ai vue au bras d'un homme, vous dis-je, dont j'enviais le sort.

— Vous vous trompez absolument. Il n'y a pas deux mois que je suis à Paris. J'y suis venue seule pour une affaire de famille, désirant y rester, mais ayant évité avec soin toute relation depuis mon arrivée. Assurément, monsieur Hautot, vous me prenez pour une femme que je ne suis pas... Le théâtre, pour moi, est un métier sérieux, je n'y cherche pas des amants d'une nuit. Je n'ai pas l'intention de vivre seule; je ne pose pas à la vertu; je désire trouver quelqu'un, une liaison sérieuse... Depuis que je suis à Paris, jamais un homme ne m'a accompagnée dans la rue. Jamais un homme n'est venu chez moi.

Le ton de sincérité d'Olvie embarrassa un peu Maxime, qui ne pouvait affirmer ce qu'il ignorait. Il soutint néanmoins :

— Cependant, je vous ai rencontrée il y a quelques jours dans la rue où vous demeurez, au bras d'un homme, un homme jeune, blond, très beau, ma foi.

— Ah! fit aussitôt Olvie avec une grimace de dégoût qui n'échappa pas à Maxime; ah! je sais qui vous voulez dire. Un misérable qui a tenté de m'escroquer. C'est vrai, je suis sortie avec lui une fois, une seule fois, mais je suis rentrée seule, je ne l'ai jamais revu. J'assure même que je ne le connais pas.

— Ah! fit Maxime, se disant que lorsqu'il pourrait revoir Alphonse, il s'éclairerait sur la nature des relations qu'il avait eues avec la belle Olvie.

— Ainsi, fit-elle, c'est parce que vous m'avez vue, c'est parce que je vous ai plu que, sans me connaître, vous avez envoyé chez moi?

— Je vous le jure. Et lorsque mon domestique est venu me dire qu'il avait dû aller vous trouver au théâtre des Variétés où vous répétiez, que vous lui aviez dit que j'aurais l'honneur de vous voir le soir à la sortie du théâtre, j'ai été très surpris.

— Et en venant au théâtre?

— En venant au théâtre, j'ignorais votre début. On jouait une vieille pièce, je croyais qu'elle était représentée avec la distribution ordinaire. C'est dans le théâtre seulement que je vous ai reconnue.

Il mentait encore, car c'est sur l'affiche qu'il avait vu le nom d'Olvie, et c'est par le programme qu'il l'avait non reconnue, mais connue.

— Ainsi, vous ne saviez pas que j'étais au théâtre?

— Non, je ne le savais pas, mais j'en suis ravi.

Et alors le terrain ainsi déblayé, se sentant plus à l'aise, plus familier, il dit :

— Oui, j'en suis ravi, ravi et charmé. En venant à Paris, vous cherchiez un ami, un rang que la situation que vous prenez au théâtre vous oblige à avoir; eh bien, moi, je suis un désœuvré, un heureux qui s'ennuie, ou du moins qui s'ennuyait parce qu'il n'aimait pas. Je cherchais une affection sérieuse, une affection sincère; c'est pour cela que je vous poursuivais.

— Mais c'est bien sérieux tout ce que vous dites là, fit Olvie en riant.

— Oh! ne plaisantez pas, c'est très sérieux. Et la preuve de l'importance que j'y attache, vous devez en juger par mon calme en étant près de vous, de me tenir là, niais, niaisement réservé, obéissant, quand nous sommes seuls enfermés dans ce cabinet.

— Mais que me dites-vous là?

— Je dis qu'il n'y a qu'un véritable amour, l'amour sérieux, le désir d'une affection reposant sur l'estime, qui me fait être aussi sage.

— Vous m'aimeriez moins, fit-elle en riant, vous me prouveriez plus.

— C'est vrai.

Il riait également.

— Mais voyez comme nous avons bien fait; nous nous sommes expliqués : vous ne me connaissiez pas, vous me connaissez maintenant; vous pouvez me juger, et je suis certaine, car vous êtes un galant homme, que vous m'en estimez plus.

— La vérité, c'est que maintenant je vous adore; c'est qu'il faut, puisque j'ai consenti à souper en ami avec vous, rien qu'en ami respectueux, que ce premier rendez-vous soit le souper de nos fiançailles.

Elle sourit en disant :

— Peut-être.

Engagée sur ce ton, la conversation devint plus libre; tout en parlant des choses du théâtre, feignant de raconter des anecdotes, Olvie établissait sa situation; très adroitement, elle fit comprendre à Maxime qu'elle ne céderait qu'à la condition de se faire une position; gaiement, comme une chose chantée, elle lui racontait qu'elle avait fait souvent le rêve d'avoir un petit hôtel luxueux, des chevaux, des voitures, de se faire remarquer aux courses, au Bois; autant de folies, ajoutait-elle, qui s'effaçaient lorsqu'elle rentrait le soir chez elle. Et cependant que de femmes, n'ayant pas plus de talent qu'elle, moins jeunes et moins belles, étaient remarquées par tout le monde à Paris, et citées pour leur munificence! A quoi naturellement Maxime répondit qu'il réaliserait tous ses rêves; tout ce qu'elle voudrait, elle l'aurait; il ne lui demandait que de l'amour en échange.

Et, tout en riant, il était entendu déjà qu'elle aurait un petit hôtel dans les Champs-Élysées. Dans ce petit hôtel, un seul homme aurait

le droit d'y entrer : ce serait Maxime. S'ils faisaient le souper des fiançailles, c'est dans l'hôtel qu'aurait lieu la noce.

Olvie était cette fois tout à fait rassurée. Le souper terminé, Maxime la reconduisit chez elle. Ils se donnèrent rendez-vous pour le lendemain à la même heure. Maxime était poursuivi par la pensée d'Alphonse; il était ennuyé qu'Olvie eût été si réservée à son sujet. Il lui semblait que cela cachait un mystère. C'est parce qu'elle ne parlait pas de lui, qu'il crut qu'elle pouvait en dire beaucoup, et s'il avait su où trouver le bel Alphonse à cette heure, il aurait été se renseigner près de lui sur la belle Olvie.

Olvie aussi était inquiète. Maxime Hautot l'avait rencontrée avec Alphonse, cela l'ennuyait, et le soir, au théâtre, il lui avait semblé avoir vu Alphonse dans le fond d'une petite loge. Celui-ci ne l'avait pas reconnue, au reste; c'est ce dont Olvie n'était pas certaine, et, malgré elle, elle se demandait comment ces deux hommes se trouvaient le soir dans la même salle. Elle alla même jusqu'à se demander si ce n'était pas Alphonse qui avait amené Maxime Hautot au théâtre. On le voit, Olvie était bien près de la vérité.

C'est pourquoi Olvie haussa les épaules en disant :

— Décidément, je deviens folle. Quelles relations pourraient s'établir entre cet homme très distingué et ce misérable? Quand j'ai toute raison d'être tranquille, je veux me creuser le cerveau pour me tourmenter.

Rentrée chez elle, toute souriante des promesses que Maxime lui avait faites, elle vit sur un meuble une lettre arrivée le soir, que la concierge avait montée.

Elle l'ouvrit et la lut.

C'était le notaire qu'elle avait chargé de ses affaires, qui la pressait de passer le plus tôt possible à son étude pour lui faire une communication importante sur les recherches auxquelles elle se livrait.

Elle eut un mouvement de joie. Le notaire cherchait sa mère; c'était donc à ce propos qu'on lui écrivait. Elle allait donc enfin avoir des nouvelles.

———



Lorsque le juge Élie de Fontbelle revint de la prison de Mazas, après avoir eu sa première entrevue avec le jeune Eugène Navet... (p. 356).

Elle se mit au lit bien heureuse, pleine d'espoir ; c'était une belle journée.

Elle avait débuté au théâtre sans fracas, sans bruit, mais enfin elle avait eu un certain succès, et c'était une place conquise ; de ce début dépendait son engagement. Maintenant, c'était à elle de conquérir la situation qu'elle désirait.

Elle avait trouvé à Paris l'homme qu'elle cherchait, elle allait pouvoir vivre heureuse, tenir le rang qu'elle ambitionnait, et enfin elle allait avoir des nouvelles de sa mère.

Ah ! ma belle Olvie de Souabe passa une bonne nuit, bercée par de beaux rêves.

Pour raconter le commencement des amours de Maxime Hautot et de la belle Olvie, nous avons dû abandonner le malheureux juge Élie de Fontbelle, au moment où, écrasé par les fautes commises, il ne pensait plus qu'à la mort ; pendant que Mme de Fontbelle se rendait chez son gendre, lequel refusait absolument de la recevoir et la faisait grossièrement congédier par ses gens.

Cette réception, en augmentant la colère de la malheureuse mère, lui rendit le courage ; elle s'en plaignit à son mari, et celui-ci, profondément blessé, avant de penser à lui, ne songea plus qu'à venger l'outrage que Mme de Fontbelle venait de subir.

Sa fille était coupable, mais son gendre avait mal agi.

Mme Hautot accusait son mari sans expliquer ses accusations ; on pouvait ne voir, dans ce qu'elle disait, que le désir de trouver l'excuse de sa conduite. Ç'avait été la première pensée du juge ; mais l'incident du matin avait modifié ses idées. Le nom de son gendre, mêlé à l'affaire d'Eugène Navet, l'obligeait à se renseigner sur ce point. L'outrage que venait de subir sa femme l'y encourageait, et lui lorsqu'il partit au rendez-vous que Ziclair, l'homme d'affaires, avait donné, c'était avec l'espoir d'apprendre une faute de Maxime Hautot.

Pendant qu'il allait à son rendez-vous, Mme de Fontbelle cherchait des renseignements sur la vie de Maxime Hautot, et, par les servantes, obligées de partir de la maison après le départ de leur maî-

tresse, elle fit organiser une petite police qui devait, pendant quelques jours, la renseigner sur les agissements de Maxime Hautot. Ce n'était là qu'affaire de prudence, dans le but de protéger sa fille s'il avait l'intention de la poursuivre, de la faire arrêter.

M. de Fontbelle avait, dans cette agitation, retrouvé un peu de courage; il oubliait ce qui lui était personnel : l'affaire de la rue Laffitte, ou du moins il ajournait sa résolution pour ne plus penser au jeune Eugène Navet. Il avait convenu avec Ziclair que, dès le lendemain, il essayerait de revoir l'instruction et irait voir le jeune homme dans sa prison. De cette entrevue dépendait le sort de l'inculpé; sur ce que celui-ci lui dirait, il jugerait s'il méritait d'être défendu.

Pour en arriver à prendre ce parti, le magistrat se répétait sans cesse l'axiome que l'on répète aux jurés de cour d'assises :

« Mieux vaut acquitter un coupable que de condamner un innocent. »

Il fallut quelques jours au juge pour obtenir de nouveau le dossier; ces quelques jours lui rendirent le calme, surtout quand il vit que, malgré la faute commise par sa fille, les sympathies lui étaient restées. L'opinion publique condamnait le mari. C'est doucement et favorablement qu'on jugeait l'aventure romanesque des deux amants. Et le juge ne put s'empêcher de se demander pourquoi l'opinion publique était si sévère avec Maxime Hautot.

Il y avait là-dessous un mystère qu'il désirait pénétrer.

Lorsque le juge Élie de Fontbelle revint de la prison de Mazas, après avoir eu sa première entrevue avec le jeune Eugène Navet, il n'était plus le même homme. En rentrant chez lui, il dit à sa femme :

— Je pardonne à Madeleine; il faut, à tout prix, que tu saches ce qu'elle est devenue. Oh! la pauvre enfant!

— Qu'y a-t-il donc? Qu'as-tu appris? interrogea Mme de Fontbelle effrayée.

— Maxime Hautot est le dernier des misérables. Ah! ma pauvre chère Louise, si tu savais quelles pensées coupables me sont venues.

J'avais manqué à mon devoir, je voulais me tuer, je ne voulais pas survivre au déshonneur de mon nom ; maintenant, au contraire, je veux lutter, je veux reprendre cette instruction de l'affaire de la rue Laffitte, je veux défendre notre honneur, je veux sauver mon enfant.

Comme Mme de Fontbelle insistait pour savoir ce que le juge d'instruction avait appris, il lui répondit :

— Il y a, dans cette histoire, trop de honte pour que je puisse te la dire.

III

OU LE BEL ALPHONSE COMMENCE A PERDRE LA TÊTE

Après avoir passé une très mauvaise nuit, pleine d'inquiétude, de jalousie; après avoir souvent pleuré, Colombe, la charmante veuve du comte de Luneray, s'était endormie. Le sommeil lui ayant rendu le calme, elle s'était éveillée tard, toute surprise de se trouver si bien après les incidents de la veille. Assise sur son lit, accoudée sur les oreillers, se plaisant dans cette douce chaleur et dans cette mollesse, elle pleurait. La nuit avait passé sur ses chagrins, et ils étaient moins aigus. Est-ce qu'Alphonse n'était pas toujours charmant et galant pour elle? Est-ce qu'il ne s'efforçait pas de faire tout ce qui pouvait lui plaire? La veille, lorsque ces femmes l'avaient regardée, puis poursuivie, est-ce qu'il n'avait pas paru souffrir de la peine qu'il lui faisait?

Depuis qu'elle était arrivée à Paris, qu'elle l'avait prié de s'occuper de ses affaires, c'était grâce à lui qu'elle avait pu avoir tout ce dont elle avait besoin. Malgré ses réclamations et ses démarches, Alphonse n'avait pu rien toucher chez le notaire pour elle, et il lui avait avancé toutes les sommes qu'elle lui avait demandées.

Colombe croyait qu'Alphonse n'avait jamais rien touché sur sa succession; c'est de cet homme, qui lui donnait sans cesse des preuves d'affection, de dévouement, d'amour, qu'elle doutait! N'était-il pas ridicule d'être jalouse d'un passé qu'elle ne pouvait effacer! N'était-ce

pas la loi commune pour tous les hommes d'avoir une jeunesse orageuse avant de s'arrêter sur une affection sincère?

Alphonse avait pu connaître l'une des femmes qu'ils avaient rencontrées, avoir des relations avec elle; il était tout simple que ces créatures le rencontrant jouassent la comédie qu'elles avaient jouée? Avait-elle le droit de s'en fâcher? N'était-elle pas au-dessus de cela? Et le mot qui l'avait blessée, qu'elle lui avait entendu dire, n'avait-il pas pour but de la faire respecter par ces femmes?

Elle avait été trop sévère avec celui qui l'aimait; elle le comprenait et avait hâte de le revoir, surtout pour lui parler d'une affaire bien plus sérieuse, de la lettre qu'elle avait reçue, dans laquelle le fils du comte de Luneray niait avoir correspondu avec elle et envoyé sa renonciation à l'héritage de son père.

C'est Alphonse qui s'était occupé de cela; il était nécessaire qu'il vînt au plus tôt; car, bien mieux qu'elle, il pouvait répondre à son ami.

Elle avait l'intention de se rendre chez le notaire avec lui; et comme dans la lettre on la priait de revenir au plus tôt, elle résolut d'y mener Alphonse dès son arrivée.

Elle sonna sa servante et se fit habiller. Lorsque Alphonse se présenta, Colombe était en toilette, toute prête à partir. C'est en souriant qu'elle reçut son ami, voulant effacer au plus vite le souvenir de sa mauvaise humeur de la veille. Alphonse en fut étonné et un peu inquiet.

En la voyant ainsi habillée, il lui demanda:

— Allais-tu sortir ce matin?

— Oui, fit-elle, et je t'attendais pour cela.

Il fronça le sourcil, croyant à quelque folie qu'elle voulait tenter, à quelque démarche insensée, relative à l'incident de la veille.

Colombe le devina; elle lui dit en souriant:

— Oh! je ne pense plus à tout cela; tu as su la peine que j'en ai ressentie hier au soir; je crois que tu m'aimes trop pour ne pas éviter à l'avenir que semblable chose se renouvelle. Je t'attendais pour une affaire plus grave.

— Une affaire plus grave ?

— Oui, il faut que je me rende ce matin chez le notaire, à propos de la succession.

Alphonse la regarda fixement, cherchant à lire sur son visage si elle n'avait pas une intention en lui parlant. Elle ajouta :

— Il faudra que tu m'accompagnes, c'est pour cela que je t'attendais, car j'ai reçu une lettre de ton ami. Une lettre bien singulière !

— De quel ami ? interrogea Alphonse.

Colombe avait été prendre dans un meuble la lettre qu'elle avait reçue la veille au soir, et elle la lui donnait.

— Vois toi-même, c'est un peu fort.

En reconnaissant l'écriture, Alphonse fut un peu troublé ; il regarda vite la signature ; en lisant le nom de Luneray, il devint très pâle et balbutia :

— Comment ! M. de Luneray est à Paris ; il est revenu !

— Eh bien, qu'as-tu donc ? fit la jeune femme en le regardant avec étonnement.

Alphonse se dompta et se remit aussitôt, comprenant qu'il était observé ; d'un mot il pouvait se perdre, et il dit :

— Je suis tout bouleversé par ce que j'apprends ; son retour à Paris est une grosse imprudence, et si Maxime Hautot en était informé, il aurait tout à craindre. Pourquoi est-il revenu ?

— Mais sa lettre te le dit, et cela me semble bien plus important ; il paraît avoir l'intention de revenir sur ce qu'il a fait.

Alphonse était atterré et faisait tous ses efforts pour cacher son trouble, il grimaçait un sourire et évitait de répondre directement à ce que lui disait sa maîtresse. Il reprit :

— Il est capable d'être revenu à Paris avec Mme Hautot, et il risque de se faire prendre, car ils sont toujours recherchés...

Et tout en parlant, Alphonse cherchait le moyen de parer le coup qui le menaçait ; comment éviter de rencontrer son maître ? Quelle raison donner à Colombe pour refuser de voir le comte de Luneray qui réclamait une explication ? Colombe, allant au-devant de la ré-



Alphonse eut un mouvement de rage et d'impatience (p. 367).

clamation, en prenait philosophiquement son parti, n'ayant d'autre étonnement que la négation de M. de Luneray, et elle dit :

— Pour moi, j'aime mieux qu'il en soit ainsi et qu'il revienne sur ce qu'il avait décidé. Je ne désire que ma part légitime et je suis plus satisfaite de le voir présent, parce que la liquidation sera faite ainsi très rapidement, et j'aime mieux ne rien lui devoir. Je comprends parfaitement que M. de Luneray ait été peu satisfait de moi avec son père ; il n'a toujours vu en moi qu'une ennemie ; c'est dans un moment de dépit, ne voulant pas me voir, qu'il aura écrit cette renonciation, et, aujourd'hui, il revient sur ce qu'il avait fait... Cela est trop naturel pour que j'en sois étonnée, mais il pourra agir loyalement et ne pas nier ce qu'il a écrit. C'est sur ce point que nous nous expliquerons. C'est ce que tu lui reprocheras.

Alphonse cherchait toujours le moyen d'éviter ce rendez-vous... Tout à coup il eut un mouvement, il avait trouvé. Il relut la lettre tout haut, disant :

— Mais il n'est pas absolument nécessaire que nous allions le voir ce matin.

— Pourquoi ?

— Sa lettre dit : « Madame la comtesse, je suis arrivé à Paris dans l'après-midi. J'ai appris chez mon notaire que vous lui aviez remis une renonciation de moi à la succession de mon père, M. le comte de Luneray. Cette renonciation je vous l'aurais adressée d'Allemagne.

« Je dois vous dire, madame, d'abord que j'ignorais la mort de M. le comte de Luneray, mon père ; puis je n'ai jamais correspondu avec vous, je n'ai pas signé de renonciation. Aussi mon étonnement a-t-il été des plus grands. »

— Mais qu'est-ce que cela veut dire ? interrompit Colombe ; il n'a correspondu avec moi que par ton intermédiaire, il doit s'en souvenir ; c'est à toi qu'il a remis la renonciation, tu as fait viser les signatures avec lui.

Alphonse ne répondit pas, il eut un mouvement d'épaules dédaigneux et continua sa lecture ; là n'était pas pour lui la phrase utile :

« ...Je vous prie, madame la comtesse, de vouloir bien vous

trouver demain à dix heures chez le notaire, où nous nous rencontrerons, afin de nous expliquer sur ces faits... »

Alphonse regarda sa maîtresse :

— Il est dix heures dix...

— Hâtons-nous !

— Non, nous arriverions trop tard. Il ajoute dans sa lettre : « Si vous ne pouvez vous y rendre demain, je me tiens, madame, à votre disposition, et je vous prie de fixer vous-même l'heure qu'il vous plaira.

« Recevez, madame, etc.

« Pierre de Luneray.

« Au Grand-Hôtel. »

— Tu vas lui répondre, afin de lui demander un rendez-vous pour demain; après-demain même, cela vaudrait encore mieux.

— Pourquoi demain ou après-demain, interrogea Colombe en regardant Alphonse avec étonnement.

Celui-ci embarrassé répondit :

— Parce que... parce que tu semblerais trop pressée d'en finir; tu paraîtras redouter l'examen de ce qui a été fait; et, puis, d'après ce que je juge par cette lettre, il est peut-être utile que je me renseigne et prenne conseil. Nous n'avons pas besoin, lorsqu'il nous a fait désirer sa réponse, lorsqu'il m'a obligé à l'aller chercher, de nous tourmenter pour lui. Il a hâte d'en finir, c'est possible.

— Mais cela est tout naturel, fit Colombe.

— Puisqu'il se met à ta disposition, dit Alphonse, il est plus convenable de ne pas brusquer les choses.

— J'aurais été si heureuse d'en finir aujourd'hui.

— Cela eût été plus simple, mais c'est impossible; tu vois l'heure qu'il est, nous ne le trouverons plus. Obligés de remettre le rendez-vous, il serait inconvenant de le donner pour le même jour. Il peut rester dehors toute la journée, ne rentrer que le soir.

— C'est vrai; eh bien, remettons cela à demain.

— Non, après-demain matin : il faut que je me renseigne.

— Je ferai tout ce que tu voudras. Nous allons écrire la lettre tout de suite.

— Oui, fit Alphonse, se plaçant devant le guéridon, et se préparant à écrire avec un visible soulagement.

La lettre écrite et cachetée, Alphonse dit :

— Nous allons déjeuner, je resterai peu de temps avec toi, parce que je vais tout de suite m'occuper de cette affaire.

— Où vas-tu aller ?

— Je ne sais pas, je vais prendre conseil de l'avoué pour me diriger.

— Mais, comprends-tu cela ? répétait Colombe ; ce monsieur qui maintenant désavoue ce qu'il a fait ! Mais quel homme est-ce ? Il croit donc que je ne pourrai le retrouver pour lui rappeler ce qu'il a dit ?

— C'est probable. Lorsque je l'ai vu, je n'ai pas parlé de toi, ainsi que cela était convenu entre nous. J'allai officieusement le prévenir de qui se passait, et lui demander ce qu'il comptait faire. Il a fait le généreux devant moi, il a parlé de sa dignité, le dédain de son père pour lui l'obligeait à ne pas accepter ce qu'il lui laissait. Il avait été surpris par les nouvelles que je lui apportais. Il s'est ravisé se disant :

— De l'argent qu'on reçoit, d'abord c'est toujours clair.

Et il s'est empressé de revenir sur sa première décision et, imprudemment, il est arrivé à Paris ; ce qui est absolument fou de sa part, car il est guetté.

— Moi, j'aime mieux qu'il en soit ainsi. De son vivant M. de Luneray ne voulait pas le voir, et je continuerai de me tenir à l'écart de lui.

Ils étaient sortis de chez eux, et se dirigèrent vers un restaurant du boulevard.

Tout en déjeunant, Alphonse, qui paraissait craindre certaines questions, changea la conversation qui prit un tour plus galant et plus piquant. Colombe en fut charmée : elle y retrouva sa quiétude et sa gaieté ; ils effaçaient ainsi le souvenir de la veille.

Colombe s'offrit à accompagner son amant dans les courses qu'il

devait faire pour l'affaire. Alphonse refusa, mais en lui promettant d'aller la retrouver chez elle avant une heure.

Ceci convenu, le déjeuner terminé, Alphonse reconduisit Colombe rue Godot-de-Mauroy, et se fit conduire rue Royale, chez Maxime Hautot.

Ah! son plan était des plus simples : il fallait à tout prix éviter une rencontre, une entrevue avec M. Pierre de Luneray; il fallait éviter que Colombe le vît et lui parlât. Au premier mot, lorsque son nom serait prononcé, l'imposture serait dévoilée.

Pour empêcher cet accident, Alphonse était résolu à commettre une nouvelle infamie. Et allant rue Royale, il allait prévenir M. Maxime Hautot du retour à Paris de M. Pierre de Luneray.

La voiture était sur le boulevard lorsqu'il songea à se renseigner au Grand-Hôtel, afin de savoir si M. de Luneray y était descendu seul.

Il s'y fit conduire, et c'est avec joie qu'il apprit que M. de Luneray était descendu au Grand-Hôtel avec une jeune femme, qu'on appelait la comtesse de Luneray.

Il remonta aussitôt en voiture. Lorsqu'il arriva dans la rue Royale, il était encore tout fiévreux; il avait hâte de raconter ce qu'il venait d'apprendre. Oh! la chose était si simple pour lui.

M. Maxime Hautot, informé que sa femme était au Grand-Hôtel avec M. de Luneray, allait s'empresser de s'y rendre accompagné par un commissaire de police. Il allait faire arrêter et la femme et l'amant. Et, M. Pierre de Luneray étant enfermé, il n'y avait plus d'entrevue possible. La succession se liquidait sur les deux têtes : la veuve et le fils; mais ni lui ni Colombe n'étaient obligés d'entrer en relations avec M. de Luneray.

En le voyant, le valet de chambre de M. Maxime Hautot lui fit un froid accueil; mais, le prenant de haut, paraissant ne pas s'apercevoir des façons du domestique, il dit :

— J'ai absolument besoin de voir Maxime Hautot, informez-le que M. Alphonse Chabeaud réclame de lui quelques minutes d'entretien, c'est absolument nécessaire.

Le valet de chambre, avec l'insolence froide d'un homme qui a des ordres, regarda celui qui lui parlait des pieds aux cheveux, et dit :

— M. Maxime Hautot n'est visible pour personne ; je l'informerai de votre visite. Si vous avez quelque chose d'important à lui dire, veuillez le lui écrire.

— Eh ! fit Alphonse, blessé et impatienté, je ne vous demande pas si M. Hautot est visible ; je vous dis d'aller l'informer que je suis là, que j'ai absolument besoin de lui parler.

— J'ai dit à monsieur que M. Hautot n'était pas ici.

— Ça n'est pas possible à cette heure, M. Hautot ne sort jamais avant midi ; il est chez lui. Il a pu donner des ordres ; mais ces ordres ne me regardent pas particulièrement. Je vous répète, encore une fois, qu'il faut l'aller prévenir que je demande à lui parler.

Le valet de chambre ne bougea pas, il se contenta de lever légèrement les épaules et de répondre froidement :

— J'ai dit à monsieur que M. Hautot n'était pas chez lui.

Alphonse eut un mouvement de rage et d'impatience. Les poings crispés, d'un air menaçant, il regarda le valet de chambre calme et souriant dans sa cravate empesée. Il demanda encore :

— Puisqu'il est sorti si matin, quand doit-il être de retour ?

— Je l'ignore, répondit froidement le valet de chambre.

Le contraste était singulier entre les deux hommes : la fiévreuse agitation d'Alphonse et la placidité du domestique.

— S'il est sorti, il a dû donner des ordres, dire s'il rentrerait pour déjeuner ?

— On prépare toujours le déjeuner, monsieur doit toujours revenir, mais souvent il déjeune au dehors.

Voyant qu'il n'y avait pas moyen d'entamer la discrète réserve du valet, Alphonse dit sèchement :

— Veuillez me donner une plume, du papier, une enveloppe.

Le domestique le fit alors passer dans le bureau de M. Maxime Hautot, pour mettre à sa disposition ce qu'il demandait.

Ce simple incident calma un peu Alphonse : cela l'assurait que

M. Maxime Hautot n'était pas chez lui; sinon, c'est dans l'antichambre qu'on l'aurait fait écrire.

Il se mit au bureau et écrivit :

Cher monsieur Maxime,

« Il faut absolument que je vous voie; j'ai de grandes choses à vous apprendre relatives à Mme Hautot et à M. Pierre de Luneray. Veuillez m'envoyer un mot chez moi; je me tiens à votre disposition.

« J'ai bien l'honneur de vous saluer,

« Votre tout dévoué,

« A. CHABEAUD. »

Cette lettre, mise sous enveloppe, et bien cachetée, Alphonse la donna au valet de chambre, lui disant :

— Quelques ordres qui vous aient été donnés à mon égard, de m'éconduire si je venais, de ne pas répondre à ce que je vous demanderais...

Le valet ne protesta pas, et il continua :

— ...Je vous recommande de remettre cette lettre à M. Maxime Hautot dès qu'il reviendra. Ce que je lui ai écrit est de la plus haute importance, vous m'avez entendu?

— Oui, monsieur.

— Vous m'avez compris?

— Oui, monsieur.

— Vous seriez responsable du moindre retard; j'ajoute que, si vous saviez en ce moment où est M. Maxime Hautot, il serait prudent de lui porter immédiatement cette lettre.

— Cette lettre lui sera remise à son retour, se contenta de répondre le valet de chambre.

Alphonse se retira. Une fois dans la rue, il se demanda ce qu'il allait faire.

Le retour à Paris de M. de Luneray l'obligeait à prendre certaines



Et suivie de la jeune servante qui, déjà en fonctions, relevait sa jupe dans l'escalier... (p. 375).

précautions. D'abord, il pensa à éclaircir une chose, de laquelle il ne s'était pas occupé depuis le jour où il était devenu l'amant de la veuve du comte de Luneray.

Ni elle ni lui n'étaient retournés rue Laffitte. Peut-être était-il utile qu'il s'y rendît, afin de se renseigner sur ce qui s'y était passé depuis le retour de M. de Lunaray, pourquoi et comment les concierges Laurent et Julie avaient été changés.

C'est à cette dernière surtout qu'il comptait demander d'amples renseignements. Mais, pour cela, il fallait se présenter dans le costume qu'il portait autrefois.

Il monta en voiture, se fit conduire chez lui, changea de vêtements, et revint rue Laffitte.

Pour une heure, il redevenait Alphonse, l'ancien valet de chambre en quête d'une place.

N'osant aller directement dans la maison, craignant d'être reconnu par le concierge qui l'avait reçu, lorsqu'il était venu avec Mme de Luneray, prendre possession de l'appartement, il alla interroger les gens chez lesquels il se fournissait lorsqu'il était chez M. de Luneray.

Au premier mot qu'il dit pour avoir des nouvelles du ménage Laurent, le marchand de vins auquel il s'adressa lui répondit en riant avec malice :

— Ah ! Lovelace, c'est vous qui avez commencé à mettre le trouble dans ce ménage-là ; c'est vous qui avez fait perdre la tête à cet imbécile de Laurent... Ah ! la belle Julie vous aimait bien.

— Que voulez-vous dire ?

— Ne faites donc pas le novice ; tout le quartier a su votre histoire, et, du reste, vous aviez bien raison, vous n'étiez pas le seul. C'est une petite femme qui ne demandait qu'à aller, vous lui avez donné sa lancée.

— Enfin, qu'est-il arrivé ? que sont-ils devenus ?

— On ne sait pas bien, vous savez ; il y a eu des affaires, son mari est tombé malade, il est devenu presque idiot. Ma foi, elle n'avait pas grand'chose pour se tirer d'affaire ; elle a tout à fait mal tourné.

On dit qu'elle a fait la connaissance d'un huissier qui était justement venu pour saisir chez M. de Luneray; d'abord, ça a fait des scènes avec le mari, puis un jour que l'huissier était venu là et s'était enfermé dans l'appartement avec elle, sous prétexte d'inventaire, la femme de l'huissier, qu'un de ses clercs avaient prévenue, arriva et les surprit. Vous jugez du scandale. L'huissier était battu par sa femme. Laurent aurait voulu battre la sienne, mais il n'en avait pas la force; c'est la petite Julie qui, après avoir envoyé Laurent promener, vint retomber sur la femme de l'huissier. Jamais vous n'avez vu quelque chose d'aussi drôle. Tout le quartier était devant la maison. Deux jours après, on les fichait à la porte. Depuis j'ai vu une ou deux fois la petite Mme Julie, très bien mise, ma foi, très gentille; elle m'a dit qu'elle restait avec son mari toujours malade; que c'était elle qui faisait vivre la maison : comment, je l'ignore. Elle venait, espérant avoir des nouvelles de M. de Luneray, dont on n'entend plus parler.

— En voilà des histoires! fit Alphonse absolument étourdi.

— C'est vous qui êtes la cause de ça, c'est vous qui l'avez perdue.

— Oh! moi, ce n'était pas la même chose, fit Alphonse.

— Vous, c'est vrai, on comprenait ça : vous êtes beau garçon, vous êtes jeune; mais c'est cet huissier qu'il fallait voir. Ah! quelle tête, il mérite bien son nom, il s'appelle Lehideux.

IV

LA FAMILLE NAVET

Alphonse était renseigné, il était assuré surtout qu'au cas où M. de Luneray reviendrait jusque chez lui aux informations, il ne trouverait plus personne à qui parler.

Après avoir trinqué avec le marchand de vins, il partit, et alla retrouver Colombe, ainsi qu'il le lui avait promis.

Olvie s'était levée tard; elle était lasse da sa journée, lasse de sa soirée, lasse enfin de la nuit. Aussi s'était-elle abandonnée à un long sommeil réparateur. Quand elle s'éveilla, elle fut toute surprise de voir sa chambre encombrée de bouquets. Les admirateurs éconduits de la veille lui envoyaient néanmoins leur tribut d'admiration; mais ce qui l'étonna et la charma le plus, ce fut une petite lettre aux initiales de Maxime Hautot, la priant de se trouver, vers deux heures, avenue de Chaillot, afin de visiter le petit hôtel acheté pour elle, et de se rendre avec celui qui devait la recevoir chez le notaire pour y prendre ses titres de propriété.

Elle en resta quelques minutes abasourdie. Certes, elle avait fait de beaux rêves pendant cette nuit, mais ils étaient bien au-dessous de la réalité que lui apportait le réveil: un hôtel près des Champs-Élysées.

Elle sauta vivement de son lit, et gaie, rieuse, elle appela la servante et se fit habiller. Pendant que celle-ci l'habillait, elle lui demanda si elle voulait devenir sa femme de chambre.

— Comment, vous quittez l'hôtel?

Heureuse, elle répondit:

— Oui, j'étais descendue ici en attendant que ma maison fût installée. Ce sera fait dans quelques jours. J'ai pu vous juger depuis que je suis ici : j'aime mieux vous prendre qu'aller chercher une inconnue dans un bureau. Si vous le voulez, mon enfant, je vous prendrai avec moi ; vous gagnerez le double de ce que vous gagnez ici.

— Oh ! de grand cœur, madame ; madame est si bonne que je suis bien heureuse de l'offre qu'elle me fait.

— Eh bien, mon enfant, préparez-vous. Prévenez vos maîtres, sinon demain, après demain au plus tard, nous partirons.

La servante était toute bouleversée par ce qu'elle apprenait. Elle se hâtait, et souvent maladroite, elle s'excusait de sa gaucherie ; mais Olvie la rassura en lui disant :

— Je comprends votre émotion.

Pendant qu'on procédait à sa toilette, la jeune femme pensait aux courses qu'elle allait faire dans la journée. Elle allait visiter l'hôtel, en prendre possession, puis s'occuper de recruter le personnel nécessaire. Demeurant si loin du centre de Paris, il lui fallait une voiture. Bast ! le soir même elle causerait de cela avec Maxime Hautot. Elle pensait bien, au fond, que, si celui-ci avait hâté l'acquisition de l'hôtel, c'est parce qu'il avait dit la veille :

— Ce soir, c'est notre souper de fiançailles : c'est dans votre petit hôtel que nous célébrerons nos noces.

Ces noces étaient donc pour le soir. Elle s'y attendait et y était résignée. Pouvait-on rien refuser à un homme aussi galant, aussi obéissant ?

Elle était habillée, elle envoya la servante lui chercher une voiture. Celle qu'elle avait choisie comme femme de chambre remonta presque aussitôt et lui dit que depuis une demi-heure un petit coupé très élégant l'attendait à la porte.

— Pour moi ! exclama-t-elle.

— Oui, madame, le patron voyant la voiture stationner devant la porte, est allé tout à l'heure demander au cocher qui il attendait. Celui-ci a répondu :

— C'est la voiture de Mme Olvie de Souabe.

— Ma voiture ! exclama encore joyeusement Olvie.

— Le patron crut que c'était vous qui aviez donné l'ordre qu'on vînt vous attendre, et, lorsque je lui demandai tout à l'heure d'envoyer chercher une voiture, il m'a dit que depuis une demi-heure la voiture attendait.

Olvie était rayonnante ; elle dit à la soubrette :

— Mon enfant, pendant mon absence, rangez tous mes vêtements, préparez mes malles et prévenez votre patron qu'il est probable que je vous emmènerai dès ce soir.

— Oh ! tant mieux, madame, tant mieux.

Olvie allait sortir ; elle se souvint qu'elle oubliait sa lettre, qui portait l'adresse de l'hôtel où on lui donnait un rendez-vous.

La nouvelle femme de chambre, empressée, ramassa les lettres sur les meubles et les lui donna. En prenant les papiers, Olvie, remarquant la lettre qu'elle avait reçue la veille, s'écria :

— Ah ! mon Dieu, j'ai oublié le rendez-vous que me donnait ce notaire.

Elle regarda l'heure ; il lui était impossible de se rendre chez le notaire avant d'aller avenue de Chaillot.

Olvie dit :

— Je vais d'abord aller à ce rendez-vous urgent ; une fois cette course faite, j'irai chez ce notaire. Il ne faut pas risquer de perdre une affaire semblable.

Et, suivie par la jeune servante, qui, déjà en fonction, relevait sa jupe dans l'escalier, elle descendit.

Dans la rue, elle resta quelques secondes à admirer sa voiture, heureuse de voir le valet de pied s'incliner en lui ouvrant la portière. Elle monta en voiture, disant à la servante :

— Faites ce que je vous ai dit, mon enfant.

Et au valet qui attendait ses ordres :

— Avenue de Chaillot.

— A l'hôtel ? interrogea le valet de pied.

— Oui, fit-elle.

Rien ne peut dépeindre son enivrement; son rêve était réalisé: elle avait un petit hôtel tout meublé, un nid d'amoureux; et comme elle allait vite se mettre à la hauteur de la situation, courir chez les grands faiseurs, les couturiers à la mode, se commander un riche trousseau, une garde-robe somptueuse...

Le plus difficile, le premier pas était fait: c'était l'acquisition de l'hôtel; elle devinait bien maintenant qu'elle aurait tout ce qu'elle voudrait.

Avec quelles délices elle se roulait sur les capitonnages de soie de l'élégant coupé; elle en regardait, avec bonheur, les plus minutieux détails.

Riche! enfin, elle était riche! Adulée et applaudie le soir, elle serait enviée et admirée le jour.

Le cheval était un pur-sang qui l'entraînait rapidement dans les Champs-Élysées, et elle se plaisait à voir toutes les voitures que la sienne dépassait. Elle s'était mise en toilette, et elle se trouvait bien négligemment vêtue dans son somptueux coupé.

Quand la voiture arriva rue de Chaillot, une grande grille s'ouvrit, et le coupé entra pour aller s'arrêter devant quelques marches qui ascendaient au péristyle de l'hôtel.

Olvie eut peine à contenir son émotion, lorsqu'elle descendit de voiture. A peine avait-elle mis pied à terre, qu'elle regardait autour d'elle émerveillée, et le petit hôtel et le petit massif qui l'entourait.

Tout était silencieux dans la maison, et cependant on y sentait la vie; derrière les vitres, on distinguait les lourds rideaux, les tapisseries des fenêtres.

Olvie entra et fut plus ravie encore en promenant partout son regard curieux.

L'escalier superbe, à rampe de bronze ciselé, les grands vases et les statues qui formaient lampadaires...

Si elle avait osé, elle se serait écriée:

— C'est à moi! à moi, tout cela!

Elle était contente d'être venue seule; elle pouvait, sans crainte d'être ridicule, aller et venir dans la maison. Elle passait dans le



Cela entendu, il reconduisit la jeune femme jusqu'à la porte de l'étude (p. 384).

salon, le cabinet de toilette, la chambre; tout y était luxueux, d'un luxe d'assez mauvais goût, il faut le dire, d'une somptuosité criarde: des meubles chargés de cuivres, des tapisseries d'un ton trop vif, des genres bizarrement mêlés, sans harmonie et sans style; et, cependant, chaque pièce affectait prétentieusement d'être d'un genre différent: un boudoir oriental, un salon Louis XVI, la chambre Pompadour, une salle à manger étrusque, — tout cela décoratif, mais faux, sans art.

Eh bien! tout cela ravissait la belle Olvie; et, si la décoration eût été plus artistique, plus consciencieuse, elle aurait trouvé tout cela rococo, terne, vieux; tandis qu'au contraire chaque pièce lui donnait l'impression d'un tableau de féerie.

Après une grande heure, passée ainsi à visiter tout, elle aurait voulu trouver quelqu'un à qui parler, et voir la personne qu'elle devait rencontrer. C'est alors qu'elle aperçut, en se penchant sur l'escalier, discrètement assise dans le vestibule, près de la porte du péristyle, une jeune fille qui lui sembla être une femme de chambre.

Elle l'appela et lui demanda ce qu'elle attendait:

— J'attends les ordres de madame, répondit celle-ci; c'est moi qui suis la femme de chambre que monsieur a retenue.

Alors, la femme de chambre lui raconta que, depuis le matin, avec les ouvrières de la lingerie, elle avait mis en ordre toutes les armoires.

Rien ne manquait dans la maison, Olvie pouvait s'y installer.

Immédiatement, c'est ce qu'elle aurait fait si elle ne s'était rappelée le rendez-vous que lui avait donné le notaire, et puis elle ne pouvait rester en place; elle avait hâte de sortir un peu pour revenir bien vite.

La voiture l'attendait en bas; elle dit à la femme de chambre qu'elle allait revenir bientôt et elle se fit conduire chez le notaire.

Là une nouvelle surprise l'attendait; sur les indications qu'elle avait données, on avait recherché sa mère, Mme Angélique Navet, connue au théâtre sous le nom de la belle Olivia Florimond. La belle

Olivia vivait. Depuis une douzaine d'années, elle était enfermée dans une maison de fous; sa pension était payée par une personne inconnue. On devait lui dire cela avant de faire de nouvelles recherches et attendre ses ordres. Mais un incident singulier était survenu, elle avait un frère qui la faisait également rechercher; ce frère était un client du notaire: il se nommait le comte de Luneray, et le matin il était venu et avait longuement attendu dans l'espérance de voir sa sœur.

Olvie était bouleversée: pourquoi, comment son frère se nommait-il le comte de Luneray? Et puis cela la flattait agréablement dans sa situation nouvelle d'avoir pour frère un homme portant un tel nom, un frère qui la cherchait. Encore un rêve qui se réalisait: elle allait retrouver une famille.

Olvie questionnait, espérant avoir tout de suite des renseignements précis. Mais le notaire lui avoua que la découverte qu'il avait faite était due au hasard. Il était même un peu embarrassé pour dire la vérité; elle insista, et, à sa grande surprise, il lui dit :

— Madame, ce sont des recherches de police qui ont été faites jusqu'ici.

— Des recherches de police ?

— Oui, madame, on a agi avec beaucoup de discrétion ; j'ai su qu'il existait un troisième enfant de Mlle Navet, et c'est à cause de lui que ces recherches étaient faites.

— C'est lui qui, également, voulait retrouver notre mère?

— Non, mais c'est sur des renseignements que nous avons pu la retrouver...; je suis un peu embarrassé pour vous en dire plus.

— Pourquoi ?

— La nouvelle que je vous ai donnée vous a fait plaisir, et, maintenant, je vais vous inquiéter?

— Que voulez-vous dire?

— Si l'on n'a pu voir M. Navet, c'est que sa disparition serait une œuvre criminelle.

— Oh ! mon Dieu, on vous a dit cela?

— Pas absolument, je vous le répète ; on a été très réservé, mais

j'ai cru comprendre que les recherches étaient faites parce que votre mère aurait été victime d'un crime.

— Oh! mon Dieu!

— Madame, je vous en prie, je ne vous dis tout cela que confidentiellement; je puis me tromper, et il ne faut pas me croire absolument...; l'important, pour vous, c'est que votre mère existe; que, dans quelques jours, vous pourrez la voir..., et que, demain, vous pourrez vous trouver avec M. de Luneray..., votre frère.

— Demain, évidemment, je viendrai. Oh! si j'avais su cela!

— Madame, demain, à dix heures...

Elle interrompit celui qu'elle prenait pour le notaire et qui n'était que le premier clerc. On ne la considérait pas comme une cliente sérieuse; le véritable client, celui qui l'avait fait appeler, le comte de Luneray, n'était pas là pour s'entendre avec elle; le premier clerc jugeait que c'était perdre son temps que de lui donner de plus longues explications. Il avait hâte de la congédier afin de recevoir les nombreux clients qui depuis quelques minutes attendaient dans le bureau qui précédait l'étude. Mais Olvie était bouleversée; elle n'avait que vaguement compris ce qu'on lui disait. Tous ces faits, s'accumulant pour lui être révélés le jour même où sa situation se trouvait tout à coup transformée comme dans une féerie, l'empêchaient de comprendre bien distinctement ce qu'on lui racontait.

Aussi, n'acceptant pas le rendez-vous qu'on lui donnait pour le lendemain, et obligeant de la main le premier clerc, qui se levait pour la reconduire, à se rasseoir, elle dit :

— Pardon, monsieur, avant de me retirer, je vous prierais de me donner quelques explications. Vous semblez ne pas vous douter de la gravité de ce que je viens d'apprendre, du trouble que j'en ressens. Vous me dites que ma mère existe, qu'elle est folle; cela vous semble suffire, et vous ajournez à demain les détails que je vous demande. Mais je ne puis attendre jusque-là, et, avant de sortir il faut que vous m'éclairiez sur tout ce que vous venez de me dire.

— Madame, je comprends votre impatiente curiosité; mais j'ai

le regret de ne pouvoir y satisfaire; je ne sais rien de plus que ce que je vous ai dit.

— Permettez-moi alors de vous questionner sur quelques points.

— Je suis à vos ordres, fit le premier clerc, dissimulant mal son impatience.

— Ma mère vit, dites-vous; vous en êtes certain ?

— Sur ce point, oui, madame, j'ai le plaisir de vous répondre affirmativement. Mme Angélique Navet existe; peut-être elle serait enfermée dans une maison de... santé.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu! exclama Olvie. Elle vit, elle vit! je la verrai.

Puis, elle demanda :

— Elle est folle, la pauvre femme !

— Sur ce point, madame, je ne puis vous répondre. Si j'osais même, je vous dirais que l'on espère le contraire. Je vous ai dit qu'il y avait là-dessous un crime; le crime serait là.

— Oh mon Dieu ! mon Dieu ! mais où est-elle enfermée?

— Je ne puis encore vous répondre, je l'ignore. C'est ce que nous faisons rechercher en ce moment.

— Et ce frère dont vous parlez, monsieur de, de...

— De Luneray, madame.

— M. de Luneray sait tout ça; c'est lui qui vous l'a dit?

— Non, madame. M. le comte de Luneray, obligé pour une succession, qui lui revient de son père, a fait des recherches sur sa mère. C'est par ses recherches que nous avons appris ce que je vous dis aujourd'hui. C'est ainsi qu'en recherchant ce qu'était devenue sa mère; il a appris qu'après lui Mme Angélique Navet avait eu deux enfants.

— M. de Luneray serait mon frère aîné ?

— Oui, madame; j'aurais préféré que les explications que vous me demandez vous fussent données par lui-même demain. Vous l'exigez, bien à regret je répondrai à vos questions.

Olvie regarda le principal clerc avec inquiétude; mais, croyant qu'il disait cela pour se débarrasser plus vite d'elle, elle demanda :

— Ma mère, Angélique, dites-vous, s'appelait Olivia?

— Oui, madame, Olivia. Elle débutait au théâtre et connut à Poitiers M. le comte de Luneray, avec lequel elle eut son premier enfant, lequel fut reconnu par son père. Mlle Angélique se fâcha avec le comte de Luneray, le quitta en lui abandonnant son enfant pour aller vivre avec un comédien de la troupe, le nommé Florimond. C'est votre père?

— Oui, monsieur, c'est lui qui m'a élevée.

— Je le sais, madame. Leurs relations ne furent pas heureuses. Elle le quitta et eut trois ans après un enfant qui ne fut point reconnu par son père et fut inscrit sous son nom : Eugène Navet, né de père inconnu.

— Et où est-il, lui?

— Je vous le répète, madame, c'est vous qui m'obligez à vous donner tous ces renseignements; c'est une tâche pénible.

— Parlez, monsieur, fit Olvie un peu inquiète.

— Eugène Navet est en prison; c'est par lui qu'on a eu des renseignements sur sa mère, avec laquelle il a vécu jusqu'à l'âge de dix ans. Il aurait été chassé de chez sa mère par l'homme avec lequel celle-ci vivait.

Toute rouge de honte, Olvie avait baissé la tête. Le maître clerc continuait :

— M. de Luneray a fait refaire des recherches; aujourd'hui des hommes iront aux renseignements; demain, il sera tout à fait édifié sur ce que nous avons appris et sur ce que je viens de vous raconter. C'est pour cela, madame, que je vous prie de bien vouloir vous trouver ici demain, vers dix heures; vous y trouverez M. de Luneray, votre frère. Si vous ne pouviez venir, je vous prie de lui fixer un rendez-vous, parce que, pour s'occuper de Mme Navet, votre mère, il est absolument nécessaire que vous vous joigniez à lui.

— Et aussi, si cela est possible, pour délivrer le malheureux qui est en prison.

Il parut à Olvie que le maître clerc faisait un nouveau mouvement; elle n'osa l'interroger. La raison pour laquelle le jeune

homme était enfermé était donc bien grave, et puis, ce qu'elle avait appris, c'était assez pour un jour; elle étouffait de tant d'émotions si rapidement survenues; mais, femme avant tout, elle était aise de faire voir à tous la somptueuse demeure qui lui appartenait depuis le matin; et, n'acceptant point le rendez-vous qu'on lui donnait à l'étude pour le lendemain matin, elle dit au maître clerc que, très occupée de son installation définitive à Paris, qui durait depuis quelques jours, elle adresserait à M. de Luneray une lettre, le lendemain, pour le prier de venir la voir chez elle.

Pour le clerc, cela était tout naturel; il insista afin qu'Olvie écrivît, dans la même journée, pour que M. de Luneray fût tout à fait assuré de la rencontrer d'ici à quelques jours.

Cela entendu, il reconduisit la jeune femme jusqu'à la porte de l'étude. Olvie remonta dans sa voiture, un peu étourdie. C'était trop en un jour.

A la demande du valet de pied, elle se fit reconduire à l'hôtel qu'elle avait quitté le matin; là, elle paya ce qu'elle devait, et fit enlever ses malles, les confiant aux soins de la jeune servante, tout étourdie de la rapidité avec laquelle sa situation se changeait.

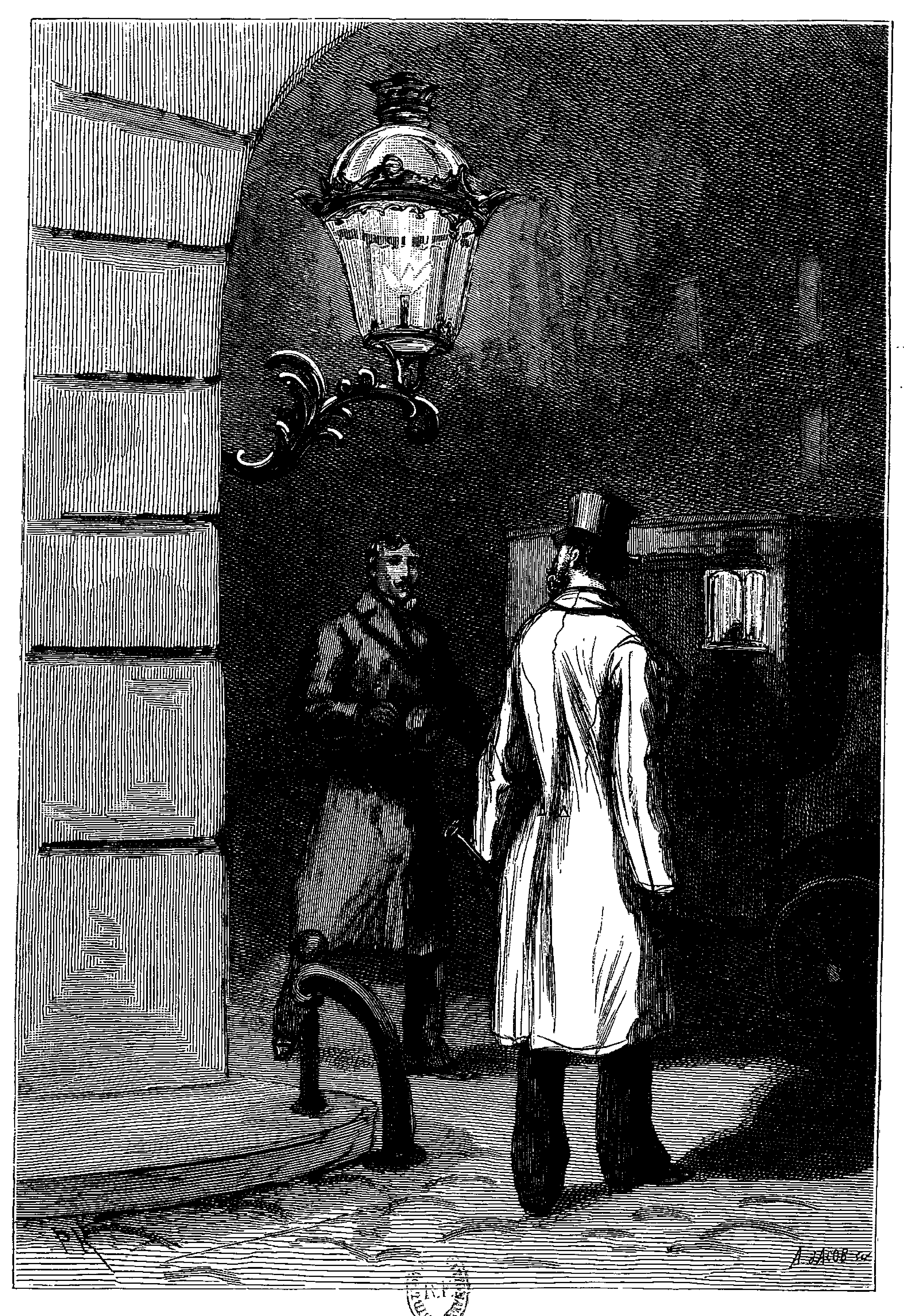
De retour à l'hotel, elle était épuisée, lasse; elle aurait voulu se reposer, mais c'était l'heure du théâtre. Elle se hâta de dîner, et se fit conduire aux Variétés.

Lorsque, costumée, elle entendit la voix du régisseur annonçant le lever du rideau, elle descendit vivement de sa loge sur la scène; mettant son œil au trou du rideau, elle chercha dans la salle si elle voyait Maxime Hautot. Maxime n'était pas là. De la soirée, il ne parut pas au théâtre. A la sortie, ainsi qu'elle l'espérait, il ne vint pas la chercher; sa voiture l'attendait, elle y monta, elle espérait que Maxime Hautot l'attendait chez elle. Ce qui était une crainte la veille, était une espérance ce jour.

Ses femmes de chambre seules l'attendaient à l'hôtel, et Maxime ne parut pas de la nuit.

Olvie, étonnée, s'endormit en se demandant:

— Qu'est-ce que cela veut dire?



Mais c'est insupportable à la fin, votre mendicité va finir! (page 391).

VI

LES DEUX AMANTS

M. de Luneray était revenu à Paris. Décidé à tout, d'abord il ne voulait pas emmener Madeleine avec lui, redoutant quelque nouvelle catastrophe; mais il était sur le point de partir, lorsqu'un nouvel avis du docteur l'informa que M. et Mme de Fontbelle étaient à la recherche de leur enfant; que, contrairement à ce qui avait eu lieu d'abord, M. de Fontbelle disait que sa fille avait bien fait d'agir comme elle l'avait fait; que son gendre était le dernier des misérables; que, si une ordonnance de non-lieu avait été rendue, c'est parce que la partie civile l'avait réclamée ; que ce n'était pas sa faute à lui; que, trompé d'abord, il était revenu sur son premier rapport, et qu'il n'avait rendu l'instruction que parce qu'il était obligé de requérir contre des gens qui lui étaient attachés, ce qu'il ne pouvait faire. Mais l'abandon de la cause par lui ne disculpait nullement son gendre.

En apprenant ces nouvelles, Madeleine fut bien heureuse; elle sentait que l'opinion revenait à elle, et certaine d'être soutenue et défendue en revenant à Paris, elle dit à Pierre qu'elle voulait le suivre à tout prix.

En route, on convint bien qu'en arrivant à Paris Madeleine irait voir sa mère et demeurerait chez elle; cela était plus prudent, jusqu'au moment où Pierre de Luneray en aurait fini avec son mari; car Pierre revenant à Paris avait l'intention formelle de demander raison à Maxime Hautot de l'attentat dont il avait été victime. Il espérait se débarrasser du mari.

Après avoir souvent entendu parler de lui par Madeleine, il paraissait avoir des motifs suffisants pour l'obliger à être souple avec lui, s'il lui refusait la satisfaction qu'il lui demanderait.

En arrivant, ils étaient néanmoins descendus tous les deux au Grand-Hôtel; ils avaient passé la première nuit ensemble, et, le lendemain, M. de Luneray avait eu, chez son notaire, la confirmation des manœuvres tentées contre lui. Ce qui l'avait surtout étonné, dans ce que lui avait dit le notaire, c'est que la comtesse de Luneray, la veuve de son père, paraissait être de bonne foi dans sa déclaration. Il était convaincu que ce n'était point une aventurière, qui tentait de le dépouiller, mais une femme trompée par ceux qui la dirigeaient.

Il lui raconta, ce qui le surprit du reste, mais qui confirmait ce qu'avait dit le notaire, que Mme la comtesse, veuve de Luneray, s'était rendue seule acquéreur de son appartement de la rue Laffitte. En faisant cette acquisition elle avait formellement déclaré qu'elle n'agissait ainsi que pour sauver le nom qu'elle portait. Elle ne voulait pas habiter l'appartement, elle ne l'achetait pas pour elle, mais pour le rendre à M. de Luneray lorsqu'il reviendrait. Ce n'était pas là l'œuvre d'une femme cherchant à spolier une partie de l'héritage. C'était un mystère que M. de Luneray avait hâte d'éclaircir. Aussi fut-il contrarié et étonné en ne voyant point paraître celle qu'il attendait chez le notaire et en recevant une lettre le soir qui remettait le rendez-vous au surlendemain; c'est impatiemment qu'il attendit ces deux jours.

En revenant à l'hôtel, il apprit avec surprise qu'on était venu prendre des renseignements sur lui. On s'était informé du jour de son arrivée, d'où il venait; on avait même demandé le signalement de Mme la comtesse de Luneray.

Vivement troublé par ce qu'il venait d'apprendre, mais résolu à ne pas effrayer Madeleine, il remonta dans son appartement et dit à la jeune femme.

— Pour terminer les affaires que j'ai chez le notaire, je vais avoir plusieurs rendez-vous ici; il ne faut pas être imprudents. Nous al-

lons garder cet appartement où je recevrai ceux qui auront affaire à moi, et je vais aller louer immédiatement, dans un hôtel du voisinage, un autre appartement, dans lequel tu vas t'installer, et où nous resterons véritablement.

Ces dispositions parurent toutes naturelles à Madeleine, et elle se disposa à partir aussitôt.

Le soir même, M. de Luneray avait loué un appartement qui prenait presque tout l'étage d'un hôtel de la rue Taitbout; appartement composé de deux chambres à coucher, d'un salon et d'un cabinet de toilette; une autre chambre en était distraite, séparée par une porte, que l'on ouvrait à volonté, selon que les voyageurs voulaient un appartement plus ou moins grand.

M. de Luneray ne l'avait pas prise, et la porte en était fermée en dedans et en dehors, par un verrou. Dans cette chambre on plaçait habituellement les voyageurs passagers qui ne restaient qu'une nuit dans l'hôtel, ou les gens qui, de passage à Paris, se reposaient un jour.

C'est là que M. de Luneray et Madeleine Hautot s'installèrent véritablement. Pierre de Luneray comptait ainsi donner tous ses rendez-vous au Grand-Hôtel, dont il ferait en quelque sorte son bureau; ses affaires terminées, il rentrait chez lui, rue Taitbont.

Cependant, par mesure de précaution, il avait laissé au Grand-Hôtel la femme de chambre de Madeleine, en lui disant que sa maîtresse était allée passer quelques jours chez sa mère.

Madeleine, sachant que son père et sa mère désiraient la voir, aurait voulu s'y rendre au plus tôt; mais Pierre s'y était opposé.

En apprenant les investigations faites au Grand-Hôtel, il s'était dit, fort justement, que, si on ne trouvait point Mme Hautot chez lui, on irait la chercher dans sa famille, et il ne voulait à aucun prix que celle qu'il aimait fût tourmentée par celui auquel il l'avait arrachée.

Ces précautions prises, il ne s'occupa plus que de l'affaire de succession qui l'avait fait hâter son retour à Paris. Il rentrait le soir près de Madeleine, et comprenant combien la réclusion à laquelle elle

s'obligeait lui était pénible, il restait près d'elle. Ayant reçu la lettre de la comtesse de Luneray qui lui donnait rendez-vous pour le surlendemain, assuré d'en finir, d'après ce que lui disait le notaire, par une explication de quelques mots, il se reposait tranquille; car, cette affaire terminée, assuré d'une certaine fortune, il pouvait agir librement, en assurant, quoi qu'il advînt, l'avenir de celle qu'il considérait comme sa femme légitime, de celle qui portait dans ses flancs le fruit de leurs amours.

L'avenir enfin se dégageait pour lui, et pendant que calme, après sa journée de démarches, racontant à Madeleine ce qu'il avait appris, il se disposait à se reposer, le bel Alphonse ne perdait pas son temps; c'est vers lui que nous allons revenir.

Obligé par sa maîtresse, la veuve du comte de Luneray, à fixer un rendez-vous à son ancien maître, il savait ce que pourrait être le résultat de cette entrevue; cela était clair.

Dès les premiers mots, la vérité jaillirait; la vérité, c'est qu'il était un fourbe et un escroc, et tout alors se trouvait brisé : la veuve du comte de Luneray ne voudrait plus le revoir, ses rêves de fortune s'envolaient.

Il fallait donc, à tout prix, éviter cette rencontre; non point la reculer par des expédients, mais la rendre tout à fait impossible.

Nous avons dit que son plan à ce sujet était arrêté. N'ayant pas réussi, ainsi que nous l'avons vu, à avoir un entretien avec Maxime Hautot, il avait attendu toute une longue journée la réponse à la lettre qu'il avait écrite. Rien n'était venu; et, à cause de cela, bien plus tremblant, redoutant que M. de Luneray n'aille directement à la comtesse, il se décida, le soir, à retourner chez Maxime Hautot.

Il fut fort mal reçu par le domestique. C'était le moment où la voiture attelée attendait Maxime pour le conduire au théâtre. On ne voulut point porter sa carte de visite à M. Hautot, lui disant qu'on avait des ordres formels à ce sujet. M. Maxime Hautot, en recevant sa lettre, après l'avoir lue, l'avait déchirée, et avec un mouvement de mauvaise humeur, avait commandé :

— Vous direz à cet homme que je ne suis point sa dupe, que je

ne veux pas le recevoir, que, s'il continue ses obsessions, je saurai bien m'en débarrasser en m'adressant au commissaire de police.

En entendant cette phrase que le valet de chambre disait de l'air le plus doux et le plus calme du monde, Alphonse eut un mouvement de rage, ses poings se crispèrent, ses dents grincèrent. Il allait jeter à la face du valet une accusation ou une injure; mais, faisant un violent effort, il se contint et il dit :

— Écoutez, vous êtes très dévoué à M. Maxime Hautot : malgré ce qu'il vous a recommandé, je vous en supplie, allez lui dire que j'ai besoin de lui parler. Je ne lui dirai qu'un mot, et il comprendra...

Le domestique ne le laissa pas achever, et, haussant les épaules, il dit :

— N'insistez pas, je ne veux pas me mêler de ça; retirez-vous.

— Non, je veux absolument le voir. Il est là; il sera bien obligé de sortir, et je veux l'attendre.

Le valet le regarda alors d'un air méprisant, et d'un ton hautain lui dit :

— M. Maxime Hautot va sortir tout de suite; mais, comme j'ai ordre de lui de ne pas vous permettre de le voir, si vous ne consentez immédiatement à vous retirer, je vais aller chercher un agent.

Alphonse eut un mouvement de colère, il exclama :

— Tant pis pour lui !

Et il sortit, ouvrant et fermant violemment la porte.

Arrivé en bas de l'escalier, ses intérêts reprenant le dessus, il pensa à ce qui allait se passer après l'insuccès de sa démarche. Il ne pouvait insister là; en voyant le coupé de Maxime Hautot qui attendait, il résolut de faire une nouvelle tentative, et il se plaça dans l'angle de la porte.

Il y était à peine lorsque Maxime parut.

Il s'avança vers lui; Hautot en le voyant se recula et exclama :

— Mais, c'est insupportable à la fin, votre mendicité va finir ! Vous n'espérez pas me faire croire à vos mensonges...

— Oh ! monsieur Hautot, répondit en suppliant et d'un ton étranglé le bel Alphonse, lorsque je me sacrifie pour vous, vous refusez de croire à mon affection. Je ne viens rien vous demander; ce que je vous ai écrit est la vérité, et c'est parce que je crains d'être tourmenté par celui que j'ai trahi pour vous, que je venais vous prévenir...

Hautot s'arrêta; il regarda Alphonse fixement dans les yeux, interrogeant :

— Ce que vous m'avez dit est vrai?

— C'est vrai.

— Il est à Paris ?

— Ils sont à Paris.

— A Paris... ensemble?

— Ensemble; oui, monsieur, sous son nom.

— Où sont-ils?

— Au Grand-Hôtel...

Maxime se disposait, à ce moment, à se rendre au théâtre des Variétés, nous l'avons dit. Il n'avait pas cru à la lettre qu'Alphonse lui avait adressée; il y avait vu un nouveau moyen de chantage du misérable qu'il avait pu juger. Maxime Hautot était convaincu que jamais ni sa femme ni l'amant de sa femme n'oseraient revenir à Paris. Il n'avait vu dans la lettre d'Alphonse qu'un piège grossier pour obtenir un rendez-vous, à la suite duquel il lui aurait demandé encore un secours d'argent.

Mais l'homme qu'il voyait n'était plus le même que celui qu'il voulait repousser. Il était élégamment vêtu : il portait des bijoux ; il était loin d'avoir l'air d'un besoigneux. Il s'était donc trompé, et l'homme ne venait pas chercher un secours d'argent, mais une projection contre la vengeance de l'homme qu'il avait trompé; car c'est lui qui était venu lui vendre le secret de son maître, M. de Luneray. C'est lui qui lui avait dit que tel jour, à telle heure, sa femme, Madeleine Hautot, se rendait chez son amant, son ancien maître; c'est lui enfin qui lui avait vendu la clef de l'appartement pour pouvoir surprendre sa femme dans les bras de son amant.



Cette femme, qui jouait dans la pièce, est jolie; elle a ton regard (p. 403).

M. de Luneray, guéri, vaillant, revenait à Paris, pour se venger; le misérable se doutait de la punition qui l'attendait, et c'est pour cela qu'il venait demander aide et protection à celui pour lequel il s'était compromis.

C'est du moins ce que pensa M. Maxime Hautot en quelques secondes.

C'est alors qu'il interrogea le misérable, et, tout à fait bouleversé par ses affirmations, par ses renseignements précis, il oublia l'amour naissant pour ne plus penser qu'à sa haine, qu'à son désir de vengeance. Ce n'était en lui qu'un feu éteint dont le souffle du misérable venait de chasser les cendres; il se sentit pris d'une ardeur nouvelle, d'une rage folle, d'un désir de vengeance; il ne pensait plus à Olvie, il ne pensait qu'à Madeleine, et, dans son souvenir réveillé, il la voyait comme il l'avait surprise : nue, échevelée, dans les bras de son amant, et il dit à Alphonse :

— Tout cela est vrai alors? monte vite avec moi, nous allons aller au Grand-Hôtel.

Il donna l'ordre à son cocher; ils montèrent et la voiture partit.

Le mari était animé à cette heure de la même rage qui l'avait saisie lorsqu'il avait appris que sa femme le trompait. Les souffrances qu'il croyaient oubliées revenaient plus aiguës, la plaie qu'il croyait cicatrisée était remise à vif. Il partait avec le désir de se venger, de se trouver face à face avec celui qui l'avait fui, puis lui arracher celle qui l'avait trompé. Il oubliait tout pour ne vivre que de sa haine.

Alphonse était satisfait, mais un peu inquiet de le voir ainsi; il n'osait parler. Dans l'état où était Maxime Hautot, il n'était pas utile d'entrer dans plus de détails.

Pendant les quelques minutes que mit la voiture pour se rendre de la rue Royale au Grand-Hôtel, ils restèrent silencieux. Maxime, agité, fiévreux; Alphonse, craintif, le regardant en dessous.

Lorsque la voiture s'arrêta, Hautot lui demanda encore :

— Tu ne m'as pas menti? Je vais le savoir.

— Je vous jure, monsieur Hautot, que je vous ai dit la vérité.

Sans attendre qu'on vînt ouvrir la portière, Hautot l'ouvrit, sauta à terre et alla lui-même au bureau du Grand-Hôtel. Il demanda :

— M. et Mme de Luneray sont descendus ici.

Ayant regardé le livre, on répondit :

— Oui, monsieur, depuis deux jours.

— Sont-ils chez eux ?

— Non, monsieur.

— A quelle heure pensez-vous qu'ils reviendront ?

— Je l'ignore. Je crois même que M. de Luneray ne garde ici son appartement que pour ses affaires, et qu'il est allé demeurer avec sa dame aux environs de Paris, à la campagne.

— Que me dites-vous là ? fit Maxime Hautot furieux.

— Je vous dis, monsieur, ce que nous avons appris ce soir.

— C'est ce soir qu'ils sont partis ?

— Oui, monsieur.

— C'est bien.

— Si vous voulez laisser votre carte, on dira à M. de Luneray...

Maxime Hautot n'en entendit pas davantage, il revenait vers sa voiture et s'asseyait près d'Alphonse ; avant que celui-ci l'eût interrogé, il lui dit :

— Nous sommes joués, ils sont partis ; il faut absolument que tu saches où ils sont allés.

— Comment, ils sont partis, et quand ?

— Aujourd'hui.

Alphonse resta tout abasourdi ; ils étaient partis de l'hôtel ; il ne pouvait les livrer ! Ainsi, le lendemain, M. de Luneray serait libre, se trouverait au rendez-vous que la veuve du comte de Luneray lui avait fixé, et dès les premiers mots échangés entre eux il serait compromis.

Assurément, lorsque Colombe saurait ce qu'était véritablement celui qui se faisait appeler le baron de Chabeaud, lorsqu'elle apprendrait que celui qu'elle aimait n'était que le bel Alphonse, ancien garçon coiffeur, ex-valet de chambre du fils de son mari, elle ne consentirait plus à le revoir, elle le ferait chasser.

Cela, c'était la perte d'une situation qu'il croyait avoir acquise, mais, enfin, ce n'était pas dangereux. Ce qui était plus grave, c'est que M. de Luneray, en apprenant les agissements de son ancien valet de chambre, de celui dont la perfidie l'avait livré à Maxime Hautot, ne manquerait pas d'aller porter au procureur de la République l'acte de renonciation qu'il avait fait pour spolier un héritage, c'est-à-dire un faux indiscutable.

C'était la prison le lendemain et le bagne avant peu.

Ce que nous venons de dire passa en quelques secondes dans le cerveau du misérable. A cette pensée du bagne, un frisson le secoua. Il se pencha par la portière de la voiture pour respirer plus à son aise, pendant que Maxime Hautot, qui avait repris sa place, demandait :

— Comment allons nous faire pour les retrouver? car il faut que je les retrouve.

Alphonse eut tout à coup un mouvement et une exclamation.

— Qu'y a-t-il? demanda Maxime Hautot en se penchant vers lui.

Alphonse répondit :

— Rien, c'est une idée qui me vient.

Il tremblait en parlant, et il se penchait par la portière pour éviter que Maxime Hautot pût voir au dehors.

Il acheva :

— C'est une idée qui me vient; nous allons peut-être savoir où ils sont. Monsieur Hautot, je vous en prie, attendez-moi, je vais revenir bientôt et vais vous donner des renseignements.

Maxime demanda :

— Que vas-tu faire?

Mais Alphonse ne répondit pas. Il ouvrit la portière, sauta sur la chaussée en disant :

— Attendez-moi, je vous en prie, je reviens.

Hautot stupéfait se pencha pour voir où il allait; mais Alphonse était déjà loin et s'était perdu dans la foule qui encombrait le boulevard à cette heure.

Maxime Hautot se rejeta dans le coin de la voiture : il devait at-

tendre. Il pensa un moment à se rendre au théâtre des Variétés pour revenir aussitôt, n'avoir que le temps de remettre sa carte à Olvie; mais il craignit de n'être point là lorsque Alphonse reviendrait de manquer de retrouver le soir même celle qu'il poursuivait.

La haine était plus forte que l'amour. Quand Alphonse s'était présenté devant lui, rue Royale, Maxime se disposait à aller passer la soirée avec Olvie, au théâtre, et dès les premiers mots, la pensée de la jeune femme avait été chassée de son cerveau.

C'est qu'il n'y avait pas seulement en lui la haine de la femme, il y avait aussi la crainte de l'homme, de l'amant, de celui qu'il avait blessé, et qui revenait plus vaillant, qui revenait en le bravant même, puisqu'il ramenait sa femme.

Alphonse s'était sauvé si vite parce qu'il avait aperçu sur le boulevard, sortant du restaurant du Grand-Hôtel, M. de Luneray et Madeleine Hautot. Le nom de cette dernière était arrêté sur ses lèvres, il allait dire votre femme — et tout à coup il avait pensé qu'ainsi il n'amenait qu'un incident grotesque sur le boulevard; le mari allant insulter sa femme, l'amant provoquant le mari, et le résultat de cela, c'était M. de Luneray regagnant paisiblement sa demeure.

Or, ce n'était point le but visé par le bel Alphonse; en sautant de voiture, il se lança sur les traces des deux amants, décidé à les suivre et à découvrir leur retraite.

Moins de dix minutes après, Maxime Hautot, impatient, se penchait à la portière de sa voiture, lorsqu'il vit revenir Alphonse essoufflé, haletant.

— Qu'as-tu appris? demanda Maxime.

— Je sais où ils demeurent. En ce moment, ils rentrent chez eux, et si vous voulez, nous pouvons les prendre.

— Monte vite, fit aussitôt Maxime.

Alphonse prit place à côté de lui dans la voiture. Il l'interrogea pour savoir ce qu'il avait appris. Lorsqu'il fut renseigné, il lui dit:

— Tu vas rester cette nuit avec moi, il faut que je les fasse prendre ensemble; tu m'aideras.

C'est avec joie qu'Alphonse répondit :

— Oui.

Maxime Hautot descendit dans un café, y écrivit quelques mots dans lesquels il priait Olvie de l'excuser de ne point se rendre auprès d'elle le soir, des affaires de famille le retenant chez lui ; il espérait le lendemain matin aller lui demander à déjeuner.

La lettre envoyée, il remonta en voiture et se fit conduire chez le commissaire de police. Il le prévenait qu'il viendrait le chercher vers une heure du matin, pour une constatation d'adultère.

Le plan de Maxime Hautot explique suffisamment la stupidité de la loi de séparation de corps, qui ne permet pas à une femme, lorsque l'on a brisé son union avec son mari, que celui-ci la repousse d'avoir des relations avec un autre.

VII

DES ÉTRANGES EXPLOITS DE Mᵉ LEHIDEUX, HUISSIER

Pierre de Luneray avait conduit Madeleine au théâtre; il était plus de minuit lorsqu'il la ramena et rentra avec elle dans l'hôtel de la rue Taitbout. Il n'avait pas vu dans l'angle d'une porte un homme caché, dont la tête s'était avancée pour mieux voir, lorsqu'ils avaient sonné à la porte de l'hôtel. La porte était à peine refermée que l'homme partait aussitôt en disant :

— Maintenant, je les tiens.

Cet homme n'était autre qu'Alphonse, posté devant l'hôtel, pour guetter la rentrée des deux amants, s'assurer que c'était bien là qu'ils allaient passer la nuit, pendant que Maxime Hautot l'attendait dans un restaurant voisin.

C'était la première fois que Pierre de Luneray et Madeleine couchaient dans l'hôtel, et Madeleine avait la curieuse inquiétude des femmes qui se trouvent pour la première fois dans un appartement.

Elle allait dans les trois chambres qui le composaient, regardant partout, fermant les portes.

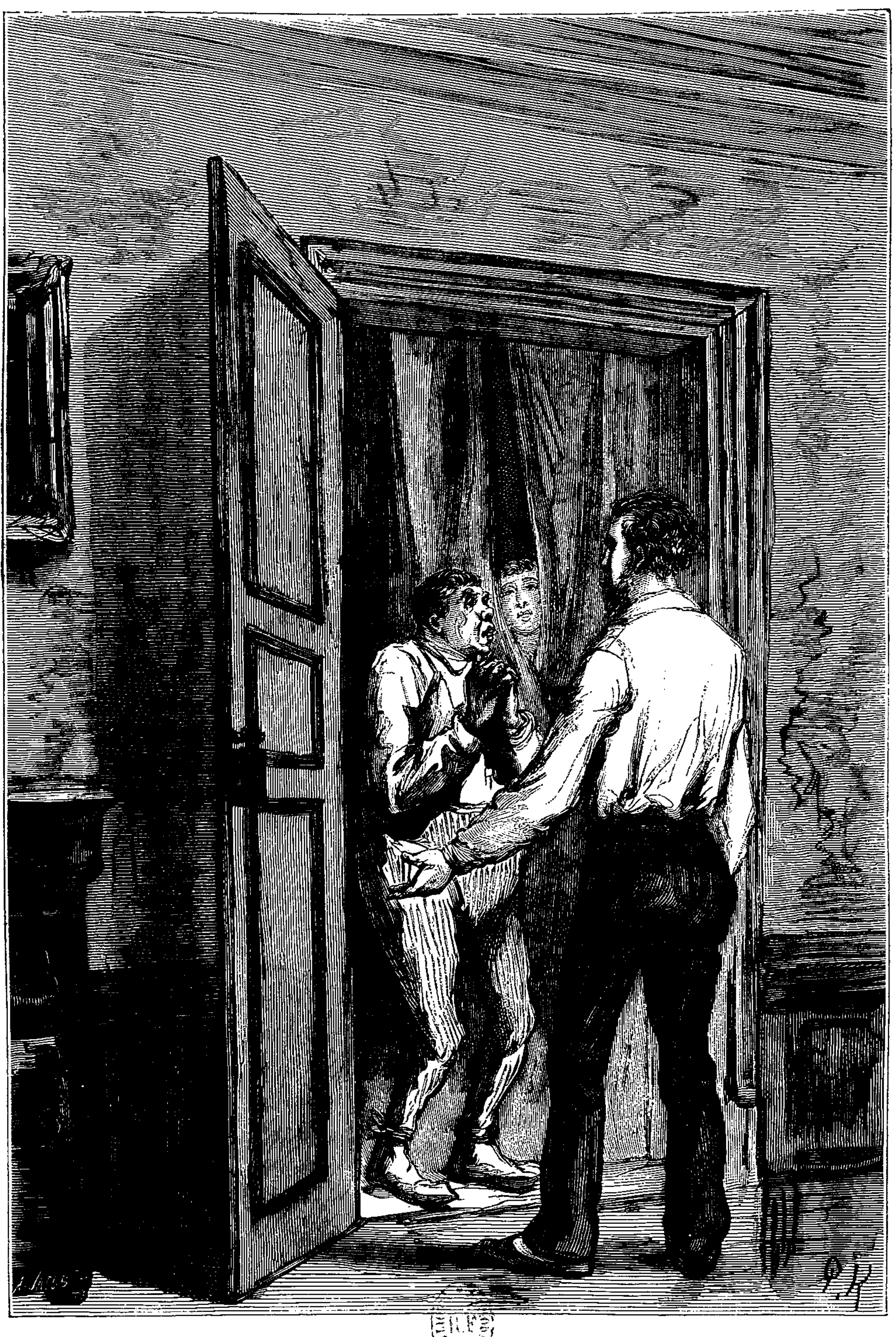
Pierre lui disait :

— Tu n'as rien à craindre, viens donc te reposer.

— Pierre, écoute donc, il y a du monde à côté, et l'appartement n'est séparé que par cette porte.

— Eh bien, l'appartement tenait tout l'étage ; il est trop grand pour appartenir à un seul voyageur; on l'a séparé. La porte étant fermée, chacun est absolument chez soi, puisqu'il y a un verrou de chaque côté; le nôtre est tiré, tu le vois.

Il l'entraîna dans la chambre.



Je vous en supplie, ne me perdez pas, je suis huissier (p. 405).

Avec la nuit, avec la solitude des chambres d'hôtels, toutes les craintes de la jeune femme étaient revenues. Pierre ne lui avait pas dit qu'on était venu se renseigner au Grand-Hôtel, que leur arrivée à Paris était connne, et cependant elle lui dit :

— J'ai peur ici. Vois-tu, Pierre, j'aurais mieux fait de descendre chez ma mère. Mes parents me cherchent ; ils auraient été heureux de me revoir, et, chez eux, j'étais à l'abri de tout. Nous pouvions nous voir quand nous voulions, et tandis qu'ici j'ai peur.

— Tu es folle. Comment veux-tu qu'on se doute que nous sommes ici ?

— Oh ! demain, j'irai chez ma mère.

— C'est entendu. Au reste, il est nécessaire que nous trouvions un moyen d'avoir la tranquillité en restant à Paris ; et, pendant que tu demeureras chez tes parents, j'aviserai au moyen d'obtenir cette tranquillité.

— Que veux-tu dire ?

— Rien, je parle affaires ; tu n'as pas à craindre ni à t'inquiéter.

Madeleine comprit qu'elle ennuierait Pierre en insistant sur ce sujet, et, en se déshabillant pour se coucher, causant du spectacle qu'ils avaient vu, elle lui dit :

— Cette femme, qui jouait dans la pièce, est jolie ; elle a ton regard. Vous n'avez pas les mêmes traits, et cependant tu lui ressembles. Je l'ai longuement regardée avec ma lorgnette à cause de cela.

— Je ne trouve pas ; mais, cependant, la remarque est trop gracieuse pour que je ne t'en remercie pas, fit-il.

Et il la prit dans ses bras et l'embrassa.

Pierre de Luneray était las de sa journée ; il dit :

— Hâtons-nous de nous coucher, j'ai peu de temps à dormir, car demain, il faut que j'en finisse avec cette affaire de succession. Il est probable que dans l'entrevue convenue tout sera terminé, et je t'avoue que, tout en désirant que cela soit fait, je suis un peu ennuyé de me trouver avec la veuve de mon père. Enfin...

Madeleine observa que les voisins qui avaient l'autre partie de

l'appartement faisaient beaucoup de bruit et riaient bien bruyamment.

— Si cela continue, fit-elle, nous ne reposerons guère.

— Bah! fit Pierre, je suis trop fatigué pour les entendre.

Ils se couchèrent et s'endormirent...

Le jour naissait, l'aube jetait son jour gris à travers les rideaux, les voisins de chambre de l'appartement qu'occupait Pierre ne dormaient pas encore. Ils riaient toujours, ils se turent en entendant frapper à une porte sur le carré.

Pierre éveillé en sursaut, demandait :

— Qui est là ?

Une voix forte répondit :

— Au nom de la loi, ouvrez.

Pierre, en entendant ces mots, crut qu'il allait défaillir ; Madeleine, se penchant sur l'oreiller, gémissait :

— Ah! mon Dieu !

Et tous les deux restaient effrayés, immobiles.

Dans la chambre voisine, au contraire, c'était un remue-ménage d'enfer. On entendait sauter du lit, puis le bruit des chaises et un murmure de voix parlant bas.

Pierre s'était redressé et, pendant que Madeleine sautait vivement du lit et cherchait partout une issue pour se sauver, pour se cacher, il interrogeait :

— Qui êtes-vous, et qui vous amène ?

— Au nom de la loi, ouvrez, répondit-on encore.

Et une voix que Pierre de Luneray reconnut et qui fit pâlir Madeleine ajouta :

— Ou nous enfonçons la porte.

Pierre avait vivement glissé son pantalon.

Tout à coup, il se tourna, cherchant Madeleine qui, regardant la fenêtre, se demandait s'il ne valait pas mieux l'ouvrir pour se briser le crâne sur le pavé, que de s'exposer à un nouveau scandale, et il dit :

— Attends, ces gens peuvent nous sauver.

Il courut vers la porte de communication, il tira le verrou et la porte s'ouvrit.

Un homme en chemise, en caleçon, l'air égaré, les mains jointes, lui dit :

— Je vous en supplie, ne me perdez pas. Je suis huissier.

Une petite femme jeune, charmante, toute rouge de confusion, plus belle de son effroi, car les deux malheureux avaient cru que c'était à eux que s'adressait la parole : au nom de la loi, ouvrez ; la petite femme, disons-nous, en chemise, pudiquement cachée dans les rideaux du lit, exclama en voyant Pierre :

— Ah ! M. de Luneray !

— M. de Luneray ! répéta le gros homme terrifié ; c'est une vengeance.

Pierre, qui aurait éclaté de rire si la situation n'avait été si menaçante, comprit aussitôt ce qui se passait. Un hasard providentiel les sauvait.

Il dit aussitôt :

— Vous n'avez rien à craindre, faites ce que je vous dis, Julie ; venez vite, venez. Toi, Madeleine, passe ici, habille-toi avec les vêtements de madame ; monsieur Lehideux, je vous ai reconnu ; vous pouvez compter sur moi, si madame sort d'ici sans être suivie. Venez vite, fit-il à Julie.

Puis à Lehideux :

— Fermez la porte, habille-toi vite, et partez.

Et amenant Mme Julie, que nos lecteurs ont reconnue, dans sa chambre, ayant poussé le verrou de la porte il lui dit :

— Couche toi bien vite.

Julie, suppliante, disait :

— Oh ! monsieur Pierre, vous n'allez pas me faire prendre ?

— Ne crains rien.

Il ajouta :

— Comme il faut leur laisser le temps de s'habiller, nous allons les faire poser à la porte...

— Monsieur, dit-il à haute voix, n'ayant rien à craindre et ne

m'expliquant pas votre visite, je refuse absolument d'ouvrir; faites enfoncer la porte si cela vous plaît.

— Vite, vite, reprit la même voix, celle de Maxime Hautot, qu'on aille chercher un serrurier.

Tout l'hôtel était sans dessus desssous; on entendait monter, descendre, aller, venir, et les locataires étaient éveillés en sursaut.

Julie, toute tremblante dans le lit, disait :

— Mon Dieu! vous me protégerez, n'est-ce-pas, monsieur Pierre?

— Ne crains rien, répondait celui-ci.

Et retournant à la porte de communication, il demandait :

— Êtes-vous prêts? Pouvez-vous partir maintenant?

— Oui, oui, répondit Madeleine, qui avait hâtivement vêtu les effets de Julie.

L'huissier, affolé, était depuis longtemps déjà habillé, et attendait près de la porte.

— Je vais leur ouvrir, dit Pierre, pendant qu'ils entreront chez moi, partez aussitôt; que M. Lehideux te conduise chez ta mère. Êtes-vous prêt, maître Lehideux?

— Oui, monsieur, balbutia l'huissier. Oh! ne me perdez pas; ne dites jamais cela, je vous en prie.

— Ma discrétion dépend de ce que vous ferez. Êtes-vous prêt?

— Oui.

— Attention alors.

M. de Luneray revint vers la porte; c'était la troisième fois que le commissaire répétait :

— Au nom de la loi, monsieur, je vous somme d'ouvrir!

— A la fin, vous m'agacez, fit Pierre.

Et ouvrant la porte, il dit :

— Entrez donc.

Le commissaire, un agent et Maxime Hautot se précipitèrent dans la chambre.

— Il n'y a pas besoin de tout l'hôtel... fit M. de Luneray, en refermant la porte et en s'adossant dessus; que me voulez-vous?

Et en disant cela, il prêtait l'oreille et entendait la porte de la chambre voisine s'ouvrir et se refermer.

Plus tranquille, il s'avança alors, regardant fixement Maxime Hautot qui, ayant couru vers le lit, en entrant dans la chambre, restait tout stupéfait en y trouvant une autre personne que Madeleine.

C'était un tableau très piquant à voir que celui qui s'étalait devant les yeux du commissaire. La gentille Julie, justement effrayée de la scène qui se passait, attirant très gracieusement et très indiscrètement sur elle les couvertures, laissait voir de sa jolie personne ce qu'elle savait mériter l'admiration, l'air égaré, le regard brillant, le corps frissonnant.

Maxime Hautot, confus, l'air bête, les bras ballants, balbutiant sans trouver rien à dire, regardant la femme, le commissaire et l'agent, n'osant diriger ses yeux sur M. de Luneray ; celui-ci, droit, fier, l'air provocant, le regard irrité, méprisant, dédaigneux pour Maxime Hautot, hautain pour le commissaire; le commissaire attendait l'ordre de Maxime Hautot.

M. de Luneray reprit :

— Dites, messieurs, que me voulez-vous ? Que me voulez-vous, au nom de la loi ?

Le commissaire, s'adressant à Maxime Hautot, lui dit :

— Monsieur, c'est à vous de répondre, j'attends.

— Mon Dieu, monsieur le commissaire, fit Maxime Hautot tout niais, j'ai été trompé, je ne trouve pas ici la personne que j'y croyais rencontrer.

— Ah ! fit le commissaire, visiblement contrarié, vous avez été bien léger, monsieur, de venir me chercher pour une semblable chose; c'est vous qui serez responsable de ce que vous avez fait.

Julie avait enfoncé sa tête dans l'oreiller et se cachait sous les couvertures. M. de Luneray, se contenant avec peine, s'avança vers Maxime Hautot, et lorsqu'il fut près de lui, avançant la tête, comme s'il lui crachait au visage, il lui dit :

— Ainsi, c'est vous, misérable et criminel, c'est vous qui, n'ayant

pas réussi à m'assassiner dans le premier guet-apens que vous m'aviez tendu, espériez me rendre ridicule dans l'odieuse comédie de cette nuit. Quel sang court donc dans vos veines? Misérable! ce n'est point moi que vous poursuiviez, c'est votre femme; car, lâche que vous êtes, c'est sur les femmes que vous vous vengez des injures que vous recevez des hommes.

— Monsieur! exclama Maxime Hautot en se redressant, je suis prêt à vous répondre.

— Toi... fit avec mépris M. de Luneray, avançant encore la tête, pour lui jeter au visage une injure qui fit reculer et pâlir Maxime Hautot.

Le mot qu'il venait d'entendre l'avait comme écrasé, et il ne répondit plus, lorsque M. de Luneray continua :

— Hors d'ici, misérable ! et promptement ! je ne pourrais me contenir plus longtemps; je te cracherais au visage.

Et comme il levait la main comme pour le souffleter, l'agent et le commissaire coururent vers lui et le retinrent.

— Qu'il sorte vite, fit encore M. de Luneray, vous ne savez pas ce qu'est cet homme, vous.

— Venez, venez, messieurs, balbutia Maxime Hautot, entraînant le commissaire et l'agent, comme s'il redoutait qu'ils entendissent ce dont M. de Luneray le menaçait.

Et il sortait, pendant que le commissaire s'excusait près de M. de Luneray, qui lui répondit :

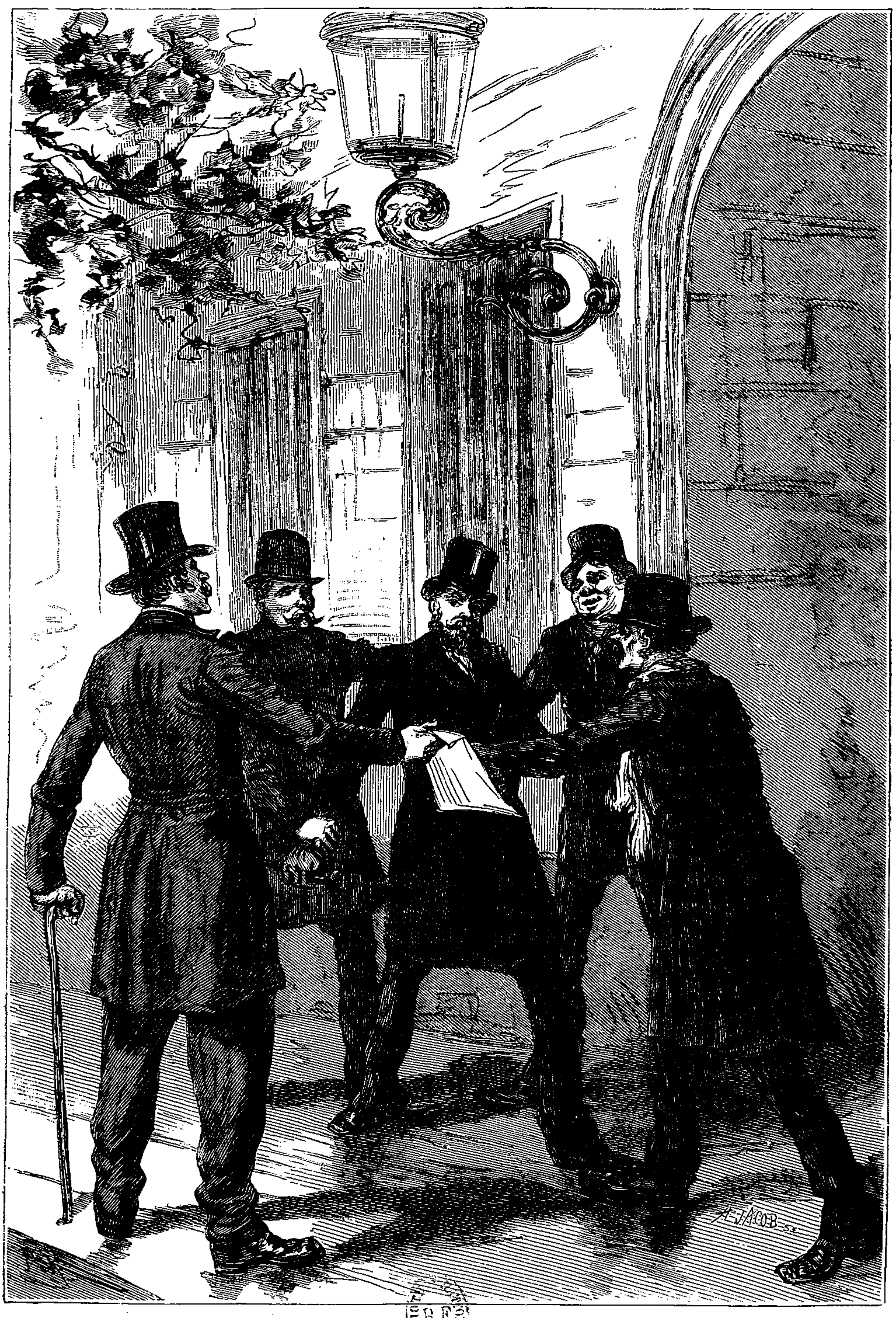
— Monsieur le commissaire, j'aurai probablement besoin de vous demain et vous donnerai l'explication de cette odieuse affaire.

— Monsieur, je vous salue.

Les deux hommes se saluèrent. Hautot était déjà dans l'escalier M. de Luneray, qui était encore sur le pas de la porte, put voir son ancien valet de chambre Alphonse, qui montait essoufflé, et disait à Maxime Hautot stupéfait :

— Mais vous êtes fou ! comment vous y êtes-vous pris, vous l'avez laissée sortir?

— Qui? balbutia Maxime comme hébété.



Mais sans s'occuper de ce qu'il disait, les quatre hommes le saisirent (p. 412).

— Mais Mme Hautot ; elle vient de sortir à l'instant de l'hôtel, accompagnée par un vieux monsieur.

Maxime dit à Alphonse :

— Tu vas dire cela au commissaire, viens.

Mais Alphonse, au mot de commissaire de police, se hâta de descendre l'escalier en disant :

— Non, non, dites-le-lui vous-même ; je vous attends en bas.

Ils avaient été joués, c'était une partie perdue ; Maxime Hautot s'excusait près du commissaire de police, embarrassé pour lui raconter ce que venait de lui dire Alphonse. Il souffrait, il était encore rouge de l'injure et de l'affront qu'il avait subis quelques minutes auparavant.

Lorsqu'il fut dans la rue, il respira bruyamment, et toujours sous le coup de la colère qu'il avait ressentie de ne pouvoir répondre à M. de Luneray, il cherchait celui qui l'avait accompagné, pour lui reprocher l'équipée ridicule dans laquelle il l'avait engagé ; ne le trouvant pas, car Alphouse s'était prudemment esquivé, il reconduisit le commissaire jusqu'au bout de la rue ; puis il se promena sur le boulevard, désert à cette heure, pensant à ce qui venait de se passer, cherchant un moyen d'échapper à la provocation de M. de Luneray, sentant bien que sa situation devenait ridicule.

Et cependant, comment faire pour reculer ?

Il était bien évident qu'il ne tarderait pas à recevoir chez lui les témoins de son rival.

Que faire ?

Tout songeur, il regagnait sa demeure... En arrivant chez lui, rue Royale, il lui sembla que de plusieurs portes voisines de sa maison, se détachaient des hommes qui y étaient embusqués.

Ces hommes se dirigèrent vers lui ; il faisait grand jour, il ne pouvait croire à une attaque à cette heure ; que lui voulait-on ?

Il n'attendit pas longtemps pour le savoir. Au moment où il allait tirer le bouton de sa porte, l'un des hommes fit un signe aux autres, et quatre individus l'entourèrent.

Maxime Hautot interrogea :

— Que me voulez-vous, messieurs?

— C'est à M. Maxime Hautot que j'ai l'honneur de parler? dit l'homme qui paraissait commander aux autres.

— Oui, monsieur, répondit Maxime étonné.

— Au nom de la loi, je vous arrête, fit l'homme en lui montrant un mandat d'amener.

Maxime Hautot protestait.

Mais, sans s'occuper de ce qu'il disait, les quatre hommes le saisirent, le firent monter dans une voiture qui attendait au coin de la rue; deux d'entre eux montèrent près de lui, un autre se plaça près du cocher et la voiture partit.

A la même heure, dans l'hôtel de la rue Taitbout, M. de Luneray se préparait à s'habiller; M[me] Julie un peu plus rassurée, le regardait avec étonnement, et dit:

— Qu'est-ce que vous faites donc, monsieur Pierre?

— Tu le vois, je me hâte de m'habiller.

— Vous allez partir, me laisser seule ici? Vous n'y pensez pas; mais j'ai peur, mais il est trop tôt pour que je puisse sortir; et vous-même, où iriez-vous à cette heure, maintenant que vous êtes tranquille?

— C'est vrai, répondit M. de Luneray en souriant; alors, il faut que j'attende le grand jour ici, près de toi?

— C'est bien le moins, fit M[me] Julie d'un ton boudeur.

M. de Luneray, se rendant à son raisonnement, alla fermer la porte de la chambre.

M[me] Hautot, dirigée par l'huissier tremblant, s'était rendue chez sa mère.

Elle avait été reçue avec joie; et c'est avec la plus grande émotion qu'elle avait entendu M. de Fontbelle lui dire:

— Madeleine, je ne saurais te reprocher d'avoir quitté ton mari; sa conduite est au moins l'excuse de ta faute; reste près de nous, et tu n'auras rien à redouter; à cette heure même on est à sa recherche.

— Que me dites-vous là?

— Un mandat a été décerné contre lui.

— Oh ! mon Dieu ! Qu'a-t-il fait ?

— Une accusation terrible pèse sur lui, si grave que je ne puis te la dire... Dès aujourd'hui, tu ne portes plus son nom...

Comme Madeleine paraissait épouvantée, sa mère la prit dans ses bras et lui dit :

— Viens, viens, mon enfant; oublie tout ça ; laisse à ton père le soin de te sauver...

C'était bien moins ce qu'elle entendait que le péril auquel elle venait d'échapper qui rendait la jeune femme tremblante.

Elle n'osa dire à sa mère ce qui venait de se passer ; et celle-ci l'entraîna dans la chambre qu'elle occupait jadis, lorsqu'elle était jeune fille.

Quel crime pouvait avoir commis son mari ?

VIII

LA SUCCESSION NAVET

Le lendemain, M. de Luneray rencontrait chez le notaire la veuve du comte de Luneray.

Il se trouvait embarrassé près de cette femme ; on le comprend facilement. Il est vrai que Colombe partageait cet embarras. C'est le notaire qui dut aller au-devant des explications.

En quelques mots, il fut établi que la pièce par laquelle M. de Luneray renonçait à la succession de son père était l'œuvre d'un faussaire.

La comtesse de Luneray était fort embarrassée pour donner des explications, n'osant pas révéler la nature des relations qu'elle avait avec celui qui lui avait apporté la pièce en question. Cependant, sur la demande directe de Pierre, qui dit :

— Mais enfin, madame, comment avez-vous obtenu cette pièce? de qui l'avez-vous reçue ?

Un peu confuse, Colombe répondit :

— Mon Dieu, monsieur, la chose est si grave, que je vous dois toute la vérité. Un peu gênée pour m'adresser à vous, craignant que vous n'ayez pas grande sympathie pour celle qui avait épousé votre père, j'avais prié le notaire de vous écrire. Ces lettres étant restées sans résultat, et n'ayant pu obtenir l'adresse de votre demeure, nous allions poursuivre judiciairement la liquidation de la succession, lorsque j'appris qu'une personne, que je connaissais, était de vos bons amis, et que cette personne correspondait avec vous. Je la priai

de vouloir bien servir d'intermédiaire entre nous deux; ce qu'elle fit très courtoisement.

— Et c'est cette personne qui vous a apporté ce papier?

— C'est cette personne qui m'a dit l'avoir reçu de vos mains?

— Que me dites-vous là?

— Mais la vérité, monsieur... Faites un effort de mémoire, vous vous souviendrez peut-être ?

— Je vous affirme, madame, que vous vous trompez... Le nom de cette personne?

— Le baron de Chabeaud!

— Le baron de Chabeaud? Je ne connais pas cela.

— Qui alla vous trouver en Allèmagne.

— En Allemagne! madame, vous avez été la dupe d'un intrigant. Je ne résidais pas en Allemagne, mais en Suisse.

— Monsieur, je vous prie, avant de parler ainsi, de bien savoir de qui vous parlez!

— Madame, je vous répète encore une fois que je ne connais pas de baron de Chabeaud. Je n'ai vu personne venant de votre part, près de Saxon en Suisse, où je résidais, et par conséquent je n'ai pu donner à personne la renonciation que vous me présentez.

— Le baron de Chabeaud n'est pas votre ami? demanda d'un ton singulier Mme de Luneray.

Pierre répondit:

— Non, madame. Si ce M. de Chabeaud prétend avoir reçu de moi ce papier, c'est un fripon, et je vous prie, madame, de le mettre en ma présence.

— Oh! mais ce n'est pas possible ce que vous me dites là! fit la jeune femme effrayée et ne sachant que penser de ce qu'elle entendait.

Était-il possible que celui qu'elle aimait l'eût trompé à ce point; qu'il fût capable d'une pareille action? Avait-il été assez fou pour faire ce mensonge dans le but d'obtenir ses faveurs et de faire un pareil acte pour ne point démentir ce qu'il avait déjà fait?

Cela lui paraissait impossible et cependant elle était obligée de croire.

La scène qui s'était passée quelques jours auparavant lui revenait à la mémoire; elle se souvenait des femmes singulières qu'elle avait remarquées au théâtre et qui paraissaient être des amies d'Alphonse. Mon Dieu, se serait-elle trompée sur l'homme qu'elle avait choisi! Elle tremblait en y pensant.

Il fallait cependant éclaircir la situation, et elle demanda à M. de Luneray :

— Excusez-moi, monsieur, de l'insistance que je mets dans mes questions; mais le cas est grave. Vous déclarez que le papier qui m'a été remis est faux?

— Oui, madame.

— Vous ne résidiez pas en Allemagne; cependant, M. de Chabeaud m'a écrit d'un petit pays dont je ne me rappelle pas le nom en ce moment, dans le duché de Bade. Il m'écrivait qu'il avait insisté près de vous pour que vous donniez des ordres à votre notaire afin qu'il terminât les affaires de la succession. C'était pour cela qu'il était parti, non pour réclamer une renonciation. Je ne désirais et ne désire encore que le bien qui m'appartient. Vous auriez répondu à M. de Chabeaud que votre père ne s'étant jamais occupé de vous de son vivant, vous ne vouliez rien recevoir de lui après sa mort. Puis vous auriez fait avec lui les démarches nécessaires afin de faire légaliser cet acte.

— Il vous a dit cela! exclama M. de Luneray. En effet, cet acte est légalisé; des témoins y ont apposé leur signature; mais une signature est fausse; c'est la mienne. Je ne dirai pas que c'est là seulement mon nom; ma signature et mon parafe sont imités: c'est là un faux bien caractérisé.

— Oh! mon Dieu, monsieur, vous m'épouvantez!

— Mais enfin, madame, quel est cet homme? Vous le connaissez de longue date?

Colombe devint toute rouge et évita de répondre à la question en disant :



Alphonse.....

— Cette personne se nomme Alphonse de Chabeaud.

— Ah! mon Dieu, fit tout à coup M. de Luneray, Alphonse Chabeaud, la particule est de trop.

— Vous le connaissez, monsieur?

— Pierre de Luneray répondit d'un ton méprisant :

— Je connais un nommé Alphonse Chabeaud, c'est bien cela, un grand garçon, fort beau, blond, les yeux bleus.

Colombe par des hochements de tête affirmait.

— C'est bien cela.

Elle devint toute pâle en entendant M. de Luneray continuer :

— Mais si c'est cet homme, c'est le dernier des gredins; mon ancien valet de chambre, un misérable qui m'a volé et trahi.

— Oh! mais c'est impossible, monsieur, ce n'est pas cela, dit aussitôt Mme de Luneray. Je ne vous parle pas d'un valet de chambre, je vous parle du baron de Chabeaud.

— Baron de Chabeaud, baron de Chabeaud... Vous êtes la dupe du coquin, qui, lorsqu'il était à mon service osa, plusieurs fois, se faire passer pour moi... Le connaissiez-vous depuis longtemps cet homme? Pour lui confier ainsi vos intérêts, vous deviez savoir ce qu'il était... Parlez?

Maïs, Colombe, rouge et confuse, ne trouvait pas un mot à dire.

Avouer, c'était se couvrir de honte; c'est maintenant qu'elle sentait surtout la faute commise. Elle aurait voulu nier, elle n'en avait plus le courage.

Mille détails qui lui repassaient à cette heure dans le cerveau affirmaient ce qu'elle venait d'entendre. Était-ce possible! Elle était la maîtresse d'un ancien valet de chambre, un escroc qui s'était moqué d'elle.

Elle voulut prendre l'acte de renonciation pour le déchirer en disant :

— S'il en est ainsi, monsieur, déchirons cette pièce.

— Non pas, madame, fit M. de Luneray en arrêtant le mouvement; j'ai à punir ce misérable. Si j'avais pu oublier cette nouvelle infamie...

— Oh! monsieur, supplia Colombe, ce serait un scandale.

— J'ai à me venger de ce gredin, madame, et je tiens à conserver des armes contre lui; vous avez été sa dupe, je compte sur vous, madame, pour m'aider au châtiment que je lui prépare.

Colombe n'osait plus parler; elle était si pâle, si tremblante, que le notaire lui demanda si elle ne se sentait pas indisposée.

— Oh! je suis bouleversée par ce que je viens d'apprendre, monsieur, et je vous demande la permission de me retirer.

Et, en disant ces mots, elle fondit en larmes et sortit précipitamment, laissant les deux hommes stupéfaits.

— Maintenant, tout s'explique, fit aussitôt M. de Luneray; cette malheureuse femme a été la dupe de ce coquin; c'est une provinciale un peu naïve qui s'est fait jouer par lui. Dès demain je m'occuperai de cet homme; je vais le faire rechercher et le ferai prendre. Cette affaire maintenant est complètement terminée, et vous pouvez la liquider, puisque nous nous sommes entendus avec Mme de Luneray.

— Oui, monsieur, maintenant, si vous voulez m'accorder quelques minutes d'attention, ajouta le notaire, nous allons nous occuper de l'autre affaire.

— Oui. Vous avez convoqué pour aujourd'hui Mlle Florimond.

— Mlle Florimond et un jeune homme nommé Eugène Navet, lequel doit nous donner tous les renseignements.

— C'est celui qui était enfermé?

— Oui, grâce à M. de Fontbelle, il a été mis en liberté hier.

— Et sait-on pourquoi il était enfermé?

— Oh! pour peu de chose. Il jouit d'une déplorable réputation, laquelle n'est pas justifiée.

— Avoir vécu si longtemps sans famille, dit en souriant M. de Luneray, et en retrouver une tout à coup, si singulière, cela me laisse un peu froid.

— Je vous ai déjà éclairé, monsieur, hier, sur Mlle Florimond, votre sœur; sous le nom d'Olvie, elle est artiste dramatique.

— Oui, oui; c'est elle qui joue au théâtre des Variétés?

— Justement. Elle n'a à Paris qu'une réputation d'artiste; on ne lui connaît aucune relation galante; elle était revenue en France depuis quelque temps, avec une camarade de théâtre, laquelle est morte quelques jours après son arrivée. Elle vivait seule dans un hôtel garni, ne sortant absolument que pour chercher un engagement chez les correspondants, et pour apprendre ce qu'était devenue sa mère, qu'elle n'avait connue qu'enfant. C'est elle, monsieur le comte, qui, la première, nous a apporté ici les renseignements qui nous ont servi pour retrouver votre... M. Eugène Navet.

— Oh! dites le mot, fit en souriant M. de Luneray, mon frère et ma sœur. Il n'était pas enfermé pour une cause infamante, me dites-vous?

— Non, monsieur, c'est un malheureux, un bohème; la misère le rend vagabond.

— Vagabond seulement, vous dites?

— Oh! oui, monsieur, ce n'est pas un voleur; ce n'est pas un malhonnête homme enfin, et je suis fixé sur lui par des rapports de la police. Malheureux et misérable, un jour il attaqua un homme, le frappa violemment, faillit l'étrangler, cela dans les Champs-Élysées.

— Oh! mon Dieu, que me dites-vous là?

— Écoutez-moi jusqu'au bout, monsieur. Cet homme le fit arrêter, et déclara que ce jeune homme l'avait accosté, et après lui avoir fait de honteuses propositions, qu'il avait reçues comme elles le méritaient, cet homme s'était précipité sur lui, l'avait frappé, et avait tenté enfin de l'assommer.

— Oh! mon Dieu! fit M. de Luneray avec dégoût.

— Mais, malgré les déclarations de cet homme, Eugène Navet déclara qu'il n'avait fait aucune proposition à l'homme qu'il avait frappé. Il dit l'avoir rencontré, avoir obéi à un mouvement de haine, s'être précipité sur lui avec l'intention de le tuer et en disant: « Misérable! qu'as-tu fait de ma mère? »

— Que voulait-il dire ainsi?

— On ne l'écouta pas; la situation de celui qu'il avait aussi brutalement assailli le mettait au-dessus de tout soupçon; on enferma

Navet sans vouloir l'entendre. Grâce à M. de Fontbelle, la vérité s'est faite, et la voici : ce jeune homme était élevé par sa mère qu'il adorait. De trois enfants que cette femme avait eus, c'était le seul qu'elle avait élevé, le seul qui portât son nom ; sa mère, votre mère, avait abandonné depuis quelque temps le théâtre ; elle avait alors moins de quarante ans ; elle avait une petite fortune en valeurs au porteur, de laquelle elle vivait, plus une propriété du côté de Passy, dans le quartier des Champs-Élysées, qui lui avait été donnée quelques années avant par la personne qui avait assuré sa position. Encore jeune, assez jolie, la vie agitée qu'elle avait menée avait légèrement troublé son cerveau ; elle n'était pas absolument folle, mais un peu enfant. Elle rencontra un homme qu'elle aima, qui la capta entièrement au point de se faire donner, par une vente simulée, la propriété qu'elle avait, lui prit les valeurs dont se composait sa petite fortune et l'obligea à placer son enfant dans une maison religieuse.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! Et la malheureuse fit tout cela !

— Elle en était éperdûment amoureuse ; on dit même enfin qu'elle en devint tout à fait folle, car tout cela fait, cet homme la fit enfermer.

— Mais c'est épouvantable ce que vous m'apprenez là !

— Nous avons aujourd'hui des renseignements précis ; Mme Angélique Navet est morte depuis quatre ans ; elle est morte folle dans la maison où elle était enfermée. Eugène Navet s'était sauvé de la maison où on l'avait placé. Il était revenu à Paris sans pouvoir retrouver sa mère, nourrissant une haine profonde pour l'homme qui lui avait ravi le cœur de sa mère, pour l'homme qui l'avait rendu misérable et vagabond, car l'enfant avait deviné le crime qu'avait commis l'amant de sa mère. C'est cet homme qu'il avait rencontré dans les Champs-Élysées, sur lequel il s'était précipité, et qui l'avait fait arrêter.

— Oh ! le brave enfant ; nous le verrons aujourd'hui, il me renseignera et m'aidera à retrouver cet homme ; si haut placé qu'il soit, il faudra bien...

— Mais M. de Fontbelle m'a déclaré qu'il devait être arrêté ce matin.

— Ah! on sait qui il est, on l'a retrouvé?

— Oui, c'est un homme très riche, un nommé Maxime Hautot.

— Maxime Hautot! exclama M. de Luneray. Oh! le misérable!

— Vous connaissez cet homme?

— Oh! oui, je le connais; c'est le dernier des bandits, le dernier des coquins; si je ne me venge pas de lui, il faut que la justice me le prenne; mais c'est une fatalité, je dois donc toujours rencontrer cet homme sur ma route! S'il n'est arrêté, aujourd'hui même, il faut que je le voie. Ainsi, ce malheureux enfant a été spolié par ce misérable, c'est lui la cause de ce qu'il est aujourd'hui. Heureusement je suis là, et puisque je me retrouve chef de famille, je les protégerai tous.

A ce moment, on vint prévenir le notaire qu'une dame demandait à lui parler.

Au nom qu'on lui donna, il dit aussitôt:

— Monsieur de Luneray, c'est Mlle Florimond qui vient.

— Fort bien, qu'on la fasse entrer.

Quelques minutes après, Olvie parut. La jeune femme était, on le conçoit, fort embarrassée, lorsque le notaire lui présentant M. de Luneray, lui dit:

— Madame, je vous présente M. Pierre de Luneray, le fils de votre mère et du comte de Luneray.

Ils se regardèrent, tous les deux étonnés de se voir si ressemblants l'un à l'autre. C'était le même regard, le même sourire, le même visage, la grâce en moins chez l'homme. Olvie tendait la main. Pierre s'avança, l'attira dans ses bras et, l'embrassant, lui dit:

— Ma sœur, permettez-moi au moins de vous embrasser.

Olvie lui rendit affectueusement son baiser; la présentation était faite, ils se sentaient sympathiques l'un à l'autre, et familièrement on aborda la grosse question. C'est le notaire qui, en quelques mots, raconta la mort de Mme Angélique Navet dans une maison de santé, qui déclara que la malheureuse femme avait été volée de sa petite

fortune. Mais qu'on espérait la faire rentrer, connaissant celui qui s'en était emparé.

Il lui dit encore que d'un moment à l'autre on attendait leur jeune frère, celui avec lequel la pauvre femme vivait lorsque le misérable s'était emparé de son bien, et, exagérant son état, l'avait fait enfermer dans la maison de fous où elle était morte.

Vivement impressionnée par ce récit, la jeune femme pleurait.

— Mais il faut punir ce misérable, dit-elle.

— Le misérable est depuis ce matin, paraît-il, entre les mains de la justice. Nous attendons des renseignements plus précis que doit nous donner notre plus jeune frère, Eugène Navet, celui qui faillit être encore sa victime.

On frappa encore à ce moment à la porte du cabinet du notaire.

Le clerc qui entra annonça l'arrivée du jeune Eugène Navet.

— Qu'il entre, fit aussitôt M. de Luneray, pendant que le notaire se levait pour aller le recevoir.

Le jeune homme qui entra était d'apparence chétive; il avait le costume d'un employé; il paraissait souffrant. En le voyant M. de Luneray et Olvie eurent un même cri de surprise. C'était toujours la même ressemblance qu'ils avaient remarquée entre eux deux.

Le jeune homme les regardait avec étonnement, ressentant la même impression.

Il vint à eux, tendant les mains, balbutiant :

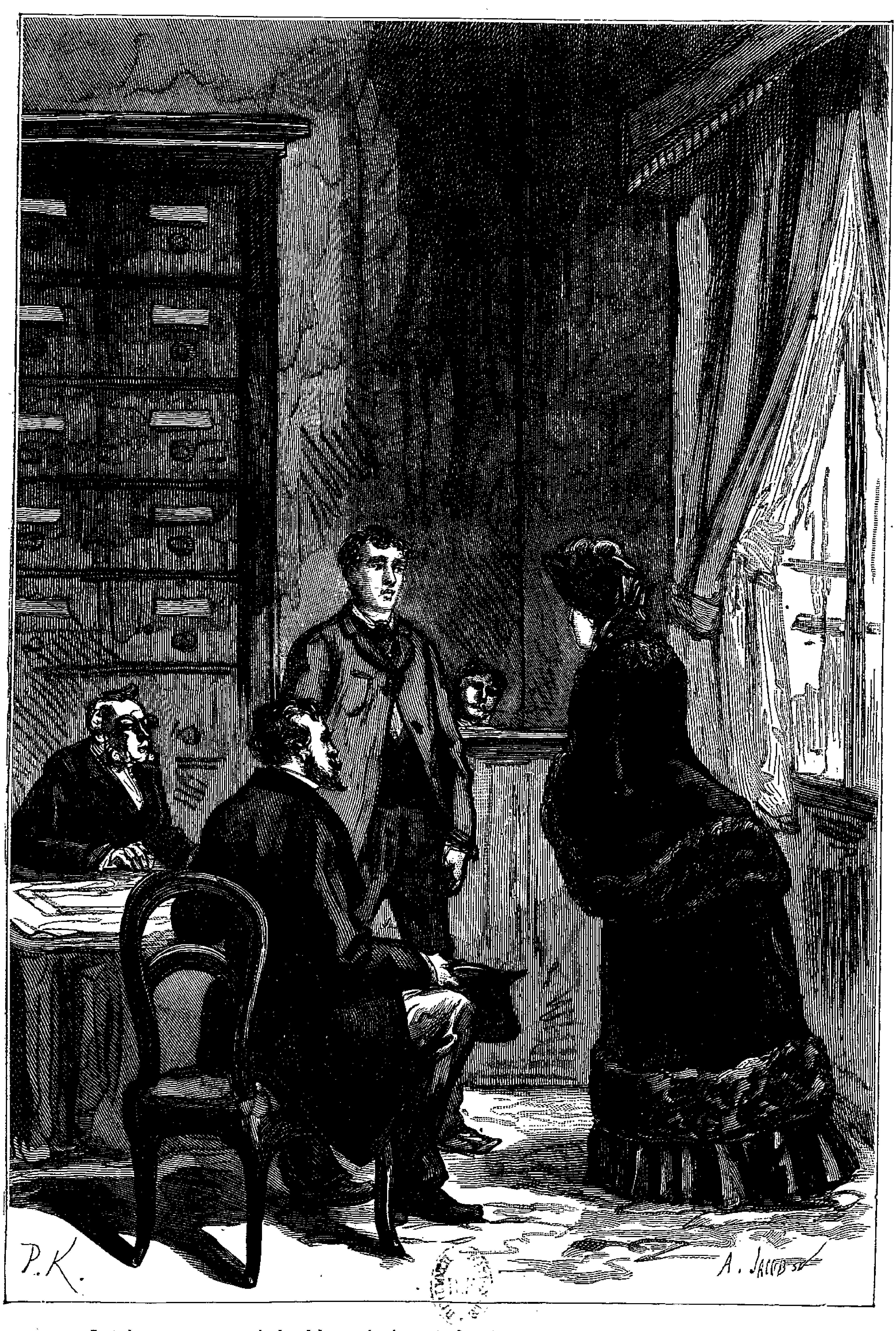
— Mon frère! ma sœur!

Ils s'embrassèrent.

Après quelques minutes, pendant lesquelles le notaire les présentait l'un à l'autre, M. de Luneray lui dit, prenant tout de suite, en le tutoyant, l'autorité du chef de famille :

— C'est toi qui vas nous raconter ce qui s'est passé. Tu vas nous édifier sur les agissements du misérable.

— Oh! non, ne me demandez pas cela! fit-il aussitôt. Je ne me sens plus maintenant le courage de rien dire, je suis encore épouvanté. Voyez, j'ai peur, sans raison; je tremble, et il faut que je sois ici près de vous pour ne pas défaillir.



Cet homme, ce misérable qui s'est tué, c'est Maxime Hautot (p. 428).

Alors, seulement, on remarqua sa pâleur livide; et Pierre et Olvie s'empressèrent autour de lui, croyant qu'il allait se trouver mal.

— Mais qu'as-tu, demanda Pierre? que s'est-il passé? d'où viens-tu? on te poursuivait donc?

— Non; vous savez bien tout, n'est-ce pas?... M. de Fontbelle m'a dit qu'il vous avait fait prévenir; vous savez qu'il était arrêté?

— Oui... eh bien? interrogèrent curieusement Olvie et Pierre.

— Ce matin, j'étais appelé au Palais de justice; j'en arrive; on m'a confronté avec lui...

— Ah! le gredin!... Eh bien?

— Quand il m'a vu, son visage s'est bouleversé; aux premières questions qui lui ont été adressées, il a nié; mais lorsque j'ai dit, moi, que du jour où ma mère l'avait aimé, il avait abusé d'elle; qu'il m'avait fait chasser de la maison, parce que je l'avais surpris préparant un breuvage qu'il faisait boire à ma mère...

— Oh! firent à la fois M. de Luneray et Olvie.

— Lorsque j'ai dit que ma mère, qui ne savait pas écrire ou du moins qui le savait peu, me faisait écrire tous ses comptes; que, sur un cahier, dont je désignais l'endroit où il se trouvait placé, on trouverait écrit de ma main, sous la dictée de ma mère, les numéros des valeurs qui lui appartenaient et l'état des sommes qu'elle avait versées pour payer la maison de l'avenue de Chaillot; lorsque je donnai enfin des renseignements précis, il entra dans la plus grande colère, niant maladroitement, se compromettant, jetant je ne sais quelles injures à M. de Fontbelle, puis à moi; enfin, écrasé par un rapport de médecin que M. de Fontbelle avait obtenu, je ne sais où, et qu'on lui montrait, il avoua tout, se plaisant à augmenter les charges qui étaient contre lui, se déclarant le plus misérable des hommes, et il ajouta, ce que je n'ai pas compris, en s'adressant à M. de Fontbelle :

« Puisque vous l'avez voulu, père grotesque, magistrat imbécile, vous aurez le scandale désiré, votre fille restera condamnée à porter mon nom; vous n'aurez réussi à prouver qu'une chose : qu'elle était la digne femme d'un débauché; elle vivra de ses dépouilles, c'est-à-

dire du fruit de ses vols...; pour moi, je me fais justice moi-même; Madeleine restera la veuve de Maxime Hautot. »

Et, en disant ces mots, il avait fouillé dans sa poitrine, en avait tiré un revolver, avec lequel il se brûla la cervelle!... Oh! j'en ai...

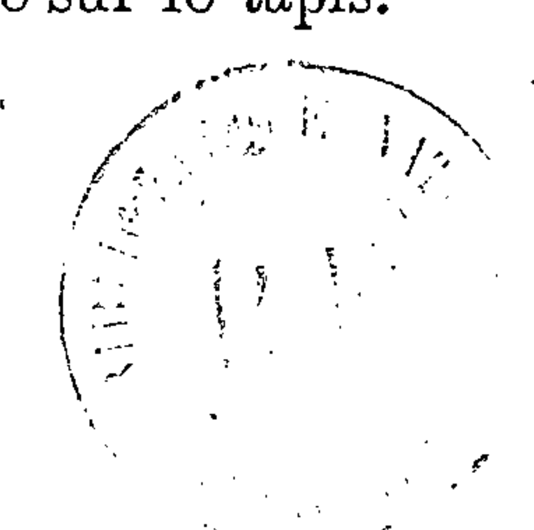
Olvie s'était levée, le visage bouleversé; toute tremblante, elle interrogeait :

— Qu'avez-vous dit... Cet homme, ce misérable qui s'est tué, c'est Maxime Hautot?

— Oui... Maxime Hautot!

— Ah!

La jeune femme jeta un cri, et tomba inanimée sur le tapis.



FIN DE LA TROISIÈME PARTIE

QUATRIÈME PARTIE

ÉPILOGUE

CHACUN POUR SOI

CHAPITRE DERNIER

Nous avons laissé le bel Alphonse au moment où apercevant le commissaire de police qui descendait de l'hôtel, il se sauvait pour éviter de le rencontrer. Il regagna sa demeure, et là, fatigué de la nuit passée, il s'assit sur son lit pour réfléchir un peu sur sa situation. Tout ce qu'il avait combiné était manqué ; par une circonstance qu'il ne s'expliquait pas, Mme Hautot avait pu éviter le guet-apens tendu, elle était sortie libre, et par cela M. de Luneray était également libre. De plus, il avait rencontré Maxime Hautot, et ce dernier avait été ridicule. Il avait été insulté et chassé ; c'est M. de Luneray qui redevenait le maître de la situation ; c'est lui qui à son tour pouvait poursuivre Maxime Hautot. De tout cela, il résultait pour lui, clair comme le jour, que Pierre de Luneray, plus calme, allait s'occuper de l'affaire de succession pour laquelle il

était revenu. Le faux qu'il avait commis allait être découvert, ses manœuvres dévoilées; il n'était plus qu'un vulgaire escroc. Déjà, l'affection que ressentait pour lui Colombe de Luneray avait été atteinte par la soirée passée au théâtre, la rencontre de Chochotte. Depuis ce jour, il avait bien vu que Colombe paraissait moins confiante dans ce qu'il lui avait dit sur sa situation. Elle ne savait rien, mais elle doutait. A la première entrevue qu'il ne pouvait empêcher, il allait être démasqué.

Que ferait-elle, consentirait-elle à le garder encore pour son amant? l'amour n'allait-il pas s'envoler lorsqu'elle reconnaîtrait la vérité? Ce n'était pas l'amour auquel il tenait, c'était surtout la situation.

Cette situation allait-elle être perdue? que ferait-il alors?

Et cela était le plus petit côté de la question.

En admettant, ce qui pouvait être, ce qu'il espérait, en admettant que l'amoureuse Colombe pensât que :

Son amour lui faisait une virginité,

il n'en serait pas de même de M. de Luneray, lequel, aussitôt connaissance du faux, ne manquerait pas de lui donner les suites que méritaient ses manœuvres de captation.

Quoique Pierre de Luneray n'aimât pas sa belle-mère, il ne consentirait jamais à ce que celle-ci épousât ou restât avec son ancien valet de chambre. Et comme il avait le moyen facile de briser ses relations, en l'envoyant passer quelques lustres en prison, il ne manquerait pas de le faire.

La situation se plaçait donc bien nette devant lui. En admettant qu'il ne se fâchât pas avec Colombe, que de ce côté, tout allât pour le mieux, le soir même, assurément, sur la plainte de M. de Luneray, il serait arrêté, prévenu de faux en écriture privée, de captation d'héritage et surtout de détournement de fonds, car, abusant de la procuration que lui avait donnée la veuve du comte de Luneray, il

avait touché d'assez fortes sommes qu'il avait employées personnellement.

Il fallait donc au plus tôt se mettre à l'abri, se sauver ou se cacher.

Il réfléchit quelques minutes à ce qu'il allait faire; il était encore de très bonne heure, il pouvait espérer voir Colombe avant qu'elle n'eût eu une entrevue avec M. de Luneray. S'il pouvait inventer une histoire pour la décider à quitter Paris, il sauverait déjà le présent; empêchant M. de Luneray d'avoir un entretien avec elle, il retardait la connaissance de la vérité et gagnait le temps d'y remédier... peut-être.

C'est à cette idée qu'il s'arrêta. Débraillé par la nuit orageuse qu'il avait passée, il fit un peu de toilette.

Se préparant à tout, il songea à ce qui pouvait advenir de sa démarche. Il risquait de reconnaître, chez sa maîtresse, Pierre de Luneray; il fallait envisager nettement la cruauté de cette situation.

C'était le scandale, la fuite nécessaire, immédiate; que ferait-il alors sur le pavé de Paris? Il ne fallait pas risquer de s'y trouver sans ressources.

Il prépara sa malle, envoya chercher un commissionnaire, et prétextant un voyage, il la fit porter en consigne dans une gare de chemin de fer. Il attendait patiemment que le commissionnaire vînt lui rapporter le bulletin de consignation. Puis ayant mis dans sa poche les papiers qui lui étaient nécessaires, cherchant la clef de ses malles, il trouva un trousseau de clefs qu'il se rappela être celles de l'appartement de la rue Laffitte.

N'était-il pas prudent de se rendre en ce lieu, d'y prendre ce qui lui plairait, et de le mettre également à l'abri?

Alphonse pensa qu'il avait là une heureuse idée; aussi se rendit-il d'abord rue Laffitte, dans l'appartement de son ancien maître.

Là encore il emplit deux malles d'objets à sa convenance, les fit porter sur sa voiture, et les conduisit à la même consigne où il avait fait porter l'autre.

Ces précautions prises, sa retraite ainsi assurée, il revint rue Godot-de-Mauroy.

La porte à peine ouverte, il put juger aussitôt de la réception; Colombe dit à sa femme de chambre :

— Retirez-vous, restez à la porte, j'aurai besoin de vous tout à l'heure. Monsieur, veuillez entrer, que nous nous expliquions.

Nous devons reprendre Colombe au moment où elle sortait du cabinet du notaire. La malheureuse femme, véritablement écrasée de honte par ce qu'elle venait d'apprendre, dut s'arrêter quelques minutes dans l'étude. Elle titubait, elle voyait à peine devant elle ; son visage la brûlait et il lui semblait que son sang était glacé.

Était-ce possible? L'homme qu'elle aimait... l'aimait-elle encore à cette heure? L'homme enfin qu'elle avait honoré de sa tendresse était le valet de chambre de M. de Luneray! C'était de plus un faussaire; elle ne voulait pas y croire, elle voulait se persuader qu'il était victime d'une erreur, que, comme elle, lui aussi avait été dupe. Elle s'inventait une fable, dans laquelle un autre aurait pris le nom du comte de Luneray pour lui remettre ce papier.

Elle s'était assise sur la banquette dans l'étude, ne pouvant plus aller plus loin, et le premier clerc aussitôt s'était avancé vers elle et lui avait demandé :

— Madame, est-ce que vous attendez quelque chose?

Elle balbutia pour ne point montrer son malaise :

— Oui, je voulais dire que l'affaire étant entendue maintenant avec M. de Luneray, sans tenir compte de la renonciation que nous avions reçue, vous procédiez au plus tôt à la liquidation. Il n'est pas besoin de moi pour cela... Vous ferez les comptes, je les accepte d'avance.

— Mais, madame, ces comptes sont faits, je puis vous les remettre immédiatement; les voulez-vous?

— Oui, oui, fit-elle pour répondre.

Le clerc s'éloigna quelques minutes pour aller chercher dans un dossier ; Colombe se remit tout à fait.

Quand il revint, elle était plus forte.



La belle Olvie.

Il lui tendit le papier en disant :

— Voici, madame, l'état général des sommes attribuées à chacun, vous y trouverez les avances que vous avez déjà reçues.

Colombe le regarda un peu étonnée, interrogeant :

— Quelles avances?

— Les sommes remises à votre représentant, M. le baron de Chabeaud.

Colombe appuya la main sur sa poitrine à cette nouvelle accusation qui se formulait devant elle. Jamais Alphonse ne lui avait dit qu'il avait reçu de l'argent pour elle sur la succession de son mari.

Elle ne pouvait plus parler. C'était vrai, celui qu'elle appelait le baron de Chabeaud était un faussaire, un escroc et un voleur.

Oh ! mais cela devenait épouvantable.

— Oui, oui, balbutia-t-elle en prenant les papiers que lui donnait le clerc.

Et elle se redressa, ayant hâte de partir, craignant qu'on ne vît le rouge qu'elle sentait lui brûler le front.

Le premier clerc la reconduisit jusqu'à la porte en disant :

— La présence de M. de Luneray simplifie tout, et madame la comtesse n'aura plus besoin de se déranger ; elle n'aura qu'à jeter les yeux sur les pièces que je lui donne, établissant l'état général de la succession, et dans quelques jours, je lui porterai les pièces à signer.

Colombe ne pouvait plus parler ; elle salua de la tête et sortit.

Quand elle fut dans sa voiture, elle dit avec accablement :

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu !

Elle déroula les papiers qu'on venait de lui remettre, et au passif de la succession, en dessous des frais généraux établis, elle lut :

« Avances remises en espèces entre les mains de M. le baron de Chabeaud, pour Mme la comtesse de Luneray, six mille francs. »

Au-dessous, à une autre date, la même phrase.

Il y avait plus d'un mois qu'Alphonse avait touché ces sommes, et il ne lui en avait jamais parlé ; elle ne pouvait pas en douter, son bel Alphonse était un voleur.

Humiliée, succombant sous la honte et la douleur, elle cacha son visage dans ses mains et fondit en larmes.

En arrivant chez elle, elle était un peu plus calme ; elle était résolue, pour échapper au scandale qui la menaçait, à partir au plus vite de Paris, sans rien dire à Alphonse. Elle se sauverait de lui.

En entrant chez elle, la concierge l'appela et lui demanda si elle ne venait pas de rencontrer un homme qui sortait de sa loge et qui lui avait demandé à quelle heure venait ordinairement le baron de Chabeaud. Cet homme, disait la concierge, avait un air singulier.

Colombe crut que ce qu'elle venait d'apprendre était déjà connu et que les remarques de la concierge s'y appliquaient.

Elle rougit en disant vivement :

— Si on demande de nouveau le baron de Chabeaud, vous direz que je ne le connais pas.

Et elle se sauva vivement vers l'escalier.

Cependant, ce que la concierge voulait lui dire était grave; elle avait parfaitement reconnu les gens qui venaient l'interroger sur le baron de Chabeaud : c'étaient des agents de police. Ils lui demandaient l'heure à laquelle celui-ci venait habituellement ; elle avait répondu, et les agents s'étaient postés aux alentours de la maison.

Elle aurait dit tout cela à Colombe si celle-ci n'avait si rapidement regagné sa demeure.

Colombe était chez elle; en arrivant, elle s'était dégrafée, car il lui semblait qu'elle étouffait. Elle était tombée accablée dans un fauteuil, et, hochant la tête, elle répétait :

— Le valet de chambre de M. de Luneray! Oh! le misérable, il m'a trompée, il m'a volée.

C'est à ce moment qu'Alphonse se présenta. Nous avons vu la réception qui lui fut faite.

Alphonse avait tout deviné d'un coup, il voulut tenter un dernier effort.

Lorsque la porte fut refermée, il se jeta aux genoux de Colombe, pleurant, gémissant, s'écriant en comédien consommé :

— Tu sais toute la vérité, tu sais ce que j'étais et tu me repousses. Tu ne comprends pas que c'est l'amour que j'avais ressenti qui m'a entraîné à te tromper, à te mentir. Tu aurais repoussé le laquais, je t'aimais et je t'ai menti...

Elle allait parler; il ne lui en laissa pas le temps et reprit.

— Tu vas me repousser, soit! mais je ne veux pas que tu croies que je suis un malhonnête homme; tu me chasseras si tu veux, mais je veux avant te rendre les comptes. J'ai touché de l'argent que je te rapporte. Si je ne te l'ai pas donné plus tôt, c'est que tu n'as jamais voulu m'entendre à ce sujet. L'acte de renonciation est faux, mais j'avais le droit d'agir ainsi avec M. de Luneray; je croyais qu'il n'aurait jamais osé te réclamer la part qui te revient à toi, car il méprisait son père. J'ai mal fait, mais c'est l'amour qui m'a fait agir. Je t'aime et je veux ton pardon; je te le réclame à genoux. Je souffrirai déjà si tu ne m'aimes plus, mais je ne veux pas que tu me méprises. C'est parce que je t'aimais que je suis devenu un malhonnête homme!

Colombe était tout émue; elle n'osait le repousser; elle tremblait; il le vit et s'avança vers elle, prit ses mains en sanglotant, appuya la tête sur ses genoux.

Troublée, elle dit :

— Ne pleurez pas, ne pleurez pas, je vous en prie. Oh! mon Dieu, relevez-vous!

Les bras du misérable prenaient sa taille; il releva la tête, son regard voilé de larmes se fixa sur elle et il dit :

— Oh! dis-moi, dis-moi que tu me pardonnes!

La jeune femme était comme fascinée; il était beau, elle l'admirait; elle sentait la pression de ses mains et son corps se tordait sous l'étreinte; elle oubliait ce qu'était le misérable; elle ne voyait plus que l'amant suppliant; elle allait pardonner lorsqu'on heurta fortement à la porte.

La physionomie d'Alphonse changea tout à coup. Il se redressa vivement en entendant une voix dire :

— Au nom de la loi, ouvrez!

— Ah ! fit Alphonse, coquine ! Tu me tenais là sachant qu'on allait venir, et tu voulais me faire prendre !

La malheureuse Colombe croyait qu'elle allait devenir folle. Terrifiée, le visage bouleversé, elle regardait Alphonse sans pouvoir répondre.

— Ah ! saleté, fit-il, tu croyais me faire prendre, toi...

Et, en disant ces mots, il la prit brutalement et la jeta dans un coin de la chambre, où la jeune femme défaillante alla tomber sans connaissance. Puis il se précipita vers un cabinet de toilette qui avait une sortie sur l'escalier de service. Se doutant que des agents étaient postés à la porte du bas, il grimpa les étages pour se sauver par les toits.

Il était temps. Sur l'ordre du commissaire, la femme de chambre ouvrait la porte de Mme de Luneray, où les agents trouvaient la comtesse évanouie.

Vainement ils cherchèrent celui qu'ils venaient arrêter. Alphonse ne perdait pas son temps. S'étant engagé sur les toits, il parvint à la maison voisine ; une fenêtre de mansarde était ouverte ; il regarda, la chambre était vide.

Il entra.

C'était une petite chambre modeste, mal rangée, le lit était défait. Il n'hésita pas, et malgré sa propreté douteuse, il se coucha dedans.

C'est que les agents avaient suivi le même chemin que lui et le cherchaient sur les toits. Il put voir, en feignant de dormir, un agent passer sa tête dans la chambre et se retirer vivement en voyant quelqu'un de couché dans le lit.

Il resta toute la jonrnée ainsi ; n'ayant pas dormi de la nuit, il rattrapa le sommeil perdu.

Quand il s'éveilla, il faisait nuit. Il n'osait allumer dans la chambre de crainte que l'on ne remarquât la lumière. Sur la table de nuit était une bougie ; il était nécessaire qu'il sortît au plus tôt.

Craignant le retour du locataire, il alluma et regarda autour de lui.

Alors un frisson courut dans son corps, il eut peur. Sur la cheminée étaient des fioles de médicaments; sur une table, quelques lettres mortuaires avec les pains à cacheter prêts à mettre lorsqu'on les aurait pliées.

Les draps du lit étaient souillés de sang; sur une chaise, il vit une soucoupe dans laquelle était un peu d'eau et une branche de buis. La porte était fermée au pène seulement.

Il s'était réfugié dans la chambre d'un malheureux mort la veille; il avait dormi tout son soûl dans les draps où le cadavre avait été étendu.

Il trembla de tous ses membres, ses dents claquèrent et il se sauva comme un fou.

La peur lui faisait oublier les événements du matin.

Se trouvant dans la rue, il respira bruyamment et se remit un peu. Il avait mal à la tête, mal au cœur; cela lui venait sans doute, il le pensait, de l'émotion qu'il venait d'éprouver.

Pour se remettre, il entra chez un marchand de vins au coin de la rue et se fit servir un verre de rhum, qu'il but d'un trait.

Et en demandant un autre, il interrogea :

— Dans la maison, là-bas, est-ce que quelqu'un n'est pas mort ces jours-ci?

— Là-bas, fit le marchand de vins d'un ton indifférent, oui, un pauvre garçon qu'on a enterré hier.

— Il demeurait au cinquième?

— Oui, oui, le pauvre gars, ça n'a pas été long, il a été une dizaine de jours malade; la petite vérole noire, vous savez, ça ne pardonne pas, ça.

Alphonse n'en entendit pas davantage, il jeta un cri et se sauva, essuyant sa figure de ses mains, comme si, déjà, il sentait le mal l'envahir.

Il ne pouvait rentrer chez lui; il marcha ainsi, sans savoir où il allait, pendant trois ou quatre heures; puis, las, épuisé, la tête brisée, comme si des marteaux lui frappaient les tempes; souffrant

des reins, ne tenant plus debout, enfin, il entra dans un hôtel garni, demanda une chambre, et se coucha.

Le lendemain matin, il était très malade. Le maître d'hôtel, montant pour le questionner, il ne put répondre que des phrases incohérentes : il avait le délire.

Le médecin, appelé en toute hâte, dit qu'il était attaqué de la variole, et ordonna son transport immédiat à l'hôpital de la Pitié.

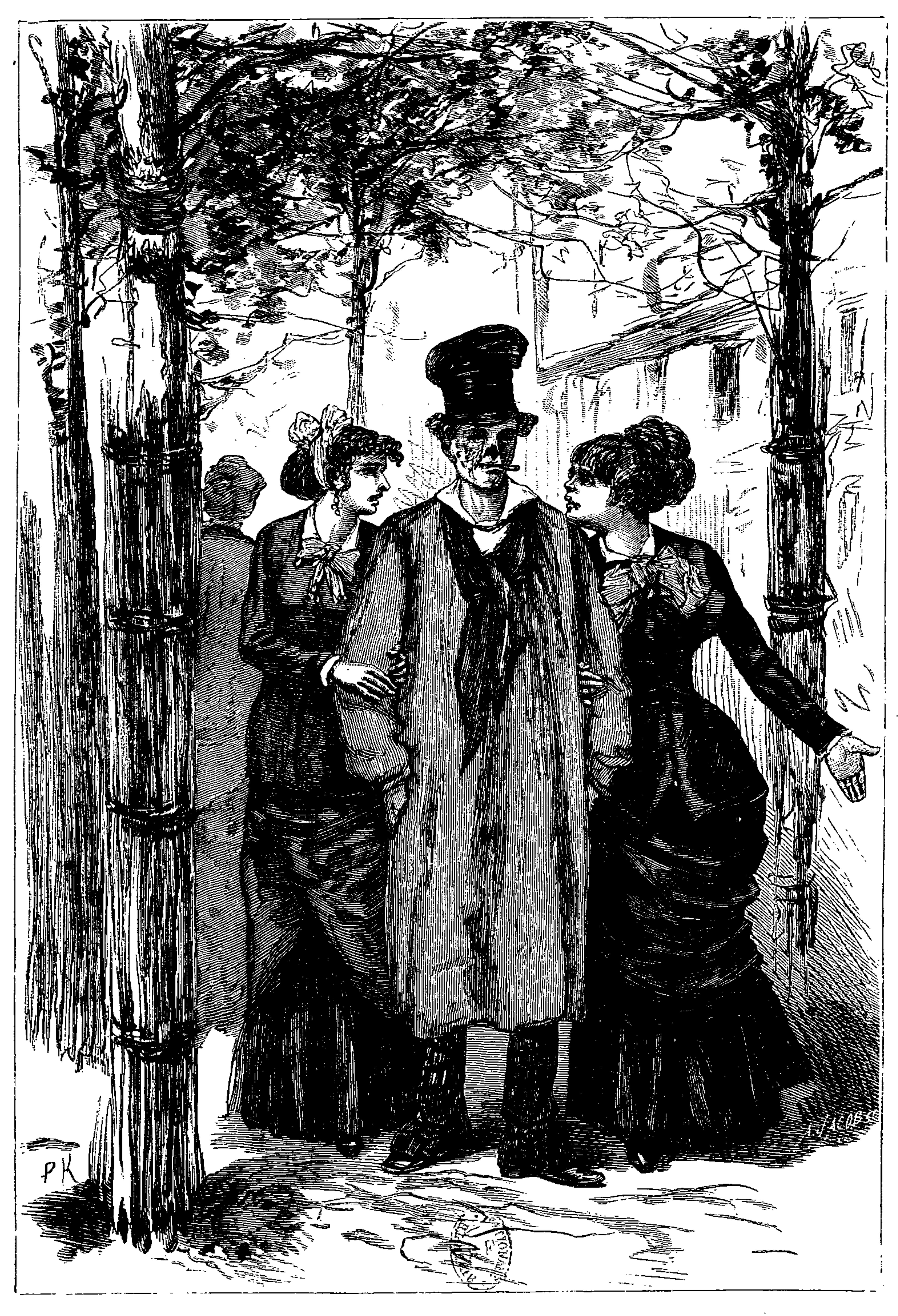
A l'heure où Alphonse entrait à la Pitié, la veuve du comte de Luneray prenait le chemin de fer, retournait à Poitiers, avec l'intention de demander à la religion l'oubli de ses fautes.

Le même jour, M. de Luneray et Madeleine Hautot partaient pour l'Italie. Madeleine était veuve ; dans quelques mois, elle devait mettre au monde un enfant, et pour ne pas donner prise à la médisance, ils se résignaient à s'éloigner de Paris, décidés à n'y revenir que lorsque Madeleine, la veuve de Maxime Hautot, serait devenue la comtesse de Luneray.

Pendant le voyage de Pierre de Luneray et de Madeleine, la succession de Maxime Hautot fut liquidée, c'est-à-dire qu'à la suite des constatations, les propriétés et les valeurs spoliées retournèrent à leurs légitimes propriétaires : les enfants de la fille Navet. Or, le petit hôtel de l'avenue de Chaillot, habité par Olvie, lui restait. Le jeune Eugène hérita des valeurs. Pierre de Luneray renonça à l'héritage de sa mère en faveur de son frère et de sa sœur, la fortune du comte de Luneray lui constituant un patrimoine suffisant avec la dot de la veuve de Maxime Hautot.

. . . .

Sur le boulevard de la Chapelle, dans les environs du boulevard Ornano, tous les soirs, on peut voir un grand garçon, solidement bâti, aux cheveux blonds, aux yeux bleus, mais au visage atrocement couturé ; le nez est rongé, les paupières sans cils sont rouges. Il est vêtu d'un pantalon collant qui s'élargit sur la chaussure, d'une

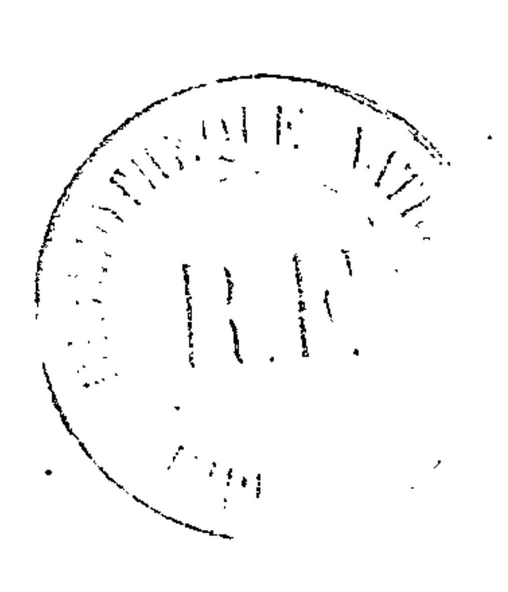


C'est ce qui reste du Bel Alphonse, connu maintenant sous le nom de la Belle Gueule (p. 442).

longue blouse bleue toujours déboutonnée au col, d'une cravate flottante à la Collin, rouge ou bleue. Il porte une haute casquette de soie, dont la visière se plaque sur le front; les cheveux forment des boucles au-dessus des oreilles.

Le regard est brillant, les dents sont blanches, la bouche est fraîche, c'est la coqueluche des filles de là-bas.

On se l'arrache, on se bat pour lui; c'est ce qui reste du bel Alphonse, connu maintenant sous le nom de la *Belle Gueule*.



FIN

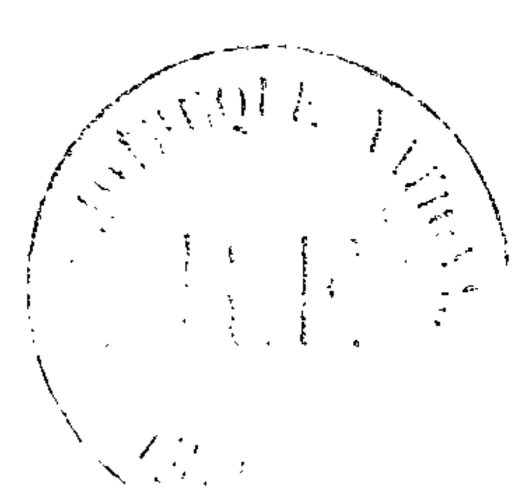
TABLE

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

QUATRIÈME PARTIE



FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMPRIMERIE C. MARPON ET E. FLAMMARION. RUE RACINE, 26.